
SOCIETE : DES : ANCIENS : TEXTES : FRANÇAIS
MDCCC LXXV

SOCIÉTÉ

DES

ANCIENS TEXTES FRANÇAIS

FLORENCE DE ROME

TOME PREMIER

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

FLORENCE DE ROME

CHANSON D'AVENTURE

DU PREMIER QUART DU XIIIe SIÈCLE

PUBLIÉE PAR

A. WALLENSKÖLD

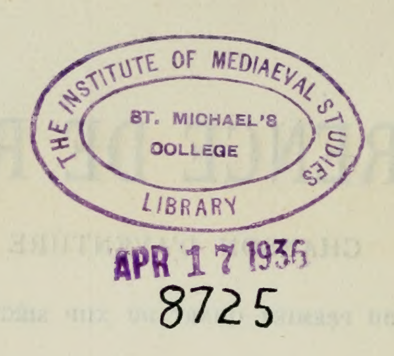
PROFESSEUR DE PHILOLOGIE ROMANE
A L'UNIVERSITÉ DE HELSINGFORS

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
RUE JACOB, 56

M DCCCCIX



Publication proposée à la Société le 24 décembre 1902.

Approuvée par le Conseil dans sa séance du 9 décembre 1903, sur le rapport d'une commission composée de MM. Bédier, Meyer et Thomas.

Commissaire responsable :
M. J. Bédier.



AVANT-PROPOS

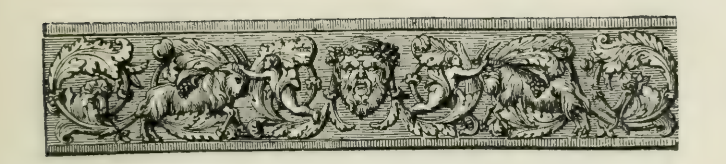
En livrant au public cette édition critique de la chanson de *Florence de Rome*, je tiens à exprimer ma profonde reconnaissance envers tous ceux qui, au cours de mon travail, m'ont aidé de leurs précieux conseils ou m'ont fourni des renseignements utiles. Je pense en premier lieu à mon regretté maître Gaston Paris, à qui je dois la première idée de cet ouvrage et qui, jusqu'à sa mort, en a suivi le développement avec sympathie. Après lui ma reconnaissance s'adresse tout spécialement à MM. Joseph Bédier, Paul Meyer et Émile Picot.

Helsingfors, le 9 novembre 1909.

A. Wallensköld.







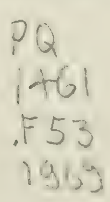
INTRODUCTION

CHAPITRE I. MANUSCRITS CONTENANT LA CHANSON, LEUR CLASSIFICATION, CHOIX DES LEÇONS

§ 1. — Les manuscrits.

On ne connaît que deux manuscrits qui nous donnent plus ou moins intégralement la chanson de *Florence de Rome.* Un fragment d'un troisième manuscrit nous a conservé en outre, dans un état fort défectueux, deux cent vingt-quatre vers de ce poème. Pour désigner ces trois manuscrits, ainsi que les divers remaniements français et étrangers de la chanson de *Florence de Rome,* nous adoptons les sigles choisis par M. Rudolf Wenzel en son ouvrage intitulé *Die Fassungen der Sage von Florence de Rome und ihr gegenseitiges Verhältnis* (Marbourg, 1890).

P. Par cette lettre nous désignons le ms. Nouv. acq. franç. 4192 de la Bibliothèque Nationale. Cette biblio-



thèque l'a reçu, en 1879, en don de l'un des directeurs de la librairie Hachette, M. Émile Templier [1]. C'est un manuscrit in-4° de la fin du XIIIe ou du commencement du XIVe siècle, contenant 91 feuillets de parchemin, avec 34 vers sur chaque page; il est mutilé à la fin [2]. M. Léopold Delisle, dans ses *Mélanges de paléographie* (1880), p. 425, en a publié les quatorze premiers vers, et M. Paul Meyer les trois premières pages dans le *Bulletin de la Société des anciens textes français*, t. VIII (1882), pp. 66-69. Le copiste du manuscrit était originaire de l'est de la France, comme en témoignent des graphies telles que *laiaul*, *commencie* (= *commenciee*), *aresteiz*, *moinne* (= *meine*, *maine*), etc.

M. Ce manuscrit appartient à M. I.-T. d'Arcy Hutton, Marske Hall, Richmond, Yorkshire (Angleterre). Il a été signalé, en 1882, par M. Paul Meyer dans le *Bulletin* précité de la Société des anciens textes français (p. 43 et suiv.). C'est un manuscrit en parchemin de 83 feuillets, datant de la seconde moitié du XIIIe siècle. Il contient cinq ouvrages ou fragments d'ouvrages, énumérés par M. Paul Meyer dans l'article cité, et *Florence de Rome* y occupe la quatrième place, aux feuillets 53-81. La chanson est écrite sur deux colonnes, ordinairement de 47 vers chacune. M. Paul Meyer en a publié (pp. 56-59) les 99 premiers vers et les 18 derniers. Le copiste était originaire d'Angleterre, ainsi que le montrent des graphies comme *seignurs*, *liuere* (= *livre*), *bene* (= *bien*), *estile* (= *estoile*), *unke*, *la* (= *li*, pron. pers. régime indirect), etc.

L. Nous désignons par cette lettre le ms. du Musée Britannique, Landsdowne 362. Il a été décrit par M. H.-L.-D. Ward dans le premier volume de son

1. Voy. *Romania*, t. VIII (1879), p. 475.
2. Voy. la description donnée par M. L. Delisle, *Mélanges de paléographie* (1880), p. 425.

Catalogue of Romances in the Department of Manuscripts in the British Museum (1883), pp. 711-712. C'est un fragment de quatre feuillets de parchemin, petit in-4°, de la fin du XIIIe siècle, ayant 32 vers sur chaque page. Il a servi de reliure à un exemplaire du *Speculum Contemplationis* de Walter Hilton, lequel occupe actuellement les feuillets 2-75 du volume. Viennent ensuite les quatre feuillets de notre fragment, numérotés : 75*, 75**, 76, 77. Ces quatre feuillets, qui ont appartenu au même cahier, se groupent deux à deux, une lacune de plusieurs feuillets existant entre 75** et 76. Ce fragment est fortement endommagé. Les feuillets 75* et 75** ayant été coupés de haut en bas par le relieur, il ne reste que le commencement (au recto du feuillet) ou la fin (au verso) de chaque vers. En outre, toute la dernière page du fragment est complètement illisible; à d'autres endroits aussi l'écriture est plus ou moins effacée. M. Ward a publié, du mieux qu'il a pu, les restes lisibles des dix premiers vers, le recto du feuillet 76 (moins le dernier vers), ainsi que dix vers du feuillet 77 recto (vers 204-207 et 219-224). Le copiste de ce ms. paraît avoir été anglais, témoin des graphies comme ***barun***, ***feit***, etc.

Outre ces trois mss., il existe quatre remaniements de notre chanson, qui peuvent nous être, à l'occasion, d'un certain secours pour en établir le texte. En voici l'énumération :

D. Par ce sigle nous désignons un remaniement en quatrains monorimes du commencement du XIVe siècle, intitulé *Dit de Flourence de Romme*. A. Jubinal l'a publié, en 1839, dans son *Nouveau Recueil de Contes, Dits, Fabliaux et autres pièces inédites des* XIIIe, XIVe *et* XVe *siècles*, t. I, pp. 88-117.

Q. Le ms. 24384 (anc. Sorb. 446) du fond français de la Bibliothèque Nationale renferme un remaniement

de *Florence de Rome*, en alexandrins comme le texte original; mais le texte en est très différent de celui des manuscrits *P, M* et *L*. Paulin Paris en a donné, en 1873, une analyse dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXVI, pp. 336-348. Le ms., un in-4° en papier de 248 feuillets [1], a été exécuté en 1455-1456, comme l'apprend la notice suivante, qui termine le volume :

« Che Ronmanch d'Octeviien de Ronme et de Flourent, son frere, et apriès de Flourence de Ronme, qui fu fille Otton, ossi d'Esmeret, qui espouzet eult la bielle Flourenche : *lequel Ronmans est fais et parfais l'an mil iiii^c et lvi, le vi^e de jullet*, s'est appartenans a Jehan, mon Jehan dit le Muyzit, adont demorans en le viesware tenans a le porte Jehan de Haussi, qui fu par le derriere amours, *et euconmenchiés environ le mois de septembre l'an mil iiii^c et lv.* »

Le manuscrit contient en effet le *Roman de Florent et Octavien* [2] et à la suite, à partir du fol. 202, le *Roman de Florence de Rome*. Les vers que voici, qui terminent le *Roman de Florent et Octavien* (f. 202 r°), forment la transition de l'un à l'autre roman :

« Apriès le mort des princhesdont vous m'oez compter,
Li empererez Ottez, qui Ronme a a ghouvrener,
N'oza partir de Ronme pour le pays tensser
Ne pour le terre prendre ne a lui tourner ;

1. Et non 267 feuillets, comme le dit P. Paris (p. 334).
2. Ce « roman » est encore inédit ; il a été analysé par C. Hippeau, *Arch. des miss. scient. et litt.*, t. V (1856), pp. 135-137, et par P. Paris, *Hist. litt. de la France*, t. XXVI (1873), pp. 303-333. Sur les différents mss., voy. K. Vollmöller, *Octavian, altfranzösischer Roman, nach der Oxforder Handschrift Bodl. Hatton 100 zum ersten Mal herausgegeben* (Heilbronn 1883), pp. XVI-XVIII, et *Romania*, t. XI (1882), pp. 610-611. L'édition de M. Vollmöller reproduit une ancienne version de cette chanson en vers octosyllabiques, du second quart du XIIIe siècle.

A Ronme se tenoit, qu'il avoit a garder.
Il avoit une fille de Marie au vis cler,
Qui ot a non Flourenche; celle ot mon a porter.
Li empererez Garssille, qui ot a ghouvrener
Toutte Constantinoble, chieus volt gherre mener
Pour conquester Flourenche; mais Esmeret le ber
Ayda si bien Oston sa gherre a demener
Qu'Ostez li fist Flourenche a mouillier espouzer.
Puis trespassa rois Ostes et se fenme ot (?) vyls (?) cler,
Et ot (*ms.* ottes) bers Esmerez le tierre a (?) ghouvrener;
Mais ot puis pour sen frere Esmerer (*sic*) a porter :
On l'apiella Millon. Florenche volt amer
Et volt trahir son frere pour sa fenme espouser,
Enssi que en l'istore vous orez recorder. » [1]

Le copiste de ce ms. était originaire du nord-est du domaine français, comme en témoigne clairement son langage (*Flourenche*, *tierre*, etc.).

1. Dans les mss. Paris, Bibl. nat., f. fr. 1452 (xve s.) et 12564 (datant de 1461), qui contiennent *Florent et Octavien*, mais non *Florence de Rome*, il y a à la fin des allusions analogues au *Roman de Florence de Rome* :

I. Ms. Paris, Bibl. nat., f. fr. 1452, fol. 221 r° :

« Et Othon fut a Rome, qu'il (l)ot a gouvrener.
Une fille engendra en Police au viz cler,
Qui ot a nom Florence et ot moult a porter,
Car par force la voult et prendre et espouser
L'empereur Garsille, qui ot a gouvrener
Toute Costantinoble, s'en voult guerre mener
Pour Florence la belle, mès Esmeré le ber
Aida au roy Othon au fer et a l'acier,
Tant qu'il fit ses nuysans desoubz luy encliner,
Et espousa Florence, qui molt ot a porter
Par le frere Esmeré, Millon ou cueur amer,
Qui voult traïr so[n] frere pour sa femme espouser,
Ainsi que le romant le veult bien deviser.
Maiz de Florent veul cy le livre deffiner,
D'Othovien son frere, qui moru oultre mer.
Dieu veulle par sa grace leur pechiés pardonner,

R. Par ce sigle nous désignons une version anglaise en couplets de douze vers, publiée en 1802 par Joseph Ritson dans ses *Ancient English Metrical Romances*, t. III, pp. 1-92, et en 1893 par M. Wilhelm Viëtor sous le titre : *Le bone Florence of Rome*, première partie, d'après un manuscrit de Cambridge, le seul connu [1].

S. Ce sigle désigne une version espagnole en prose, publiée en 1864 par M. Amador de los Rios dans son

Et ceulx qui l'ont ouy veulle Dieu honourer !
Amen Deo gracias. »

II. Ms. Paris, Bibl. nat., f. fr. 12564, fol. 248 r° — v° :

« Othez fu empererez, Romme ot a gouvrener,
Polisse sa moullier vaut forment enamer.
Enchainte fu le dame dont vos m'oés parler,
En le premiere anee vault elle delivrer
v° D'unne mout bielle fille, qui puis ot a porter.
Florence fu nommee, depuis vaut espouser
Le gentil Esmeré, qui Puille ot a garder.
Par son frere Milon vault maint mal endurer,
Et oussy fist la bielle Florence o le vis cler,
Ensy qu'en autre ystore l'avez oÿ conter.
Or vorai desormais me canchon definer,
De Florent le vassal vos lairai le parler,
D'Oteviien son frere, qui moru outre mer ;
Les Sarazins greverent, tant qu'il porent durer.
Jesus voielle leurs ames en se glore hosteler
Et pardoinst a tous ciaux c'ont volu escouter
Et nous doinst pais et joie, tant que porons durer.
Signeur, alons ent boire, le rommant faut finer ;
D'un autre vous diray, qui vora escouter.
Dieu et se douce Mere nous voielle sy mener
Que droit em Paradis il nous voielle hosteler !
Amen. »

(Suivent onze vers qui concernent la composition du roman).

1. C'est le manuscrit Ff. II. 38, University Library, du xve siècle. *Le bone Florence of Rome*, dont les 183 couplets sont dans la forme *aabccbddbeeb*, y occupe les feuillets 225^c^-240^b^. La romance a probablement été composée vers la fin du xive ou au commencement du xve siècle (voy. W. Viëtor, *ouvr. cité*, 2e partie [par M. Albert Knobbe], p. 12. — En citant cette version, nous suivrons l'édition diplomatique de M. Viëtor.

Historia critica de la literatura española, t. V, pp. 391-468, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de l'Escurial [1].

§ 2. — Classification des manuscrits [2].

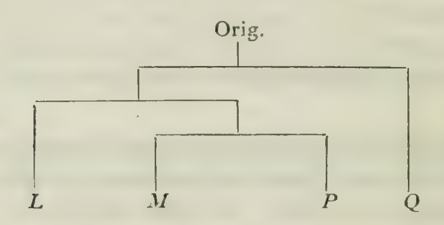
La classification des trois mss. qui donnent la chanson, ainsi que des quatre remaniements, a déjà été entreprise par deux fois : en 1890, par M. R. Wenzel dans sa dissertation déjà citée ; en 1899, par M. Albert Knobbe dans la deuxième partie de l'ouvrage publié par M. Wilhelm Viëtor sous le titre : *Le bone Florence of*

1. C'est le manuscrit h. j. 12, intitulé *Flos Sanctorum*, écrit vers la fin du xive ou au commencement du xve siècle. Notre roman, divisé en 57 chapitres, y commence au feuillet 48 sous le titre : *Cuento muy fermoso del enperador Ottas de Roma, et de la infante Florençia su fija, et del buen cauallero Esmere*. Voy. F. Wolf, *Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesischen Nationalliteratur* (1859), p. 741 (add. à la p. 498, note 1); Amador de los Rios, *ouvr. cité*, t. V, pp. 53 (note 2), 54 et 391.

2. Il n'est peut-être pas superflu de faire connaître par qui et quand mes copies des mss. *PML*, ainsi que celle du ms. *Q*, ont été exécutées. Le ms. *Q* fut copié, pendant l'été de 1896, à Paris par ma femme; ma sœur, Mlle Wallensköld, copia à la même époque le ms. *P*. J'ai collationné ces deux copies. Quant au ms. *M*, M. Wilhelm Viëtor, le savant professeur de Marbourg, eut l'extrême obligeance de m'en faire parvenir à Helsingfors, en 1898, une copie, prise par lui-même en 1888. Cette copie fut recopiée par ma femme, et je collationnai cette seconde copie, vers la fin de l'année 1898, avec l'original, que son propriétaire, M. D'Arcy Hutton, avait eu la très grande amabilité de mettre à ma disposition pour quelques semaines au Musée Britannique de Londres. Le ms. *L*, enfin, fut copié par moi, à Londres, vers la fin de l'année 1898.

Je n'ai pas trouvé nécessaire d'indiquer les petites différences qui existent entre mes copies et celles de MM. Paul Meyer et Ward. Il va sans dire que là où elles diffèrent mon contrôle a été des plus rigoureux.

Rome. Pour les mss. *PML* et *Q*, les critiques sont arrivés à la même conclusion, que l'on peut figurer par ce schème [1] :



Q n'est, comme nous l'avons dit, qu'un remaniement du poème conservé par les trois autres mss. Mais la question se pose de savoir si l'auteur de ce remaniement ne disposait pas d'un manuscrit représentant un état du texte antérieur à celui que représentent les mss. *LMP*. Cette hypothèse sera vérifiée, si, en quelque endroit, *Q* offre une leçon correcte contre *LMP* fautifs. Comme on le voit par leur arbre généalogique, MM. Wenzel et Knobbe ont cru pouvoir admettre que ce groupement *LMP* contre *Q* se produit ; et il y a, en effet, certains passages dans la version de *Q* où le récit de ce ms. semble plus primitif que celui des trois autres :

1° Selon *Q*, dans une bataille entre les Romains et les Grecs, Oton, l'empereur de Rome, est sauvé par Milon, le traître principal du roman, mais qui est en même temps un très brave chevalier. L'empereur reconnaissant jure de lui donner pour épouse sa fille Florence. Aussi, l'empereur mort, le conseil de l'empire veut-il que Milon reçoive Florence avec l'empire [2]. Au con-

1. Voy. R. Wenzel, *ouvr. cité*, pp. 32-37 et 59-62 ; W. Vietor, *ouvr. cité,* deuxième partie, pp. 1-3.

2. Voy., pour cette rédaction, l'*Appendice* de ce tome, vers 959-981, 1084-1091, 1213-1288.

traire, selon *LMP*, Oton a été sauvé par le frère de Milon, le bon Esmeré, et l'empereur a exprimé en mourant le désir que sa fille fût donnée à Esmeré. Si, plus tard, Florence se déclare prête à prendre Milon pour époux, c'est qu'elle croit qu'Esmeré a été tué par les Grecs [1]. On peut aisément se représenter que l'original ait prêté cet exploit à Milon pour rendre acceptable sa candidature à la main de Florence et qu'un remanieur ait préféré attribuer ce fait d'armes à Esmeré, qui est le personnage sympathique du roman. On comprendrait moins bien qu'un remanieur eût voulu diminuer les mérites d'Esmeré, en attribuant à Milon un tel exploit [2].

2° *Q* raconte que, dans une bataille, Esmeré sauve la vie au chevalier Sanson, qui lui devient par là très attaché [3]. *LMP* ne parlent pas de cet exploit, mais Sanson y apparaît pourtant comme l'ami dévoué d'Esmeré. Peut-être la source commune de *LMP* avait-elle omis le passage, qui explique si bien l'attachement de Sanson à Esmeré [4].

Ces deux preuves en faveur de l'originalité (partielle) du récit de *Q* par rapport au récit des mss. *LMP* ne peuvent pas être considérées comme absolument concluantes. Mais, comme le fragment *L* se rattache de

1. Voy., pour cette rédaction, le *Texte critique*, t. II, vers 1468-1487, 1759-1765, 2050-2087 (le fragment *L* ne contient pas le dernier passage).

2. Cf. R. Wenzel, *ouvr. cité*, p. 30.

3. Voy. l'*Appendice* de ce tome, vers 982-1012.

4. Cf. R. Wenzel, *ouvr. cité*, p. 30, où il est dit qu'Esmeré, dans Q, acquiert également la reconnaissance du chevalier Agrevain en sauvant sa vie. Le fait est qu'Esmeré et Milon retirent *ensemble* Agrevain de la mêlée; ce qu'Esmeré fait de plus, c'est qu'il donne à Agrevain un cheval (voy. l'*App*. de ce tome, vers 910-923; cf. R. Wenzel, *ouvr. cité*, p. 29), mais c'est Milon qu'Agrevain considère comme son véritable sauveur (voy. l'*App*., vers 1222-1224).

très près aux mss. *M* et *P*, il n'est nullement nécessaire de borner la comparaison entre *Q* et les autres manuscrits aux quelques passages donnés par *L*. Si donc à quelque endroit *Q* présente une leçon assurée, tandis que *MP* offrent une leçon altérée, on peut sans hésitation en tirer la conclusion que les mss. *LMP* forment groupe contre le ms. *Q*. Or, il y a au moins un passage dans *Q* où ce manuscrit semble donner une leçon plus primitive que *MP*. C'est quand il est raconté, dans *Q*, que l'héroïne est chargée d'instruire, dans l'art de broder, Béatrice, la fille du bon seigneur Thierri, qui avait recueilli Florence, abandonnée dans la forêt [1]. Ce trait manque dans *MP*; mais, comme, dans différentes autres versions du conte sur lequel la chanson de *Florence de Rome* est fondée, l'héroïne est précisément chargée de *soigner* ou d'*instruire* l'enfant de son hôte [2], il y a tout lieu de croire que, pour cette donnée, *Q* est plus près de l'original que (*L*)*MP* [3].

1. Voy. l'*App.* de ce tome, vers 2834-2849, 3360-3362.

2. Voy., sur ces versions, le chap. VII de cette Introduction.

3. Tout en constatant que ce trait se retrouve dans la version de notre légende que donne la *Kaiserchronik*, M. Wenzel (*ouvr. cité*, pp. 49-50) ne semble pas être fixé sur sa présence dans la source commune de *Q* et *LMP* (« on ne saurait décider, dit-il, si la source première présentait ce trait »). M. Wenzel croit-il donc que *Q* l'ait spontanément introduit? Mais alors il ne devrait pas parler de « réminiscence de *Crescentia* ». — Voici encore quelques traits allégués par M. Wenzel (*ouvr. cité*, pp. 39, 47, 53) en faveur de la priorité de la version de *Q*, mais que nous ne pouvons pas regarder comme des preuves concluantes :

1° Dans *Q*, c'est à la suite d'une trahison de Milon qu'Esmeré est fait prisonnier par les Grecs (voy. l'*App.*, vers 1626-1682), tandis que *MP* parlent d'une première trahison avortée de Milon (celui-ci abandonne Esmeré au milieu de la mêlée et l'accuse ensuite d'avoir déserté) et ne laissent Esmeré tomber que plus tard entre les mains des Grecs (voy. le *Texte*, t. II, vers 1538-1607, 1792-1814). Il nous semble fort possible que *Q* ait altéré les passages en question, comme tant d'autres.

2° Dans *Q*, l'épisode de l'enlèvement de Florence par Milon est

Quant au rapport que soutiennent entre eux les trois autres mss., *LMP*, il n'est pas facile de le fixer d'une façon absolument sûre, vu le peu d'étendue du fragment *L*. M. Wenzel et, après lui, M. Knobbe semblent s'être arrêtés un peu à la légère au groupement *MP* contre *L*. Car, parmi les cas cités par MM. Wenzel [1] et Knobbe [2] où *L* diffère de *MP*, il n'y en a pas un pour lequel on puisse affirmer que *MP* donnent la mauvaise leçon [3]. Il nous semble qu'un groupement *LM* contre

très simple : Milon enlève sa belle-sœur lorsqu'ils se rendent à la rencontre d'Esmeré (voy. l'*App.*, vers 2365-2484); dans *MP*, Milon se rend d'abord seul à la rencontre d'Esmeré et accuse Florence d'infidélité; convaincu de mensonge et chassé de l'empire, il retourne à Rome et persuade à Florence d'aller avec lui à la rencontre de l'empereur, après quoi l'enlèvement a lieu (voy. le *Texte*, t. II, vers 3398-3742). Si l'on suppose que la version de *Q* est ici la version primitive, pourquoi Milon, après avoir été forcé d'abandonner Florence dans la forêt, n'ose-t-il pas retourner auprès de son frère, puisque celui-ci est censé ignorer sa trahison et qu'il serait facile à Milon d'expliquer par quelque mensonge la disparition de Florence ?

3° L'épisode, dans *MP*, du méchant hôte Peraut et de sa femme, la bonne Soplise (voy. le *Texte* au t. II, vers 5049-5153), qui ne se retrouve dans aucune des autres versions de notre conte, manque également dans *Q*. Il nous semble fort possible que *Q* l'ait omis, l'ayant jugé superflu pour la marche du récit.

1. *Ouvr. cité*, pp. 35-36. Il s'agit des vers 1740, 1752, 1797, 1801-1804 et 1835 de notre *Texte* (t. II).

2. *Ouvr. cité*, pp. 2-3 (vers 1838 du *Texte*).

3. Le seul passage (v. 1752) où M. Wenzel considère décidément la leçon de *L* comme meilleure n'est pas à retenir, parce qu'en fait *P* ne donne pas la leçon fautive de *M* (*En poi de ure auom grant perte receue*), mais une leçon acceptable : *En pou dore auons ore grant perde receue*. Dans sa copie du ms. *P*, M. Wenzel avait omis le mot *ore*. Cela étant, il n'y a aucune raison de chercher à établir la bonne leçon sur la base de la leçon corrompue de *L* : *En mult poi de terme auoms grant perte eue*. — De même, le nouvel argument apporté en faveur du groupement *MP* contre *L* par M. Knobbe est à rejeter, parce qu'en fait les mss. *MP* donnent la même leçon que *L* (*L* : *escu aleun*, *M* : *escu a leon*, *P* : *escu au leon*).

P a beaucoup plus de chances d'être exact. Voici nos preuves en faveur de ce groupement :

1° V. 1784 : *L* : *Atant es uus synagoz*, *M* : *A tant estes vus sinagor* (hémistiche trop long) — *P* : *Atant ez sinagon*.

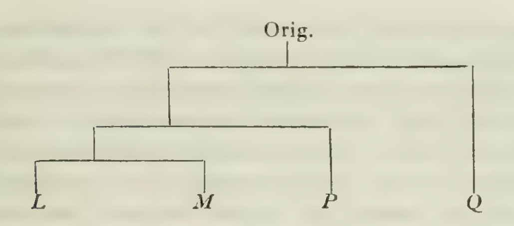
2° V. 1787 : *L* : *V les .xv. mile*, *M* : *O les .xv. mile* (hémistiche trop court) — *P* : *O les .iiij. milliers.*

3° V. 1800 : *L* : *pleins de grant fierte*, *M* : *plein de grant bunte* (hémistiche trop court) — *P* : *que tant par ot bonte.*

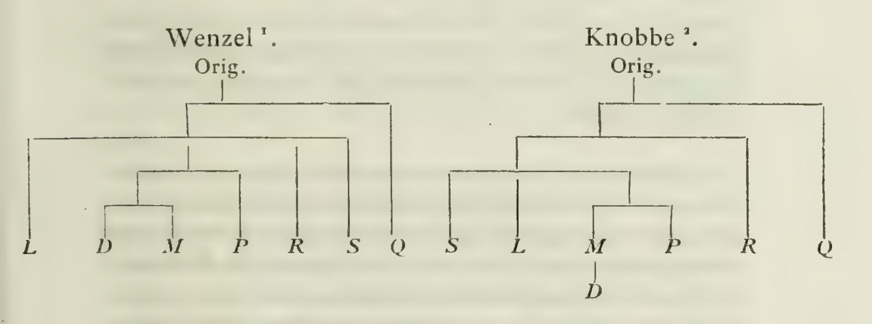
4° V. 1828 : *L* : *Et il est venuz*, *M* : *E il est uenu* (hémistiche trop court) — *P* : *Et il iest* (= *i est*) *venuz*. Peut-être le copiste du ms. source de *LM* a-t-il vu dans *iest* la forme diphtonguée (wallonne) de *est* [1].

Ces preuves, il va sans dire, ne sont pas absolument sûres, puisqu'il reste toujours possible que *P* ait corrigé les leçons fautives de la source commune de *LMP*. Si cependant nous préférons le groupement *LM* contre *P* au groupement *MP* contre *L* (ces deux groupements étant les seuls admissibles), c'est que *P* est, en général, un bon manuscrit, tandis que *L*, si court que soit ce fragment, contient beaucoup de fautes assurées, qui ne se trouvent pas dans les mss. *M* et *P*. Nous remplaçons donc le schème de MM. Wenzel et Knobbe (voy. ci-dessus) par le suivant :

1. On pourrait à la rigueur ajouter le cas suivant : V. 1830 : *LM* : *la seinte comuniun* (hémistiche trop long) — *P* : *le saint communion*, attendu que *communion* se rencontre comme masculin (voy. *Die afr. Prosaübersetzung von Brendans Meerfahrt,* éd. C. Wahlund [1901], p. LII, note 1). Il nous semble cependant plus probable que l'original ait eu *sainte communion*, d'où, par corruption, *la sainte communion* dans la source commune de *LMP*, leçon que *P* a corrigée en *le saint communion*.



Nous avons vu plus haut qu'il y a, outre *Q*, trois remaniements de la chanson de *Florence de Rome*, dont un français (*D*) et deux étrangers (*R* et *S*). Pour la classification de toutes ces rédactions, MM. Wenzel et Knobbe sont arrivés aux résultats suivants :



Par ces tableaux (simplifiés) on voit que ce n'est que pour *D* et *R* que les deux savants diffèrent d'opinion.

Quant à *D* (le *Dit de Flourence de Romme*), il nous

1. *Ouvr. cité*, p. 62. On peut se demander si M. Wenzel a vraiment voulu dire que les quatre versions : *L*, la source de *DMP*, *R* et *S* sont issues *séparément* de leur source commune. Ce qu'il dit à propos de *R* et *S* (p. 61) semble prouver que telle est bien sa pensée : « Et comme il n'y a pas de raison suffisante pour faire remonter *R* et *S* à une source commune, quoiqu'une telle hypothèse ne soit pas exclue, nous préférons placer l'original français de *R*........ sur la même ligne que *LMPS* ».

2. *Ouvr. cité*, p. 3.

semble tout à fait impossible de dire s'il dérive de *M* (Knobbe), ou s'il forme groupe avec *M* (Wenzel) ou avec *LM*, ou bien s'il provient séparément de la source commune de *LMP*. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il ne dérive pas de *P*, car *D* contient un épisode, le combat de Milon avec un énorme serpent [1], qui manque dans *P*, mais que donne *M* [2] (*L* fait défaut). C'est même à cause de cet épisode commun que MM. Wenzel [3] et Knobbe [4] ont cru devoir rattacher *D* de près à *M*. Mais, comme l'épisode est tout à fait dans le style de la chanson, il est fort peu probable que ce soit une interpolation. Le rapport exact de *D* aux trois mss. *L*, *M* et *P* ne peut pas, d'ailleurs, servir à l'établissement de notre texte, le *Dit* étant un remaniement de la *Chanson* trop abrégé et trop libre pour donner le moyen d'apprécier la valeur respective des leçons divergentes des mss (*L*)*MP*.

La place de *R* (la romance anglaise) dans la classification de nos versions est également fort difficile à fixer, cette romance étant rédigée très librement. Il nous semble cependant que la raison qu'a alléguée M. Knobbe [5] en faveur du groupement *SLMDP* contre *R* est acceptable. Il s'agit d'une contradiction dans *MPS* (*L* fait défaut), qui n'est pas dans *R*. Selon *MPS*, Florence, en quittant la maison du méchant Peraut, donne son « bliaut » à sa femme Soplise [6], et pourtant *MPS* racon-

1. Voy. l'éd. de Jubinal, pp. 100-101.
2. Voy. les deux laisses CXLI-CXLII (vers 3962-4007) de notre *Texte*.
3. *Ouvr. cité*, p. 46.
4. *Ouvr. cité*, p. 3.
5. *Ouvr. cité*, pp. 1-2.
6. Voy., pour *MP*, notre *Texte*, v. 5268 :

Mès ains vos vuel doner cest bliaut entaillié.

S donne (*ouvr. cité*, p. 454) : *mas ante uos quiero dar este mi manto.*

tent plus tard que le « bliaut » de Florence fut mouillé, quand elle fit naufrage [1]. *R* ne mentionne le « bliaut » ni au premier endroit [2] ni au second [3]; mais, tandis que, pour le dernier passage, ce silence pourrait être interprété comme une abréviation du poète anglais, il n'en est pas de même pour le premier : là, Florence donne à l'hôtesse son « palefroi » (dans *MPS*, c'est Peraut qui reçoit sa « mule »), ce qui semble indiquer que *R* procède d'une source française différente. On est donc en droit de conjecturer que, dans la source commune de *LMPS* et de *R*, il n'était pas encore question, au premier endroit, du « bliaut » de Florence, mais que dans la source de *LMPS* ce « bliaut » fut introduit, sans que le remanieur se rappelât qu'il devait dès lors supprimer la mention du « bliaut » au second endroit. Toutefois, il va sans dire que la possibilité que *R* ait corrigé la leçon de la source de *LMPSR* n'est pas entièrement exclue.

Une autre preuve du groupement *LMPS* contre *R* pourrait être tirée du fait que, dans (*L*)*MP* [4], ainsi que dans *S*, il n'est point question des enseignements donnés par Florence dans la maison de Thierri à la fille de son hôte, tandis que *R* lui conserve encore ce rôle [5].

D'un autre côté, il y a quelques contradictions au groupement *LMPS* contre *R*, mais elles nous semblent n'être qu'apparentes. Ce sont les deux cas suivants :

1. Voy., pour *MP*, notre *Texte*, v. 5484 :

   Ses bliaus fu moilliez, que forment li pesot.

S donne (*ouvr. cité*, p. 456) : *et retorçió su brial, que era todo lleno de agua, et muy pesado.*

2. Voy. l'éd. Viëtor, vers 1801-1802.
3. Couplets 157-158.
4. Voy. ci-dessus p. 10.
5. Vers 1564-1565 :

   To Florence they can hur (Betres) kenne
   To lerne hur to be haue hur among men.

1° *MPR* contre *S* (*L* manque). En décrivant l'apparirition d'Esmeré dans la mêlée, *MPR* racontent qu'il portait sur son bouclier une « colombe blanche » et un « lion »,[1] tandis que *S* attribue la « colombe » à Esmeré et le « lion » à Milon[2]. Cette dernière leçon fait, au premier coup d'œil, l'effet d'être la bonne, car non seulement il est singulier que, dans *MPR*, il ne soit pas question du bouclier de Milon lors de la première apparition des deux frères, mais il faut encore ajouter que dans tous les autres passages où *MP* parlent des boucliers d'Esmeré et de Milon, c'est Esmeré qui porte la colombe et Milon le lion[3] (*R*, qui ne mentionne pas le blason de Milon, attribue toujours, avec

1. Voy., pour *MP*, le *Texte*, vers 705-711. Par suite de l'omission, dans *M*, des vers 701-704, ce blason y paraît être celui du *roi d'Esclavonie*. Pour la leçon de *R*, voy. les vers 421-429 :

Syr Emere bare in hys schylde
A whyte dowve who so be helde
A blakk lyon be syde
The whyte dowve sygnyfyed
That he was full of knyght hedd
And mekenes at that tyde
The lyon that he was ferse and felle
Amonge hys enmyes for to dwelle
And durste beste in batell byde,

2. Voy. p. 400 : *et vno de ellos traya el escudo pintado de marauillosa pintura : el canpo de oro, et un palonbo blanco; et este era Esmere, et esto daua á entender que seria cortés et omildoso contra sus amigos; et Miles traya un leon, que daua á entender que seria buen cauallero darmas.*

3. Voy., pour Esmeré, le *Texte*, vers 801-802 (au lieu de *colombel*, *M* donne *leoncel*, et non pas *leon*, comme le dit à tort M. Knobbe, *ouvr. cité*, p. 29), 826, 1396, 1588-1589, 1657-1658, (M. Knobbe cite *P*, v. 835 [= *Texte*, v. 842] : *leon*, mais ce passage n'a rien à faire ici, car c'est Esmeré qui est comparé à un lion); pour Milon, voy. le *Texte*, vers 1838. Cf. les passages correspondants dans *S*, pp. 401, 402, 409, 412, 413 et 415. Il n'y a qu'un seul passage où il soit dit qu'Esmeré porte un « lion », et là les deux frères ont le même blason (vers 1134-1135). *S* dit seulement (p. 406) : *ambos yuan armados de armas de sus señales.*

plus de conséquence, à Esmeré aussi bien la colombe que le lion [1]). Si pourtant nous rejetons le groupement *LMPR* contre *S*, c'est que, comme on le verra en détail plus bas, *PS* forment un groupe très étroit par opposition aux autres rédactions, et que nous croyons pouvoir regarder, avec M. Wenzel [2], la leçon de *S* comme une correction intentionnelle de la leçon donnée par la source commune de *PS*. Cela n'empêche d'ailleurs pas que la source commune de *LMPS* et de *R* ait pu altérer une leçon primitive analogue à celle de *S* [3]. Les contradictions qui en sont résultées auraient été écartées par *R*, tandis qu'elles auraient passé inaperçues dans la source de *LMPS*.

2° (*MP* contre *RS* ou) *RS* contre *MP* (*L* manque). *MP* racontent qu'à l'âge de dix ans Florence possédait toutes les qualités désirables [4]; *RS* fixent cet âge à « quinze » ans [5]. *Q* donnant à Florence l'âge de « treize »

1. Voy. les vers 484-487 :

Yondur ys a nobull knyght
That styrryth hym styfly in the fyght
Be holde and ye may see
Wyth the whyte dowve and the blak lyon;

758-760 :

Jn the felde beste doyth he
Wyth the whyte dowve in hys schylde
And ther to the black lyon.

2. *Ouvr. cité*, pp. 23-24.

3. Dans Q, le blason d'Esmeré est décrit une seule fois et alors comme ayant *deux lions* (voy. l'*App.*, v. 1002).

4. Voy., dans notre *Texte*, les vers 48-52.

5. Voy., pour *R*, les vers 58-63 :

He set to scole that damysell
Tyll sche cowde of the boke telle
And all thynge dyscrye
Be that she was XV yere olde
Wel she cowde as men me tolde
Of harpe and sawtrye;

pour *S*, p. 392 : *mas esta Florençia, de quien uos fablo, de muy*

ans [1], il est impossible de dire avec certitude si la source commune de *LMPSR* a porté « dix » ou « quinze » ans. Dans tous les cas, nous croyons pouvoir admettre, pour un détail si peu important, une rencontre fortuite. Peut-être la source de *LMPS* et de *R* donnait-elle « dix » ans, ce que les rédacteurs de *R* et de *S* ont cru séparément devoir changer en « quinze » ans, pour rendre ainsi plus vraisemblable le tableau des perfections de la jeune Florence.

Quant à la place de *S* dans la classification des versions, M. Wenzel n'apporte pas de preuves concluantes en faveur du groupement selon lequel *L*, *MP* et *S* proviendraient séparément de leur source commune. Au contraire, tout ce qu'il dit sur le rapport de *S* avec les manuscrits français montre que *S* a sa place tout près de *P* [2]. De même, M. Knobbe n'apporte pas d'arguments valables en faveur de son groupement, qui est, pour *S* et les trois manuscrits français, identique à celui de M. Wenzel [3]. Or, il y a, selon nous, des preuves certaines d'un groupement *PS* contre *LM*. Voici ces preuves :

1° *PS* contre *LM*. Aux vers 1789-1790 (de notre *Texte*), où il s'agit de la description d'une bataille, *M* dit :

La out tant espeie freinte e tant escu troie
Tant hauberc demaille e tant clauon fause.

grant bondat, quando llegó á hedat de quinze años, fué tan bella et tan cortés, et tan bien enseñada, que en todo el mundo non le sabian par, etc.

1. Voy. l'*App.*, vers 144-146.

2. *Ouvr. cité*, p. 27 : « Puisque *S* concorde d'ordinaire presque textuellement avec *P*... » ; p. 61 : « La version en prose espagnole concorde presque textuellement avec *P* ». M. E. Freymond, dans le *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, t. XIII (1892), col. 267, avait déjà signalé cette contradiction entre les dires de M. Wenzel et son « arbre généalogique ».

3. *Ouvr. cité*, p. 2.

L, qui a sauté du premier hémistiche du premier vers au second hémistiche du second vers, dit en un seul vers :

La ot tante hanste frainte et tante hauberc fause.

PS, au contraire, ont omis le premier vers [1]. Qu'un vers de cette nature ait été intercalé dans la source commune de *LM*, c'est chose de soi très improbable, et il nous semble aussi peu probable que *P* et *S*, indépendamment l'un de l'autre, l'aient omis.

2° *PS* contre *M* (*L* manque). *M*, appuyé par *R*, raconte qu'Esmeré, avant de partir pour la Grèce à la poursuite du roi Garsire, laisse à son frère Milon « cent chevaliers » [2]. *PS* ne disent rien de tel, et pourtant il est plus tard, à plusieurs reprises, question de ces cent chevaliers [3].

1. Le second vers est, dans *P* :

Tant habert desmaillie et tant chauain fauce.

S donne (p. 414) : *ally veriades tanta blanca loriga desmallada et falsada en muchos logares.*

2. *M* dit (v. 2675 du *Texte*) :

Cent cheualer fetes o uus returner.

Dans *R* (v. 1060), on lit :

Take an hundurd men of Armes bryȝt.

3. Voy. notre *Texte*, vers 2705 (*M* manque) :

Et les cent compaignons qu'Ameré li bailla,

S, p. 426 : *los çient conpañeros que Esmere le diera con él;*

2708 :

Car des cent chevaliers les vint mellors sevra,

S, p. 426 : *de los cient caualleros llamó los veynte á parte de los mejores;*

2736 :

Des cent chevaliers a les vint mellors sevreȝ;

2952 :

De bien cent traïtors est cest plais agraeȝ,

S, p. 429 : *et ya le han fecho omenage bien cient traydores.*

3° *PS* contre *M*. Le vers 1775 de notre *Texte* donne le nombre des hommes armés qui ont promis hommage et fidélité à Esmeré après la mort d'Oton. Dans *P* leur nombre est de « quatre » mille, dans *M* de « quinze » mille et dans *L* de « trente » mille. *S* s'accorde avec *P* [1]. Que « quinze » soit le nombre original, c'est ce qui ressort d'autres passages où *LMS* s'accordent à donner ce chiffre, tandis que *P* persiste à parler de « quatre » mille hommes [2]. Toutes ces divergences s'expliquent facilement, si l'on admet que le copiste de la source commune de *PS* avait par mégarde écrit *·iiij.* au lieu de *.xv.* au v. 1775 et que *P* a intentionnellement introduit ce même nombre (« quatre ») aux autres endroits du texte.

4° *PS* contre *M* (*L* manque). L'épisode du serpent, dont il a été question ci-dessus (p. 14), manque également dans *S*.

5° *PS* contre *M* (*L* manque). Après le v. 5498 du *Texte*, *P* donne le vers :

Nostre seignor pria et marie samere

dans une laisse en *-aire*. Or, comme le montrent les autres rimes du *Texte*, l'auteur de la chanson séparait nettement *ai* de *e* < *a* latin. Le vers est donc interpolé. *S* va avec *P* : *comendóse á Nuestro Señor Ihu Xpo. et á Sancta María, su madre* [3]. *M* ne donne pas le vers.

6° *PS* contre *M* (*L* manque). Les vers 5988-5989 de

1. Voy. p. 414 : *Esmere aguyjó por el torneo et traya en su conpaña bien cuatro mill de cauallo que cada uno le prometia de le non falleçer á su grado.*

2. Voy. les vers 1787 et 1815 de notre *Texte; S*, p. 414 : *ciento vezes mill grifones, que se juntaron con quinze mill de los rromanos*; p. 415 : *los quinze mill que se ante tenian muy juntos et bien regidos por Esmere.*

3. Voy. p. 457.

notre *Texte*, dans lesquels il est question de la présence du traître Macaire dans le couvent de Beau-Repaire, manquent dans *P*, et de même *S* ne donne rien qui y corresponde [1]. Le contexte semble cependant les exiger, car la *laisse* en question doit évidemment contenir une mention des deux traîtres, Milon et Macaire, dont les maladies et le voyage à Beau-Repaire ont été décrits dans les *laisses* précédentes (vers 5776-5975).

Il y a bien un certain nombre de contradictions au groupement *PS* contre *LM*, mais elles nous semblent toutes pouvoir être expliquées par l'hypothèse de rencontres fortuites. D'ailleurs, tout autre groupement amènerait des difficultés insurmontables. Voici les cas où, à première vue, il y a contradiction au groupement *PS* contre *LM :*

1° *MP* contre *LS*. Le vers 1827 de notre *Texte* est donné ainsi par les trois mss. *L*, *M* et *P :*

L : *Il mandirent en rome le iustisser* (?) *symun*,
M : *Il manderunt en rome la postille par nun*,
P : *Il manderent a romme la parolle millon.*

S s'accorde avec *L*, en donnant [2] : *et enbiaron por el Apostóligo Symeon*. Or, une comparaison avec *R* [3] montre qu'il faut lire au second hémistiche : *l'apostoile Simon*, et l'on pourrait alors être tenté de croire que les leçons corrompues de *M* et de *P* remontent à une source commune où le nom du pape aurait été illi-

1. Voy. p. 462. Au contraire, aux deux vers précédents de notre *Texte* (5986-5987), qui manquent également dans *P* et dans lesquels il est question de la maladie de Milon, correspond dans *S* le passage suivant : *et todo lleno de lepra et de podraga. Et era tan gafo que morrer cuydaua.*

2. Voy. p. 415.

3. Voy. v. 775 : *They sende aftur the pope symonde*.

sible [1]. Nous croyons cependant pouvoir tout aussi bien admettre des erreurs indépendantes pour ce passage où le pape est nommé pour la première fois, d'autant plus qu'à un endroit postérieur du texte [2] *M* parle de *lapostoille symun*, tandis que *P* donne *lapostole millon*, visiblement sous l'influence du premier passage [3].

2° *MP* contre *LS*. Après les vers 1516-1518 de notre *Texte* :

> *Vet ferir un Grifon, que pas nel redota,*
> *Desus la bocle d'or son escu li perça*
> *Et l'aubert de son dous rompi et desmailla,*

L donne un vers dont il ne reste que la fin :

> .... *n espie passa,*

et qui manque dans *MP*. Or, dans *S*, ce passage est ainsi rendu : *et fuélo ferir que lo non probó nada, et alcançólo por só la broca del escudo, et falsógelo, et la loriga otrosy, de guisa que de la tela del figado et del coraçon le fendió* [4], et il paraît bien que la dernière partie de cette phrase de *S* correspond au vers mutilé de *L*. Cela étant, on est tenté de croire à une omission d'origine commune dans *M* et *P*. Si cependant on tient compte de ce que *M* abrège beaucoup le texte, surtout quand il s'agit de développements superflus, une coïncidence fortuite dans les omissions de *M* et de *P* est admissible.

3° *MP* contre *LS*. Après les vers 1551-1552 de notre *Texte* :

> *Quant l'emperere vit Milon, si l'apela,*
> *De son frere Esmeré tantost li demanda,*

1. Cf. R. Wenzel, *ouvr. cité*, p. 33.
2. V. 3528.
3. *L* manque ; *S* a aussi pour ce passage (voy. p. 436) : *Apostóligo Symeon.*
4. Voy. p. 411.

MP lisent :

M : *Mun cors e ma uie vn iur me dona,*
P : *Qui mon cors et mauie enpres deu me sauua.*

Cette transition inattendue de la 3e à la 1re pers. du sing. n'a pas lieu dans *L* et *S*. Dans *L* il y a après le v. 1552 le vers mutilé :

V... li mens druz............................,

après quoi le fragment continue comme *P*. *S* dit à cet endroit : *et quando vió á Miles, llamóle et preguntóle por su hermano Esmere, et díxole : —¿ Dó es aquel que mi cuerpo et mi vida saluó á mercet de Dios ?*[1] Il est évident que *MP* ont omis le vers en question. Mais le fait que, dans *P*, le vers suivant commence par un pronom relatif fait croire à une omission à part dans *P*, faite par le copiste même de ce ms.

4° *MP* contre *LS*. *MP* ont omis un vers qui est dans *L* :

Come griffun le virent sil vnt mult redote[2],

et auquel correspond dans *S* : *Quando esto vieron los griegos*[3]. Comme le vers en question n'est pas nécessaire au contexte, il a bien pu être omis séparément dans *M* et *P*.

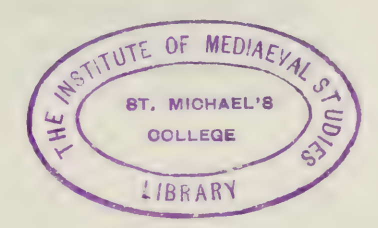
5° *MS* contre *LP*. Le v. 1812 de notre *Texte* :

Et cil li respondirent : « Trestot a vostre gré ! »

manque dans *M*, ainsi que dans *S*[4]. Vu l'insignifiance de ce vers, il est probable que *M* et *S* l'ont omis indépendamment l'un de l'autre.

6° *MP* contre *S* (*L* manque) ; = le cas 1°, p. 16.

1. Voy. p. 411.
2. V. 1796 de notre *Texte*.
3. Voy. p. 415.
4. Voy. p. 415.



7° *MP* contre *S* (ou *RS* contre *MP*) (*L* manque) ; = le cas 2°, p. 17.

8° *MP* contre *S* (*L* manque). Dans une *laisse* en *-anz*, *MP* donnent le vers (v. 8 du *Texte*) :

M : *Antioche funda antiochus li francs*,
P : *Anthioche fondi antiocus li frans*,

où *frans* (*francs*) est évidemment au lieu de *granz*, forme appuyée par *S* (*Antiocho, el Grande*)[1]. Il nous semble très possible que la source commune de *LMPS* ait déjà eu *frans*, leçon que l'auteur de la version espagnole a cru devoir corriger.

9° *MP* contre *S* (*L* manque). Après les vers 3187-3189 de notre *Texte :*

Mout par a grant paour Garsire li chenuz,
Sinagon en apelle, que mout estoit ses druz ;
Tant bon consoel li est ja de la boche issuz,

les mss. *MP* donnent immédiatement la réponse de Sinagon :

« *En la moie foi, sire, se g'en iere creüz* », etc.

S dit beaucoup mieux : *Quando Garsyr esto vió, fieramente fué espantado, et llamó Sinagot, en quien se fiaua mucho, et preguntóle qué le semejaua de aquello ó qué le consejaua y fazer. Yo uos lo diré, dixo él, ssy yo creido fuesse*, etc.[2]. Il nous semble très possible que *S* ait essayé de combler la lacune donnée par la source commune de *LMPS*.

10° *MP* contre *S* (*L* manque). Après le vers 4193 de notre *Texte*, que *MP* donnent en ces termes :

M : *Tant lout Miles batue ke el fu tut sanglant*,
P : *Tant lot milles batue que tote en iert sanglant*,

1. Voy. p. 391.
2. Voy. p. 431.

les mss. continuent ainsi :

De la dolor qu'elle a se pame mout sovent,
Et la coleur li mue, mout ot foible samblant [1].

S dit de son côté : *la vió tan sangrienta, et tan mal ferida de las feridas que le feziera Miles, que la su faz tornara tal como de muerta, et su brial rroto en muchos logares* [2]. Que la fin de ce passage n'est pas de l'invention de l'auteur de *S*, c'est ce qui ressort du fait que *P* donne au bas de la même page où les vers cités se lisent [3], sans aucun rapport avec les vers environnants [4], un vers ainsi conçu :

Le bliaut quot uestu dun uermeil aufriquant,

qui a dû originairement avoir sa place après le v. 4193, mais qu'un copiste, après l'avoir omis par mégarde, a ajouté au bas de la page. [5] On est donc très tenté de croire qu'une source commune de *MP* aura oublié et ensuite ajouté le vers, et que le scribe de *P* aura copié machinalement ce vers ajouté, tandis que celui de *M*, avec plus de jugement, l'aura négligé. L'altération du second hémistiche de *MP* remonterait donc aussi à une source commune. Malgré tout ce qu'il y a de tentant dans cette hypothèse, il ne nous semble pas impossible, vu les nombreuses omissions de *M*, que *M* ait omis séparément le vers en question, et que, par l'omission de ce vers, le second hémistiche du v. 4193 ait pris un aspect à peu près identique dans *M* et *P*.

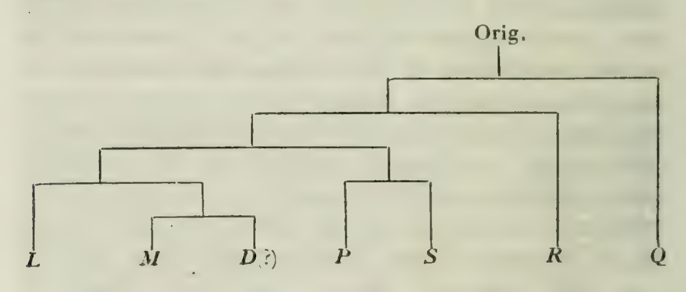
11° *MS* contre *LP*. Au v. 1818 de notre *Texte*, *M*

1. *M* présente quelques variantes pour ces deux vers.
2. Voy. p. 442.
3. C'est fol. 60 v°.
4. Les vers 4205 et 4206 de notre *Texte*.
5. Ce copiste n'a pas été celui de *P*, puisque le vers ajouté ne peut pas être la suite du v. 4193, tel qu'il est dans *P*. D'ailleurs il n'y a pas, dans *P*, de signe spécial indiquant une correction de la part du scribe.

donne, dans une laisse en *-é*, comme rime le mot *pité*, appuyé par *S* (*piadat*) [1], tandis que *LP* présentent *bonté*. Une coïncidence fortuite nous semble ici tout à fait possible.

Il nous reste enfin à fixer la place du ms. *Q* dans cette classification de toutes les rédactions de *Florence de Rome*, et nous croyons que MM. Wenzel et Knobbe ont eu raison de grouper toutes les autres rédactions contre *Q*. Comme nous avons démontré ci-dessus que *LMP* forment groupe contre *Q* et que *LMPS*, selon toute probabilité, forment groupe contre *R*, il reste seulement la question de savoir si *R* forme groupe avec *Q* contre *LMPS* ou bien si *LMPSR* forment groupe contre *Q*, et c'est la seconde alternative qui semble la plus probable [2].

Le résultat auquel nous a conduit l'examen précédent peut être figuré schématiquement de la manière suivante :



1. Voy. p. 415 : *De oy mas mantenga Dios Rroma por su piadat.*

2. *R* s'accorde avec *LMP* contre *Q* pour deux des passages (voy. ci-dessus pp. 8-9) où il s'agit du choix d'Esmeré comme époux de Florence; voy. les vers 703-704 (Esmeré sauve Oton) et 886-897 (Florence, croyant Esmeré tué, se déclare prête à épouser Milon). Pour les trois cas, cités ci-dessus (p. 10, note 3), où *LMP* nous semblent donner la bonne leçon (contre l'avis de MM. Wenzel et Knobbe), *R* va aussi avec eux contre *Q* ; voy. les vers 718-741 et 784-789 (1er cas), 1288-1434 (2e cas), 1744-1827 (3e cas).

§ 3. — Choix des leçons.

Trois des remaniements de la chanson de *Florence de Rome,* étant très libres, ne nous sont guère utiles pour le rétablissement de notre texte : ce sont le *Dit* (*D*), la romance anglaise (*R*) et le remaniement français en vers alexandrins (*Q*). Ce dernier étant encore inédit, nous le publions en appendice à ce volume. Quant à la rédaction en prose espagnole (*S*), elle a, au contraire, une assez grande valeur pour le rétablissement du texte, vu qu'elle est prochement apparentée au ms. *P*. Toutes les fois qu'elle s'accorde avec (*L*)*M*, elle témoigne donc que *P* est fautif. Néanmoins, quand des vers de *P*, non donnés par (*L*)*M*, n'ont rien qui leur corresponde dans *S*, il ne suit pas de là nécessairement que ces vers soient interpolés en *P*, car il est manifeste que *S* abrège souvent son modèle français.

Si donc, dans un certain nombre de cas, la classification de nos versions indique la leçon à choisir, il y a, d'autre part, une foule de cas où l'on se trouve en présence de deux versions d'égale valeur généalogique : *LM* contre *P*(*S*), *M* contre *P*(*S*) ou *L* contre *P*(*S*). Dans de tels cas, si la bonne leçon n'est pas indiquée par le sens, la mesure ou la rime, le choix de la leçon ne peut, au fond, être qu'arbitraire. Mais comme chaque manuscrit a nécessairement une valeur générale plus grande ou moindre que celle des autres mss., il est naturellement préférable de prendre pour base du texte rétabli le ms. qui semble être le moins corrompu. Or, de nos trois mss. c'est évidemment *P* qui est le plus près de la source du groupe *LMPS*.

Le fragment *L*, qui ne comprend que les vers 1461-1593 (dans un état très mutilé) et 1739-1838 de notre *Texte*, ne peut naturellement pas entrer en ligne de compte.

Quant au ms. *M*, il est celui de nos mss. qui présente les leçons les plus corrompues. Non seulement il y a dans ce ms. des fautes qui peuvent être considérées comme provenant de négligences de copiste ; mais encore le texte est d'un bout à l'autre altéré de telle façon qu'on est obligé d'admettre qu'un copiste a intentionnellement changé le texte qu'il avait devant lui. Mentionnons d'abord que *M* a omis un nombre considérable de vers, le plus souvent contenant des détails plus ou moins superflus pour la marche du récit [1]. Puis, les vers sont raccourcis d'une manière tout arbitraire, le copiste anglo-normand ayant visiblement, sans aucune intelligence de la nature des vers qu'il copiait, omis les mots qu'il jugeait inutiles [2]. Enfin, le grand nombre de rimes

1. *M* compte 5382 vers; *P*, qui a pourtant sauté deux laisses (voy. ci-dessus p. 14, n. 2) et perdu à la fin au moins cinquante vers (à partir du v. 6366), en compte 6240. Que ce soit *M* qui ait, en général, omis des vers, et non pas *P* qui en ait ajouté, c'est ce qui ressort surtout du fait que *M* donne quelquefois des *laisses* tellement courtes qu'elles n'ont certainement pas pu appartenir comme telles à l'original de *LMPS*. Telles sont les laisses XVI (vers 445-457 ; 9 vers manquent dans *M*), LXIV (vers 1864-1876 ; 8 vers manquent dans *M*) et CXXXIII (vers 3743-3758 ; 8 vers manquent dans *M*).

2. Le fait que *M* donne quelquefois des vers de dix syllabes a conduit M. E. Freymond (*Literaturblatt für germ. und roman. Philol.*, t. XIII [1892], col. 267) à supposer que *M* a pu dans sa versification conserver des traces d'une chanson perdue sur Florence de Rome en vers décasyllabiques. Mais, outre que notre classification démontre l'impossibilité d'une telle hypothèse, tout le caractère de la version de *M* indique suffisamment que les vers de dix syllabes qui s'y rencontrent sont des altérations postérieures. Une foule de vers métriquement impossibles prouvent que notre copiste n'a pas dû avoir une idée bien nette des règles de la versification française de son temps. Comme exemples de ces altérations nous donnerons quelques vers de la première laisse de notre chanson :

v. 8 (4e vers suppl.) : *Turnus fist turs sur lewe | en vn pendans ;*
v. 10 : *E rei babilonus | ke mut fu puissans ;*

incorrectes montre combien d'altérations a dû subir, dans *M*, le texte original[1]. Il est donc tout à fait impossible de prendre *M* pour base de la restitution, et il est clair que la reconstruction des passages du texte qui ne sont donnés que par *M*[2] ne saurait être que très hypothétique.

Reste le ms. *P*, qui apparaît comme devant nécessairement servir de base à la restitution du texte. En effet, *P* est un bon ms., qui donne en général des alexandrins corrects, qu'on peut garder tels quels. Il est donc tout indiqué de le prendre pour base dans les cas où le classement des versions le permet et où le texte même de *P* ne s'y oppose pas. Cependant, nous devons avouer qu'il ne nous semble pas improbable que le texte de *P* ne représente pas, dans un état en somme intact, le texte original de notre chanson, mais bien une version légèrement remaniée par un scribe consciencieux, qui aura voulu, avant tout, donner un texte intelligible et des vers corrects. Cette impression, nous la devons non pas tant au fait que les vers de *P* fourmillent de chevilles, de mots insignifiants destinés uniquement à remplir le vers (car de tels vers peuvent remonter à l'original commun de *LMPS*), qu'à certaines rimes incorrectes dans des vers d'ailleurs bien bâtis, telles que *retraire*

v. 13 : *E romulus fist rome | ke bene fu pansans;*
v. 14 : *Seignurs ia fu vn tens | tesmoigne ices clers lisans;*
v. 17 : *E fels e coluers | e fers e encusans;*
v. 20 : *De ueire estorie | issu est li romans :*
v. 21 : *Dun riche empereur | ke mut fu uaillans.*

1. Voici un exemple caractéristique : laisse en *-aire* (CLXXXIV, vers 5492-5524 du *Texte*) : *retreire, de boneire, escleire, rocherie, glorie, contreire, repeire, bulgarie, cesarie, gramarie, mie, remue, macharie, coreie, plenteie, heire, seintuaire, almare, uestiare, lunimare, glorie, uictorie, derere, lumer, pleire, ylarie, maire, retreire.*

2. Nous pensons avant tout aux vers 3962-4007 du *Texte* et à la fin de la chanson (vers 6366-6410).

2088 et *braire* 2093 : *-oivre*, ou *esclaire* 4282 : *-oire*; nous recevons en outre cette impression du fait que des fautes contre la déclinaison à deux cas se rencontrent souvent dans des vers qui manquent dans *M* et qu'on pourrait, par conséquent, regarder comme interpolés. Le scribe de notre manuscrit, ou bien d'un manuscrit antérieur, mais postérieur à la source commune de *LMPS*, aura donc, sans tenir un compte suffisant de la langue originale de la chanson, corrigé et amplifié le texte qu'il avait devant lui, texte peut-être fortement altéré. Nous avons cependant jugé plus prudent de ne rejeter, en général, que celles des leçons de *P* qui sont, par leur contenu, inadmissibles ou qui sont en contradiction évidente avec la langue originale, telle qu'elle sera décrite dans le chapitre v de cette *Introduction*.

Si donc nous avons en général, dans notre texte critique, gardé les leçons du ms. *P*, nous avons, d'autre part, admis dans notre texte un certain nombre de vers qui manquent dans *P*, mais qui sont donnés par *M* (ou *LM*). Cela est naturellement arrivé, outre pour les deux laisses déjà mentionnées et pour la fin de la chanson, toutes les fois que les vers de (*L*)*M* sont appuyés par la version *S*. Mais nous avons en outre jugé prudent d'admettre dans notre texte tout vers de (*L*)*M* qui nous a semblé admissible en lui-même, préférant ainsi donner plutôt trop que trop peu.

Terminons ce chapitre en disant que, dans plusieurs cas, il nous a fallu corriger des leçons communes aux mss. (*L*)*MP*, ce qui prouve que la source directe de *LMPS* était déjà un manuscrit plus ou moins fautif.

CHAPITRE II — ANALYSE DE LA CHANSON

Après avoir rappelé [1] l'ancienne gloire de Rome et son illustre origine troyenne, l'auteur annonce qu'il contera un « romant » du roi Oton de Rome et de Florence, sa fille [2], qui fut la cause d'une guerre sanglante. (Laisse I) — La naissance de Florence avait été accompagnée de prodiges terribles, présages de cette guerre. Sa mère étant morte peu de jours après, Florence avait grandi auprès de son père, qui la chérissait tendrement ; elle était renommée pour sa beauté et son savoir. (L. II) — Or, à Constantinople régnait le vieux roi Garsire [3], qui, ayant ouï parler de la belle Florence, résolut de la prendre pour femme. A cet effet, il envoya à Rome quarante messagers sous la conduite d'Aquarie : si le roi de Rome lui refuse sa fille, il

1. Ce sommaire est fait d'après le Texte critique, publié dans le t. II, lequel est fondé sur les mss. *LMP*.

2. L'héroïne de la chanson anglaise *Octouian Imperator* (éd. H. Weber, *Metrical Romances*, t. III [1810], pp. 157-239) porte aussi le nom de « Florence ». Il est possible qu'il y ait là une influence de la part de notre Chanson ; cf. P. Streve, *Die Octavian-Sage* (1884), p. 27.

3. Le ms. *M* l'appelle *Garsie*. Dans la chanson d'*Otinel* (milieu du XIIIe siècle) il y a un roi païen *Garsie* (*Garsile*, *Garsilie*). Cf., sur *Garsie-Garsilie*, F. Bangert, *Zs. f. rom. Ph.*, V, 582-3 ; P. Rajna, *Romania*, XVIII, 38, note 1, et 43, note 1).

aura la guerre. [1] (L. III-IV) — Voyage d'Aquarie et de ses compagnons. Arrivés devant Oton et sa fille, ils font leur message. Après avoir demandé conseil à ses barons et consulté Florence, Oton donne une réponse négative. Les messagers, alors, déclarent que leur maître viendra conquérir l'empire de Rome ; après quoi ils s'en retournent en Grèce. Le roi Oton fait convoquer tous ses hommes. (L. V-XV, v. 395) — Les messagers de Garsire, revenus de Rome, donnent à leur maître une description enthousiaste des splendeurs de Rome et de la beauté de Florence, mais lui annoncent en même temps l'insuccès de leur mission. Furieux, Garsire fait convoquer une armée formidable, et on s'embarque pour Rome. Après avoir subi une violente tempête, la flotte grecque aborde non loin de Rome. Les Romains apprennent l'arrivée des Grecs. (L. XV, v. 396-XXIV) — En ce temps vivaient, à la cour du roi d'Esclavonie, deux jeunes chevaliers, Milon et Esmeré, fils du roi de Hongrie, Philippe. Après la mort de celui-ci, leur mère avait épousé Justamont de Syrie, et, comme celui-ci avait voulu faire périr ses beaux-fils, leur gouverneur les avait enlevés de nuit, emmenés au loin et élevés comme il convenait à leur rang. Ils avaient trouvé asile chez le roi d'Esclavonie, qui les avait armés chevaliers. Esmeré, le cadet, était loyal et bon ; l'aîné, Milon, au contraire, faux et mauvais. [2] (L. XXV-XXVI, v. 698) — Or, un jour que les deux frères s'exerçaient à manier la lance et l'épée, un pèlerin, qui revenait de Rome, leur apprit la guerre entre Garsire et Oton. Aussitôt les deux jeunes gens décident d'offrir leur service au roi de Rome. Accompagnés de vingt chevaliers et de trente écuyers, que leur avait

1. Sur ce trait dans d'autres chansons de geste françaises, cf. E. Schulenburg, *Die Spuren des Brautraubes, Brautkaufes und ähnlicher Verhältnisse in den frz. Epen des Mittelalters* (1894), p. 12, note 2.

2. *Milon* est un nom de traître connu; voy. E. Sauerland, *Ganelon und sein Geschlecht im afr. Epos* (1886), pp. 39-41.

donnés le roi d'Esclavonie, Milon et Esmeré arrivent à Rome et se logent chez un riche bourgeois. Le lendemain, avec leurs vingt chevaliers, ils prennent part à un combat et taillent en pièce quarante ennemis, sortis des rangs à leur rencontre. Oton et sa fille, du haut de leur palais, ont vu ces prouesses et voudraient savoir quels sont les chevaliers inconnus. Florence a surtout distingué Esmeré. (L. XXVI, v. 699-XXVII) — Trois cents Grecs s'étant avancés pour venger leurs compagnons, une mêlée terrible s'engage. Le roi Oton envoie, à la rescousse des chevaliers inconnus, sept cents Romains sous la conduite des deux frères Agravain et Sanson. Défaite des Grecs. Retour de Milon et d'Esmeré chez leur hôte, auquel ils font présent de dix chevaux conquis; après quoi ils se rendent au palais du roi. Oton adresse des exhortations à ses hommes. (L. XXVIII-XXXI) — Comme le roi et ses barons sont à table, Milon, Esmeré et leurs vingt compagnons se présentent à la cour. Milon dit qui ils sont et pourquoi ils viennent. Ils sont priés de prendre place à table. Florence, assise à côté d'Esmeré, s'éprend tout de suite de lui. (L. XXXII-XXXIV, v. 988) — Garsire, campé au bord du Tibre, est furieux de son échec. Sans écouter les conseils des siens, il ordonne l'attaque immédiate de Rome. Un espion romain va raconter à Oton la résolution de Garsire. Sur l'avis d'Esmeré, les Romains iront à la rencontre des Grecs. (L. XXXIV, v. 989-XXXV) — En voyant approcher la bataille décisive, Florence, pensant qu'elle pourra empêcher le carnage, s'offre à épouser Garsire. Mais Oton n'y consent pas et exhorte ses hommes au combat. Esmeré obtient la première joute. Énumération des forces d'Oton. Cependant, les Grecs sont deux fois aussi nombreux que les Romains. Le roi Oton promet sa fille avec la ville de Rome à celui qui se distinguera le plus. La bataille s'engage. (L. XXXVI-XLVII) — Esmeré tue un seigneur grec, Brucabaut. Oton et Garsire se rencontrent dans la mêlée et échangent de vigoureux coups d'épée. Comme les Grecs viennent

au secours de Garsire, Oton aurait été perdu, si Esmeré n'était venu le sauver. Ensuite Esmeré sauve aussi son frère Milon, mais est lui-même violemment assailli. Alors l'indigne Milon l'abandonne à son sort et va raconter Oton qu'Esmeré a passé à l'ennemi. Mais Oton reconnaît bientôt l'imposture de Milon et secourt lui-même Esmeré. Celui-ci fait des prouesses merveilleuses ; pourtant, pressés par le nombre, les Romains sont forcés de reculer. (L. XLVIII-LVI) — Florence, du haut d'une tour, suit la bataille. Quand Esmeré s'approche, elle lui fait connaître son amour, et Esmeré promet de le mériter par ses exploits. Les Grecs commencent à reculer ; Oton fait alors sonner la retraite. Malheureusement le roi de Rome est tué d'un coup de flèche à la tête, au moment où il ôtait son heaume. Avant de mourir, il exprime son désir qu'Esmeré obtienne Florence et l'empire. Jalousie de Milon. (L. LVII-LXI) — La bataille continue. Esmeré, après des prodiges de bravoure, est fait prisonnier par le Grec Sinagon et conduit devant Garsire. Pendant ce temps, Milon fait transporter le corps d'Oton à Rome. Florence est accablée de douleur, et tout le monde regrette le bon roi. (L. LXII-LXIX, v. 1986) — La nouvelle de la mort d'Oton étant parvenue à Garsire, celui-ci ordonne une nouvelle attaque contre Rome. Mais les Romains se défendent vaillamment durant tout un mois, jusqu'à ce que les vivres commencent à leur manquer. Florence songe alors à prendre pour mari quelque brave chevalier qui puisse vaincre les Grecs. Sa suivante Audegon a vu, en observant le cours des étoiles, que l'un des deux princes hongrois sera l'élu. Florence voudrait bien avoir Esmeré, mais il a disparu dans le dernier combat. Elle se résout alors à prendre Milon. (L. LXIX, v. 1987-LXXI) — Un jour que Garsire était à table, dans son camp établi près du Tibre, Sinagon lui amène Esmeré prisonnier. Ayant appris qui il est, Garsire, sur le conseil de Sinagon, lui rend la liberté, en souvenir d'un grand service que le père d'Esmeré lui avait autrefois rendu. (L. LXXII-LXXVI, v. 2156) — Sur ces entrefaites, Florence

mande auprès d'elle Milon et lui déclare qu'elle veut le prendre pour mari afin de sauver l'empire. Comme Milon, en son orgueil, demande à réfléchir, Florence courroucée le renvoie. Pendant que Milon se repent de sa sottise, Esmeré rentre dans Rome au milieu de la joie populaire. Florence le fait appeler et lui fait la même proposition qu'à Milon. Esmeré consent tout de suite; on fait prêter serment de fidélité aux barons, Esmeré épouse Florence et est couronné empereur de Rome, tandis que Milon prépare sa vengeance. Florence déclare ne pas vouloir appartenir pleinement à son mari, tant qu'il n'aura pas vaincu Garsire; Esmeré a bon courage de le faire. (L. LXXVI, v. 2157-LXXXVIII, v. 2429) — Lorsque Garsire apprend ce qui est arrivé à Rome, il se repent de sa générosité envers Esmeré. Mais celui-ci ordonne immédiatement à ses hommes de s'armer pour une bataille décisive. La bataille s'engage terrible et finit par la fuite des Grecs. Esmeré sauve le Grec Sinagon d'entre les mains de Milon. Garsire et ses hommes s'embarquent en hâte pour Constantinople. Esmeré, furieux que Garsire lui échappe, déclare vouloir le poursuivre par mer. Il charge Milon de se rendre à Rome, avec Agravain, Sanson et cent chevaliers, pour garder l'empire et protéger la reine en son absence. (L. LXXXVIII, v. 2430-XCVI) — Pendant qu'Esmeré et ses hommes vont à la poursuite de Garsire, Milon médite une trahison. En faisant route vers Rome, il réussit à corrompre les cent chevaliers laissés sous sa garde; il leur fait promettre de dire, à Rome, qu'Esmeré a été tué et qu'en mourant il a laissé à Milon l'empire et sa femme. Seul, le courageux Sanson s'oppose à cette trahison, mais il est vite tué, et son frère Agravain se voit forcé de jurer de faire ce que veut Milon. Pour accréditer l'imposture, on fera passer le corps de Sanson pour celui d'Esmeré. A Rome, tout se passe comme il était convenu, mais Florence refuse énergiquement d'épouser Milon. Celui-ci la fait alors garder par ses hommes. Cependant, Agravain, pris de remords, va tout confesser au pape, qui l'absout et fait arrê-

ter les traîtres. Ils sont jetés en prison; Milon est enfermé dans une tour à part. (L. XCVII-CVII, v. 3057) — Cependant Esmeré poursuit Garsire jusqu'à Constantinople, où une bataille s'engage. A la fin Garsire se rend, et Esmeré est couronné roi de Grèce. Immédiatement après, il retourne à Rome, emmenant avec lui le vieux Garsire. (L. CVII, v. 3058-CXXI) — Par un messager Florence apprend l'arrivée d'Esmeré au port de Gaëte. Dans sa joie, elle fait relâcher Milon et lui dit d'aller à la rencontre de son frère. Milon, cependant, ne s'est pas repenti; il médite une nouvelle trahison. Arrivé devant Esmeré, il accuse Florence d'adultère avec Agravain. Au même moment arrive Agravain avec soixante chevaliers. Milon, pour éviter toute explication, se jette sur lui pour le tuer. Esmeré fait séparer les combattants et, ayant appris de la bouche d'Agravain et des soixante chevaliers la conduite félonne de Milon, veut tuer celui-ci. Sur les prières des barons et de Garsire, il se contente de le chasser de son empire. (L. CXXII-CXXVIII) — Milon, cependant, ne perd pas courage. Il retourne vite à Rome, monte chez Florence et lui annonce le désir d'Esmeré de la voir venir à sa rencontre en grande pompe. Florence se hâte de faire selon le désir de son mari. En route, Milon, accompagnant Florence, réussit à la séparer de sa suite, et Florence comprend enfin que Milon l'a trompée. (L. CXXIX-CXXXI) — Éperdue, Florence veut prendre la fuite, mais Milon l'en empêche et la rudoie. Ils continuent donc à chevaucher toute la nuit, tant qu'ils sortent du territoire de l'empire. Arrivés près d'une fontaine, ils descendent de cheval. Après que Milon s'est vu forcé de combattre un lion et deux singes, ils se remettent en route et arrivent chez un vieil ermite, qui leur donne à manger. Comme l'ermite, ayant appris de Florence son histoire, blâme la conduite de Milon, celui-ci l'enferme dans sa chapelle et y met le feu. Pendant la nuit, Milon est assailli par un énorme serpent et réussit avec peine à le tuer. Le jour venu, ils continuent leur route, et Milon force Florence à

jurer de ne révéler à personne qui elle est. Une broche miraculeuse protège Florence contre les entreprises amoureuses de Milon [1]. Furieux de ses vains efforts, Milon frappe sa victime et la pend enfin par ses tresses à un arbre. (L. CXXXII-CXLVIII, v. 4143) — Or, dans la forêt il y avait un château, appelé Château-Perdu, où demeurait le seigneur Thierri avec sa femme Églantine et sa fille Béatrice. Thierri châssait près de l'endroit où Florence était pendue. A l'approche des chiens de Thierri, Milon abandonne sa victime, et Florence est détachée par le châtelain et conduite au château. Là, bien qu'elle ne dise pas qui elle est, elle est soignée et traitée avec bonté. Elle couche dans le même lit que Béatrice dans la chambre de Thierri. (L. CXLVIII, v. 4144-CLV) — Cependant Milon a trouvé un refuge chez Guillaume de Dol [2] et commence à se repentir de sa mauvaise action. (L. CLVI, vers 4379-4410) — A Château-Perdu il y

1. On retrouve, dans d'autres chansons de geste, ce trait d'un bijou qui protège la pudeur des femmes ; voy. *Aye d'Avignon* (éd. F. Guessard et P. Meyer, 1861), p. 62 :

Fame qui l'ait o soi n'iert ja desvirginée
Par nul home qui soit, si bien ne li agrée,

et *Charles le Chauve*, v. 10620 et suiv. (R. Wenzel, *Die Fassungen der Sage von Florence de Rome* [1890], p. 14, note 2) :

Un anel ou il ot piere de tel renon
Que dame qui le porte desus li, ce seit on,
N'ara garde pour home, et fust de son baron.

Ailleurs, il s'agit d'une ceinture (*Boeve de Haumtone*, éd. A. Stimming [1899], vers 999-1007), d'une herbe (*Orson de Beauvais*, éd. G. Paris [1899], vers 578-610) ou d'une boisson (*Cligés*, éd. W. Foerster [1884], vers 3196-3370). Cf. Cr. Nyrop, *Storia dell' epopea francese nel medio evo* (trad. Eg. Gorra, 1886), p. 76, note 1 ; *Boeve de Haumtone*, éd. Stimming, p. CXC, note 3. Pour la mention de la broche de Florence de Rome dans le *Roman de la Violette*, voy. ci-dessous au chap. VI.

2. Ce personnage secondaire est évidemment emprunté au *Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole* (éd. G. Servois, 1893), dont il est le héros. Seulement, il est singulier que la forme *Dol* (*Doel*) de notre chanson ne corresponde pas tout à fait à celle du *Roman de la Rose* (*Dole* : *-ole*).

avait un chevalier, nommé Macaire [1], qui s'était épris d'amour pour Florence. Comme toutes ses tentatives pour vaincre la résistance de la belle inconnue sont restées vaines, il imagine une vengeance infâme. Un soir, il se cache dans la chambre à coucher de Thierri; quand tout le monde est endormi, il tue Béatrice d'un coup de couteau et place ensuite le couteau ensanglanté dans la main de Florence, qui dormait toujours [2]. Florence est surprise dans cette position par Thierri et jugée coupable du meurtre. Elle doit être brûlée vive, mais au dernier moment Thierri a pitié d'elle et la laisse s'en aller avec ce qui lui appartenait. (L. CLVI, v. 4411-CLXX) — Au sortir d'une grande forêt, Florence se trouve dans une plaine près de la mer, où l'on est en train de pendre un larron. Prise de compassion, elle rachète le malfaiteur, qui lui promet fidélité. Mais le larron, qui s'appelle Clarembaut [3], est un traître. Il conduit Florence chez un autre bandit, Peraut, et ce n'est que la femme de celui-ci, la bonne Soplise, qui garde Florence d'être complètement dévalisée et peut-être tuée. Mais les deux brigands trouvent un autre moyen de s'enrichir aux dépens de Florence. Comme celle-ci veut aller en Terre-Sainte, elle charge

1. Sur ce nom de traître, cf. F.-H. von der Hagen, *Gesammtabenteuer*, t. I (1850), pp. CVII-CVIII; *Macaire*, éd. F. Guessard (1866), p. I, note 1; E. Sauerland, *Ganelon* etc. (1886), pp. 36-38. Notre texte dit (vers 5898-5899) :

Thierris en apella son chevalier Makaire ;
Onques hom n'ot cel non que ne fu de put aire.

2. Pour un épisode analogue dans le *Roman de la Violette* par Gerbert de Montreuil, voy. ci-dessous au chap. VI.

3. Dans *Aiol*, chanson de geste du commencement du XIIIe siècle, « Clarembaut de Valbrune » est le nom d'un brigand (voy. l'éd. de J. Normand et G. Raynaud [1877], vers 6670 et p. 345). Que dans notre chanson le nom ait été choisi exprès pour désigner le caractère du personnage, c'est ce qui ressort des vers 4988-4990 du texte :

« *Amis* », *ce dist Florence,* « *comment avez vos non ?*
— *Clarembaut* », *dist li leres,* « *par foi m'apelle l'on.*
— *Par foi* », *ce dist Florence,* « *tu ais non de larron* ».

Clarembaut de trouver un navire où elle puisse s'embarquer. Mais le bandit s'adresse à un capitaine du nom d'Escot et offre de lui vendre une belle esclave. Escot accepte le marché, Florence est conduite sur le navire, sans savoir à quoi elle est destinée, et le navire quitte le port. Ajoutons que le capitaine a été plus fin que les deux truands, car il leur a donné, en paiement de l'esclave, du cuivre et du plomb au lieu d'or. (L. CLXXI-CLXXIX) — — Une fois en pleine mer, Escot veut prendre possession de sa belle esclave, mais Florence lui résiste et réclame le secours de Dieu. Alors une tempête éclate, qui brise le navire, de sorte que tous sont noyés, excepté Florence et Escot, qui sont sauvés chacun de son côté. Florence, soutenue par un sac de farine qui surnage, arrive à un rocher. (L. CLXXX-CLXXXIII) — Du haut du rocher, Florence aperçoit une abbaye, Beau-Repaire, où elle se rend. [1] Comme les cloches, sonnant d'elles-mêmes [2], annoncent

1. Amador de los Rios (*Hist. crit. de la lit. esp.*, t. V, p. 74, note) fait observer qu'il y a une ville de *Belrepaire*, « situada como el monasterio del *Cuento de don Ottas* [c'est la version *S*], en una pintoresca playa », dans « el famoso *Libro de Perceval* » (voy. *Perceval le Galloys*, éd. Paris, 1530, impr. par Jehan Sainct-Denys et Jehan Longis, fol. x v° b et suiv.). Pour un nom si facilement inventé, il n'y a pas lieu d'admettre un emprunt de part ou d'autre.

2. Ce trait, qui sert ici à rehausser la sainteté de l'héroïne, se rencontre souvent dans la littérature hagiographique du moyen âge ; voy. les miracles cités par E.-C. Brewer (*A Dictionary of Miracles* [1884], pp. 369-370) et S. Baring-Gould (*The Lives of the Saints* [1897-1898], tomes III, 211 ; V, 149 ; X, 52 ; XI, 67 ; XII, 575-6 ; XIII, 62, 68, 154). Dans les rédactions de la *Vie de saint Alexis*, autres que celle du XI[e] siècle, les cloches sonnent également d'elles-mêmes au moment de la mort du saint ; voy. l'éd. de G. Paris et L. Pannier, pp. 250 (vers 1003-1008), 310 (vers 1047-1050), 379 (coupl. 157d-158a). Dans le roman moyen néerlandais *Seghelijn van Jherusalem* (éd. Verdam, 1878), il y a des épisodes analogues (voy. *Sitzungsberichte der phil.-hist. Cl. der Kais. Ak. der Wiss.*, Vienne, t. CXXVI [1892], mém. I, pp. 53 et 55). Rappelons aussi la cloche miraculeuse de Villilla, village

l'arrivée d'une sainte personne, Florence est reçue en grande solennité par les religieuses. Elle veut se faire nonne. (L. CLXXXIV-CLXXXVI) — Tandis que Florence entrait en religion à Beau-Repaire, voici ce qui était arrivé à Escot. Il avait été recueilli par un navire et déposé au premier port. Mais les privations l'avaient rendu malade; le visage enflé, muet et à moitié aveugle, il logeait dans une cabane hors de la ville. (L. CLXXXVII, v. 5584-5615) — Esmeré aussi était malade : dans une guerre contre le roi de Pouille, il avait été blessé à la tête par une flèche, et le médecin n'avait pu retirer la pointe enfoncée dans son crâne. (L. CLXXXVII, v. 5616-CLXXXVIII, v. 5643) — A Beau-Repaire, Florence avait, par ses prières, guéri une jeune nonne malade. Le bruit de cette cure miraculeuse attire à Beau-Repaire une foule de malades, qui sont tous guéris par la pieuse femme. (L. CLXXXVIII, v. 5644-CXCI) — Milon, qui, chez Guillaume de Dol, avait, par sa bravoure, conquis l'estime de tout le monde, était devenu lépreux en punition de son crime envers son frère et sa belle-sœur. Ayant entendu parler de la sainte femme de Beau-Repaire qui guérissait tous les maux, il obtient de son maître qu'on l'y conduise. (L. CXCII) — Macaire, l'assassin de Béatrice, était également malade : il avait le corps enflé et les jambes percluses. Apprenant ce qui se passait à Beau-Repaire, il veut

d'Aragon, qui se faisait entendre toutes les fois que la religion était menacée de quelque danger, et qui a servi de sujet à l'opuscule de Don Juan de Quinones (*Discurso de la campana de Villilla*, Madrid, 1635, in-4°); cf. *Le Violier des Histoires romaines*, par G. Brunet (1858), p. 212, note (à propos de saint Grégoire). Mentionnons enfin le conte intitulé *The son who heard voices* dans W. Webster, *Basque Legends* (1877), pp. 137-140. Il est curieux de lire l'explication « naturelle » de ces miracles dans l'ouvrage cité de Brewer (p. 369). La corde de la cloche aurait souvent été portée dans une cabane près du clocher, dans laquelle se tenait le sonneur, de sorte qu'on ne voyait pas celui-ci. Quelquefois même le sonneur tirait une autre corde attachée à la corde de la cloche. De là tout le miracle !

s'y rendre. Thierri et Églantine accompagnent leur serviteur. (L. CXCIII-CXCVII) — Il y avait donc déjà à Beau-Repaire Milon et Macaire, ce dernier accompagné de Thierri et de sa femme. Mais Escot y vient, lui aussi. A force de prières, il avait obtenu une place dans un navire, et ce navire était, par hasard, arrivé justement à l'endroit où Escot espérait être guéri. Pareillement Clarembaut, devenu paralytique, arrive par mer à Beau-Repaire pour y chercher guérison. Enfin, Esmeré y vient à son tour et est solennellement reçu par l'abbesse. (L. CXCVIII-CC) — L'abbesse annonce à Florence que le roi de Rome s'est rendu à Beau-Repaire pour être guéri par elle. Florence, toute saisie, comprend que ses malheurs seront bientôt finis. Le lendemain, Esmeré, Thierri et Églantine viennent voir la sainte nonne, qui apparaît la tête couverte d'un voile qui lui cache le visage. Esmeré dit pourquoi il est venu. Alors Florence fait appeler tous les malades : viennent Milon, Macaire, Clarembaut et Escot. Elle les exhorte à confesser publiquement leurs péchés : alors ils seront guéris. Chacun raconte alors le rôle qu'il a joué dans l'histoire de Florence. Elle entend ainsi successivement les récits de Milon, de Thierri, de Macaire, de Clarembaut et d'Escot. (L. CCI-CCVII, v. 6365) — Florence, après avoir entendu leurs récits, les guérit, et ils retournent contents chacun chez soi. Puis elle guérit Esmeré et se fait reconnaître par lui. Esmeré et Florence retournent à Rome, où il leur naît un fils, Oton de Spolète. (L. CCVII, v. 6366-CCVIII) [1].

1. Les vers 6366-6410, qui ne se trouvent que dans le ms. *M*, sont tellement plats et incohérents qu'on est en droit de les regarder comme un replâtrage postérieur, fondé sur certaines réminiscences de la fin originale de la chanson, représentée par la version en prose espagnole (*S*). Que le scribe de *M* n'ait pas simplement tiré cette fin de sa propre imagination, mais l'ait basée sur des données apprises, c'est ce qui ressort du fait qu'il mentionne (v. 6408) le fils d'Esmeré et de Florence, *Otes de Police*, tout comme *S* (p. 468 : *Ottas d'Espoliça*) et même *R* (v. 2165 : *syr Otes*).

CHAPITRE III — CARACTÈRE DE LA CHANSON

On a pu voir par l'analyse qui précède que la chanson de *Florence de Rome* comprend deux parties distinctes : 1° la guerre entre les Romains et les Grecs, jusqu'au mariage d'Esmeré et de Florence; 2° les aventures de Florence, jusqu'à la fin de la chanson. L'intérêt principal du lecteur se porte naturellement sur la seconde partie, où Florence est vraiment l'héroïne du récit, et la première partie ne devrait être là que pour servir d'introduction à la seconde. Mais, chose curieuse, cette première partie a pris, entre les mains de notre auteur, un tel développement qu'elle comprend presque la moitié de la chanson [1]. C'est que le poète, tout en prenant pour sujet un conte d'origine orientale, qu'il tenait on ne sait d'où [2], a évidemment voulu composer une véritable chanson de geste. Pour lui, l'es-

1. Notre rédaction comprend 6410 vers (208 laisses). Or, le mariage d'Esmeré et de Florence est décrit dans la laisse LXXXVI. On peut même dire que la seconde partie ne commence vraiment qu'avec le départ d'Esmeré pour la Grèce (laisse XCVI), et que toute l'expédition en Grèce (laisses CVII, v. 3058-CXXI), avec ses batailles et ses conquêtes, n'est qu'un épisode de transition entre les deux parties du poème.

2. Voy., pour l'histoire de ce conte, ci-dessous le chapitre VII.

sentiel était donc ce qui constitue l'élément principal des chansons de geste : l'apparat guerrier avec tout ce qui s'ensuit. De là cette complaisance avec laquelle il s'étend sur tout ce qui touche à la guerre et aux exploits de ses personnages, tandis que les aventures de la pauvre impératrice, à part quelques épisodes où reparaît le goût de l'auteur pour les scènes de violence, sont traitées avec beaucoup moins d'intérêt personnel [1].

En tant que chanson de geste, notre poème n'est qu'une imitation peu originale d'œuvres semblables. On y rencontre tous les traits connus : les grandes batailles, les combats singuliers, les vaillants exploits individuels, les descriptions détaillées d'édifices, d'armures, etc., les répétitions abrégées, au commencement des laisses, du récit précédent, et ainsi de suite, et, si ces épisodes guerriers sont peu originaux, les héros de ces aventures ne le sont pas davantage, car l'auteur est tout à fait dépourvu de la faculté de nuancer psychologiquement les caractères. D'un côté, il y a les personnages sympathiques : Florence, Oton, Esmeré, Sanson, Agravain, Thierri, Églantine, Soplise, etc. ; de l'autre, les personnages antipathiques, les ennemis et les traîtres : Garsire, Milon, Macaire, Clarembaut, Peraut, Escot. Seul, le Grec Sinagon, bien qu'il appartienne à la catégorie des ennemis, est peint sous un jour favorable. Même la générosité de Garsire, lorsqu'il donne la liberté à Esmeré en raison des services que le père d'Esmeré lui a rendus, doit plutôt être envisagée comme une preuve de son arrogance stupide [2]. Mais ce qui ne

1. Vers la fin de la chanson, la marche du récit devient de plus en plus précipitée, comme si l'auteur avait hâte d'en finir.

2. Voy., pour cet épisode, les laisses LXXIII-LXXVI, v. 2156. Le v. 2147 :

Mout fu li rois Garsires durement asoutez

est surtout caractéristique.

manque à aucun chevalier, même au plus antipathique, c'est la bravoure, les qualités du guerrier intrépide. Bref, pour un lecteur moderne toute la première partie, avec son continuel cliquetis d'armes, ne présente guère d'intérêt spécial, tandis que la seconde partie, le récit des aventures de Florence, si monotones qu'elles deviennent à la fin, ne manque pas d'un certain agrément naïf, pareil à celui que nous procurent les contes populaires.

Dans la plupart des chansons de geste, l'élément religieux joue un rôle important. On s'adresse toujours à Dieu dans les circonstances périlleuses, et souvent Dieu lui-même vient plus ou moins directement réconforter et secourir ses fidèles. Les noms de Dieu et des saints sont continuellement sur les lèvres des croyants, et tout personnage sympathique à l'auteur est par là même un bon chrétien. C'est que les chansons de geste reflètent fidèlement l'esprit du moyen âge, et cet esprit était empreint d'une religiosité forte et naïve. La chanson de *Florence de Rome* ne diffère pas, en cela, des autres chansons de geste.

D'abord, l'élément religieux apparaît dans les miracles qui trouvent place dans l'histoire aventureuse de l'impératrice de Rome. Tels sont l'apparition des bêtes sauvages qui viennent l'une après l'autre attaquer Milon dans la forêt (vers 3777-3789, 3803-3810, 3976-4002), la manière dont Florence est sauvée du naufrage et son arrivée à Beau-Repaire (vers 5425-5509), ainsi que sa faculté de guérir, par ses prières, les malades de toute sorte (à partir du v. 5658). En outre, toute la description de la vie monastique à Beau-Repaire (à partir du v. 5500) prouve l'intérêt que prenait l'auteur aux choses religieuses. Mais cet esprit religieux se montre surtout dans la manière dont l'auteur présente les hommes dans leurs rapports avec

Dieu. Ils s'adressent constamment à lui en des invocations plus ou moins longues, aussitôt qu'ils sont sous le coup d'une émotion. Et, quand ils sont en détresse, c'est par des prières ferventes qu'ils implorent son secours. Souvent alors Dieu les sauve au moyen d'événements en soi naturels [1]. Ces prières et ces invocations sont, comme il arrive en général dans les chansons de geste, de curieux résumés de l'histoire biblique. Elles consistent principalement en des énumérations plus ou moins longues des grands actes de Dieu, de ses miracles connus, ou bien rappellent des événements de l'histoire sainte. Nous apprenons ainsi par elles à connaître les événements et les personnages bibliques qui ont dû le plus occuper la pensée de notre auteur et, probablement, celle de ses contemporains [2]. Et dans les invocations apparaissent en outre toute une foule de noms de saints, variant d'après les besoins de la rime [3].

La chanson de *Florence de Rome* étant le développement d'un thème entièrement fictif, il est assez naturel que tout le milieu historique dans lequel l'action se passe soit également de pure invention. L'empereur de Rome, Oton, le roi de Grèce, Garsire, le roi de Hongrie, Philippe, et tous les autres princes et seigneurs sont de simples figures de roman, emprun-

1. Ainsi, quand Florence est sauvée du naufrage, l'auteur s'écrie (vers 5490-5491) :

> *Seignors, bien poez dire que Damedeu l'amot,*
> *Quant il de tel peril la delivra de mort.*

2. Dans sa dissertation intitulée *Die Erziehung des Ritters in der altfranzösischen Epik* (1888), M. Ernst Rust énumère (pp. 12-13) les sujets bibliques les plus communs que mentionnent les prières des chansons de geste.

3. Ainsi, à la rime en *-as*, on trouve *saint Tomas* (vers 3162, 5877) ; à celle en *-ise*, *saint Denise* (vers 4839, 5081) ; etc.

tées parfois à la tradition littéraire du moyen âge [1]. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'arrêter aux données pseudo-historiques de notre chanson. Ce qui mérite plus d'attention, ce sont les faits mentionnés en passant par notre auteur et qui, surtout par leur caractère apocryphe, nous donnent une idée curieuse de la représentation qu'il se faisait du passé. On trouvera ces faits mentionnés et commentés dans la *Table des noms de personnes et des noms géographiques* au chapitre suivant.

Quant aux noms de lieux qui se rencontrent dans notre chanson, ils ne nous donnent guère une haute opinion du savoir géographique de l'auteur. Cela se comprend d'ailleurs facilement ; l'auteur ne connaissait certes pas, pour les avoir visitées, l'Italie et la Grèce. Et, ainsi que dans la plupart des chansons de geste, l'élément oriental joue aussi dans la chanson de *Florence de Rome* un rôle considérable pour indiquer l'origine des différentes parties de l'armure, etc. Tous ces éléments géographiques seront mentionnés dans la *Table des noms de personnes et des noms géographiques*. Mais il y a quelques faits qui sont peut-être mieux à leur place dans cet aperçu.

Ainsi, le trajet de Constantinople à Rome est décrit trois fois. La première, il s'agit des messagers de Garsire qui viennent demander pour leur seigneur la main de la belle Florence : ils abordent la terre italienne à *Otrante*, en Pouille (v. 157), traversent la *Pouille* (v. 168), passent par *Bénévent* et la *Campagne* romaine (v. 170, *Champagne : -aigne*), et arrivent en « *Romaigne* » après quinze jours de marche (v. 171). La seconde fois, Garsire avec toute son armée, après avoir côtoyé la ville d'*Odierne* (v. 584), ville difficile à identifier,

1. Ainsi, le traître Macaire et Guillaume de Dol (cf. encore, pour ce dernier, ci-dessous au chap. VI).

contourne la péninsule : il laisse à droite *Salerne* (v. 585, : *-erne* [1]), passe près de *Gaëte* (v. 629) et aborde au port de *Lolifant*, port fantastique situé à une distance de « six » lieues de Rome (vers 631-632, : *-ant*). La troisième fois enfin, quand Esmeré et Garsire retournent ensemble de Constantinople, ils abordent au port de *Gaëte*, d'où ils n'ont que quatre jours de marche pour arriver à Rome (vers 3351-3352, 3366).

Puis, il y a la question de savoir où l'auteur a voulu placer le couvent imaginaire de Beau-Repaire, si tant est qu'il ait eu là-dessus quelque idée nette. Récapitulons les faits. Milon se rend de chez Guillaume de Dol à Beau-Repaire *par terre* ; la route est longue et fatigante (vers 5815-5825). Macaire y vient en une demi-journée, aussi *par terre* (vers 5919-5920, 5959-5971). Escot fait un *voyage de mer* de quatre jours et demi, en partant de *Satelie*, c'est-à-dire peut-être Satalièh ou Adalia (l'anc. Attalia), port de la Turquie d'Asie sur la Méditerranée (vers 5590, 6007-6008). Clarembaut vient *par mer d'Aquilée*, et en quittant Beau-Repaire le navire va à *Bénévent* (vers 6025, 6034-6038, 6040). Esmeré voyage *par terre de Rome* à Beau-Repaire, et le voyage dure cinq jours et demi (vers 6094-6097). Enfin, Esmeré et Florence retournent *à Rome par terre* (v. 6398 ; d'après la version de *M*, appuyée par celle de *S* ; le ms *P* nous fait ici défaut). — Ces faits nous mènent évidemment à localiser le couvent de Beau-Repaire en quelque endroit de la côte orientale de l'Italie centrale.

1. D'après *M* (et *S*); *P* dit : *la cite daufalerne*. C'est une faute de copiste évidente, *Aufalerne* devant être quelque part en Espagne; cf. C.-Th. Müller, *Zur Geographie der älteren Chansons de geste* (1885), p. 32.

CHAPITRE IV — TABLE DES NOMS DE PERSONNES ET DES NOMS GÉOGRAPHIQUES[1]

Aaliaume, *chevalier romain* 1319. *Cf.* Aliaume.

Aaron, *frère de Moïse ; Dieu fait fleurir sa verge* 5770 (*cf.* Nombr. XVII).

Abraham, *le patriarche* ; *reçoit l'ordre de sacrifier Isaac* 4055 ; *est en enfer, quand le Sauveur y descend* 5716.

Adam, Adan, *Adam* ; *sa création* 3299, 5410, 5935 ; *Ève tirée de sa chair* 63 ; *mange de la pomme* 3304 ; *est en enfer, quand le Sauveur y descend* 5716.

Afriquant, aufriquant, *africain* ; bon drap a. 208 ; vermeil a. 4194. *Cf.* Aufriquanz, Aufrique.

Agabalon, *compagnon de Ménélas dans la guerre de Troie* 5048, *var. P,* = *Agamemnon ?*

Agenois, *Agenais, l'ancien pays de France, dans la province de Guyenne* ; le duc d'A., *chevalier romain* 1389.

Aglentine, Aglantine ; *voy.* Eglentine.

Agravain, Agrevain — Agravainz, Agrauvains, *chevalier romain, frère de* Sanson 379, 389, 827, 1236, 1320, 1384, 1943, 2190, 2252, 2352, 2368, 2516, 2556, 2676, 2697, 2704, 2710, 2738, 2765, 2784, 2787, 2791, 2799, 2807, 2811, 2820,

1. Les chiffres entre parenthèses indiquent que la leçon est conjecturale.

2830, 2940, 2945, 2963, 2966, 2968, 3010, 3019, 3418, 3433, 3450, 3455, 3464, 3483, 3516, 3540, 4770, 6077, 6087, 6092, 6137, 6155, 6157.

Aladiant, *constructeur de la belle chambre de* Florence (*peut-être par réminiscence de l'*Aladin *des* Mille et une Nuits) 1972.

Alemaigne, *Allemagne* ; *un* borgois d'A. *est chargé de garder le navire des messagers du roi* Garsire 166. *Cf.* 1210, *var. M.*

Alesandre, *localité située à la source du Tibre* (*peut-être* Alessandria della Paglia *en Piémont, fondée en 1168 ; l'auteur aurait confondu le Tibre avec le Pô*) 449.

Alexandrin, *venant d'Alexandrie en Égypte*; or a. 2792. *Cf.* drap de Alisandre 3636, *var. M.*

Aliaume — Aliaumes, *chevalier romain* 1387, 2328 (*P* : liaumes), 2357 (*P* : liaume). *Cf.* Aaliaume.

Alisandre, *Alexandre le Grand* ; *conquiert Babylone et toute la terre jusqu'à la* mer Betee 507.

Anastace (sainte), *Anastasie, vierge née à Rome, assiste à la naissance du Sauveur ; miracle qui lui rend ses deux mains* 5704. *Sur cette légende, voy. P. Meyer,* Romania, *XIV, 497-8 ; XVI, 71-2.*

Anconois, Anconnois, *habitants d'Ancône, tributaires de Rome* (1208, *P :* auconois, *M :* acomeis) ; la terre d'A., *le territoire d'Ancône* 2016.

Andre, *l'île d'Andros dans l'archipel grec ;* cendaus d'A. 451. *Cf. C.-Th. Müller,* Zur Geogr. der älteren chansons de geste (*Göttingen 1885*), *p. 25.*

Angers ; *fondé par* Eneus 8, *var. M.*

Angrie ; *voy.* Hongrie.

Anthioche, *Antioche* ; *fondée par* Antiocus li Granz 8.

Antiaumes (*suj.*), *nom d'homme* 4983.

Antiocus li Granz, *Antiochus III, roi de Syrie* (*223-187 avant J.-C.*) ; *fonde Antioche* 8. *L'on sait qu'Antioche fut fondée, vers 300 avant J.-C., par Séleucus I*[er]*, dit Nicator, fondateur de la dynastie des Séleucides en Syrie ; Antiochus III, le Grand, ne fut que le sixième roi séleucide.*

Aquarie — Aquaries, *seigneur grec* 127, 196 (*P* : aquarres), 261, 400 (*P* : aquarres), 445, 458. *M* : acharie, achare.

Aquilee, *Aquilée sur le golfe Adriatique* 6025.

Aragonne ; *voy.* Arragonne.

Arcedeclin (saint), *l'époux des noces de Cana* 2796. *Ce nom, du latin* architriclinus, « *maître-d'hôtel* », *provient d'une confusion entre le chef du festin et l'époux* (*qui n'est pas nommé dans l'Év. selon saint Jean, II, 1-11*). *Cf.* Jehan (saint).

Argonne, *ancien pays de France* (Argonensis pagus); cil d'A., *alliés des Romains* 1480 (*M :* cil de cessoigne, *Saxonie*).

Arrabe, *Arabie ;* l'or d'A. 2272. *Cf.* Arrabiz.

Arrabiz (*suj.*), *Arabe* 3003; arrabi — arrabiz, *arabe* : destrier a. 479, 3850, 4021, 4633 ; mul a. 6285 ; ors a. 2394. *Cf.* Arrabe.

Arragon, *aragonais ;* destrier a. 1141. *Cf.* Arragonne.

Arragonne, Arragone, Aragonne, *Aragon en Espagne;* destrier d'A. 881, 1479; frain d'A. 3282. *Cf.* Arragon.

Astarot, *Astaroth ou Astarté, déesse adorée chez les peuples sémitiques;* le regné Astarot, *le royaume du Diable* (5447, *P :* raine estraigot). *Cf.* « Astarot ot non li deables », Roman de Thèbes, *éd. Constans, II, p. 9* (*v. 2851*).

Audegon, Audegons — Audegons, *principale suivante de* Florence 1639, 1656, 1661, 1666, 1702, 1822, 1888, 1892, 2051, 2069, 2079, 2219, 2223, 2848, 2870, 3665.

Aufriquanz (*suj.*), *nom du roi qui fonda* la cité d'Aufrique 12. *Cf.* Afriquant. *Godefroy regarde ce mot comme un adj.; voy. au mot* Aufrican.

Aufrique, *Afrique;* la cité d'A., *fondée par le roi* Aufriquant 12; la terre d'A., *pays d'origine du cheval* Bondifer 1110.

Augalie, *Agadir, port du Maroc;* de si en A., *indication d'une contrée très éloignée* 1199.

Aumarie, *Almeria, ville d'Espagne;* dras d'A. 131, 728; soie d'A. 1436; poelle d'A. 3437.

Wiss., Philos.-philol. Cl., *1865, II, mém. I, pp. 1-19* (« *Ueber das Lebermeer* ») ; *R. Much*, Anz. f. deutsches Alt., *XXIV* (*1898*), *321-3* (« *Mare mortuum* »).

Betiz (li roiz), *défenseur de Gaza* (Gadres) *en Palestine contre Alexandre le Grand* (5345, *P* : betriz). *Cf. P. Meyer*, Alexandre le Grand dans la litt. du moyen âge, *II, 155 ; dans Quinte-Curce* (*IV, 6, éd. Lemaire, Paris 1822-4, I, 245*) *un* Betis *figure comme préfet de Gaza*.

Biaiquaire ; *voy*. Basquaire.

Biautriz, Biautris, Biautrix, Biatris, Biatrix, *fille du châtelain* Thierri 4150, 4233, 4252, 4259, 4343, 4430, 4514, 4543, 4556, 4561, 4582, 4606, 4614, 4664, 4681, 4813, 4878, 5833, 5836, 5958, 6291, 6325, 6329.

Bisterne, Biterne, *probablement Viterbe en Italie* (*voy*. Zs. f. rom. Philol., *XXVI, 718* ; Romania, *XXXII, 7* ; *J. Bédier*, Les Légendes épiques, *II* (*1908*), *p. 218, note 1*) ; soie de B. 595 ; poille de B. 2842 ; Sances de B., *chevalier romain* 1392.

Blancheflor, *suivante de* Florence 1641, 2849.

Bondifer — Bondifers, *cheval du roi* Oton 1076, 1108, 1381, 1434, 1471, 1487, 1584, 1597, (1736), 1738, 1921, 2450, 2499, 2513, 2542, 2641, 3125.

Bonivent, *Bénévent, ville d'Italie* 170, 6040 (*on y arrive par mer*).

Bordelle, *Bordeaux* ; entreci a B., *indication d'une contrée très éloignée* 1936.

Bottentrot, *vallée située en Cappadoce* ; *Judas y est né* 5445. *Cf., sur cette tradition, P. Meyer*, Romania, *VII, 437*.

Brandiz, *Brindisi, ville de l'Italie méridionale* ; *l'empire romain s'étend au sud jusqu'à* B. sur mer 393 ; *la reine de Hongrie donne* B. *à son second mari* 2114.

Brez Saint Jorge (le), *Bras Saint-Georges, le détroit formé par les Dardanelles, la mer de Marmara et le Bosphore* 3112. *Cf. Ville-Hardouin*, Conquête de Constantinople, *éd. Wailly, 2e éd.* (*1874*), *Table* : Bras de Saint Georges.

Brice (saint), *évêque de Tours* (*Ve siècle*) ; *invoqué* 2347.

feu grégeois 2022; en g., *en langue grecque* 2015. *Cf.* Greu, Grifon.

Grellains, Grelainz (*suj.*), *écuyer du châtelain* Thierri 4783, 4853, 4855.

Greu — Greus, Grieus, Griés, *Grec, habitant de l'empire grec* 125, 531, 558, 861, 1083. *Cf.* Gregois, Grifon.

Grice, Grece, *l'empire grec, avec Constantinople comme capitale* 513; un riche roi de G., *vassal de* Garsire 1000, 1022; toz les sainz de G., *invoqués* 2341 (: -ice).

Griffonnaille; *voy. au Glossaire, t. II.*

Grifon — Grifons, *Grec, habitant de l'empire grec* 86, 97, 128, 259, 368, 381, 520, 532, 541, 547, *etc.*; Grifonne, *Grecque* 1476; grifon, *grec* 248; chiere grifonne, *visage rébarbatif* 3273 (*cf. au Glossaire, t. II* : Grifaigne). *Cf.* Gregois, Greu.

Guillaume (— Guillaumes) de Dol *ou* Doel, *seigneur chez qui* Milon *trouve un refuge* 4381, 5783, 5804, 5815, 6271; *nommé seulement* Guillaumes (*suj.*) 5785, 5818, 5821. *Cf., sur ce personnage, ci-dessus p. 37, note 2.*

Guillaume de Fere, *chevalier romain* 1867.

Guion de Pisart, *chevalier romain* 1237 (*M* : geneueis de poillart).

Hennaut, *Hainaut*; desqu'au mont de H., *désigne une contrée lointaine* 5051 (*M* : munt herlaut).

Hermins — Hermine, Ermin, *Arméniens, faisant partie de l'armée de* Garsire 989, 1720, 1951 (:-ine), 2898. Voy. *aussi au Glossaire* (*t. II*) : Hermin, Hermine.

Herminois, *Arméniens* 2026. *Cf.* Hermins.

Hongres, *Hongrois, faisant partie de l'armée de* Garsire 125 (*M* : hongrieus).

Hongrie, Ongrie, Angrie, *Hongrie, patrie de* Milon *et d'*Esmeré 2105, 3687, 5029; Felipe, roi de H. 670, 694, 936, 1467, 1833, 2119, 3566, 6234; Milon de H. 1394, 1491, 1529, 5983, 6213; Esmeré de H. 1193, 2431, 3404, 5123, 5581, 6107; la cité d'O. : li rois d'Esclavonie *y tient sa cour* 700; un paumier dou regne de H. 712; escu fait en H. 703; tot l'or de H. *désigne une grande richesse* 3561.

Ilaire, Ylaire (saint), *saint Hilaire, évêque de Poitiers, mort en 366*; *invoqué* 5901; le moutier s. I., *couvent à* Bel Repaire 5522.

Ipolice, Ipoliz, *Spolète*; *tributaire de Rome* 1209 (*M* : calabre); Oton d'I., *fils d'*Esmeré *et de* Florence 6408 (*M seul* : Otes de police); Gautier d'I., *chevalier romain* 2349 (: -ice; *M* : de police); saint Pou, Poul d'I. (: -iz), *saint Paul de Spolète, saint inconnu* (*peut-être* Pou *est-il une corruption de* Pon, *cas-sujet* Ponz < Pontium, *pour* Pontianum; *or, un* Pontien de Spolète *est mort martyr sous Marc-Aurèle, et il faut ajouter qu'une partie de ses ossements a été transportée, en 966, de Spolète à Utrecht*; *cf. les* Acta SS., *Jan. I* [*éd. 1643*], *932-5*) : *invoqué* 3025 (*M manque*), 4013 (*M* : denisz), 5357 (*M* : seint pere et seint denis).

Isaut, *Iseut, l'amie de Tristan*; *exemple de beauté* 5047.

Isnel, *nom de cheval* 1384 (*M* : ignal), 1388, 1389.

Israel, *Israël, le royaume judaïque; créé par Dieu* 4051.

Jehan (saint), *Jean, cousin de Jésus; l'époux des noces de Cana* 5858. *Le passage est en contradiction avec le v.* 2796 (*voy.* Arcedeclin).

Jerusalem, Jherusalem, *Jérusalem*; *fondé par le roi* Cornumarant (*voy. ce mot*) 9; *en la possession du roi David* 5352; *Jésus-Christ y souffre la passion* 5143; *pris par l'empereur Vespasien et son fils Titus* 5009, 5451 (*cet événement, avec le carnage qui s'ensuivit, est une punition de Dieu pour la trahison de Judas et la conduite des Juifs*; *les détails de la prise, comme l'histoire des trente Juifs vendus pour un denier* [*vers* 5012-3], *sont racontés dans le poème intitulé :* La Destruction de Jérusalem [*voy.* Hist. litt. de la France, *XXII, 412-3*], *dont la source est l'Évangile apocryphe intitulé :* Vindicta Salvatoris; *cf., sur cette source et ses dérivés modernes, A. Graf,* Roma nella memoria e nelle immaginazioni del medio evo [*1882-1883*], *I, 362-415*).

Jesu, Jhesu — Jesus, Jhesus, *Jésus* 2886, 3264, 3954, 4793, 5530; *invoqué* 382, 619, 822, 1466, 1984, 2483, 2598, 2679, 3738, 4315, 4752.

Jesucris (*suj.*), *Jésus-Christ*; *souffre la passion* 5083. *Cf.* Deu.

Joffrois de Pise (li quens, *rég.*), *chevalier romain* 2349.

Johan (saint), *saint Jean-Baptiste; baptise le Christ dans le Jourdain* 5932.

Jonas, *le prophète; protégé par Dieu dans le ventre de « la baleine »* 3747; *sort de la baleine, au neuvième jour (d'après* Jonas II, 1, *il y reste « trois » jours), au port de Ninive, où il va prêcher la loi divine* 5725.

Jonas, *chevalier romain* 1391.

Jordain, *le fleuve Jourdain; saint Jean-Baptiste y baptise le Christ* 5931.

Jorge (saint), *saint Georges, martyr sous Dioclétien; représenté sur un* gonfenon 2025. *Cf.* Brez Saint Jorge (le).

Josel (saint), *saint Joseph; la sainte Vierge reçoit de Dieu l'ordre de l'épouser* 4062 (: -el).

Josie, *sénéchal du roi* Garsire 1450.

Josué, *chevalier romain* 1320.

Judas, *l'apôtre Judas; enlève au Christ un poisson* 3039 (*cette légende a pu naître de cette parole du Christ : « Celui qui a mis la main dans le plat avec moi, celui-là me trahira »* Matth. XXVI, 23); *vend son Maître aux Juifs* 4706 (*se pend ensuite*), 5005, 5118 (*à Gethsémani*), 5445 (*il est né à* Bottentrot), 5709, 5894.

Juis — Juif, *Juifs; Judas leur vend Jésus-Christ* 5005, 5710; *ils font souffrir la passion au Sauveur* 3041, 4695; *ils sont punis par Vespasien et Titus* 5011, 5710; *on en vend trente pour un denier* 5012.

Juliez Seșaire (rois), *Jules César; a fondé le couvent de* Bel Repaire 5502.

Justamont de Sulie, *second mari de la mère de* Milon *et* d'Esmeré 695, 939, 2122.

Lazaron, Lasaron (saint), *saint Lazare, frère de Marthe et de Marie; ressuscité par le Christ* 250, 1145, 2916, 3034; *invoqué* 853.

Leoncel, *nom de cheval* 1395.

Liennart (saint), *saint Léonard, compagnon de Clovis; invoqué* 1241.

Mans (li), *le Mans; fondé par* Forneus 8, *var. M.*

Marcel (saint), *saint Marcel, évêque de Paris au Ve siècle; invoqué* 4064.

Margot, *marin qui recueille* Escot *après son naufrage* 5461 (*M :* mangot).

Marguerее, Margarie, *suivante de* Florence 1640, 2849.

Marie, Mariain (: -ain 5682), *la sainte Vierge* 5097; *Dieu s'incarne dans son sein* 1282; *naît d'elle* 5682; *invoquée* 1748, 1871, 1956, 3720, 4033, 4069, 4129, 5443; Deu, le fil (sainte) M., *invoqué* 138, 1430, 2120, 3418, 3551, 3699, 4310, 6115. *Cf.* Josel, Nazarel, Virge (la).

Marie Madalainne, *sainte Marie-Madeleine; le Christ lui pardonne ses péchés* 3748.

Marmonde (la belle), *suivante de* Florence 1642.

Martin (le provoire), *nom d'un prêtre* 5870.

Melant, *Milan; tributaire de Rome* 1190.

Menelaut — Menelaus, *Ménélas, roi de Sparte; mari de la belle Hélène* 5048(: -aut); *brûle Troie* 2005.

Menesier, *cousin de* Macaire 5963.

Milon, Millon, Mille — Milles, Miles. Mille, Mile, Milon, *fils du roi* Felipe de Hongrie, *l'un des persécuteurs de* Florence 689, 732, 778, 809, 1131, 1394, 1491, 1834, 2157, 2251, *etc.*

Mirabel, *nom de cheval* 1394.

Mon Cenis, *le Mont Cenis;* de si a M., *indique un endroit éloigné* 6164.

Monjeu, *le Grand Saint-Bernard; l'empire romain s'étend au nord jusqu'aux* mons de M. 393.

Monpellier, *Montpellier;* de ci a M., *indique un endroit éloigné* 5211, 5937.

Moraille, *Morée;* Brucabaut, *vassal de* Garsire, *est seigneur de la* terre de M. 1351.

Morel, *nom de cheval* 1387.

Morise, Morisse (saint), *saint Maurice, martyr sous Dioclétien; invoqué* 4841, 5072 (M : denise). *Cf.* morisse 5068, *var. P.*

Nazarel, *Nazareth ; la sainte Vierge y est née* 4061 (: -el).

Nicholais (saint), *saint Nicolas, persécuté sous Dioclétien ; sa fête (6 déc.)* 3151 (: -as).

Ninivee, *Ninive ; Jonas est sauvé du ventre de la baleine* au port soz N. *et y prêche ensuite la loi de Dieu* 5726.

Noiron, *Néron ;* Noiron Pré 62, 745, 2650, 2887, 3481, 4498 *ou* Pré Noiron 2921, 3037, 3521, 6188, *l'emplacement du Vatican et de ses environs, où étaient autrefois les fameux jardins de Néron ; le Christ y place (comme évêque de Rome) l'apôtre Pierre* 3037; *invocation de l'apôtre qu'on y vénère* 2650, 2887, 2921, 3481, 4498.

Nubie, *Nubie;* elme de N. 1419.

Odierne, *ville orientale, que* Garsire *côtoie en se rendant par mer de Constantinople à Rome* 584 (*M :* hodierne). *Cf. E. Langlois,* Table des noms propres compris dans les chansons de geste (*1904*), *aux mots* Canebaut *et* Esmeré d'Odierne, *ainsi que J. Runeberg,* Études sur la Geste Rainouart (*Helsingfors, 1905*), *p. 159, n. 1.*

Oliferne, *ville d'Orient, peut-être Alep en Syrie ;* poille d'O. 593.

Ongrie; *voy.* Hongrie.

Oriant, *l'Orient* 5696 ; dès, de si qu'a O., *indication d'une contrée très éloignée* 3255 (*opposée à la* mer Betee), 6017.

Orquanie, Orquenie, *l'Hyrcanie des anciens ; pays tributaire de* Garsire 2129 (*M*: troie); destrier d'O. 702, 3122.

Orsaire (la roche), *roche près de laquelle est situé le couvent de* Bel Repaire 5916. *Cf.* Viel Orsaire.

Oton, Ote — Otes, *empereur de Rome, père de* Florence 22, (33), 104, 134, 199, 224, 283, 292, 304, 312, *etc.*

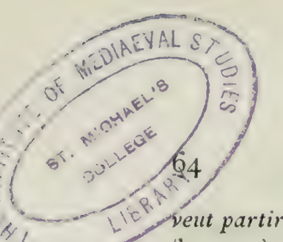
Oton d'Ipolice (roi), *fils* d'Esmeré *et de* Florence 6408.

Otrente, *Otrante* 157; poelles d'O. 2743.

Paris, *Paris;* l'enneur de P. *désigne une grande richesse* 6182 (*M :* tut lor seint denis).

Paris, *Pâris, fils de Priam; enlève Hélène à Ménélas* 5048, *var. P.*

Parisse (la porte), *porte de la ville maritime d'où* Florence



veut partir pour la Terre Sainte 5063 (: -ise). *Cf.* Foquaut (la porte).

Pavie, *Pavie; tributaire de Rome* 1190; elme de P. 1443, 1456; tot l'or de P. *désigne une grande richesse* 6123 (*M :* nubie).

Penice, *peut-être la Phénicie des anciens;* hiaumes de P. 2344.

Peraut, *l'hôte malhonnête, ami de* Clarembaut 5050, 5064, 5089, 5105, 5147, 5175, 5242, 5269, 5317. *M :* peralt, parlat, parlard, pechaut.

Pere; *voy.* Piere.

Perin (saint), *invoqué* 5863, *var. M.*

Persiz, *Perse;* l'amiraut de P., *l'émir de Perse* (*type de monarque riche*) 5333.

Pharaon (le grant roi), *Pharaon; son trésor* 4999 (*P* : li rois oton). *Cf., sur ce trésor, Fr. Michel,* Recherches sur le commerce, la fabrication et l'usage des étoffes... pendant le moyen âge, *II* (*1854*), *459*.

Philipe; *voy.* Felipe.

Piere, Pere (saint), *l'apôtre Pierre* 1371; *invoqué* 3132, 4780; s. P. de Romme 713, 1452, 2927 (*invoqué*), 3037 (*institué évêque de Rome*); le moutier de s. P., *l'église Saint-Pierre, à Rome* 2381; le moutier s. P. d'Avalon, *voy.* Avalon. *Cf.* Noiron.

Pierrelee, *lieu de naissance de* Marmonde 1642.

Pisans, *habitants de* Pise (*voy. ce mot*); *tributaires de Rome* 1207.

Pisart, *peut-être Pesaro, ville d'Italie sur l'Adriatique*; *voy.* Guion de P.

Pise, *Pise*; la cité de P. *désigne un grand pouvoir* 1166; l'or de P., *espèce de monnaie* (5069; *P* : frisse, *M* : peise); li quens Joffrois de P., *vassal romain* 2349 (*P* : de pire).

Plançonel, *nom de cheval* 1393.

Plesance, Plesence, Plasance, *Plaisance*; *tributaire de Rome* 271, 1190, 4318; l'eue c'on apeloit P. 5848 *est probablement une désignation géographique de pure fantaisie.*

Sardaine, *Sardaigne*; samit de S. 1878.

Sarrazin — Sarrazins, *Sarrasin; dans un sens péjoratif* 2803; *le vassal romain* Brubent de Venice *est un* S. 1222; sarrazin, *sarrasin* : mulle s-e 4225.

Sarrazinois, sarrasinais, *sarrasin;* frains s. 1215; murs s. 2010.

Sartaigne, *l'ancien comté de Cerdagne dans les Pyrénées;* besans de S. 165 *(la leçon de M :* samiz de sartaigne *vise évidemment la Sardaigne). Cf., sur* Sartaigne, *Schultz-Gora*, Zeitschr. f. roman. Philol., *XXIII, 334-6.*

Satelie, *Satalieh ou Adalia, l'ancien* Attalia, *ville de la Turquie d'Asie sur la Méditerranée (cf., pour ce nom, J. Runeberg*, Études sur la Geste Rainouart, *Helsingfors, 1905, p. 93 et suiv.*); Escot *y trouve un asile après son naufrage* 5590.

Savaris *(suj.)* de Badas, *vassal romain* 3158.

Senegaille, Senecalie, *Sinigaglia, ville d'Italie sur l'Adriatique; tributaire de Rome* 1208 *(P :* senelie), 1377.

Sepucre (le), *le saint sépulcre* 4919, 5169.

Simon (l'apostoile), *pape, résidant à Rome* 1827, 3528 *(P :* millon*). Cf. sous* Romme.

Simon (saint), *probablement l'apôtre Simon (le Cananéen); invoqué* 4980, 4997.

Sinagon — Sinagons, *premier connétable du roi* Garsire 610, 616, 1784, 1809, 2015, 2023, 2100, 2126, 2128, 2156, 2575, 2583, 2589, 2594, 2598, 2630, 3188, 3199, 3206, 3210, 3219, 3231. *M* : sinagor.

Siquaire (saint), *saint Sicaire, évêque de Lyon, mort vers 425; invoqué* 5906.

Soplise, Soplisse, Soplice, *femme de* Peraut 5064 (*P :* parisse), 5076, 5099, 5138, 5244.

Soreil, *nom de cheval* 1386 (: -el).

Sulie; *Syrie;* mules de S. 133; mul de S. 2138; cheval en destre de S. 169; destriers de S. 3436; Justamont de S., *le second mari de la mère de* Milon *et d'*Esmeré 695, 939, 2122 *(P :* hongrie).

CHAPITRE V — LANGUE

§ I — Table des rimes

-a : laisses XXXIII (vers 926-964), LIII (1507-1566), XCVII (2701-2734), CXXXVIII (3889-3903), CXLII (3989-4007), CXLVI (4108-4123), CLXVIII (4789-4823), CLXX (4855-4912), CLXXXVII (5584-5636);

-able : LXXIII (2096-2110);

-age : V (143-160), CXX (3313-3328), CLXI (4562-4576);

-aigne : VI (161-171), LXV (1877-1889); cf. -aine;

-aille : XLVIII (1348-1382), CXXXVI (3831-3842);

-ain : CLXXXIX (5671-5683), CCII (6133-6155);

-aine : CXXXIII (3743-3758); cf. -aigne;

-ains : CLXVII (4758-4788);

-aire : CLXXXIV (5492-5524), CXCVI (5898-5920);

-ais : LXXVIII (2205-2220);

-al : XI (304-321), LVIII (1668-1694), XCIV (2601-2613), CIV (2967-2995);

-ance : IX (259-274), CXCIII (5828-5848);

-ande : CXIV (3201-3218);

-andre : XVI (445-457);

-ant : VII (172-223), XXIV (624-666), XLIII (1220-1233), LXIX (1965-2005), LXXXIII (2323-2340), CXLVIII (4140-4208), CLXXVII (5144-5196), CXCIX (6014-6043), CCVI (6304-6338);

-ANZ : I (1-25), CXXXIX (3904-3932);
-ART : XLIV (1234-1251) ;
-AS : CXII (3151-3178), CXCV (5874-5897) ;
-ASSE : CLXIV (4656-4677) ;
-AUT : CLXXIV (5035-5053) ;
-É : II (26-65), XIII (348-376), XXVII (734-803), XXXIV (965-1008), XLVII (1310-1347), LIV (1567-1607), LXII (1770-1825), LXXI (2031-2087), LXXXI (2263-2304), XC (2472-2521), XCV (2614-2661), CI (2853-2908), CX (3110-3130), CXXII (3345-3374), CXXVI (3475-3515), CXXXV (3792-3830), CLI (4255-4281), CLVIII (4474-4519), CLXII (4577-4619), CXCII (5776-5827), CCVIII (6375-6410) ;
-EE : XIX (502-530), LVII (1634-1667), XCII (2552-2568), C (2811-2852), CXI (3131-3150), CXVI (3241-3256), CXXX (3620-3685), CXXXII (3708-3742), CXLI (3962-3988), CXLV (4066-4107), CLV (4346-4378), CLX (4532-4561), CLXXI (4913-4961), CXC (5684-5758) ;
-EL : XLIX (1383-1413), CXLIV (4038-4065) ;
-ELLE : LXVII (1925-1947) ;
-ER : X (275-303), XV (391-444), XXV (667-693), LX (1715-1745), LXXX (2249-2262), LXXXVIII (2423-2453), XCVI (2662-2700), CXV (3219-3240), CXIX (3285-3312), CLIV (4319-4345), CLVII (4425-4473), CLXXXII (5385-5437);
-ERE : LXIV (1864-1876) ;
-ERENT : XX (531-551) ;
-ERNE : XXII (583-598) ;
-ERRE : LXXIV (2111-2117) ;
-EZ : III (66-118), XXXV (1009-1058), LXXVI (2147-2188), LXXXV (2352-2390), XCI (2522-2551), XCVIII (2735-2789), CIII (2926-2966), CXXIX (3571-3619), CLVI (4379-4424), CLXXIII (5000-5034), CLXXXVIII (5637-5670), CC (6044-6105) ;
-IÉ : CLXXIX (5250-5309) ;
-IEE : XL (1176-1188) ;
-IER : XII (322-347), XXX (855-872), XXXVI (1059-1080), XLVI (1285-1309), LV (1608-1619), LXVI (1890-1924),

LXXIX (2221-2248), CIX (3083-3109), CXXI (3329-3344), CXXV (3438-3474), CLXXVIII (5197-5249), CXCVII (5921-5975);

-IERE : LVI (1620-1633), CXLIX (4209-4219);

-IEZ : XXXVII (1081-1124), CCVII (6339-6374);

-I : XVII (458-483), CXXXVII (3843-3888), CLXIII (4620-4655), CCV (6232-6303);

-ICE : LXXXIV (2341-2351);

-IE : IV (119-142), XXVI (694-733), XLI (1189-1206), L (1414-1467), LXXV (2118-2146), CXXIV (3398-3437), CXXVIII (3546-3570), CXXXI (3686-3707), CLIII (4290-4318), CLXXVI (5088-5143), CCI (6106-6132);

-IN : XCIX (2790-2810), CXCIV (5849-5873);

-INE : LXVIII (1948-1964), CL (4220-4254), CXCI (5759-5775);

-IR : XXXI (873-904), CLIX (4520-4531);

-IRE : XIV (377-390), CVII (3047-3070);

-IS : LXXXVII (2406-2422), CLXVI (4723-4757), CCIII (6156-6182);

-ISE : XXXIX (1155-1175), CLXIX (4824-4854), CLXXV (5054-5087);

-IZ : LXXXVI (2391-2405), CV (2996-3028), CXLIII (4008-4037), CLXV (4678-4722), CLXXX (5310-5375);

-OI : LII (1486-1506);

-OIR : CXVII (3257-3269);

-OIRE : CLII (4282-4289);

-OIS : XLII (1207-1219), LXX (2006-2030);

-OIT : LXXXII (2305-2322), CXCVIII (5976-6013);

-OIVRE : LXXII (2088-2095);

-ON : VIII (224-258), XXIX (827-854), XXXVIII (1125-1154), XLV (1252-1284), LXIII (1826-1863), LXXVII (2189-2204), CII (2909-2925), CVI (3029-3046), CXXVII (3516-3545), CLXXII (4962-4999), CCIV (6183-6231);

-ONNE : LI (1468-1485), CXVIII (3270-3284);

-ONS : LXXXIX (2454-2471);

-ONT : XXI (552-582);

-OR : XXXII (905-925), CXXIII (3375-3397), CLXXXV (5525-5558) ;

-ORT : CVIII (3071-3082) ; cf. -OT ;

-OT : CLXXXIII (5438-5491) ; cf. -ORT ;

-U : XXIII (599-623), XXVIII (804-826), XCIII (2569-2600), CXL (3933-3961) ;

-UE : LXI (1746-1769), CXLVII (4124-4139), CLXXXVI (5559-5583) ;

-UR : CLXXXI (5376-5384) ;

-URE : XVIII (484-501) ;

-UZ : LIX (1695-1714), CXIII (3179-3200), CXXXIV (3759-3791).

§ 2 — LANGUE DE L'AUTEUR

La langue de la chanson de *Florence de Rome*, telle qu'elle est transcrite dans chacun des mss. *L*, *M* et *P*, ne représente pas le dialecte original. On a vu plus haut (pp. 2 et 3) que le ms. *P* a été écrit par un scribe originaire de l'est de la France, que le copiste de *M* était un Anglo-normand, et que la langue du fragment *L* présente des traits anglo-normands. Or, l'étude des rimes de notre chanson nous montre, d'une façon évidente, que l'auteur de *Florence de Rome* se servait du dialecte du centre de la France, du *francien*. En voici les preuves.

1. ēn v, ĭn v latins > *ain*. Riment en *-aigne* (*-aine*) < -ana, -ānya : *ensegne*, *enseigne*[1] 162, 1881, 1888 ; *maigne*, *moinne* (mĭnat) 168, 3751 ; *Sardaine* 1878 ; *saigne* (*sĭgnat) 1885 ; *estraine* (strēna) 3744 ; *demaine* (de-mĭnat) 3745 ; *peine*, *paine* 3746, 3753 ; *baulaine* (balæna) 3747 ; *Madalainne* 3748 ; *alainne*,

1. Nous donnons partout l'orthographe du texte critique, qui n'est que celle du ms. *P*. Voy. § 3 de ce chapitre.

alaine (subst. postv. de *a l ĕ n a r e [1]) 3749, 3757 ; *plaine* (pl ē n a) 3752 ; *raine* (r ĕ g n u m, mot mi-savant) 3756 ; — en *-ains* < -a n u s : *cerainz* (s e r ē n u s) 4759 ; *plainz* 4761 ; *rainz* (r ē n e s) 4773 ; *frainz* 4784 ; *mainz* (m ĭ n u s) 4778 ; — en *-ain* < -a n u m : *sain* (s ĭ n u m) 5679 ; *cerain* 5680. La transition de *ei* à *ai* devant nasale se voit surtout dans les dialectes picards [2] et champenois [3], mais se rencontre aussi, à partir du milieu du XII[e] siècle, en normand et en francien [4].

2. e n[c] et ĭ n[c] latins > *an*. Les laisses en *-ance*, *-ande*, *-andre*, *-ant* et *-anz* fournissent de nombreux exemples de ce fait : *Florence* 274 ; *entende* 3211 ; *mendre* (m ĭ n o r) 447 ; *gent* 222 ; *genz* 6 ; etc. Ce trait exclut nettement le picard [5] et le normand [6].

3. ĕ + *yod* latins > *i*. Les laisses en *-i*, *-ice*, *-ire*, *-is*, *-ise* et *-iz* attestent ce développement ; exemples : *demi* 475, 6247 ; *Grice* 2341 [7] ; *lire* 388, 3054 ; *pris* (p r ĕ t i u m) 2413, 4741 ; *Venisse* 4844, 5058 ; *liz* (l ĕ c t u s) 3018. Ce trait appartient aux dialectes francien, champenois et picard (avec l'est du territoire normand) [8].

4. ŏ + *yod* latins > *ui*. Dans la rime en *-ie* on voit

1. Cf., sur cette étymologie, G. Lené, *Les subst. postverbaux dans la langue franç.* (1899), p. 27.

2. Cf. *Chansons de Conon de Béthune*, éd. A. Wallensköld (1891), p. 146.

3. Cf. *Cligés von Christian von Troyes*, éd. W. Foerster (1884), pp. LXI-LXII (§ 14).

4. Cf. H. Suchier, *Les voyelles toniques du vieux français*, trad. Ch. Guerlin de Guer (1906), pp. 134-135 (§ 45, b-c). Nous avons eu tort de dire, dans notre ouvrage précité, que *-aine* < -e n a serait « impossible en francien ».

5. Cf. *Chansons de Conon de Béthune*, pp. 140-141.

6. Cf. H. Suchier, *Les voyelles ton.*, pp. 127-130 (§ 40).

7. *Grice* est cependant peut-être une forme mi-savante ; cf. A. Horning dans *Literaturblatt f. germ. u. rom. Phil.*, XXI, 289.

8. Cf. E. Schwan, *Grammatik des Altfranzösischen, neu bearbeitet von* D. Behrens, 6[e] éd. (1903), p. 42 (§ 50, Anm. 1).

apuie (*adpŏdiat) 3430 [1]. Ce trait est caractéristique pour le centre et le nord du domaine français [2].

5. *-ie* diffère de *-iee.* Le fait que *-iee* ne s'est pas réduit en *-ie* dans la langue de notre auteur exclut le picard et le lorrain [3].

6. *oi* < ē, ĭ latins : *oi* < o + *yod* latins (dans des mots mi-savants)? Les laisses en *-oi*, *-oir*, *-ois*, *-oit* et *-oivre* ne présentent que des mots où *oi* provient d'un ē (ĭ) latin. Mais la laisse en *-oire* (CLII) atteste *peut-être* l'identité phonétique des deux *oi*. Voici d'abord les rimes correctes : *estoire* 4283 [4]; *memoire* 4284 [5]; *mandegloire* (mandragŏras, influencé par *gloire* ?) 4286; *Gregoire* 4287; *ivoire* 4288; *gloire* 4289. Reste v. 4285 avec *escolle* dans *P* et *memorie* dans *M*, ainsi que v. 4282 avec *esclaire P*, *arbroie M.* Au premier endroit il faut sans doute lire *estoire,* avec le sens d' « extraction » (*memoire* est dans le vers précédent); mais la correction du v. 4282 est plus difficile. Nous nous sommes pourtant décidé à introduire le mot *tonoire* (tonĭtrum), qui convient parfaitement pour le sens [6]. Si cette correction est juste, elle montre que l'auteur rimait *oi* < ĭ avec *oi* < o + *yod,* ce qui exclut le normand [7].

7. *-ce* < -tia, -cia diffère de *-che* < -ca. Dans les lais-

1. Le ms. *M* (*L* manque) donne : *se plie.*
2. Cf. Schwan-Behrens, *Grammatik*, p. 48 (§ 62, Anm.).
3. Cf. *Chansons de Conon de Béthune*, p. 145.
4. Le ms. *M* (*L* manque) donne : *seie* (sēta).
5. Le ms. *M* omet le vers; *L* manque.
6. Les mss. donnent :

> P : *Ce fu el tens deste quil ploet et esclaire ;*
> M : *Ceo fu en mai tens deste quant uente larbroie.*

Cf. *S* (p. 443) : *Esto era en el tienpo del estio.* Nous avons reconstruit le vers de la manière suivante :

> *Ce fu el tens d'esté qu'il ploet et fait tonoire.*

7. Cf. Schwan-Behrens, *Gramm.*, p. 121 (§ 225, Anm.).

ses en *-ance*, *c* n'a pas dû avoir la valeur du *ch* picard-normand, puisque *-ance* ne provient jamais de -anca[1].

8. il° > *i*. Les rimes en *-is* et *-iz* présentent les mots *gentis* 2410, 4749; *fiz* (fīlius) 5352; *gresiz* 5326, 5370; ce qui exclut le picard[2].

9. *-s* diffère de *-z*. Les laisses en *-ains*, *-ais*, *-as*, *-is*, *-ois* et *-ons* d'un côté, et celles en *-anz*, *-ez*, *-iez*, *-iz* et *-uz* de l'autre prouvent que l'auteur prononçait encore *z* (= *ts*) différemment de *s*, donc qu'il n'était pas un Picard[3]. Il y a cependant dans les rimes quelques mots qui demandent un examen spécial[4]. Aussi bien à la rime en *-is* qu'à celle en *-iz* se trouvent les mots : *fis* 6166, 6181 — *fiz* 2402, 5322 ; *marsis* 6169 — *massiz*, *marsiz* 3002, 5318, 5349 ; *enperreris* 6174 — *emperreriz* 2393, 4015, 4690, 5324; *resurrexis* 2419 — *resurrexiz* 4697. Ces contradictions ne sont cependant pas d'une grande importance. Le mot *fis* est le part. passé latin fīsum, tandis que *fiz* vient de fīdus. Pour *massis* (rég. plur.), au lieu de *massiz* < *massicios, il faut probablement admettre une substitution de suffixe, peut-être déjà *-if* pour *-iz*. La forme toute savante *resurrexi* a très bien pu concuremment adopter la terminaison participiale *-is*. Reste donc la forme *enperreris*, donnée par les deux mss. *MP*. Comme la désinence latine -īcem est devenue régulièrement *-iz* dans *genitriz* 4033, 4703 ; *pecheriz* 4713 ; *raïz* 3008 ; *Biautriz* 4681, nous regardons la leçon *enperreris* comme une simple faute de copiste, d'ailleurs facile à corriger.

1. Pour la rime *-anche* < -anca et < -ancia, -antia, cf. *Li Dis dou Vrai Aniel*, éd. A. Tobler, 2ᵉ éd. (1884), pp. XX-XXII.

2. Cf. *Aucassin et Nicolette*, éd. H. Suchier, 6ᵉ éd., trad. A. Counson (1906), p. 69 (§ 6).

3. Cf. *Chansons de Conon de Béthune*, p. 141.

4. La rime *frans* (germ. frank) : *-anz* 8 (mss. *MP*, *L* manque) est évidemment une faute de copiste pour *granz*; voy. ci-dessus p. 24.

10. *-ot* < -abat. Dans la laisse CLXXXIII il y a vingt-trois imparfaits en *-ot*, tandis que les laisses en *-oit* ne nous présentent que dix cas où un verbe de la 1re conjugaison latine soit muni de la terminaison analogique *-oit : amoit* 2306 ; *crevoit* 5985 ; *desirroit* 5979 ; *estoit* 5977, 5980, 5983, 5994, 6000, 6008 ; *resembloit* 5987 ; et encore faut-il peut-être regarder *estoit*, non comme provenant de stabat, mais comme une formation analogique du verbe *estre*. La terminaison de l'imparfait *-ot*, qu'on considère en général comme un trait spécialement normand, se rencontre un peu partout, excepté dans l'est de la France [1].

Résumons les faits acquis : le *picard* est exclu par les cas 2, 5, 7, 8 et 9, le *normand* par les cas 2, 3, 4, 6 (?) et 7, le *lorrain* par les cas 1, 3, 4, 5 et 10. Reste donc le *francien*, peut-être, à cause du cas 1, le francien parlé dans la Champagne occidentale [2].

Il n'y a qu'une seule rime : *avonne* (avēna) 3284 : *-onne* qui soit en contradiction absolue avec le parler francien-champenois de notre auteur. Deux explications nous paraissent possibles : ou bien il y a là une leçon fautive ou une interpolation de la part du copiste *lorrain* de *P* [3] (le vers manque dans les mss. *M* et *L*), ou bien le mot est un emprunt dialectal, venu peut-être

1. Voy. *Auberee*, éd. G. Ebeling (1895), Intr., pp. 133-135.

2. Il y a un fait de tout autre nature qui parle en quelque sorte en faveur de la Champagne. V. 4973, il est fait mention de l'église *saint Pere d'Avalon* à propos d'un événement fictif (le larron Clarembaut y aurait été capturé). Or, dans la ville d'Avallon (dép. de l'Yonne) il existe encore aujourd'hui une chapelle Saint-Pierre, autrefois (jusqu'au XIVe siècle) église paroissiale. Si l'auteur de *Florence de Rome* a pensé à cette localité, il est fort probable qu'il a demeuré non loin de là, donc plutôt en Champagne que dans l'Ile-de-France.

3. L'on sait qu'en *lorrain moderne* e libre devant nasale est devenu *uo*, *o* après les consonnes labiales ; voy. W. Meyer-Lübke, *Gramm. des langues romanes*, I, 113 (§ 92).

de l'est de la France avec le produit même. Suivant le principe de donner plutôt trop que trop peu, nous gardons le vers de *P* tel quel.

Les rimes de notre chanson, ainsi que, jusqu'à un certain point, la mesure des vers, peuvent aussi nous indiquer l'époque approximative où a été composée la chanson de *Florence de Rome*, telle que nous la donnent les mss. *LMP*. Ces mss. ayant été écrits dans la seconde moitié du xiiie siècle, nous avons là *a priori* un *terminus ad quem*. Or, la langue de notre auteur semble nous permettre de placer la composition de son œuvre à la fin du xiie siècle ou dans la première moitié du xiiie.

Voici quelques traits parlant, en quelque sorte, en faveur du xiie siècle :

1. *ó* libre : *ó* entravé. Dans une laisse en *-or* (XXXII), nous trouvons, à côté des mots en *-or* < -orem etc., les mots *ator* (rad. torn-) 917 et *jor* 923. L'*o* libre n'était donc pas encore devenu *eu*, du moins devant *r* [1].

2. Conservation du cas-sujet sing. sans *-s* des mots *pere*, *sire*, *ber*, etc. On trouve à la rime : *sire* 377, 3051, 3068, 3070 ; *hom* (: *-on*) 1842, 2913, 3530, 4968, 4976, 4991, 6195 ; [2] *ber* 283, 391, 2662, 3219, 3285, 4335. Pour les mots en *-e*, les cas d'élision dans le corps du vers fournissent aussi des preuves. Ainsi l'*e* final est élidé devant une voyelle dans : *frere* 1834, 2725, 3685 ; *vostre* 6195 ; *sire* 452, 757, 1221, 1503, 3551, 4939, 5254, 6333 ; *emperere* 3012, 6076, 6156, 6236.

3. Conservation de la 1re pers. sing. du prés. de l'ind. des verbes en *-er* (*-ier*) sans *-e* analogique. Les

1. Cf., sur ce trait, H. Suchier, *Les voyelles ton.*, pp. 53-55 (§ 19, b).

2. Cf. aussi la formation analogique *prodom*, *preudon* : *-on* 1131, 3540.

rimes nous présentent les exemples : *coment* (commendo) 1984; *pri* 3845. Il y a cependant *baaille* (*bataculo) 3842[1].

4. Conservation du présent du subj. des verbes en *-er* (*-ier*) sans *-e* analogique. Les rimes donnent : *cont* 567; *otroit* 2321, 5984; *son* (pour *sont*) 6216; *aut* (de *aler*) 5040; *cravent* 6024. Dans le corps du vers on trouve : *aut* 904, 2133, 5750; *hurt* 1354; *gart* 3362; *mervaut* (de *merveillier*) 4865; *commenç* 6219; etc. D'autre part, il y a la forme connue *aille* : *-aille* 1357, 3831, ainsi que peut-être les formations analogiques : *maigne* (de *mener*) : *-aigne* 168[2] et, dans le corps du vers, *aïde* 1308[3].

5. Conservation de la terminaison de l'imparf. *-ot;* voy. ci-dessus, p. 77[4].

Si donc ces traits semblent indiquer le XIIe siècle, il y en a d'autre part plusieurs autres qui nous amènent à placer la composition de notre chanson plutôt dans la première moitié du XIIIe siècle. Tels sont les traits suivants :

1. *oi* < o + *yod* : *oi* < ẹ, ĭ; voy. ci-dessus, p. 75. Ce trait conjectural est naturellement de peu de valeur.

2. Amuïssement de l'*s* devant une consonne sourde. A la rime en *-ot* on a *tot* (tostum) 5452[5].

3. Confusion dans la déclinaison à deux cas des

1. Nous avons corrigé ce vers, qui manque dans *L* et *M*.

2. Il est possible que l'auteur, à cause de la rime, se soit permis d'employer l'ind. au lieu du subj. (*n'i a cel que ne maigne Riche cheval en destre*). Pour cet emploi de l'ind. dans des propositions relatives, cf. *Der anglonorm. Boeve de Haumtone*, éd. A. Stimming (1899), p. 134 (v. 419).

3. Le ms. *P* (le seul) donne : *Or li aide deus* (hém.). Il faut probablement lire : *Ore l'i aiut* (ou : *aït*) *Deus* (voy. t. II, p. 379); cf. *Si m'aïst Deus, amis* 1679.

4. Cf., pour ce trait, Schwan-Behrens, *Gramm.*, p. 212 (§ 354).

5. D'après *P*; *M* donne une leçon fautive; *L* manque. — Cf., pour ce trait, Schwan-Behrens, *Gramm.*, p. 138 (§ 280).

noms du type *mur*. Les rimes des laisses en *-ains*, *-anz*, *-ez*, *-iez*, *-iz* et *-uz*, comparées avec celles des laisses en *-ain*, *-ant*, *-é*, *-ié*, *-i* et *-u*, fournissent, certes, des preuves fort nombreuses de l'observation générale de la déclinaison à deux cas. Mais il y a pourtant un certain nombre d'exceptions à la règle, de cas où le cas-régime (sing. ou plur.) fonctionne comme cas-sujet, et où il serait téméraire de voir chaque fois (dans vingt-quatre cas contre le témoignage concordant de *MP* [1]) des fautes de copiste. C'est surtout le cas quand un nom propre se trouve à la rime (comme aux vers 2231, 4983, 5963, 6137, 6155, 6277, 6297) ou que le cas-sujet est un vocatif (2231, 6297, 6328) [2]. Dans le reste des cas, le mot en question est toujours employé comme attribut (les participes passés des temps composés et du passif inclus), jamais comme sujet de la proposition. Nous avons donc jugé prudent de garder la plupart de ces leçons [3], tout en admettant la possibilité que l'original ait eu des formes correctes [4]. Une place à part appartient à certains noms où le radical se termine par un *-e* et qui ont sans doute été assimilés aux noms du type *pere*. Les rimes nous présentent les cas-sujets suivants : *Sesaire* (Cæsarius pour Cæsar ?) 5502; *letuaire* (*lectuarius pour electarium) 5904; *essanplaire* (*exemplarius) 5908 [5]. Dans le corps du vers, avec

1. Voy. les vers 357, 472, 2000, 2587, 2891, 2949, 3374, 3761, 5009, 5031, 5167, 5171, 6047, 6056, 6069, 6137, 6155, 6257, 6277, 6297, 6302, 6328, 6330, 6338. Cf. aussi v. 4193.

2. Les rimes des vers 2231 (*Berengier*) et 6297 (*Tierri*) remplissent l'une et l'autre condition. — Pour la question de la flexion du vocatif, cf. A. Beyer dans la *Zeitschr. f. rom. Phil.*, VII, 23-39.

3. Nous n'avons corrigé que quelques cas où la bonne leçon nous a paru tout indiquée (p. ex. les vers 2000, 4193, 6056 parmi les cas cités ci-dessus, note 1).

4. Cf. ce que nous avons dit ci-dessus, p. 30, sur les fautes de déclinaison données par *P* seul.

5. Il va sans dire que le cas-sujet masc. *deputaire*, mieux écrit

l'élision de l'*e* final, il y a en outre [1] : *Garsire* (Garsirius?) 1198, 2881 ; *Macaire* (Macarius) 4486, 5844 ; *malaide* (male-habitus) 6162 ; *serorge* (sororius) 5983 [2]. — Il y a bien aussi quelques cas isolés du cas-sujet employé pour le cas-régime, appuyés par les deux mss. *P* et *M* ; mais nous avons cru devoir les regarder comme des fautes de copiste [3].

4. Confusion dans la déclinaison des noms à accentuation mobile. Nous avons d'abord à mentionner quelques cas où le cas-régime occupe la place du cas-sujet : le féminin *nonain* 5918 (devant la césure) [4] et les masculins *enfant* 1052 (devant la césure ; corrigé, d'après *M*, en *enfanz* [5]) et *larron* 6210 (: *-on*) [6]. D'autre part, il y a de nombreux exemples de la transformation du cas-régime d'après le cas-sujet. D'abord il y a les mots des types *Eve-Evain*, *Otes-Oton*. On trouve *Eve* (demandé

de put aire : -aire 5899, 5907, ne prend pas d' *-s* ; cf. *Li Chev. as devs espees*, éd. W. Foerster, p. 383 (rem. au v. 26).

1. Nous avons cru devoir corriger l'hémistiche v. 2967 : *Quant li apostolle ot* (P) en *Quant l'apostolles ot.*

2. A ces mots on peut ajouter *Mille* 5791 et 5983 (nous avons corrigé le v. 2777), si c'est avec raison qu'il faut regarder *Milles* (sans élision 926, 2572, etc.) comme la forme originale du cas-sujet (< *Milus).

3. V. 6059 : *dirons desmerez : -ez* ; v. 6068 : *li baron* (*la gent dou rennez* : *-ez*.

4. Le ms. *P* donne encore l'hémistiche *Nonain est beneoite* 5941, que nous avons gardé pour éviter un hiatus douteux (*Nonne* | *est*).

5. Il est possible que l'original ait eu : *Adonques fu li enfes* au lieu de *Adons fu li enfanz*.

6. Nous regardons comme interpolé le v. 2190 suppl. (*P*), où *Milon* (: *-on*) est employé comme cas-sujet. La forme *baron* 2793 dans le ms. *P* est probablement dû à un copiste, le ms. *M* donnant *vassal*, c'est-à-dire *vassaus*. Quant à la forme du cas-sujet *Sanson* (sans *-s*) 1386, 2517, 2696, 2761, 2775, 2783, 2786, à côté de *Sances* 1392 (toutes les fois dans le corps d'un hémistiche), elle est sans doute primitive (*Sansons*) ; *Sances* est donc formé d'après le type *Otes-Oton*.

par la mesure) 5410, *Ote* (*Otes*) 134, 407, 427, 496, 572, 998, 1482, 1584 (toutes les fois devant la césure), *Mille* 3458 (devant la césure), *Philipe*, *Felipe* (devant la césure) 669, 2106, à côté de *Evain* 63 (devant la césure), 6148 (: *-ain*) [1], *nonnain* 5672 (: *-ain*), les pluriels *nonainz* 4762 et *antains* 4782 (: *-ains*)[2], *Oton* 224, 1143, etc. (: *-on*), *Milon* 1126, 1834, etc. (: *-on*), *Felipon* 1149 (: *-on*), *Lazaron*, *Lasaron* (: *-on*) 250, 853, 1145, 2916, 3034. Toutes ces formes en *-e* peuvent être regardées comme de nouveaux cas-régimes, formés analogiquement d'après les cas-sujets. Mais dans certains autres cas, c'est plutôt le cas-sujet lui-même qui a pris la place du cas-régime. Tels sont : *emperere* (: *-ere*) 1875 [3], *traïtre* (*traïte*) 2989 (cés.), *ber* 1241, *quens* 2349 [4] et le féminin *maire* (: *-aire*) 5523 [5].

Parmi les faits linguistiques ci-dessus analysés, il en est qui nous portent à faire remonter jusqu'au XIIe siècle la date de notre chanson, tandis que d'autres indiquent

1. Deux autres fois nous avons introduit la forme *Evain* : v. 3299 (qui manque dans *P* et où *M* donne *eue* en hiatus) et v. 5716 (d'après *M*; *P* a *eue*).

2. Comme exemple du type féminin il y a encore *Mariain* 5682 (: *-ain*), qui est sans doute une formation analogique postérieure, à côté de laquelle se rencontre souvent la forme *Marie* (: *-ie*).

3. Dans le ms. *P*, les deux vers 1875 et 1876 se terminent par le cas-régime *l'emperere*. Il est invraisemblable que l'auteur se soit permis une telle répétition. Ou bien l'un des vers est interpolé, ou bien *l'emperere* de l'un des vers est une faute de copiste. Nous avons jugé prudent d'adopter cette dernière alternative en lisant v. 1876 : *le bon pere*.

4. Nous avons corrigé *sire* 1745 (dans *P* seul) et *traïtre* 5051, 6334 (d'après *M*). Le cas-régime *fel* (1336) s'emploie de bonne heure comme adjectif.

5. V. 381, on lit bien encore dans *P* : *onques genz ne vi pire* (: *-ire*), mais comme le ms. *M* a *fu* pour *vi*, on a le droit de regarder la leçon de *P* comme une faute de copiste (voy. aussi la forme *genz*).

plutôt le XIIIe siècle. Or, comme il n'y a guère de difficulté à admettre que l'auteur, suivant une tradition littéraire, s'est servi, en partie, d'une langue qui n'était plus tout à fait la sienne, il est fort probable, à en juger d'après la langue, que la chanson de *Florence de Rome* ne date que de la première moitié du XIIIe siècle.

Voici encore quelques traits linguistiques de notre chanson qui nous semblent pouvoir offrir de l'intérêt pour l'étude du dialecte de l'Ile-de-France dans la première moitié du XIIIe siècle [1].

Il y a d'abord quelques cas concernant la phonologie.

Dans la laisse en *-ere* (LXIV) il y a les mots *matere* 1868 [2] et *banere* 1870 (cf. *matire : -ire* 3050 ; *matiere : -iere* 1627 ; *baniere : -iere* 1624). Pour un mot savant comme *matiere*, la forme en *-ere* n'a rien de surprenant ; mais la forme *banere* est assez suspecte, d'autant plus que le vers en question ne se trouve que dans un ms. (*P*) [3].

La diphtongue *ui* rime avec *i* : *cui* (* cŭgito) 3859 ; *lui* 4646 ; *apuie* 3430.

A la rime en *-ois* se voient les mots *dais* (dĭscum) 2020 ; *frois* (germ. frisk) 2024 ; *marais* 1219.

Les laisses en *-on*, *-onne* nous montrent l'ŏ libre non-diphtongué devant une nasale : *hom* 1842, 2913, etc. ; *son* (sonum) 239 ; *sonne* 1481 ; *bonne* 3277 ; etc. [4].

Que l'*n* mouillée ait perdu plus ou moins son élé-

1. On verra au chap. suivant que des raisons autres que les raisons linguistiques nous permettent de fixer la composition de notre chanson au premier quart du XIIIe siècle.

2. Le ms. (*P*) écrit *matiere*.

3. Le v. 1870 ne saurait guère être regardé comme interpolé, puisque la version espagnole le donne (p. 416 : *et de mañana salgamos todos nuestras azes paradas*).

4. Pour la forme singulière *avonne* 3284, voy. ci-dessus, p. 77.

ment palatal à la fin des mots, c'est ce que prouvent les rimes *poig* 841 (: *-on*) et *lin* (* lineum) 2790 (: *-in*). Au contraire, les laisses en *-aigne* témoignent d'une certaine palatalisation de *n* après *ai* < *a* latin. Ainsi riment en *-aigne* < -anya, -ẹnya les mots suivants des laisses VI et LXV : *maigne* (de *mener*) 168 ; *plaigne* (plana) 164, 1880 ; *hataigne* (altana) 1884. Mais, comme la laisse CXXXIII ne contient que des mots en *-aine* < -ana, -ẹna, ainsi que le mot mi-savant *raine* (regnum) 3756 [1], l'identité phonétique de *-aigne* (< -anea) et *-aine* (< -ana) ne paraît pas avoir été complète dans la langue de notre auteur.

Dans les laisses en *-as*, *-asse* et *-ot* se trouvent plusieurs mots avec un *r* précédant *s* ou *t*, ce qui montre que la consonne roulée avait une prononciation très faible : *espars* 3152, 5880 ; *ars* (arsum) 3160, 5897 ; *mars* (germ. mark) 3175 ; *chars* (carros) 5882 ; *esparse* 4656 ; *arce* 4677 ; *bort* 5438 ; *mort* 5439, 5491 ; *tort*, 5453, 5487 ; *aport* (subst. postverbal) 5455 ; *fort* 5456, 5470, 5479 ; *regort* 5471. Ce trait est bien connu, et il y a donc lieu de s'étonner, non pas tant que l'auteur donne une laisse pure en *-art* (XLIV), car il n'y a pas beaucoup de mots en *-at*, mais qu'il écrive une laisse en *-ort* (CVIII, 12 vers) où il n'y a qu'un seul mot en *-ot*, un nom propre imaginaire *Garnerot* 3080, qui est peut-être défiguré [2].

Les laisses en *-a*, *-é*, *-ié*, *-i*, *-oi* et *-u*, à côté de celles en *-aut*, *-oit* et *-ot*, montrent que l'auteur ne prononçait pas un *t* final non-appuyé, y compris le *-t* des terminaisons latines verbales -ëdit, -uit, -iit (*respondié*

1. *Soutaigne* 3743 (compl. attr. du masc. *val*) pourrait cependant provenir d'un *solitaneus, et non de *solitanus, comme l'admet Körting, *Lat.-rom. Wörterbuch*[3], n° 8853.

2. *M* donne même (avec une syllabe de moins) *Ganort*. Dans *S* (voy. p. 430) le nom manque.

5270 : *gié* [e g o] 5267 ; *fu* 600 : *Jhesu* 619 ; *menti* [m e n t i i t] 458 : *autresi* 463 ; etc.) [1].

La mesure des vers nous montre que l'*h* germanique n'existait plus dans les mots connus *haubert* et *heaume*, témoin les élisions *l'aubert* (*l'abert*) 971, 1365, 1477, etc. et *l'elme* 1443, 1456 [2]. Dans *Hongrie*, l'amuïssement de l'*h* paraît avoir été facultatif : *d'Ongrie* 700, 936, 1833, mais *de Hongrie* 694, 712, 1193, 2105, etc.

A l'intérieur des mots, une voyelle en *hiatus* n'a pas encore disparu, excepté, semble-t-il, dans les cas suivants : *vez* 3065 (à côté de *veez* 4974, 5231, 5679, 6163) [3] ; *bordir* 880 (à côté de *behorder* 430, 701) ; *ruser* (r e f u s a r e) 1596, 1626, 1635 ; *chanon* (pour *chaenon*) 1257 [4].

L'*hiatus* entre deux mots se trouve, comme d'ordinaire, après les mots monosyllabiques *li* (art.), *si*, *que*, *ne*, *je*, *se*, *ce*. Nous avons cru devoir corriger les hiatus d'une autre nature que présente notre ms. *P* [5].

1. A la rime en *-i* il y a de même le mot *cui* (1re pers. sing. du prés. du verbe *cuidier*) 3859, où un *t* appuyé a disparu, il est difficile de dire pourquoi ; cf. *Le Bestiaire de Philippe de Thaün*, éd. E. Walberg (1900), p. LIX.

2. Pour le dernier mot, voy. cependant l'hémistiche (*mout par li avint bel*) *Et le hiame et les pierres* 1398 (*P*), où nous croyons devoir lire (avec construction personnelle du verbe *avenir*) : *Et l'iaumes et les pierres.* — De même, au v. 1297, *Le hiaume* représente le cas-sujet *Li hiaumes.*

3. Aux vers 2363 et 2656 il y a dans *P* : *Vez ici*, tandis que *M* donne *Veez ci*, ce qui est probablement la leçon originale. Le seul cas contracté (3065), qui n'est que dans *P*, est donc suspect.

4. L'original a peut-être eu l'hémistiche : *desoz le chaenon.* — Au v. 5727, *P* donne l'hémistiche : *La precha il la loi* ; mais, comme *il* manque dans *M*, l'original a probablement eu : *La preecha la loi*.

5. Voy. les vers 15, 514, 519, 1368, 1799, 2274, 2851, 3813, 4646, 5640, 5736, 6091, 6278. Comme exception nous avons admis, v. 3810, l'hémistiche : *dyables* (= *dyable*) *et mafé*, à cause du groupe de consonnes *bl* précédant l' *-e*.

Quelques cas spéciaux d'*élision* sont à noter : *qu'* pour *qui* (cas-sujet du pron. rel.) 1866, 2292, 2665, 2717, 3504, 3777, 3946, 4920, 5699, 5908, 5994 ; [1] (pron. indéf.) 317 ; *qu'* pour *quoi* (pron. interr.) 1024, 4963 (cf. 380, 998) ; *c'* (*s'*) pour *ce* (comme régime ou après une prép.) 1922, 2762; *l'* pour *li* (outre devant *en*) 1579.

Concernant la morphologie il y a à observer les faits suivants.

Les noms féminins de la 3e déclinaison latine présentent au cas-sujet sing. tantôt la désinence *-s*, tantôt la forme du cas-régime. Il y a à la rime, d'un côté : *fainz* (fames) 4777, *aparanz* 13, *apendanz* 3915, *avenans*, *avenanz* 23, 3907, *granz* 2, 18, 25, 3904, 3913, *pesanz* 24, *sachanz* 4 [2], *vivanz* 3911, *crestientez* 5653 [3], *desleautez*, *desloiautez* 3572, 4406, *mortalitez* 2533, 5010, *pitez* 5666, *plentez* 2527, *veritez* 105, 2158, 2958, 3571, 4379, 4418, 6076, *destrutions* 2467, *nois* (nivem + *-s*) 1213 ; de l'autre : *fain* 6150, *Isaut* 5047, *apendent* 6323, *gent* 1222, *moilier* 5210, *chançon* 240, *destruction* 1283, *maison* 4970, 6209, *color* 3378, *folor* 5550, *tabor* 905. Il résulte clairement de ces exemples que l'auteur se servait indifféremment des deux formes, de la primitive avec *-s*, et de l'analogique [4].

Le féminin des adjectifs de la 3e déclinaison latine

1. Le copiste écrit presque toujours *que* pour *qui*, trait essentiellement lorrain. Il nous semble tout à fait improbable de considérer, avec M. A. Tobler (*Verm. Beitr.*, I^2, 123, note), ce *que* comme l'adv. rel. *que*. Selon nous, il y a ou bien développement de *qui* en *que* en syllabe atone non-initiale (effet de phonétique syntaxique), ou bien influence analogique du cas-régime.

2. Cas incertain ; il y a là peut-être un fém. plur. (*Une genz en isirent qui mout furent sachanz*).

3. Cas conjectural. Le ms. (*P*) donne : *lor de la crestiente* (: *-ez*), que nous avons corrigé en *: l'or qu'a la crestientez*.

4. On sait d'ailleurs que les opinions diffèrent sur la priorité de la forme avec *-s* ; cf. W. Meyer-Lübke, *Gramm. des langues rom.*, II, 32 (§ 21).

n'a pas, en général, pris l' *-e* analogique. On trouve cependant à la rime : *grande* 3208, 3210 ; *avenande* 3218 ; *ferrande* 3201 ; *marcheande* 3216 [1], et dans le corps du vers : *grande* 1176, 3517 ; *telle* 600, 782, 1537.

Un exemple d'un adjectif au masculin ayant adopté la forme féminine est fourni par *soutaigne* (*solitaneum) : *-aigne* 3743 [2].

La 1re pers. du plur. a deux terminaisons : *-on* (voy. les laisses VIII, XXIX, XLV, LXIII, CXXVII, CLXXII, CCIV) et *-ons* (voy. la laisse LXXXIX). En outre il y a dans le corps des vers, outre *somes* 205, 2600, 2645, etc., un cas isolé de *-omes* : *irommes* 6086 [3].

La 2e pers. du plur. du prés. du subj. des verbes en *-er* a adopté la terminaison analogique *-ez* (pour *-eiz* < -ētis) : *aresteiz* : *-ez* 1011.

La mesure et la rime montrent que les terminaisons des 1re et 2e pers. du plur. de l'imparfait et du conditionnel sont dissyllabiques (*-ion*, *-iez*) : *dormion* (: *-on*) 4972 ; *aviez* (: *-ez*) 2176 ; *devriez* 2300 ; etc.

La terminaison de la 2e pers. du plur. du futur est *-ez* : *direz* 2771, *desdirez* 1056, *crerez* 3612 : *-ez*.

La 3e pers. du sing. du parfait des verbes en *-dre* se termine tantôt en *-dié* (: *-ié*) : *atendié* 5286 ; *descendié* 5271 ; *estendié* 5297 ; *pendié* 5280 ; *rendié* 5291 ; *respondié* 5270 ; — tantôt en *-di* (: *-i*) : *descendi* 6260 ; *pendi* 6261 ; *perdi* 6294 ; *rendi* 6293.

Dans la laisse en *-asse* (CLXIV) on rencontre à la rime neuf fois la 1re pers. du sing. de l'imparf. du subj. des verbes en *-er* (*afolasse*, etc.).

1. Ces trois derniers adjectifs sont évidemment calqués sur *grande*.

2. Pour l'étymologie de ce mot, voy. ci-dessus p. 84, note 1. *Soutaigne* est ici complément de *val*, qui était aussi du genre féminin.

3. L'original a peut-être eu *nos i irons* (les mss. *PM* : *nos irommes*).

Voici enfin quelques observations concernant la syntaxe de notre auteur.

Emplois spéciaux du cas-sujet[1] : après *plus de* : *Nos cerons... plus de set cent millier* (: *-ier*) 333; *Sus la targe le fierent plus de quarante troi* (: *-oi*) 1496; — avec *eslire a* : *a emperere esliz* (hém.) 3012[2]; à côté de : *Quant a empereor fu Esmereiz esliz* 2392 ; — avec *sembler* : *mout semblez gentis hom* (: *-on*) 4976 ; à côté de : *bien samble chevalier* (: *-ier*) 3335 ; *Moi semble grant pechié* (: *-ié*) 5274 ;etc ; — avec *soi faire* : *m'en fis mout liez* (: *-iez*) 6362 ; à côté de : *Puis a dit a Makaire* : *Faites vos baut et fier* (: *-ier*) 5923 ; — avec *avoir nom* : *Li ainznez ot nom Mile* (hém.) 689[3]. C'est sans doute sous l'influence de telles constructions alternatives que le verbe *devenir* s'est construit avec un cas-régime : *li ciez devint oscur* (: *-ur*) 5376,[4] à côté de : *deviens laiaus hom* (: *-on*) 4991 ; etc.

Juxtaposition d'adjectifs[5] : *Onques.. ne vi si bel armé* 803 ; *Li visaiges devant, ainz bel enluminez* 6065 ; — *Mout fu grande la guerre et fierre commencie* 1176 ; — *el ot... le vis frois coloré* 59-60 ; — *Le poil dou chief a bloi, menu recercelé* 969 ; *sarmadans mout menu detrenchiez* 1109.

Les conjonctions comparatives *comme* et *que* fonctionnant comme prépositions avec un cas-régime[6] : *Les iaus vars en la teste comme facon(s) mué* (: *-é*) 968,

1. Cf. W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, III, § 36.

2. On pourrait, à la rigueur, regarder *emperere* comme un cas-régime analogique; voy. ci-dessus p. 82.

3. *Mile* peut, d'ailleurs, être la forme analogique du cas-régime; voy. ci-dessus p. 82.

4. Il y a, d'ailleurs, là peut-être un cas-sujet analogique; cf. ci-dessus p. 80.

5. Cf. W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, III, § 130.

6. Cf. W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, III, § 58 ; *Le Bestiaire de Phil. de Thaün,* éd. E. Walberg, p. 125 (v. 443).

2286; *Gentement la salue con chevalier sené* (: *-é*) 2274; *Ez un estorbillon, bruant comme sangler* (: *-er*) 5390;[1] — *miaus vaut un prodome que plain val d'or comblé* (: *-é*) 367; *Si a veü Florence, plus blanche que cristal* (: *-al*) 1681. D'autre part la construction non-prépositionnelle est fréquente : *sailli en la selle con chevaliers prisiez* (: *-iez*) 1123; etc.

Le verbe au sing. avec le sujet au pluriel[2] : *Encontre le soloel cil elme reflambie* (: *-ie*) 1417; *Asez lor a dit chozes qui pas ne lor agree* (: *-ee*) 2815; *De la biauté de lé reluist li parleor* (: *-or*) 5537; *Cent mille en fu destruit* (hém.; *M* : *m. furent d.*) 5711.

Construction après *ez* < ecce : à côté d'une foule d'exemples où il y a le cas-régime, nous avons une fois le cas-sujet : *A tant ez vos venu li chatelain Thierris* (: *-is*) 6170.

Le prédicatif au sens neutre[3] : à côté de nombreux exemples de la conservation du neutre des adjectifs (et participes) en position prédicative, il y a un certain nombre de cas où l'emploi de la forme infléchie est attesté par la rime : *Ne doit estre celez* 5654, *puis fu chier comparez* 5006, *s'il ne fust destornez* 6049, *ja ne vos iert veez* 2747 : *-ez*; *qu'il lor fu contrediz* 3005, *de plusorz est oïz* 5323 : *-iz*; *mal nos est avenuz* 3192, *vos estera randuz* 3768 : *-uz*.

Omission de la proposition principale après une proposition relative à sens conditionnel[4] : *Que les verret aus armes sus les chevaus monter Et devant le palez chescun jor behorder, Crupieres et ensegnes ondaier et venter, De cendauz et de poille contre vent venteler!*

1. Dans le dernier exemple, *sangler* peut être du pluriel.

2. Cf. W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, III, § 344; A. Tobler, *Verm. Beitr.*, I², 232-237.

3. Cf. W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, III, § 401.

4. Cf. G. Paris, *Extraits de la Chanson de Roland*, 9ᵉ éd. (1907), p. 82, note 42.

429-32 ; *Que veïst celle estoire, quant dou port s'en tornerent !* 546 ; *Que donc veïst abatre et paveillons et trez Et chevaus estraiers et Grifons craventeiz !* 2529-30 ; *Qui li veïst s'espee fors dou fuerre sachier, Le manteil sus la teste le bon branc enpoignier !* 3456-7 ; *Que lor veïst plovoir et ses nues muer Et la pluve et le vent tot ensemble torner Et l'air a espoisier et li cieus a toner, L'une onde par sus l'autre desur la nef entrer !* 5386-9.

Proposition relative sans verbe[1] : *mout fera que desvez* 1012 ; *mout a dit que cortois* 2007 ; *De ce fist il que sage* 2247 ; etc.

L'indicatif dans une préposition temporelle commençant par une proposition indiquant la priorité[2] : *Ja ainçois ne verrez cest premier an paser Dou reaume son pere le ferai coroner* 3291-2 ; *Le matin i serons, ansoiz que l'aube esclaire* 5920, à côté de : *il li toudra sa robe, ainsois qu'elle s'en aut* (*: -aut*) 5040 ; etc.

L'infinitif prohibitif[3] : *Ne ce celer tu mie !* 1425 ; *nel me celer tu mie!* 2118, 3413 ; *ne t'esmaier* (*: -ier*) 5197.

Constructions ἀπὸ κοινοῦ[4] : *un riche roi Philipe, que se fist coronner* En la terre d'Angrie *par tot sire clamer* 669-70 ; *Qui donc ot bon cheval l'alevot por sentir* Sa meniere *conoistre de poindre et de guenchir* 875-6 ; *Pere, dist la pucelle, car me festes baillier* Au riche roi Garsire *donner et envoier* 1067-8 ; *il vint au tref et vit le roi en grande* D'asalir la cité *a ses homes comande* 3208-9 ; *Sire, quant vos nasquistes, toz li*

1. Cf. W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, III, § 662 ; A. Tobler, *Verm. Beitr.*, I², p. 12.

2. Cf. O. Mätschke, *Die Nebensätze der Zeit im Altfranz.* (1887), pp. 39, 40, 47 et 48.

3. Cf. W. Meyer-Lübke, *Gramm.*, III, § 704.

4. Cf. A. Tobler, *Verm. Beitr.*, I², pp. 137-140 ; *Le Best. de Ph. de Thaün*, éd. E. Walberg, pp. 123-124.

mons fu empliz De joie et de clarté *revestuz et garniz* 4701-2 [1].

Autres anacoluthes [2] : *Florence, qui la char avoit blanche et alisse, La face enluminee et la coleur esprisse, Mamilettes li poignent par desoz la chemise, Por la bone parolle c'est la pucelle rise* 1169-72 (Le sujet *Florence* est repris par *la pucelle*); *Il n'en i a un seul, s'il pensoit se bien non Ne que il s'en fuist por paor de Grifon, Seignor, li estantdart aporte tel reson Que sempres li corroient sure li compaignon* 1272-5 (La proposition relative est remplacée par une proposition d'intensité); *La fille au roi Oton, Florence la senee, En la plus mestre tor est la belle montee* 1637-8 (Le sujet *La fille au roi Oton* est repris par *la belle*); *Copasse li la teste a m'espee forbie : Plus de trente glotons orent en lor espie, De totes pars me pristrent* 3421-3 (Après la première proposition, il faudrait *Quant plus de trente glotons qu'il orent... me pristrent*); *Si alerent mengier, car li queus l'apresta* 5608 (Le régime *l'* remplace un substantif sous-entendu, *le mangier*, tiré de la première proposition); *Il n'a soz ciel contrait, tant plain de palazin, Poacreus, langoreus ne ladre ne tapin Que la voist par creance et par verai destin Que il ne s'en reveignent tot sain et anterin* 5861-4 (Passage du sing. au plur. [3]); *Une piece dou dart li estoit enbevrez Dedenz l'os de la teste, si n'en puet estre outez* 6062-3 (Les deux participes s'accordent avec *dart*, pas avec *piece*) [4].

1. Nous avons rejeté une construction ἀπὸ κοινοῦ douteuse qui ne se trouve que dans l'un des deux mss. (v. 516).

2. Cf. A. Tobler, *Verm. Beitr.*, I[2], p. 247.

3. Il y a bien *reueigne* dans *P* (*M* : *deuenge*), mais *anterin* : *-in* exige le pluriel.

4. Nous avons corrigé une anacoluthe (v. 2046) donnée par les deux mss. *P* et *M*, mais où une erreur de copiste nous semble probable (*Un* pour *Dun*).

§ 3 — Orthographe adoptée pour le texte critique

Les recherches du paragraphe précédent ayant démontré que l'auteur de *Florence de Rome* était probablement originaire de l'Ile-de-France ou de la Champagne occidentale, et qu'il a sans doute vécu dans la première moitié du XIIIe siècle, on pourrait être tenté de publier notre texte en employant l'orthographe usitée dans l'Ile-de-France pendant la bonne époque de l'ancienne littérature française. Si cependant nous avons conservé l'orthographe, fortement empreinte de traits lorrains, du ms. *P*, c'est que notre texte critique n'est à l'ordinaire, comme on sait, qu'une reproduction fidèle de ce manuscrit. Dès lors, il nous a semblé préférable de ne pas entreprendre une reconstitution de la vraie orthographe de l'auteur, tentative toujours plus ou moins hasardeuse. Mais toutes les fois que nous n'avons pu, pour une raison ou une autre, adopter une leçon de *P*, et toutes les fois que nous avons introduit dans le texte un passage omis par ce manuscrit, nous avons préféré donner l'orthographe normale de l'Ile-de-France à l'époque en question.

Le texte du ms. *P*, et par conséquent du texte critique de cette édition, offre l'aspect très fréquent des textes français du moyen âge, écrits par un copiste parlant un autre dialecte que l'auteur de l'œuvre en question, c'est-à-dire qu'il mélange des formes provenant de dialectes différents. Souvent la langue primitive paraît avoir été conservée dans notre manuscrit, peut-être sous une forme quelque peu modernisée (provenant de l'amuïssement de certains sons, etc.); mais, à côté de ces formes de l'Ile-de-France, il y a un grand nombre de graphies qui, par leur caractère essentiellement lorrain, attestent l'influence du copiste lorrain de la fin du XIIIe siècle. Nous indiquerons ci-dessous

brièvement les principaux traits qui semblent caractériser spécialement le langage de notre copiste, par opposition à celui de l'auteur, tel que nous avons appris à le connaître [1].

Voyelles

L'*a* de l'Ile-de-France est souvent rendu par *ai : drais* 451, *faice* 463, *vaillet* 1149, les mots en *-aige* 130, 143, 144, 150, 313, 324. Il y a *au* dans *Aufrique* 12, *Aufriquanz* 12, *creauture* 500; devant *l : poitraul* 180, *enperiaul* 1676, *laiaul* 1678. Devant *s* (*rs*) il y a quelquefois *e : espesse* pour *esparse* 4656 (corr.), *messe* 4657 (corr.), *amesse* 4659 (corr.), *chesse* 4660 (corr.), *menest* 5330. En position protonique il y a souvent *e* (surtout devant une nasale) : *ahenez* 107, *gemès* 116, *menieres* 411, *menaie* 499, *espenois* 1217, *memelle* 1941, *clemai* 3170 ; *chevellerie* 142, *chescun* 430, *chergiez* 132. Il y a *o* seulement dans *ovec* 114, 310 [2].

Pour la voyelle nasale *an* on trouve quelquefois *en : demendez* 102, *bendez* 231, *estrenge* 486, *enz* 1201, *mende* 3213. Pour *en*, *em* il y a très souvent *an*, *am : duremant* 99, *tramble* 109, *resplant* 193, *manton* 228. Devant une palatale on voit quelquefois *ain* pour *an* : *estrainge* 504, *maingera* 1525, *maingié* 5105.

L'*e* de l'Ile-de-France < *a* latin est quelquefois représenté par *ei* : *maugrei* 696, *freire* 3380, *seit* 5161, *teil* 5779, *getei* 6180, *morteil* 6238. Aussi pour l'*e* < *e* bref latin il y a quelquefois *ei* devant *l : oiseil* 43, *hastereil* 78, *bordeil* 5596, *couteil* 5953. En syllabe fermée cet *e* est représenté par la diphtongue *ie* seulement dans *iestes* 390, 1071, 1323 [3]. En syllabe protonique en hiatus se

1. Nous n'avons donné que quelques exemples pour chaque point spécial, pris surtout dans le commencement du poème.
2. Influence de *od*, *o* (< a p u d) ?
3. Influence analogique de *ies* (< e s)?

rencontre souvent *a* pour *e* : *emperaor* 21, *craanz* 22, *conraez* 86, *saeler* 391, *vaer* (= *veoir*) 1228, *coraors* 3436 ; rarement *o* : *voïsiez* 1629, *moïs* 3037 (corr.), ou *ai* : *saiant* 220. Devant une liquide il y a aussi *a* : *varez* 3598. Le groupe protonique *es* est quelquefois rendu par *a* : *Qu'Amerez* 2431 (corr.), *qu'Ameré* 2705, 3063, *trapacer* (= *trespasser*) 2575, *tamoignon* 3541 ; cf., au contraire, *es* pour *a* : *espostoile* 2960, *esvespree* 3741.

L'*o* de l'Ile-de-France < *o* fermé libre du latin vulg. est quelquefois représenté par *ou* : *orguillous* 128, ou *eu* : *covoiteus* 17, *orguelleus* 324, *corageus* 466, *seul* 219. Quelquefois, surtout devant *ch* ou *s*, il y a *oi* : *boiche* 3655, 3886, 3957 ; *coisins* 5964 ; *poipres* (= *porpres*) 151, *soimes* 1168 (corr.). Pour *o* < *au* latin on trouve souvent *ou* : *clous* 243, *oust* (<*auset) 387. En syllabe protonique il y a souvent *ou* (< *u* bref, *o* et *au* latins) : *redoutez* 72, *acoudez* 94, *douter* 396 ; *coutez* 115 ; *repousez* 113. En hiatus se rencontre *a* : *paoir* 85, devant nasale *e* : *premise* 1158, ou rarement *u* : *pumiaus* 3088.

L'*u* de l'Ile-de-France est quelquefois rendu par *ui* : *connuit* 2968, 3250.

Diphtongues

Pour *ai* il y a souvent, comme il est naturel, *e*, aussi devant nasale : *bessa* 18, *plest* 26, *mestre* 54, *esselles* 79 ; *huimès* 19, *treste* (= *traite*) 27, *portret* 89, *fere* 136, *palès* 193 ; *avré* 317 ; *ençois* (= *ainçois*) 415, *mentenant* 657 ; *plene* 50. D'autre part, il y a souvent *a* : *basiez* 112, *reparier* 142, *a* (= *ait*) 192 (corr.), *vars* 227, *rason* 445, *ada* (= *aida*) 5097. Rarement on trouve *ei* : *eisil* 150, excepté devant un *l* mouillé : *traveilliez* 108. Devant une nasale il y a souvent *oi* : *moi(n)ne* 182, 427, 3751, *point* 478, ainsi que dans *poille* (*poile, poelle*) < pallium 87, 183, 208, 432, 1257, 1262.

L'*au* de l'Ile-de-France est simplifié en *a* : *savage* 152, *jusqu'a* 231 (corr.), *savacion* 249, *hiames* 319, *chevachier* 339, *mavestié* 464, *habert* 477, *mabailli* 481, *chevaz* 540.

L'*ei* de l'Ile-de-France devant un *l* mouillé est remplacé par *oi* : *vermoil* 230, *mervoille* 2045, *consoil* 2698, ou *oe* : *vermoelle* 1160, *consoel* 2757 (cf. ci-dessus *poelle*). En syllabe protonique il y a *i* devant *l* et *n* mouillés : *orguillous* 128, *mervilloz* 185, *aparillier* 1302, *mervillier* 1303; *signor* 1, *engignier* 343.

Pour la diphtongue de l'Ile-de-France *oi* < *e* fermé libre du lat. vulg. ou < *e* fermé ou ouvert + *yod* en syllabe protonique, il y a quelquefois *ai* : *airre* (< ĭter) 167, *Taivre* 449; *laial* 313, *ondaier* 431; *naier* 5954, rarement *oe* : *voelle* 521. Pour *oi* on trouve aussi la simple voyelle *e*, le plus souvent à la terminaison de l'imparf. et du condit. : *estet* 18, *verret* 429, *poet* 437, *feret* 1042; *vaer* (= *veoir*) 1228; *ivere* 1248, *apreme* (= *aproisme*) 3014; moins souvent il y a *o* : *crostre* 3602, *avor* 5114, *ardor* 5847 (corr.); *chosiez* 2747, *glore* 3601.

La diphtongue de l'Ile-de-France *ou* (< *o* fermé ou ouvert + *l*) est souvent réduite à *o* : *docement* 53, *vodrai* 136, *coper* 299, *todra* 363. Rarement il y a *oi* pour *o* ouvert + *u* : *vois* : (*volsi) 100 (corr.), 6322 (corr.), ou *au* : *vausist* 181.

La diphtongue *ie* est le plus souvent réduite à *i* dans la terminaison *-iee* : *chargie* 148, 154, *afichiemant* 189, *croisies* 630, toutes les rimes de la laisse XL, etc. Rarement il y a *e* après une palatale : *drecerent* 155.

Pour la diphtongue *ue* il y a quelquefois la notation étymologique *o* : *ovres* 19, *forres* 548; quelquefois *oi* : *coloivre* 647, *boin* 1261, 2065.

La diphtongue *ui* est assez souvent réduite à *u* : *cude* 160, *tut* 173, 428, *destrure* 327, *pusons* 383, *du* 2506, *fu* 3765.

La triphtongue de l'Ile-de-France *ieu* (< *e* ou *o*

ouverts + *l*) est le plus souvent rendue par *iau : viauz*, *viaus* (< vetulus) 210, 294, 488, *miaus* 367; *iaus* 60, 227; de même *viaut* (*volet) 289, 334, 414, 427, 441 (cf. *vuet* 265), *diaut* 5635. Quelquefois, il y a *ui* (< *e* ouvert + *u* à travers *iu*) : *luies* 632, 1267, 1311, 3758; voy. aussi *suige* (« siège ») 2035, 2060, *consuit* (<* consequit) 2544, 2608.

Consonnes

La lettre *c* n'avait que la valeur d'une simple sibilante; on a donc souvent *s* pour *c* : *de si* 124, 264, *se* 212, 214, *chasier* 347, *commensa* 379, *sainture* 489; *dessandre* 450.

Le *d* épenthétique entre *l*, *n* d'un côté, et *r*, de l'autre, manque souvent : *venra* 217, *voroit* 404.

Pour *l* il y a *r* dans *mur* (mulum) 350, *murs* 164.

L'*l* mouillé est souvent noté par *l* et *ll* aussi après d'autres voyelles que *i* : *vuel* 112, 296, 338, 342, *viel* 258, 301, *vuele* 290, *vielle* 27, *fuelles* 231, *mervellent* 248.

Devant une explosive labiale l'orthographe donne souvent *n* pour *m* : *senblanz* 19, *enperere* 36, *enplie* 126, *atrenpees* 240, *enpire* 386, *enperiaul* 1676.

L'*n* mouillé final est noté par *g* : *soig* 344.

L'*r* devant une voyelle se place quelquefois, par métathèse, après cette voyelle : *mosterroie* 2337, *descoverra* 2709, *porcession* [1] 4964, 5514.

L'*s* sourde (écrite *ss* entre voyelles) est souvent rendue par *c* : *ci* (= *si*) 47, *ces* (= *ses*) 55, *cerons* 333, *pencez* 335; *pacent* 170, *faucer* 436. Pour *ss* il y a aussi très souvent une *s* simple : *isirent* 4, *poisanz* 10, *asez* 70, 76, 131, *asamblez* 84, *mesaiges* 130, 144, *poison* 150, 226, *pasage* 156, *garise* 202; plus rarement *x* : *laxa* (= *laissa*)

1. Dans ce mot il y a peut-être substitution de préfixe : *por* au lieu de *pro*.

3673, *eüxent* 813, *otroia(i)xe* 2953, 2959. Pour l'*s* finale la consonne *z* se rencontre fréquemment, même dans une syllabe posttonique : *mervilloz* 185, *mez* (= *mais*) 274, *palez* 349, 416, 420, *cendauz* 432; *apostoillez* 2957 (corr.). Enfin, l'*s* a disparu devant une consonne et même quelquefois en position finale devant la consonne initiale du mot suivant : *chacuns* 7, *naqui* 37, 253, *coutez* 115, *Coutentinoble* 120, 204, *detatoner* 297; *fette* (= *faites*) *fere* 1859 (corr.), *feste* (= *faites*) *crier* 2453 (corr.), *certe gemès* 2466 (corr.), souvent *au* pour *aus*. — L'*s* sonore est assez souvent représentée par *ss* : *sessi* 464, *sesson* 1150, *chassement* 1223, *juisse* 4829, 4836, 4837, plus rarement par *z* : *choze* 99, 293, *roze* 463, *asazer* 3303, *oze* 4471.

Le *t* final appuyé manque quelquefois : *main* (= *maint*) 208 (corr.), *vien* 316 (corr.), *don* (*dom*) 193, 485, *quan que* 52, 315, *fier* 1734 (corr.), *por* 2061 (corr.), *tin* 3823 (corr.), *ier* 4136 (corr.).

Pour *z*, comme il est naturel, on rencontre souvent *s* : *fors* 12, *avenans* 23, *cuvers* 178, *viaus* (vetulus) 294, 488, *miaus* 367, *iaus* (oculos) 60, 227.

Morphologie

Le cas-régime des noms et pronoms masculins est constamment employé pour le cas-sujet : *chainsil* 76, *vessel* 163, *chacun* 188, *mon* 330, *son* 334, *vasal* 390, *un sol home* (devant la césure) 394, *juglaor* 5246; au plur. *les mulez* 178, *ses homes* 215, *seignors* 14, 47, 98, 119, 221, 335, 359. On trouve moins souvent le cas-sujet pour le cas-régime : *nez* (natus) 128 (corr.), *emperere* (corr.) 197, 205, 6143, *trestuit cil* 200 (corr.), *prodon* 692 (corr.), *li .xx. damoisel* 794 (corr.), *acesmez* (: -*é*) 1569 (corr.), *traïtre* 3792 (corr).

Le cas-sujet des noms féminins de la 3e déclinaison latine est souvent sans -*s* : *flor* 59, *chanson* 119. D'autre

part, la forme du cas-sujet est quelquefois employée comme cas-régime : *citez* (rég. sing.) 446.

Le cas-sujet des noms et pronoms masculins qui, en latin, n'avaient pas d'-*s*, a le plus souvent adopté cette désinence : *sires* 40, 198, 212, 316, *empereres* 84, 98, 210, 304, *nostres* 198, *vostres* 316.

Le pronom personnel de la 3e pers. sing. fém. a, comme forme accentuée, *lé*[1] : 45, 112, 222, rarement *lui* : 4079 (corr.).

Le cas-sujet des pronoms relatif et interrogatif est très souvent *que*[2] : 82, 168, 195, 206, 209, 226, 458, 823. Pour *cui* il y a *qui* : 198, 263, 376.

La 1re pers. sing. du prés. de l'ind. a quelquefois une -*s* analogique : *clains* 321, *doins* 362, *criens* 4982.

Le subjonctif de *prendre* et *venir* présente les formes *praigne* 302, *vienge* 1005.

La 3e pers. plur. du parfait des verbes *metre*, *prendre* et *asseoir* est : *mistrent* 151, *pristrent* 544, *asistrent* 2429[3].

1. L'auteur, au contraire, disait *li* (: -*i* 465, 3868).

2. Il y a peut-être là un trait d'ordre purement phonétique : *e* pour *i* dans une syllabe protonique. Cf. ci-dessus p. 86, note 1.

3. En comparant les traits mentionnés avec ceux qui caractérisent le langage du copiste lorrain (fin du XIIIe siècle) du ms. de Cheltenham, qui contient la chanson d'*Orson de Beauvais*, publiée par G. Paris en 1899, l'on voit que notre ms. *P* ne présente pas certains traits *lorrains* donnés par le ms. de Cheltenham. Ainsi, on ne rencontre pas dans le ms. *P* : *eu* pour *ui* ; *a* pour un *e* fermé entravé et pour *e* ouvert dans le suffixe -*ele* ; *i* pour *e* devant une palatale (à l'exception de *l* et de *n* mouillés) ; *i* pour *ie* (à l'exception de -*ie* < -*iee*) ; *oi* pour *i* atone en hiatus ; *ou* pour *o* atone devant une nasale ; *au*, *eu* pour *eau*, *iau* < -ellum ; *eaul*, *iaul* pour *el* ; *x* pour *s* finale ; *g* pour *gu* ; chute de l'*r* devant *s* et à la fin des mots ; la graphie *fane* (< femina) ; intercalation d'un *n* devant un *g* ou un *j* ; les 1res pers. plur. en -*iens* (voy., pour ces faits plus ou moins caractéristiques du dialecte lorrain, *Orson de Beauvais*, éd. G. Paris, pp. VII-XVIII). Il semble donc que le copiste du ms. *P* n'ait pas été d'un pays aussi oriental que celui du ms. de Cheltenham. Peut-être notre copiste habitait-il près des limites du dialecte champenois.

CHAPITRE VI — DATE DE LA CHANSON

On a vu au chapitre précédent que la langue de la chanson, autant qu'on peut la déterminer par les rimes et la mesure des vers, nous conduit à placer la composition de *Florence de Rome* dans la première moitié du XIIIe siècle. Il y a cependant des faits d'un autre ordre qui permettent d'en fixer la date d'une manière plus précise.

Dans l'*Analyse* de la chanson, donnée au chap. II, il a été raconté (pp. 37 et 40) comment Milon, après avoir abandonné Florence dans la forêt, se rend chez *Guillaume de Dol* (*Doel*), qu'il sert fidèlement et qui le fait ensuite transporter à Beau-Repaire[1]. Or, comme ce Guillaume de Dol n'est autre que le héros fictif du *Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole*, et que cette œuvre a été composée, selon toute probabilité, vers 1200[2], la chanson de *Florence de Rome*, pour

1. Voy. les vers 4379-4391 et 5776-5827 du texte critique.

2. Voy. l'éd. de M. Servois (1893), pp. XLIX-L, LXI-LXII, LXXXV-LXXXVI et CIII (à ce dernier endroit, c'est Gaston Paris qui, dans une étude spéciale sur les *Chansons* du roman, approuve les conclusions de M. Servois, rectifiant ainsi son ancienne opinion, exprimée dans son ouvrage *La Littérature française au moyen âge*, 2e éd. [1890], p. 83, selon laquelle le *Roman de Guillaume de Dole* aurait été écrit vers 1210). Cf. la 3e édition (1905) de la *Litt. franç.* de G. Paris, p. 88.

avoir pu emprunter le nom de Guillaume de Dol au roman en question, a dû être composée après l'année 1200.

D'autre part, « Florence de Rome » est mentionnée dans le *Roman de la Violette*, composé par Gerbert de Montreuil entre les années 1225 et 1230 [1]. Voici le passage d'après l'édition de Fr. Michel (1834) :

Les .ij. pucieles Oriaut
Ont pris maintenant .j. bliaut;
Lor damoisiele ont esvillie,
Si l'ont molt bien apparillie
D'un bliaut ynde crusillié [2]
A merveilles bien entaillié;
A son col ont mise une afice
(Ensi com li contes m'afice,
Les pieres valoient Plaisenche).
Che fu la roïne Flourenche
Qui empereres fu de Romme.
Qui l'a au col, chou est la somme,
Jà par homme n'ert vergondée.
Lonc tans ot l'afiche gardée.
Une soie ante Margerie,
Qui roïne fu de Hongrie,
L'avoit envoiée.....

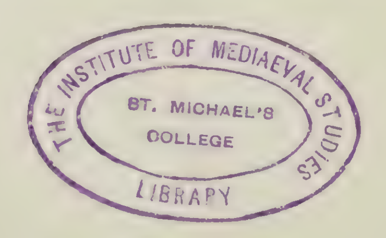
(Pp. 42-43, vers 810-826).

Nous avons dans les vers en italiques (816 et 819-822) une allusion évidente aux vers 3641-3653 de notre texte critique, où il est question de la « noche » miraculeuse donnée à Florence par le pape Simon [3]. Il est

1. Voy., pour cette date, Fr. Kraus, *Über Girbert de Montreuil und seine Werke* (1897), p. 5. G. Paris, *La Littérature franç.*, 3e éd. (1905), pp. 88 et 277, dit : vers 1225.

2. Éd. *crusilliée*.

3. L'éditeur du *Roman de la Violette* (*ouvr. cité*, p. 43, note 2), qui ne connaissait pas encore l'existence de notre chanson de



fort probable que c'est précisément sous l'influence de la scène entre Florence et Macaire (vers 4438-4553) que Gerbert de Montreuil a imaginé la scène analogue de son roman entre Euriaut et Meliatir (éd. Michel, vers 3956-4038) [1].

Il y a, dans les ouvrages du XIIIe siècle, encore d'autres allusions à la chanson de *Florence de Rome*, mais qui ne peuvent servir à fixer la date de celle-ci d'une manière plus précise que l'allusion contenue dans le *Roman de la Violette*.

Ainsi, une allusion directe à la chanson de *Florence de Rome* est faite dans le poème de *Wistasse le Moine*, dont la composition se place entre les années 1223 et 1284, mais probablement plus près de la première que de la seconde de ces deux dates [2]. A la question de « l'estrumel » : *Ses tu ore nule chançon?* Wistasse le Moine, déguisé en ménétrier, répond :

> O je, d'Agoullant et d'Aimon;
> Je sai de Blanchandin la somme,
> *Si sai de Flourenche de Romme.*
> Il n'a el mont nule chançon
> Dont n'aie oï ou note ou son.

(Éd. Foerster-Trost, vers 2203-2207).

geste sur Florence de Rome, croyait que Gerbert de Montreuil faisait allusion au *Dit de Flourence de Romme*, qui n'est que du commencement du XIVe siècle (voy. ci-dessus p. 3). D'ailleurs, dans ce *Dit* il n'est point question de la broche miraculeuse, ce qu'a déjà fait observer A. Mussafia dans son mémoire intitulé *Über eine italienische metrische Darstellung der Crescentiasage* (*Wiener Sitzungsber.*, *philos.-hist. Cl.*, t. LI [1866], p. 676, note 1).

1. C'est d'autant plus probable que dans le *Comte de Poitiers*, source directe du *Roman de la Violette*, la scène du meurtre ne se trouve pas.

2. Voy., pour la date, l'édition de W. Foerster et J. Trost (1891), p. VII.

Enfin, dans le célèbre fableau *Des Deux Bordeors Ribauz*, dont la composition appartient aussi au XIIIe siècle [1], l'un des jongleurs se vante de connaître notre chanson :

Si sai de Florance de Rome.

(Éd. Montaiglon, *Rec. gén. et complet des Fabliaux*, t. I [1872], p. 12, vers 318).

Outre ces allusions à la chanson de *Florence de Rome* dans des œuvres du XIIIe siècle, il faut encore mentionner qu'une chanson de geste de la seconde moitié de ce même siècle, *Yde et Olive* [2], contient des imitations évidentes de la chanson de *Florence de Rome*, ou plutôt de la source commune de notre chanson et du remaniement représenté par le ms. *Q* [3].

Si donc la mention de « Guillaume de Dole » dans *Florence de Rome* prouve que cette chanson n'est pas antérieure à l'année 1200, et si d'autre part la mention de notre héroïne dans le *Roman de la Violette* démontre que le roman de *Florence de Rome* ne peut guère être postérieur au premier quart du XIIIe siècle, c'est avec un certain étonnement qu'on trouve une allusion à l'histoire légendaire de Florence de Rome dans une œuvre qui date probablement de la fin du XIIe siècle, *La Naissance du Chevalier au Cygne ou les Enfants changés en cygnes*, publiée en 1889 par M. H.-A. Todd [4]. Il est raconté dans ce poème comment le roi Lothaire, fils de

1. Cf *Gui de Bourgogne*, éd. Guessard-Michelant (1859), p. IX.

2. Pour la date d'*Yde et Olive*, voy. L. Gautier, *Les Épopées françaises*, t. III² (1880), p. 742.

3. Voy. R. Wenzel, *Die Fassungen der Sage von Florence de Rome* (1890), pp. 15, 25-26, 30-31, 50-51 et 60.

4. Voy., pour la date du poème, G. Paris, *Rom.*, XIX, pp. 320 et 332. Comme la date n'a pu être rigoureusement fixée, il est encore possible de placer la composition de la *Naissance du Chevalier au Cygne* dans le premier quart du XIIIe siècle.

Philippe et possesseur d'un royaume « par defors Hungerie » (v. 15), fêta ses enfants retrouvés en leur donnant à chacun une épée :

Il a doné .v. brans de le forge galant ;
Li doi furent jadis le roi Octeviant,
La les orent pieç'a aportés Troïant,
Quant Miles espousa Florence le vaillant ;
Se li dona Florence qui bien le vit aidant
Et encontre Garfile fierement conbatant ;
Et Miles dona l'autre a .i. sien connisçant.
Puis furent il emblé par Gautier le truant,
Et cil en est fuïs de la fort païsant,
S'en est venus au pere le roi Lotaire errant ;
A celui le dona, et il en fist presant
Li rois les esgarda, bien les a a talant,
S'a Gautier done fief et fait rice et manant.
Les autres trois avoit en son tresor gisant ;
. . . .
Ces .v. espees a li rois cascun enfant
Çainte au senestre les u bien seent li brant [1].

Cette allusion à *Florence de Rome* est curieuse en ce qu'elle donne Milon pour époux à notre héroïne [2]. Ce fait a amené M. H. Pigeonneau, qui ne connaissait que le remaniement (*Q*) de *Florence de Rome*, à supposer que l'auteur de la *Naissance du Chevalier au Cygne* fondait sa connaissance de *Florence de Rome* sur une version primitive selon laquelle Milon devenait en effet

1. Les vers cités demandent quelques corrections : v. 3098 : *Galant* (il s'agit du célèbre forgeron mythique) ; point à la fin du v. 3100 et virgule à la fin du v. 3101 ; v. 3106 : *forpaïsant* ; v. 3110 : *doné* pour *done* ; il y a peut-être une lacune après le v. 3099, car *La* ne va pas bien avec ce qui précède. Cf. G. Paris, *Rom.*, XIX, pp. 329 et 333, note 4.

2. *Garfile* peut être une faute de copiste pour *Garsire*, ou plutôt *Garsile*, comme le roi grec est appelé dans le remaniement *Q*.

l'époux de Florence[1]. Dans l'état actuel de nos connaissances concernant les différentes versions de *Florence de Rome*, cette supposition nous paraît tout à fait invraisemblable[2], et il ne reste qu'à conclure que l'auteur de la *Naissance du Chevalier au Cygne* a commis une erreur de mémoire[3].

Quant à la question de savoir comment l'auteur de la *Naissance du Chevalier au Cygne* pouvait avoir connu la chanson de *Florence de Rome*, ou en avoir entendu parler, il semble qu'il y ait deux solutions. Ou bien le poème de la *Naissance du Chevalier au Cygne* ne date que du commencement du XIIIe siècle[4], ou bien, ce qui nous semble plus probable, l'auteur de ce poème a connu, non pas la source commune directe des versions *LMPS* ou un de ses dérivés, mais un texte antérieur, source du groupe formé par les versions *LMPS* et aussi par la romance anglaise (*R*) et le remaniement français (*Q*). Cette version primitive de la chanson de *Florence de Rome*, écrite probablement dans la seconde moitié du XIIe siècle, n'aurait donc pas encore mentionné *Guillaume de Dole*, et, comme dans le remaniement du XIVe siècle et dans le passage cité de la *Naissance du Chevalier au Cygne*, le roi grec y aurait peut-être porté le nom de *Garsile*[5].

1. H. Pigeonneau, *Le Cycle de la Croisade et de la famille de Bouillon* (1877), p. 170, note 1. Cf. Cr. Nyrop, *Storia dell'epopea francese nel medio evo*, trad. Eg. Gorra (1886), p. 210, note 1.

2. Nous ne voudrions pas admettre avec G. Paris (*Rom.*, XIX, p. 333, note 5), même à titre de simple possibilité, l'hypothèse qu'il aurait existé une version de notre roman où Milon devenait l'époux de Florence.

3. Cf. R. Wenzel, *Die Fassungen*, etc., pp. 38, note 1, et 60.

4. Cf. ci-dessus p. 102, note 4.

5. Dans la *Naissance du Chevalier au Cygne* il y a *Garfile* (voy. ci-dessus p. 103, note 2). Le nom de *Garsile* se rencontre également dans la chanson d'*Otinel* (milieu du XIIIe siècle); cf. ci-dessus p. 31, note 3.

CHAPITRE VII — HISTOIRE DU CONTE DE LA FEMME CHASTE CONVOITÉE PAR SON BEAU-FRÈRE

Nous avons dit plus haut, au chapitre III (p. 42), que le sujet fondamental de la chanson de *Florence de Rome*, les aventures variées de la pauvre impératrice, n'a pas été inventé par l'auteur de notre poème, mais qu'il l'a tiré d'un conte d'origine orientale par l'intermédiaire de quelque version qu'il est difficile de désigner avec précision. En effet, *Florence de Rome* n'est qu'une des nombreuses versions d'un conte que nous appelons le *conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère*[1], lequel se distingue de tous les autres contes de femmes persécutées et à la fin réhabilitées (Geneviève de Brabant, Berthe, Sebile, la Belle Hélène, la Manekine, etc.) par ces deux traits caractéristiques : 1° le premier (et, dans quelques versions, le seul) prétendant rebuté est le frère du mari, et 2° les persécuteurs de l'héroïne, châtiés par des maladies, sont guéris par leur

1. Dans le monde des folkloristes, ce conte a longtemps été désigné sous le nom de *conte de Crescentia*, nom qui nous a paru peu approprié, parce que ce n'est que dans une faible partie des versions du conte que l'héroïne porte le nom de « Crescentia ».

victime elle-même, après qu'ils ont confessé leurs méfaits.

Le *conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère* a depuis longtemps attiré l'attention des savants. Le premier qui ait essayé de dresser une liste des différentes versions fut J.-G.-Th. Grässe dans son ouvrage intitulé *Die grossen Sagenkreise des Mittelalters* (1842)[1]. Mais ni lui ni ses successeurs immédiats, P.-O. Bäckström [2], F.-H. von der Hagen [3], Sv. Grundtvig [4] et H.-F. Massmann [5], ne parvinrent à grouper ces versions d'une manière satisfaisante, et Grundtvig, qui considérait notre conte comme une variante du conte vaguement défini de la « femme innocente persécutée », dont la ballade danoise *Ravengaard og Memering* lui semblait représenter le type le plus ancien, n'a fait que proposer une hypothèse insuffisamment motivée. Ce fut le regretté savant autrichien Adolphe Mussafia qui en 1865, dans un beau mémoire intitulé *Über eine italienische metrische Darstellung der Crescentiasage* [6], entreprit le premier un classement systématique des différentes versions. Mais ce classement ne pouvait être considéré comme définitif, car ce n'est pas l'observation des diverses phases de développement du conte qui en a fourni le principe à Mussafia, mais un caractère arbitrairement choisi, savoir le nombre des personnes

1. P. 286 s. (« Florentia von Rom »).
2. *Svenska Folkböcker*, t. I (1845), p. 264 ss.; t. II (1848), p. 6 s. (« Hildegardis och Talandus »).
3. *Gesammtabenteuer*, t. I (1850), p. C s. (« Crescentia »).
4. *Danmarks gamle Folkeviser*, t. I (1853), p. 195 ss. et 203 ; cf. t. III (1862), p. 782, et t. IV (1883), p. 730 (« Ravengaard og Memering »).
5. Éd. de la *Kaiserchronik*, t. III (1854), p. 896 ss. et 910 (« Narcissus oder Crescentia »).
6. Dans les *Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe der Kais. Akad. der Wiss.* (Vienne), t. LI, p. 589 ss.

malades et guéries par l'héroïne. En 1907, nous avons repris l'étude de ce conte dans notre mémoire intitulé *Le Conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère*[1]. Les pages qui suivent ne sont, à part quelques détails, qu'un résumé de cet ouvrage.

L'origine du conte doit sans aucun doute être cherchée en Orient, probablement dans l'Inde, puisqu'il se retrouve dans plusieurs collections de contes orientales, entres autres dans le *Touti-Nameh* de Nakhchabi, du premier tiers du XIVe siècle, qui n'est qu'un remaniement d'un *Touti-Nameh* antérieur perdu, traduction plus ou moins altérée (probablement du XIIe siècle) d'un recueil de contes sanscrit perdu dont le *Soukasaptati* (ou *Les soixante-dix contes d'un Perroquet*) actuel est le descendant appauvri. Il semble fort peu probable, comme le voulait Grundtvig[2], que les versions orientales de notre conte soient d'importation occidentale : tous leurs caractères contredisent cette hypothèse. Quant à la théorie de Mussafia[3], selon laquelle le conte, d'origine orientale, aurait été introduit en Occident d'abord sous une forme simplifiée et ensuite sous une forme apparentée de près aux versions orientales conservées, elle est inadmissible, vu que toutes les versions occidentales présentent un trait qui manque dans les versions orientales et qui n'a guère pu être inventé à deux reprises : le beau-frère, à la suite de ses premiers efforts pour séduire l'héroïne, est enfermé dans un lieu solitaire, d'où il ne sortira qu'au retour de son frère. Si donc les versions occidentales se divisent en deux groupes, dont l'un raconte la fable avec beaucoup d'omissions, il faut croire que celui-ci se fonde sur une tradi-

1. *Acta Societatis Scientiarum Fennicæ*, t. XXXIV, n° 1.
2. *Ouvr. cité*, t. I, p. 203; t. III, p. 782.
3. *Ouvr. cité*, p. 680 s.

tion orale simplifiée, tandis que l'autre groupe représente la tradition littéraire de la version occidentale primitive.

La version indienne, source supposée de toutes les versions du conte, n'ayant pu être retrouvée jusqu'à présent, il est impossible de dire quelle a été exactement la forme primitive de notre conte. Une comparaison des différentes versions orientales entre elles nous conduit cependant à une source commune qui n'a pas dû être très éloignée de l'original. Partant du principe, d'ailleurs tout théorique, que cette version primitive a été simple et logique dans ses détails, nous nous la représentons à peu près sous la forme suivante :

Un homme, voulant entreprendre un voyage, confie sa femme à la garde de son frère. Celui-ci devient amoureux de sa belle-sœur, et, comme elle repousse ses propositions déshonnêtes, il l'accuse d'adultère devant le juge du pays. Accusée par de faux témoins soudoyés par son beau-frère, la femme est condamnée à être lapidée. Laissée à moitié morte sur le lieu du supplice, elle est recueillie par un passant miséricordieux, qui la conduit dans sa maison et lui confie son fils enfant à garder. Or, un esclave de la maison tombe amoureux de l'héroïne ; rebuté par elle, il médite de se venger. Une nuit, il s'introduit dans la chambre où dormait l'enfant de son maître et le tue, puis il entre dans la chambre de sa gardienne, tache ses habits de sang et cache près d'elle le couteau ensanglanté. Le lendemain, le meurtre ayant été découvert, l'esclave attire les soupçons sur l'étrangère. L'hôte et sa femme ne peuvent cependant pas se convaincre pleinement de sa culpabilité ; ils se contentent de la renvoyer, et l'hôte compatissant lui donne même une somme d'argent pour son voyage. Avec cet argent elle rachète un jeune homme qu'on allait pendre pour dettes. Par reconnaissance, le jeune homme l'accompagne, mais devient amoureux d'elle. Repoussé, il la vend comme esclave au capitaine d'un navire. Celui-ci la mène à bord de son

vaisseau et veut lui faire violence. Mais, sur les prières de son esclave, une violente tempête s'élève, qui brise le navire. L'héroïne et le capitaine échappent à la mort. La femme trouve un refuge dans un couvent, où, grâce à sa sainteté, elle guérit toutes sortes de maladies. Pendant ce temps, ses quatre persécuteurs avaient été frappés de maladies diverses, et son mari, revenu, avait appris par son frère sa coupable conduite. Le renom de la sainte femme qui guérissait tous les maux arrive jusqu'aux oreilles du mari ; il se met en route avec son frère malade pour chercher auprès d'elle la guérison de celui-ci. En chemin, se joignent à eux successivement le bon hôte avec son esclave malade, le jeune homme racheté et le capitaine. Arrivés à destination, ils sont admis auprès de la femme, qui, couverte d'un voile, leur ordonne de raconter fidèlement ce qu'ils ont sur leurs consciences. Ils racontent alors l'un après l'autre (le mari parlant le premier) ce qui se rapporte à leurs relations avec l'héroïne. Celle-ci se fait connaître, pardonne aux criminels et les guérit, après quoi elle retourne avec son mari dans leur pays, où ils vivent heureux.

Les versions orientales conservées du conte peuvent être divisées en trois groupes : celui du *Touti-Nameh*, celui des *Mille et une Nuits* et celui des *Mille et un Jours*.

Le groupe du *Touti-Nameh*, représenté par le conte déjà mentionné de Nakhchabi [1] et par une version turque du xve siècle [2], se distingue par les traits suivants : l'héroïne ne fait pas naufrage ; le capitaine ne figure pas parmi les malades, quoique la logique du récit demande

1. Voy. *Zs. der Deutschen morg. Ges.*, t. XXI (1867), pp. 536-538 (« Geschichte von der Chôrschîd und dem 'Utârid »).

2. Voy. G. Rosen, *Tuti-Nameh*, t. I (1858), pp. 89-108 (« Geschichte der Merhûma ») ; M. Wickerhauser, *Die Papageimärchen* (1858), pp. 50-56 (« Die keusche Merhuma ») ; X. Marmier, *Contes populaires de différents pays*. Deux. série (1888), pp. 165-177 (« La Vertu d'une femme »).

nécessairement que les personnes qui ont eu directement à faire avec l'héroïne se retrouvent toutes à la scène finale; les criminels seuls racontent comment ils se sont comportés envers la femme.

Le groupe des *Mille et une Nuits*, qui est représenté par trois versions de cette célèbre collection de contes arabes [1], par un conte du *Maase-Buch*, recueil de contes juifs du dernier tiers du XVIe siècle [2], et par un conte tatare fort défiguré [3], diffère en son ensemble de la version primitive par l'altération de l'épisode du meurtre : dans deux des versions arabes [4], ainsi que dans la version juive, l'enfant est tué par mégarde (ou, du moins, sans préméditation), lorsque l'amoureux veut tuer la femme; dans la troisième version arabe, ainsi que dans la version tatare, il n'y a pas de meurtre. Ajoutons que l'épisode du voyage en mer ne subsiste que dans l'une des versions arabes [5], ainsi que dans les versions juive et

1. Voy., pour I (version Montague), l'édition *princeps* de J. Scott dans ses *Arabian Nights Entertainments*, t. VI (1811), pp. 396-408 (« Adventures of the Cauzee, his Wife etc. »); Éd. Gauttier, *Mille et une Nuits*, t. VI (1823), pp. 406-418 (« Aventures d'un Cadi et de sa femme »); pour II (version Boulac), A.-E. Zinserling, *Der Tausend und Einen Nacht noch nicht übersetzte Mährchen, Erzählungen und Anekdoten*, t. I (1823), pp. 268-270 (« Die tugendhafte Israelitin »); G.-S. Trébutien, *Contes inédits des Mille et une Nuits*, t. III (1828), pp. 422-424 (« La Vertueuse Israélite »); pour III (version Breslau), J. Payne, *Tales from the Arabic*, t. II (1884), pp. 5-16 (« Story of the Pious Woman accused of Lewdness »).

2. Voy. pour cette version, apparentée à la version arabe Boulac, l'édition de Wilmersdorf (sans date), chap. 203, et la traduction française dans notre étude sur le *Conte de la femme chaste*, etc., pp. 97-99.

3. Voy. W. Radloff, *Proben der Volkslitteratur der Türkischen Stämme Süd-Sibiriens*, t. IV (1872), pp. 141-145 (« Das Weib als Fürst »). La version tatare est apparentée de près à la version arabe Breslau.

4. Versions Montague et Boulac.

5. Version Montague.

tatare, et que dans une autre des versions arabes [1], ainsi que dans la version tatare, la femme, arrivée au bout de ses malheurs, devient reine et reçoit comme telle les confessions de ses persécuteurs.

Le groupe des *Mille et un Jours*, qui est représenté par un conte du recueil persan intitulé *Al Farag Ba'da Alsidda* (La joie après l'affliction) [2] et un conte du célèbre recueil des *Mille et un Jours* de Pétis de la Croix [3], ainsi que, secondairement, par une « pastorale » basque [4] et un conte grec [5], se rattache, par le fait que l'héroïne devient reine, à la dernière des versions arabes [6]. Le trait particulièrement caractéristique de ce groupe de versions orientales, c'est une introduction qui précède le voyage du mari et qui tend à mettre en lumière la grande chasteté de l'héroïne. Notons aussi que le beau-frère fait introduire un faux amant dans la chambre de sa belle-sœur.

En somme, les différentes versions orientales, parmi

1. Version Breslau.

2. Voy. notre traduction dans l'ouvr. cité, pp. 99-111. (« Histoire de l'Arabe, de sa femme Ouriya et de son frère »). L'original se lit dans le ms. Londres, Brit. Mus. Or. 237, fol. 117 b. Il en existe également une traduction turque manuscrite (Londres, Brit. Mus. Add. 7883, fol. 194 a).

3. Voy. l'édition de 1729, t. V, pp. 241-295 (« Histoire de Repsima »). Outre des réimpressions et des traductions anglaises et allemandes des *Mille et un Jours*, il faut mentionner des « livres populaires » suédois sur la belle Repsima et un drame en trois actes, basé sur l'épisode du meurtre, publié à Lausanne en 1767, sans nom d'auteur (l'auteur en était Mlle Bouillé, morte en 1816 à Lausanne), sous le titre de *Repsima, essai d'une tragédie domestique*.

4. Voy. l'analyse qu'en donne J. Vinson, *Le Folk-lore du pays basque* (1883), pp. 344-345 (« La princesse de Cazmira »). Cette pastorale est probablement fondée directement sur le conte de Pétis de la Croix.

5. Voy. J.-G. von Hahn, *Griechische und Albanesische Märchen* (1864), t. I, pp. 140-148 (« Von der Frau, die Gutes thut und Undank erfährt »).

6. Version Breslau.

lesquelles il faut naturellement ranger aussi les versions juive, basque et grecque, mentionnées ci-dessus, peuvent facilement, malgré toutes leurs divergences partielles, être ramenées à une source commune orientale, qui était peut-être précisément un conte du *Soukasaptati* perdu.

Nous avons dit plus haut (p. 107) que toutes les versions occidentales, c'est-à-dire toutes celles dont nous n'avons pas parlé jusqu'ici, présentent un trait commun, l'emprisonnement du beau-frère, ce qui prouve que ces versions proviennent d'une source commune, laquelle était une version orientale quelconque. Un autre trait de moindre importance, c'est que le mari est toujours un très haut personnage, empereur ou roi. C'est avec ces deux traits supplémentaires que notre conte a été introduit en Europe, et le fait qu'on le rencontre dès le milieu du XIIe siècle, sous une forme très abrégée [1], fait supposer que son apparition en Occident ne peut guère être postérieure à la fin du XIe siècle.

La branche occidentale du *conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère* peut se diviser en deux sous-branches : d'un côté, les versions des *Gesta Romanorum* et de *Florence de Rome*, représentant probablement la tradition littéraire de la version occidentale primitive, de l'autre, les versions abrégées du *Miracle de la Vierge*, de *Crescentia* et de *Hildegarde*, produits de la tradition orale de ce même conte.

Le groupe des *Gesta Romanorum*, représenté par deux sous-groupes : d'un côté, une version latine, rédigée en Angleterre, [2] avec ses traductions moyen-

1. Dans la *Kaiserchronik*.

2. Voy. notre *ouvr. cité*, pp. 111-116. Cette version a été racontée en anglais par Fr. Douce, *Dissertation on the Gesta Romanorum* (*Illustrations of Shakspeare*, etc., 1807, t. II, pp. 416-420).

anglaises [1] et le remaniement en vers du poète Thomas Hoccleve (environ 1368-1450) [2], de l'autre, une version latine continentale [3] avec deux traductions allemandes [4], se distingue par les traits suivants de la version orientale primitive :

Le mari, qui est empereur de Rome, laisse, en partant pour la Terre Sainte, le gouvernement à sa femme. Celle-ci, obsédée des déclarations d'amour du beau-frère, le fait jeter en prison. A la nouvelle du retour de l'empereur, l'impératrice, accompagnée du beau-frère remis en liberté et d'une nombreuse suite, se rend à sa rencontre. En route, comme les personnages de la suite courent un cerf, le beau-frère veut faire violence à l'impératrice. Ne parvenant pas à ses fins, il l'abandonne dans la forêt, attachée par les cheveux à un arbre, et va raconter à son frère que l'impératrice lui a été enlevée par une troupe d'hommes armés. — Celui qui sauve l'impératrice est un grand seigneur, et c'est sa fille qu'il lui confie. — L'assassin, qui est un sénéchal au service du seigneur, place le couteau ensanglanté dans la main de l'impératrice, dormant à côté de la fille. — C'est la femme du seigneur qui accuse l'impératrice du meurtre et veut la

1. Voy. l'édition des *Gesta Romanorum* de Wynkyn de Worde (vers 1510-1515), nº 40 (le seul exemplaire connu de cette édition se trouve à St. John's College, Cambridge), et Ch. Swan, *Gesta Rom.* (1824), t. I, pp. CXIV-CXXXII, ainsi que Sir F. Madden, *The old English version of the Gesta Romanorum* (1838), pp. 251-260 (« Merelaus the Emperour »).

2. Voy. F.-J. Furnivall, *Hoccleve's Works*, t. I (1892), pp. 140-173 (« Fabula de quadam Imperatrice Romana »).

3. Voy. l'édition des *Gesta Romanorum* par H. Œsterley (1872), pp. 648-653 (« De Octaviano qui super omnia uxorem dilexit », etc.).

4. Voy., pour I, *Fabeln aus den Zeiten der Minnesinger* (1757), pp. 262-271, et H.-F. Massmann, éd. de la *Kaiserchronik*, t. III (1854), pp. 913-916 (« Von Octaviano dem chaiser » etc.); pour II, l'édition des *Gesta Romanorum* par J.-G.-Th. Grässe (1842), t. II, pp. 152-159 (« *Vom Kaiser Octavianus* »).

faire tuer. — Il n'est pas question d'argent pour le voyage de l'héroïne. — L'homme racheté, qui est un malfaiteur, devient le serviteur de l'impératrice et ne tombe pas amoureux d'elle. C'est le capitaine qui, ayant vu l'impératrice, corrompt le serviteur. L'impératrice est enlevée au moment où elle va acheter des marchandises sur le navire. — Les voyageurs, parmi lesquels ne se trouve pas le maître de l'assassin, ne se rencontrent qu'au couvent. — Le beau-frère ne confesse son crime qu'après une seconde sommation.

L'on voit que la version des *Gesta Romanorum*, à part l'emprisonnement du beau-frère et la condition sociale du mari, ne diffère de la version primitive, quant au fond du récit, que par la façon dont se venge le beau-frère, par l'attitude de l'homme racheté et par l'absence du maître de l'assassin à la scène de reconnaissance au couvent.

Par notre analyse de la chanson de *Florence de Rome*, on a déjà pu voir en quoi la rédaction représentée par les mss. *P*, *M* et *L* diffère de la version primitive de notre conte, ainsi que de la version des *Gesta Romanorum*. Mais, comme l'a montré notre classement des différentes rédactions de *Florence de Rome*, la rédaction de *PML* n'est nullement identique à la version primitive de *Florence de Rome*, telle qu'elle a dû exister dans la seconde moitié du XIIe siècle [1]. Cette version primitive du groupe de *Florence de Rome*, représentée aujourd'hui d'un côté 1° par la chanson du premier quart du XIIIe siècle que nous avons publiée dans le second tome de cet ouvrage, avec sa traduction en prose espagnole (*S*), 2° par le *Dit de Flourence de Romme*, du commencement du XIVe siècle (*D*), et 3° par la romance anglaise (*R*), de l'autre, par le remaniement français en

1. Voy. ci-dessus, p. 104.

vers alexandrins de la première moitié du XIV[e] siècle (Q), a dû différer par les traits suivants (détails superflus omis) de la version primitive orientale :

Longue introduction racontant comment le mari devient empereur de Rome. Pendant une absence du mari, occasionnée par une guerre, le beau-frère veut épouser l'héroïne, prétendant que son frère est mort. Convaincu de trahison, il est jeté dans une tour, mais, à la nouvelle du retour de l'empereur, l'impératrice le fait mettre en liberté et va à la rencontre de son mari, accompagnée du beau-frère et d'une nombreuse suite. En route, le beau-frère parvient à séparer l'impératrice de sa suite, mais, grâce à une broche magique, la vertu de l'héroïne est préservée contre les entreprises du beau-frère. Celui-ci attache alors l'impératrice à un arbre et la maltraite. C'est à ce moment qu'apparaît le sauveur, un châtelain du voisinage. — L'enfant confié aux soins de l'héroïne est une jeune fille, qui couche à côté d'elle. — L'assassin, un chevalier au service du châtelain, place le couteau ensanglanté dans la main de l'impératrice endormie. — Celle-ci va être brûlée, mais est graciée au dernier moment. Le châtelain lui rend sa mule et ses riches habits. — L'homme racheté, un malfaiteur, devient le serviteur de l'impératrice; il ne tombe pas amoureux d'elle. — Parmi les malades, qui ne se rencontrent qu'au couvent, se trouve aussi le mari. — Les criminels sont brûlés vifs.

En comparant les versions primitives des *Gesta Romanorum* et de *Florence de Rome*, on voit que leur source commune, version occidentale ancienne, n'avait altéré la version orientale primitive que pour les traits que voici :

Le mari est un empereur de Rome. L'impératrice, convaincue de la trahison du beau-frère, le fait mettre en prison. A la nouvelle du retour de l'empereur, elle va à sa rencontre,

accompagné du beau-frère, qu'elle a relâché, et d'une nombreuse suite. En route, l'héroïne et son beau-frère ayant été séparés de la suite, celui-ci veut abuser de sa belle-sœur, mais, ne parvenant pas à ses fins, il l'abandonne dans la forêt, attachée à un arbre, et va raconter à l'empereur que sa femme lui a été enlevée. — Le sauveur de la malheureuse, un grand seigneur, confie sa fille aux soins de l'inconnue. — L'assassin, chevalier au service du seigneur, place le couteau ensanglanté dans la main de l'impératrice, dormant à côté de la fille de son hôte. — L'héroïne ne reçoit pas d'argent en s'en allant. — L'homme racheté, qui est un malfaiteur, devient le serviteur de l'héroïne et ne tombe pas amoureux d'elle ; c'est par cupidité qu'il la vend au capitaine. — Les quatre criminels avec leurs compagnons ne se rencontrent qu'au couvent.

Dans les versions dont nous avons parlé jusqu'à présent il n'a pas été question d'une intervention divine directe pour sauver l'héroïne. Or, dans le groupe de versions auquel nous arrivons maintenant et que nous désignons par le nom de *miracle de la Vierge*, c'est la Vierge elle-même qui se montre à l'héroïne endormie sur un rocher au milieu de la mer et lui indique un remède contre la lèpre. Un autre trait caractéristique de ce groupe de versions, c'est qu'il n'y a jamais plus de deux criminels, le beau-frère et l'assassin, l'épisode du capitaine survivant toutefois dans un voyage en mer et aboutissant à l'exposition de l'héroïne sur le rocher. Comme dans ces versions le beau-frère accuse l'héroïne d'adultère, ce qui est un trait primitif qui ne se trouvait pas dans la source commune des *Gesta Romanorum* et de *Florence de Rome*, il est vraisemblable que le *miracle de la Vierge*, qui apparaît déjà dans un ms. du XII[e] siècle [1], remonte à une version occidentale

1. Ms. Paris, Bibl. nat., f. lat. 14463, fol. 36 r° a.

antérieure à la source commune des *Gesta Romanorum* et de *Florence de Rome*. Cette supposition est corroborée par le fait que, dans le *miracle de la Vierge*, l'enfant assassiné est, comme dans la version primitive, un garçon.

La version du *miracle de la Vierge*, telle qu'elle se rencontre dans les collections de miracles de la Vierge rédigées en latin [1], diffère par les traits que voici de la version orientale primitive :

Le mari, qui est empereur de Rome, laisse, en partant pour la Terre Sainte, l'empire et son jeune frère aux soins de sa femme. Fatiguée des poursuites du beau-frère, l'impératrice feint de vouloir céder à ses prières. Elle fait donc disposer une tour spéciale pour leurs rendez-vous, mais, aussitôt le beau-frère entré, elle l'y enferme et le tient prisonnier pendant cinq ans. A la nouvelle du retour de l'empereur, l'impératrice, pleine de joie, fait relâcher le beau-frère. Celui-ci se hâte d'aller à la rencontre de son frère, qui s'étonne de la pâleur de son visage ; il raconte que l'impératrice a voulu le séduire et que, pour se soustraire à ses

1. Voy. les rédactions données dans notre ouvrage, cité ci-dessus, pp. 116-128. Les rubriques du miracle varient ; celle du ms. Bibl. nat., f. lat. 14463 est : *De pudicitia et tolerantia cuiusdam imperatricis.* A ces rédactions se rattache également, avec certaines modifications de détail, une version publiée par M. Louis Karl (Karl Lajos) dans la revue hongroise *Ethnographia*, année 1908, à la fin d'un article intitulé *Árpádházi Szent Erzsébet és az üldözött ártatlan nö mondája* (Sainte Élisabeth, de la Maison d'Arpad, et la légende de la femme innocente persécutée). La version imprimée, qui s'arrête avec la guérison du premier lépreux, est tirée du ms. Cambridge Univ. Libr. Mm. 6. 15, fol. 149 a, et porte la rubrique : *De Ysabella imperatrice qualiter Beata Virgo Maria post multas tribulationes ei apparuit in insula.* « Ysabella », c'est probablement sainte Élisabeth de Hongrie (1207-1231), qui aura été identifiée avec notre héroïne à cause de sa piété, de sa compassion envers les lépreux et à cause des malheurs qu'elle endura après la mort de son mari, Louis de Hesse, landgrave de Thuringe.

tentatives, il s'est enfermé dans une tour. L'empereur le croit et, quand sa femme vient à sa rencontre, il la frappe au visage et donne à deux valets l'ordre de la conduire dans une forêt pour l'y décapiter. C'est au moment où les valets veulent violer leur victime qu'apparaît le sauveur, un noble seigneur. — L'assassin, qui est le jeune frère du seigneur, place le couteau ensanglanté dans la main de l'impératrice, dormant à côté du petit garçon. C'est par ses cris d'effroi, à la découverte du meurtre, que l'héroïne éveille le seigneur et sa femme. — L'épisode du débiteur racheté manque entièrement, l'impératrice étant condamnée par le seigneur à être déportée sur un navire dans un autre pays. Dans ce voyage en mer, le rôle du capitaine amoureux est rempli par des marins, qui, l'impératrice leur ayant résisté, la déposent sur un rocher au milieu de la mer. Là, la Vierge lui indique, dans un songe, une herbe qui croît sous sa tête et grâce à laquelle elle pourra guérir les lépreux. L'impératrice, réveillée, cueille de cette herbe, et peu après un navire passant dans ces parages la conduit à la terre ferme. Sortie du navire, l'impératrice guérit un lépreux et ensuite beaucoup d'autres. — Il n'est pas question de couvent. — L'assassin, devenu lépreux et ayant entendu parler des cures merveilleuses de la sainte femme, la fait appeler. — L'impératrice, ayant refusé d'épouser l'assassin guéri, qui ne la reconnaît pas, continue sa route vers Rome. Là elle est mandée auprès du frère de l'empereur, devenu également lépreux. L'impératrice le guérit en présence de son mari, du pape et du Sénat; après quoi, s'étant fait connaître, elle entre dans un couvent.

Cette version a été très répandue au moyen âge. Nous la retrouvons d'abord en *latin* dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais (mort en 1264)[1], dans

1. Lib. VII, cap. XC-XCII (dans les plus anciennes éditions, où il y a un livre de plus au commencement, c'est le huitième livre). Voy. aussi la traduction néerlandaise (*Spiegel Historiael*) de

le *Liber de septem donis* d'Étienne de Bourbon (mort vers 1261) [1], dans le *Liber de abundantia exemplorum* de Humbert de Romans (mort en 1277) [2], dans l'*Alphabetum narrationum*, longtemps attribué à tort à Étienne de Besançon (mort en 1294) [3], dans le poème intitulé *Stella maris de Miraculis Beate Marie Virginis* de Jean de Garlande (composé vers 1248) [4], dans la *Scala celi* de Johannes Junior (1re moitié du XIVe siècle)[5], dans le *Promptuarium de miraculis beate Marie Virginis* (vers 1435-1440) de Johannes Herold [6], dans les *Sermones tam quadragesimales quam de sanctis* de Gabriel Bareleta (mort probablement après 1480) [7] et dans le *Speculum exemplorum* (1re éd. de 1481) [8]. Dans tous ces

Jacob van Maerlant (éd. Vries-Verwijs, I, 340-345 : « Van der keyserinnen van Rome ») et la française (*Miroir historial*) de Jean du Vignay (XIVe siècle).

1. Voy. A. Lecoy de la Marche, *Anecdotes historiques, légendes et apologues tirés du recueil inédit d'Étienne de Bourbon* (1877), pp. 115-117.

2. Voy. l'unique édition sans date (probablement de l'année 1480) ni pagination (c'est le fol. 59 r°).

3. Voy. notre *ouvr. cité*, pp. 149-150. Sur la valeur de l'attribution de l'ouvrage à Étienne de Besançon, voy. l'article de J.-A. Herbert dans *The Library*, 1905, janv. : *The Authorship of the « Alphabetum Narrationum »*. Il existe aussi des traductions anglaise (*Early English Text Society*, Orig. Series 126 et 127 [1904-1905], pp. 447-450 [n° 672]) et catalane (*Recull de eximplis* etc., Barcelone, t. II [1888?], pp. 201-206) de la version de l'*Alphabetum narrationum*.

4. Voy. notre *ouvr. cité*, pp. 150-151.

5. Voy. sous *Castitas*, n° 6.

6. Premier miracle. Dans la réimpression de Bonaventura Elers, intitulée *Discipulus redivivus* (1728), c'est le n° 635.

7. Placée parmi les *Sermones quadragesimales* « in secundo Sabbato quadragesime » sous la rubrique générale : « Quod Maria est aduocata nostra ».

8. Troisième exemple de la « distinctio quarta ». Voy. aussi la refonte du *Spec. exempl.* par Johannes Major (mort en 1608), intitulée *Magnum Speculum Exemplorum*.

ouvrages notre version du *miracle de la Vierge* apparaît avec très peu de variations.

Parmi les versions en *langues modernes*, au contraire, il y en a plusieurs où le récit a subi des altérations remarquables.

En *français* le *miracle de la Vierge* se rencontre à peu près intact dans les *Miracles de Notre-Dame* de Gautier de Coinci (composés vers 1218-1222) [1], dans quelques collections de miracles anonymes, conservées dans des manuscrits des XIIIe-XVe siècles [2], et dans les *Miracles de Nostre Dame* de Jean Miélot (milieu du XVe siècle) [3]. Une version abrégée, où l'épisode du meurtre manque et l'impératrice est déposée sur le rocher par l'ordre de l'empereur, est donnée par la *Vie des Pères* (milieu du XIIIe siècle) [4], et sur cette version est fondée un « mystère » français de la fin du XIVe ou du commencement du XVe siècle [5], ainsi qu'un roman insipide de Mlle Laroche Guilhen (morte en 1710) [6].

En *italien*, notre miracle se lit sous sa forme primitive dans les *Miracoli della gloriosa Vergine Maria nostra Signora* de Silvano Razzi (XVIe siècle) [7] et, avec

1. Voy M. Méon, *Nouveau recueil de fabliaux et contes inédits*, t. II (1823), pp. 1-128. Une traduction espagnole en prose du XIVe siècle a été publiée par A. Mussafia dans les *Sitzungsberichte der philos.-hist. Classe der kais. Akad. der Wissenschaften* (Vienne), t. LIII (année 1866), pp. 508-562.

2. Voy. notre *ouvr. cité*, pp. 129-149.

3. N° XXIX (éd. G.-F. Warner, 1885).

4. Voy. notre *ouvr. cité*, pp. 151-161. Cette version a été racontée en prose par P.-J.-B. Le Grand dans ses *Fabliaux ou Contes du XIIe et du XIIIe siècle*, t. V (éd. de 1781), pp. 164-169.

5. Voy. Monmerqué-Michel, *Théâtre Français au Moyen Age* (1839), pp. 365-416; Paris-Robert, *Miracles de Nostre Dame par personnages* (1879), t. IV, pp. 237-313.

6. *Adeleide Reyne de Hongrie* (*Dernières Œuvres, contenant plusieurs Histoires galantes*, Amsterdam 1708, pp. 66-102).

7. Livre II, miracle 1er

des altérations en somme peu importantes, dans des rédactions en « ottava rima » de Felice Passero [1] et de Giovanni Briccio (mort en 1646) [2]. Par contre, une version en prose où l'héroïne porte le nom de *Guglielma* (XIVe siècle) a supprimé l'emprisonnement dans la tour et les tentatives amoureuses des marins, mais a, d'autre part, ajouté une introduction étrangère au thème primitif du miracle [3]. Sur cette version se fonde un drame sacré d'Antonia Pulci (fin du XVe siècle), où l'épisode du meurtre manque [4]. Ajoutons encore que le miracle latin doit être la source d'un conte abruzzien, où l'épisode du meurtre a été supprimé et où une fée a pris la place de la Vierge [5], ainsi que d'une version vénitienne en « ottava rima » fort altérée, du XVe ou du XVIe siècle, qui n'est que le remaniement d'un roman français perdu [6], et d'un conte populaire encore plus

1. *L'Urania overo La Costante Donna* (Naples 1616).

2. *La historia di Flavia Imperatrice* (nombreuses éditions à partir de 1624). Il y en a une dramatisation de Francesco Beverini : *La Flavia Imperatrice* (Palerme 1669), et peut-être une autre de Carlo Musarra : *Santa Flavia* (Venise 1652), signalée par Allacci (*Dramm.*, éd. de 1755, col. 361, 4).

3. Voy. *Scelta di curiosità letterarie inedite o rare dal secolo XIII al XVII in Appendice alla Collezione di Opere inedite o rare*, n° 159, pp. 1-67, et l'analyse donnée par Michele Caffi, *Dell'Abbazia di Chiaravalle in Lombardia* (1842), pp. 110-111. Il est probable que l'*Historia della Serenissima Regina di Polonia* (XVIe siècle), signalée par Gamba, *Delle novelle italiane in prosa Bibliografia* (2e éd., 1835, p. 143), est une variante de cette même version de *Guglielma*.

4. Voy. Al. d'Ancona, *Sacre Rappresentazioni*, t. III (1872), pp. 208-234. Il existe des reproductions postérieures et un remaniement en prose (« L'Innocenza svelata in Santa Guglielma », Venise 1720) du drame sacré d'Antonia Pulci.

5. Voy. A. de Nino, *Usi e costumi abruzzesi*, t. III (1883), pp. 153-156 (« Favola gentile »).

6. Voy. *Sitzungsber. der philos.-hist. Classe der Kais. Akad. der Wiss.* (Vienne), t. LI (année 1865), pp. 589-692 (« Del ducha d'Angiò et de Costanza so mojer »).

altéré où les deux premiers épisodes, celui du beau-frère et celui de l'assassin, ont été combinés de telle façon que c'est le beau-frère qui tue l'enfant de l'héroïne [1].

Dans la *Péninsule ibérique* une traduction galicienne perdue de la version de Gautier de Coinci [2] a probablement servi de base à l'une des *Cántigas de Santa Maria* d'Alphonse X, le Sage [3], et il est possible que la même version galicienne ait aussi fourni le sujet d'une romance portugaise de Balthasar Dias (xvi[e] siècle), laquelle, pour le fond du récit, diffère assez peu du miracle latin [4]. En espagnol, le miracle latin survit, en outre, dans deux versions indépendantes l'une de l'autre et assez altérées : celle de Juan Timoneda (xvi[e] siècle), contenue dans son *Patrañuelo* [5], qui a, entre autres, ceci de curieux que la trouvaille de l'herbe miraculeuse est expliquée d'une manière naturelle, sans l'intervention de la Vierge, et celle de Juan Miguèl del Fuego (xviii[e] siècle) [6], qui a omis l'épisode du meurtre et introduit un lion protecteur.

En *allemand*, notre miracle se rencontre sous une forme intacte dans le livre religieux intitulé *Der Seelen Trost*, de la fin du xiv[e] ou du commencement du xv[e] siècle, dont la rédaction primitive était probablement bas-allemande [7], et dont il existe aussi des rédac-

1. Voy. *Scelta di curiosità letterarie inedite o rare dal secolo XIII al XIX*, t. I (1861), pp. 31-79.

2. Cette version galicienne a été la source immédiate de la version espagnole mentionnée ci-dessus, p. 120, note 1.

3. Voy. l'éd. de l'Académie Royale d'Espagne, t. II (1889), pp. 7-12.

4. Voy. Th. Braga, *Floresta de varios Romances* (1869), pp. 104-149 (« Historia da Imperatriz Porcina »).

5. Patraña 21 (voy. B.-C. Aribau, *Biblioteca de autores españoles*, t. III [1849], pp. 162-164).

6. Voy. B.-C Aribau, *Biblioteca de autores españoles*, t. XVI (1851), pp. 260-264 (« La peregrina dotora »).

7. Éd. de 1474 (Cologne), fol. 85 v°.

tions en haut-allemand, en hollandais, en danois et en suédois. Une « comédie » de Hans Sachs, de l'année 1551[1], est aussi assez voisine du miracle latin, ainsi qu'un poème de Hans Rosenblüt (milieu du xve siècle)[2], qui présente ceci de curieux que l'empereur y porte le même nom, *Octavianus*, que dans la version continentale des *Gesta Romanorum*. Sur la version de Rosenblüt se fonde un poème strophique du Meistersänger Albrecht Baumholtz (xvie siècle)[3]. Enfin, le célèbre écrivain religieux Martinus von Cochem (mort en 1712) raconte le miracle, d'après Vincent de Beauvais, dans son *Auszerlesenes History-Buch*[4].

Si nous ajoutons que notre miracle se retrouve dans des recueils de miracles *hollandais*[5] et *islandais*[6], nous aurons indiqué toutes les versions importantes de cette branche du *conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère.*

Nous avons dit plus haut (p. 112) qu'une version de notre conte se rencontre déjà dans la *Kaiserchronik*, qui date du milieu du xiie siècle. En effet, c'est la version de *Crescentia*, qui n'est, selon toute probabilité,

1. Voy. l'éd. de A. Keller, t. VIII (1874), pp. 131-160 (« Die unschuldig keyserin von Rom »).

2. Voy. A. Keller, *Fastnachtspiele aus dem fünfzehnten Jahrhundert*, t. III (1853), pp. 1139-1149 (« Ein liepleich history von groszer schone, gedult und kuscheit einer edeln keyseryn »). Une traduction bas-allemande de la version de Rosenblüt a été imprimée à Magdebourg en 1500 (voy. G. Milchsack dans *Arch. f. Litteraturgesch.*, XI, 169).

3. Voy. notre *ouvr. cité*, pp. 161-169 (« Die keiserin von Rom »).

4. Voy. t. I (éd. de 1687), pp. 213-223 (« Wie die Mutter Gottes einer Keyserin in ihren grossen Noethen zu Hülff kommen »).

5. Voy. *Die miraculen van onse lieue vrouwe*, ouvrage imprimé à Leyde en 1503, fol. p II r^o.

6. Voy. C.-R. Unger, *Mariu Saga* (1871), pp. 421-438 et 1104-1116.

qu'une variante du *miracle de la Vierge* qu'on a fait entrer dans le célèbre recueil de contes pseudo-historiques sur les empereurs romains [1]. Cette version, dont le nom a souvent servi à désigner notre conte en général, diffère par les traits suivants du *miracle de la Vierge* :

Introduction dans laquelle il est raconté comment deux jeunes princes jumeaux, du nom de Dietrich, aspirent à la main de Crescentia, fille d'un roi d'Afrique, et comment celle-ci choisit celui qui était laid, lequel, par ce mariage, devient empereur de Rome. L'empereur part pour une guerre et laisse sa femme sous la garde du frère. Par suite de l'accusation du beau-frère, Crescentia est jetée dans le Tibre, d'où elle est sauvée par un pêcheur. Elle vient ensuite dans la maison d'un duc, dont le sénéchal remplit le rôle de l'assassin. — L'enfant tué est placé entre les bras de Crescentia endormie. — Celle-ci est jetée pour la seconde fois dans le Tibre, d'où la retire cette fois saint Pierre, qui lui confère aussi la faculté de guérir tous ceux qui confessent publiquement leurs fautes (L'épisode du voyage en mer fait donc défaut). — Crescentia se rend d'abord chez le duc, qu'elle guérit de la lèpre, ainsi que le sénéchal. Celui-ci ayant été jeté dans le Tibre en punition de son crime, Crescentia va à Rome, accompagnée du duc. Là, elle guérit son mari et le beau-frère, également atteints de la lèpre. Elle est reconnue à une marque qu'elle a sur le corps. Après avoir vécu ensemble quelque temps, l'empereur et l'impératrice abandonnent l'empire au beau-frère et entrent au couvent.

Outre des remaniements en prose de la *Kaiserchro-*

1. Voy. l'édition de Edw. Schröder (1892), pp. 289-314 (vers 11352-12812). Une reconstruction strophique en dialecte bas-rhénan de cette partie de la *Kaiserchronik* a été tentée par O. Schade, *Crescentia. Ein niderrheinisches Gedicht aus dem zwölften Jahrhundert* (1853), pp. 69-110.

nik[1], la version de *Crescentia* se retrouve dans des manuscrits du XIVe siècle[2] sous la forme d'une chanson à part, qui est peut-être un extrait de la *Kaiserchronik*. En outre, elle est donnée par deux livres populaires[3], dans lesquels c'est ou bien un ange ou bien la sainte Vierge elle-même qui remplit le rôle de saint Pierre, ainsi que par un poème de l'Autrichien Heinrich der Teichner (2e moitié du XIVe siècle)[4].

Jusqu'à présent nous n'avons vu notre conte rattaché qu'à des personnages fictifs ou vaguement définis. Il nous reste maintenant à parler d'un groupe de versions où l'héroïne est une personne historique, Hildegarde, deuxième (ou troisième) femme de Charlemagne. Ce fut fort probablement un certain maître d'école de Kempten en Bavière, Johannes Birck, qui, en 1484 ou 1485, introduisit dans une chronique sur l'abbaye de Kempten une variante de son invention du *miracle de la Vierge*, où il attribua le rôle de l'héroïne à la patronne de l'abbaye, la reine Hildegarde. Cette version *Hildegarde*[5], qui, il va sans dire, manque de toute base historique, diffère par les traits suivants du miracle latin :

1. Voy. A. v. Daniels, *Land- und Lehenrechtbuch*, t. I, fasc. V (1860), pp. CL-CLI; *Mon. Germ. hist.*, *Deutsche Chroniken*, t. II (1877), pp. 139-143; Haupt-Hoffmann, *Altdeutsche Blätter*, t. I (1836), pp. 300-308.

2. Voy. Mailáth-Köffinger, *Koloczaer Codex altdeutscher Gedichte* (1817), pp. 245-274; F.-H. von der Hagen, *Gesammtabenteuer*, t. I (1850), pp. 135-164.

3. Voy. O.-F.-H. Schönhuth, *Historie von der geduldigen Königin Crescentia* (Reutlingen, s. d.), et *Ein schone unnd wahrwafftige hystori von einer Kayserin zu Rom, genandt Crescentia* (Landshut, s. d.).

4. Voy. notre *ouvr. cité*, pp. 169-172.

5. Voy. K. Reiser, *Sagen, Gebräuche & Sprichwörter des Allgäus*, t. I (1897), pp. 442-448 (« Hildegard und Taland »).

Charlemagne, partant en 765 pour une guerre contre les infidèles, confie Hildegarde et ses enfants à son jeune frère consanguin, Taland [1]. Celui-ci construit un palais qui a trois portes, l'une derrière l'autre, pour les rendez-vous. — A Charlemagne Taland raconte qu'Hildegarde l'avait enfermé. Charlemagne ordonne à ses valets de noyer sa femme, mais elle échappe à la mort, ayant promis à la Sainte Vierge de bâtir un couvent, et parvient à une maison princière, où elle est bien traitée. Un jour qu'elle se tenait à une fenêtre du château, elle est découverte par Taland et Charlemagne, qui passaient près de là. Charlemagne ordonne cette fois à ses valets de la conduire dans une forêt et de lui arracher les yeux. — Le sauveur, certain chevalier de Freydenberg [2], au service de la sœur d'Hildegarde, Adelinde, laisse les valets, qui n'ont pas voulu violer leur victime, prendre les yeux de son chien pour les remettre à Charlemagne en signe de leur obéissance. — Les épisodes du meurtre et du voyage en mer manquent entièrement. — En compagnie d'une demoiselle, nommée Rosina de Bodmann [2], Hildegarde s'expatrie et se met à étudier les qualités curatives des plantes et des pierres précieuses, de sorte qu'elle arrive à guérir toutes espèces de maladies, surtout la cécité. Sa réputation devient si grande qu'elle est appelée par le pape Léon à Rome, où elle continue, inconnue, d'exercer son métier de médecin. — Devenu lépreux et aveugle, Taland se rend à Rome avec son frère pour consulter la célèbre femme. Arrivé à la maison d'Hildegarde, il reçoit, par la demoiselle amie, l'ordre d'aller d'abord se confesser. Comme il tait son crime envers Hildegarde, il est renvoyé se confesser. — Étonnés de la guérison de Taland, le pape et Charlemagne veulent savoir qui elle est. Elle apparait à l'église Saint-Pierre et se fait connaitre, après quoi Taland est exilé.

1. Personnage apocryphe.

2. Nom introduit pour rehausser l'éclat d'une famille souabe connue.

Pour tenir sa promesse, Hildegarde fait bâtir le couvent de Kempten et le dote de riches domaines.

Le récit mensonger de Birck fut cru et adopté par un historiographe du XVIe siècle, Caspar Brusch, qui l'inséra dans son ouvrage intitulé *Monasteriorum praecipuorum ac maxime illustrium Chronologia* (1551) [1], d'où il passa ensuite dans un grand nombre d'ouvrages des XVIe et XVIIe siècles [2], toutefois le plus souvent à titre de tradition douteuse ou fabuleuse. Même un historien de la première moitié du XIXe siècle, J.-B. Haggenmüller, raconte encore notre légende [3].

Mais la version d'*Hildegarde* ne se rencontre pas seulement dans des ouvrages d'histoire, où les auteurs tâchent plus ou moins sérieusement de ne raconter que des faits authentiques; nous la retrouvons aussi dans des ouvrages d'un caractère moins sérieux, des recueils d'anecdotes et d'histoires édifiantes. Ainsi, elle se trouve, en somme intacte, dans les ouvrages anecdotiques de H.-W. Kirchhof (1563) [4], de G. Stengel (mort en 1651) [5], de F. Hüber (1670) [6], de A.-W. Ertl (1685) [7], de E.-W. Happel (1690) [8], de M. von Cochem (mort en

1. Voy. l'éd. de 1682, pp. 93-97.

2. Martin Crusius, dans ses *Annales Suevici* (1595), pp. 316-318, paraît avoir utilisé aussi la chronique de Birck.

3. Voy. sa *Geschichte der Stadt und der gefürsteten Grafschaft Kempten*, t. I (1840), pp. 20-21.

4. *Wend-Unmuth*, éd. Œsterley (1869), t. II, pp. 47-52 (livre II, n° 23).

5. *Opus de Iudiciis Divinis*, pars tertia, cap. XLIX, n° IX, dont il existe une traduction allemande de 1712.

6. *Vnsterbliche Gedächtnvs Der vortrefflichen Geschichten* etc., pp. 184-194 (livre II, partie II).

7. *Relationes curiosae Bavaricae*, pp. 103-106 (rel. cur. 63 : « Siegprangende Unschuld Hildegardis »).

8. *Grösseste Denkwürdigkeiten der Welt*, t. V, 1re partie, pp. 161-162.

1712)[1], de Abraham à Sancta Clara (mort en 1709)[2] et du pseudonyme Jasander (1720)[3]. Et le célèbre philologue et poète Nicodemus Frischlin en fit, en 1578, une « comédie » latine en cinq actes, *Hildegardis magna*[4].

Il reste à mentionner les pérégrinations de notre légende comme conte populaire. Sous cette forme elle présente deux versions principales, dont l'une est apparentée de très près à la version de Birck. La source de ces versions populaires est sans doute quelque sermon de prédicateur, où la légende, empruntée à l'un des ouvrages historiques mentionnés ci-dessus, aura été intercalée comme « exemple » instructif. Le fait que la plupart de ces contes populaires sont des contes *rhénans* prouve que ce n'est pas la version *locale* de Birck qui en est la source directe.

Celle des deux versions du conte populaire qui est le moins éloigné de la version primitive a dû exister au moins dès le milieu du XVIIe siècle, car elle se rencontre en Suède comme « livre populaire » à partir de 1689[5]. En Allemagne, elle n'apparaît que dans les recueils de contes populaires publiés au commencement du XIXe siècle par A.-W. Schreiber (1816)[6], N. Vogt

1. *Auserlesenes.... History-Buch*, éd. de 1732, pp. 931-949 (VI, 73). Dans la première édition, de 1687-1692, cette version manque, mais à sa place on y voit figurer une version du *miracle de la Vierge* (voy. ci-dessus p. 123, note 4).

2. *Abrahamische Lauber-Hütt*, publication posthume (1721-1723), t. II, pp. 100-102 (VIII, 4).

3. *Der.... Teutsche Historien-Schreiber*, n° 39.

4. Voy. *Oper. poet. pars scenica* (1604), pp. 149-226. La « comédie » a été traduite en allemand par Jacob Frischlin, frère de l'auteur.

5. Voy. P.-O. Bäckström, *Svenska Folkböcker*, t. I (1845), pp. 266-268.

6. *Handbuch für Reisende am Rhein von Schafhausen bis Holland*, pp. 475-478 (n° XI).

(1817)[1] et les frères Grimm (1818)[2]. Sur cette version se fondent les romances ou ballades de Fr. Laun (1818)[3], K. Geib (1828)[4] et G. Pfarrius (1838)[5], dont la dernière a omis la seconde condamnation d'Hildegarde.

A côté de cette version du conte populaire il y a une autre où l'épisode de la première condamnation manque et où les bourreaux sont mis en fuite par l'amie de la reine, qui, cachée dans un arbre, les effraie en les menaçant de la colère de Dieu. Cette version secondaire apparaît pour la première fois en 1837 dans les *Rheinlands Sagen, Geschichten und Legenden* de A. Reumont[6] et transmigre aussi en Suède[7]. Sous une forme quelque peu changée elle se retrouve encore dans l'œuvre de P.-J. Kiefer (1845)[8].

Ayant ainsi passé en revue les différentes versions que nous connaissons, nous représenterons graphiquement de la façon que voici le classement des cinq branches principales du *conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère* :

1. *Rheinische Geschichten und Sagen*, t. I, pp. 215-217.
2. *Deutsche Sagen*, t. II, pp. 102-104 (n° 437).
3. Voy. Chr. Kuffner, *Hesperidenhain der Romantik*, t. I, p. 176 ss.
4. *Die Volkssagen des Rheinlandes*, t. I, pp. 51-59. Geib donna plus tard (en 1836) ce même conte en prose, avec beaucoup d'amplifications de détail, dans son ouvrage intitulé *Die Sagen und Geschichten des Rheinlandes*, pp. 297-306.
5. *Das Nahethal in Liedern*, 2e éd. (1852), pp. 122-149.
6. Pp. 259-271.
7. Voy. *Folk-Sagor för Gamla och Unga*, t. II (1843), pp. 69-75.
8. *Die Sagen des Rheinlandes*, pp. 210-218. Il existe de cet ouvrage des traductions françaises et anglaises.

[Original indien]

Versions orientales
Gesta Romanorum
Florence de Rome
Miracle de la Vierge
Crescentia
Hildegarde





APPENDICE

(Ms. Bibl. nat., f. fr. 24384, fol. 202 r° — 248 v°).

ROMAN DE FLORENCE DE ROME

Signeur, or faittes pais pour Dieu le tout poissant,
Que Jhesus, qui nasqui pour nous en Bethleant,
Vous voeille au Jugement faire a l'ame gharant !
Je vous diray tel chose, par le mien enssiant,
Dont li vier seront noble et li fait avenant
Et le mattere vraie; on le troeve lisant. *fol. 202 v°*
Il est vray qu'en la Bible vont li aucun trouvant
Que, quant Dieus fist Adam et Evain ensiant,
D'iaus deus yssirent puis o siecle li enffant
Dont trestout sont yssut, li petit et li grant,
Christiien et Juis, li Thurcq et li Perssant.
Mais on voit, quant on a un proixme mal prouvant,
Que chil de boin estat si le vont renoyant.

7 lisant v tr. — 9 plus o.

Mie ne sont no frere li felon mescreant,
Quoy que d'une lignie viennent en descendant,
D'Adam et de se fenme, dont j'ay parlet devant.
De ces deus furent troi, dont par mal ensciant
Ochist l'un frere l'autre; che fu pité moult grant.
Caÿns ochist Abel, que Dieus tint a amand;
De Caÿm sont yssut li fiel et li tirant.
Et de deus aultres frerez je vous yray disant,
Dont li uns fu trés faux, dont je diray avant,
Car son frere traÿ et ala mal cachant
Et se mouillier ossi au gent corps avenant,
Qui estoit la plus bielle de che siecle vivant;
Car je croy c'oncques Dieus n'ala telle estorant,
Se che ne fust sa mere, Marie au corps vaillant.
Or est ainssi que chelle dont je vous voy parlant
Fu tant bielle et jolie et de tel avenant
Que Paris ou Elainne et l'amie Tristant
Ne Judith ne Fezonne, qui de biauté ot tant,
Ne furent de biauté a cestuy affreant;
Et, se nature en lui ordonna biel samblant,
Dieus y mist le bonté et si vray enssiant
Que che fu li plus sage en clergie aprendant
Qui oncques fust au monde — che va on tiesmoingnant —,
Si que sens et biauté et bonté enssuiwant
Furent dou tout en luy si bien moutepliant
Que miracles fist Dieus pour lui en son vivant,
Enssi que vous oréz, se m'aléz escouttant.
Or entendéz a moy, se feréz que sachant,
Quar d'entendre le bien amendent li aucquant.

II Signeur, chelle puchielle sage et bien doctrinee
Fu Flourenche de Ronme par son non appiellee,
Et au ber Esmeré fu la dame espouzee,

21 Et des — 31 orent t. — 40 me alez — 43 che puchielle.

Le milleur chevalier qui rengna en l'anee.
Mais il avoit un frere (sa vie soit dampnee!),
Millez fu appiellèz, c'est veritèz prouvee ;
Pis valy que Caÿns de fait et de penssee,
Car son frere traÿ par male destinee.
Huy mais vous en sera vraie canchon cantee,
Qui doit yestre des boins oÿe et escouttee :
Ch'est d'armes et d'amours, d'assault et de meslee *fol. 203 r°*
Et de mainte adventure et de pitté moustree.
Quant a Ronme nasqui la bielle flour paree,
Maint signe y a paru a ycelle journee,
Car on vit sans plouvoir et queÿr le nuee
Et le solleil cambgier, dont la gent esgharee
Fu fourment a ce jour : moult en fu effraee.
Pour cheste varianche fu grande le huee,
Car le mere en moru, quant en fu delivree,
Dont Ostes l'empererez ot moult le chiere yree.
Son consseil fist mander par toutte le comtree ;
Sus ou palais maiour fu grande l'assamblee :
La ot maint sinatour de haulte renonmee
Et maint clercq sciencheux de scienche fondee.
Adont li empererez parla sans demoree :
« Signeur », dist l'empererez, « j'ay mout le chiere yree
Que me fame moru, quant me fille fu nee,
Et des signez ossi qui firent la journee
Enssi tous esbahis ; par la Vierge loee,
Onques telle merveille ne fu mais regardee. »

III Ostes li empererez de Ronme le maiour
Fu devant son consseil en doutte et en paour,
En demandant consseil a maint francq sinatour
Pour les singnes oribles qui avinrent au jour

46 La — 47 fr. que sa — 49 Puis — 50 mal — 56 *Le premier a manque* — 62 li e. — 68 li e. — 70 fist a la — 71 Et e. — 72 telles merueilles — 73 emperez.

Que sa fille nasqui, qui fresce ot le coullour.
Par deviers l'empereur disoient li pluisour
Que par ceste naissanche avenroit tel dolour
Que toutte Ronmenie en avenroit tristour.
Et disoient aucun au riche empereour
Que sa fille fesist mettre en aucun destour,
A le fin c'on fezist cestuy sort menteour,
U le fesist morir en cambre u en tour.
Et quant li roys oÿ recorder telle errour
Et voit les clers trestous estre en telle freour,
Adont ne scet que faire, si mua sa coullour;
A soy meïsmes dist : « Vechi grande hidour,
Se je fay mon enffant morir a deshonnour!
Or diron li aucun, par Dieu le creatour,
Qu'il n'aroit point en moy coer, valour ne vighour
D'attendre aucun debat, aventure ou estour.
Par le foy que je doy a Dieu le creatour,
Ja enviers men enffant, qui tant a de valour,
N'en feray tel estat ne si folle labour,
Ains le feray nourir a joie et a baudour;
En la gharde le meth de Dieu le sauveour. »
Pour sa mouillier ploura li rois Ostez maint jour;
Sa fille fist warder en joie et en baudour.
fol. 203 v° Et plus croissoit li enffez, plus croissoit sa valour
En bonté, en biauté, en sens et en cremour.
De se biauté avoient mierveillez li pluisour,
Dont li plus sciencheus disoient a leur tour :
« Aÿ! biautéz », font il, « pour quoy prens ton sejour
En Flourenche, no dame, fille l'empereour?
Car elle coustera a mant francq poingneour. »
Tous li plus sagez clercq vivoient en cremour.

IV Tant fu Flourenche bielle et de corps et de vis

77 fill — 84 V on le — 86 frerour — 91 Qui — 98 mainte — 108 *Le second* et *manque*.

C'on ne trouvast si bielle en soissante paÿs;
Quant ses perez le voit, s'en fu tous resjoÿs.
Doctriner le faisoit de sagez clercs soubtils;
De la haulte scienche et des divins escrips
Aprendoit si tresbien, pour chiertain le devis,
Que dou cours des estoillez estoit son corps apris.
Sage estoit en tous cas, et en fais et en dis;
Bien savoit arghuer a tous les plus hardis.
Moult l'ama ses parins, li pappez signouris;
Pappes Simon ot non, che nous dist li Escrips.
Quant l'enffant baptisa, qui tant ot cler le vis,
Unne moult riche piere li donna par advis;
N'avoit piere si dingne jusqu'au port as Juis,
Car dame qui le porte, qui sur son corps l'a mis,
Ja par honme vivant n'ert ses corps amenris
Ne par venin ossi ennierbéz ne perilz.
Puis li fu moult tresbonne le piere dont je dis,
Enssi que vous oréz, mais que je soie oÿs.
Huy mais oréz canchon, qui est de pitteux dis,
De la bielle Flourenche, qui fu de hault avis.
Moult fu li corps de li et améz et siervis;
Audeghons, se maistresse, ne le fist point envis.

V Mult fu celle puchelle de scienche garnie,
Car elle aprist le cours de vraie astronomie
Et le haulte scienche de la droitte surgie.
De medechine fu en scienche adrechie,
Car je croy qu'il ne fust de nulle maladie
Dont moult bien ne seuist garandir le maistrie;
Les hierbes et les pieres ou la viertu s'alie
Congnissoit la puchielle par chiertainne estudie.
Il n'y avoit chité en toutte Ronmenie
Ne ville ne chastiel jusques en Anghorie

121 jusque au p. a — 128 h. amis — 132 astrononie — 135 qui ne.

Que nouvielles ne fust en cascune partie
De la haulte scienche ou elle estoit nourie
Et de sa grant biauté, qui luist et reflambie.
A treze ans fu si bielle, si douche et agenssie,
Parfaitte en tous estas, sage, bielle nourie
N'est homs, se il le voit, qui n'ait le chiere lie;
Et dist li uns a l'autre : « Douche Vierge Marie,
Ou sera pris li homs en ceste mortel vie
fol. 204 r° Qui aviengne a l'onneur et a le signourie
De Florenche, no dame, qui tant est adrechie ? »
Ostez li empereres souvent s'i esbanie,
Le hault Dieu de lassus en aoure et grascie :
« Aÿ! fille », dist il, « Jhesus te benaÿe,
Que j'en doy Dieu loer qu'en bien te mouteplie ! »

VI Ostez li empererez fist fourment a loer.
Liés estoit de sa fille, qui le viaire ot cler,
Du sens dont il veoit le sien corps doctriner
Et de la grant biauté ou il le voit former,
Car en bonnes coustumez le volt si ghouvrener
Que n'est nuls homs vivans qui y sache amender.
Or s'avise li rois cui li polra donner;
Pour l'amour de sa fille fait tournois estorer,
Festez et ronde table en maint paÿs criier
Et ces lanches brizier, chevaliers behourder,
Comtes, ducs et barons venir et assambler;
Pour veÿr les hardis, pour les preux aviser
Moult y viennent baron et comte et ducq et per.
Encor n'est point venus li jours de l'assener
Ne cheux qui le volra avoir et espouzer,
Mais par tans le volra veÿr et esgarder.
Car en Hongrie estoient doy hardi bacheler;

142 elle *manque* — 145 bielle et n.— 146 honme — 148 mortelle — 156 Lieus — 158 grande — 164 cheualier — 168 Encore.

Fil estoient le roy, che sachiés sans doubter,
Phelippre de Hongrie, le gentil et le ber.
Moult ama ses enffans dont vous m'oéz compter,
Mais li mors, qui tout fait partir et desevrer,
Fist le boin roy Phelippre dou siecle definer.
Or remest la roÿnne, qui le viaire ot cler,
Qui asséz tos apriès s'ala remarier
A un prinche felon, qui moult fist a doubter,
Qui maint jour se pena des enffans afoler
Et de faire morir, ochire et craventer;
Et pour chela ne polrent en leur lieu demorer
Dont hoir devoient yestre de droit et possesser,
Car chieus estoit si grans qui les voloit thuer.
De son acort estoient et li comte et li per,
Et la roÿnne ossi ne li volt riens veer;
Car vous avéz souvent oÿ dire et compter
Qu'enfez qui parastre a, on le scet bien o cler,
Qu'il poet moult bien se mere se marastre nonmer;
Enssi avient il bien, on le voit averer.
Ainssi fu il de chiaus dont vous m'oéz parler :
Il trouverent par tout si dur et si amer
Qu'en la fin les couvint d'Ongrie desevrer
Et laissier le paÿs et ailleurs cheminer,
En grant desirement d'aventure trouver.
Mais a loy de gharchon ne volrent point aler,
Mais bien et noblement con riche bacheler. *fol. 204 v°*
De ces deus enffans chi je vous lairay ester,
Mais, quant il sera point, bien saray retourner.
De Gharsille diray de Gresse oultre le mer
Pour mieux yceste ystoire et tous vrais recorder;
Car il avoit oÿ de Flourenche parler,
Son sens et sa valour ot oÿ recorder,
Si l'avoit fait Amours si fort enamourer

186 voloit — 189 Qui — 193 de hongrie — 195 desirant — 197 n. ne volrent point aler.

Que par jour ne par nuit il ne pooit durer.
Mais folie le fait a si bielle pensser,
Car c'estoit le plus lais c'on puist regarder.
Chieus Sire le confonde qui tout a a sauver !
Puis fist pour la puchielle mainte ville ghaster,
Maint chevalier morir, maint saudoiier finer,
Ainssi que je diray, s'on me voelt escoutter.

VII Signeur, chieux rois Garssillez dont je fay mention
Estoit uns rois poissans qui avoit grant renon ;
Viellès estoit li rois, tous blans sont si grenon,
Li oeil li sont ou chief plus rougez que carbon.
Ung jour estoit li rois sur son destrier gascon,
S'estoit aléz voler et o luy si baron.
Li rois s'i rewarda, s'a veü un Griffon,
Moult riche marcheant, car d'avoir ot foison ;
Arivéz fu au port, o lui si compaignon.
Li rois tourna viers lui son destrier araghon
Et puis le salua clerement a hault ton,
Et, quant cheux l'a veü, soy mist a genouillon,
Et li rois li escrie : « Dont vient li compaignon ? »
Et dist li marcheans : « N'en feray chelison :
Je viench de Ronmenie, dou paÿs environ.
— Amis », che dist li rois qui Gharssille ot a non,
« As tu esté a Ronme, c'on dist em Pré Noiron ?
Dy moi se t'as veü le corps et le fachon
De Flourenche, la fille a l'empereur Otton. »
Et dist li marcheans : « J'ay veü son menton.
L'autre jour y ot fieste et noble establison ;
Bien cincq cens chevaliers a doré esporon
Y ot a ce tournoy dont je fay mention ;
Comtez, dus et princhiers y avoit a bandon.

217 aler v. — 219 marchant ; frison — 226 et dou — 227 li *manque* ; gharssillez — 231 marchans — 233 dorez — 235 habandon.

La endroit vich Florenche (qui ait beneÿchon !),
La plus bielle puchielle qui soit en nul royon.
Elle a le char plus blanche que laine ne coton
Et ossi coullouree que roze de buisson,
Et s'a les yeux plus vairs que chil de nul faucon
Et les cheviaux plus ghaunes que penne de paon,
S'a le bouche petitte, s'a fourchelu menton,
Le corps droit et bien fait, deliéz sourchils en son,
Le nefz bien entailliet et de bielle fachon,
Mamelettes durettez et poingnans par raison. *fol. 205 r°*
Oncques en nulles tieres n'en nulle region
De cha mer ne de la jusques Capharnaon
Ne fu plus bielle chose, et bien en a le non ;
Et avoecq de bonté, de qui elle a le don,
A elle dous parlers sans nulle mesproison.
Oncques n'en fu si sage depuis tamps Salemon,
N'onques Dieus n'estora boine condition
Dont elle n'ait se part, c'est le conclusion.
Li Dieuesse d'amours, qui porte le pardon
Pour donner a tous coers tel consolation
C'on n'en polroit trouver le fin ne le coron
. . . . »
Oille le roy Gharssille, si taint conme carbon ;
La li lancha Amours o coer de tel randon
Qu'il s'en senty ferus de l'imflanmation.

VIII. Quant Gharssille li rois a la chose entendue,
A soy meïsmes dist : « Ne me prise unne grue,
Se Flourenche ne m'est ottroiie et rendue.
Je sui li plus vaillans qui soit desous le nue
Et d'avoir et d'amis et de noble tenue.
Se li boins empererez avoit ore seüe
Me penssee qui est en amours concheüe,

240 que nuls faucons — 255 telle — 258 La la — 262 ottrriie — 266 cocheue.

Moult tos le me donroit, ce dont mes coers s'argue :
C'est sa fille Flourenche, pour qui mon corps tressue. »
Accarie appiella, le main li a tendue :
« Pour yceste biauté qui m'est ramenteüe
Fauldra que vous aléz a Ronme l'absolue,
Et au boin empereur, qui le chiere a membrue,
Diréz conment amours pour sa fille me thue.
Dittez c'on le m'envoie bien paree et viestue;
Sans plus avoir d'avoir elle me soit rendue,
Car j'ay asséz vaillant, et l'euisse toutte nue ;
Du sien ne voeil avoir qui vaille unne machue.
Bruchiabiaus, mes niéz, est de vostre tenue,
Avoecques vous yra sans point d'arriesteüe.
Prendéz de mon tresor et si tenéz court drue
Et si donnés biaus dons, tant que l'aiiés eüwe,
Et si donnéz as gens qui sont de la tenue
Et si ne donnéz riens a celle gent menue,
Mais a boins chevaliers point n'est painne pierdue,
Car che c'on donne as boins est souvent de value. »

IX « Signeur », che dist Gharssillez, « droit a Ronme en yréz
A Oston l'empereur et le me salueréz,
Et Flourence, sa fille, pour my le rameréz.
Faittes ent vo pooir, ains que vous retournés ;
Vous seréz mes amis, se vous le m'amenéz ;
Et, se li empererez ne voelt yestre adviséz
Et sa fille refuse, ou grant est li biautéz,
fol. 205 v° Et che vient en la fin, se finer n'en poéz,
Je vous conmandz et dis que vous le deffiéz,
Et dittes que li maint par my sera grevéz,
Et yray devant Ronme a deus cens mille arméz.
Ja mais au lez de cha ne seray retournéz,
S'aray conquise Ronme, qui est bonne chitéz.

279 Auoecq — 288 flourece — 289 vostre p. — 296 milles.

Se par force le preng, il ert emprisonnéz
Et li corps de sa fille a moy habandonnéz ;
Puis le feray ardoir, quant j'en aray asséz. »
Et chil ont respondu : « Si con vous conmandéz ! »
A le chité repaire li rois et ses barnéz,
Puis a as messagiers tantos ses briefs livréz ;
Et chil ont pris congiet, ensi qu'oÿ avéz,
En un calant sont mis, et li vens est levéz.
Ne say qu'en fust a vous loncq parléz devisés :
Tant les mena li vens par yauwe et li oréz
Qu'il entrerent ou fart, qui les a arivéz.
Pour entrer dedens Ronme lors y sont il entréz,
Il montent es chevaus c'on leur ot ensielléz ;
A noble compaignie ellez vous desevréz.
A Ronme sont venus et se sont hosteléz
Chiés un francq sinatour qui les a aviséz.
Puis leur a dit : « Signeur, pour Dieu ne le cheléz :
Con fais est le besoings qui vous a amenéz ?
— Sire », dist Acarie, « par tamps le saveréz :
Rois Gharssillez de Griesse, qui tant est redoubtéz,
Nous a tramis de cha, ch'est fine veritéz,
Pour demander Flourenche, ou grant est li biautéz. »
Lors dist li sinatour : « Dieus en soit aouréz !
Moult seroit li siens corps haultement asseneéz. »

X Or sont venus a Ronme li vaillant messagier.
Chelle nuit ont mandé maint nobile princhier
Et donnerent le nuit un moult riche mengier
Et maint biau don ont fait donner et ottroiier
Et puis s'en departirent, quant fu tamps de couchier :
Cascuns a son hostel s'est aléz hierbeghier.

299 les pr.; il est — 302 conme v. — 304 a a m. — 307 vous .i. l. — 311 monte — 314 Chieus prent(?) .i. — 324 noble — 326 ont *manque*.

Li messagiers de Gresse, qui moult estoient fier,
Sont reméz a l'ostel jusques a l'esclairier;
L'endemain au matin sont aléz au moustier.
Li empererez Ostes, qui tant fist a prisier,
Se leva au matin, un peu s'ala arrier,
Puis fist messe canter pour Jhesucris priier,
Et, quant il ot oÿ le Jhesucris mestier,
Adont li prist volente qu'il yroit en gibier.
Maint faucon fist porter et maint noble esprevier,
As camps ala voler pour lui esbanoiier;
A la court repaira environ le mengier.
fol. 206 r° Enssi conme il montoit sus ou palais plainnier,
Sont venus li Grigois qui furent messagier;
Par devant l'empereur se vont agenouillier;
L'empererez les fist humblement redrechier
Et puis se leur a dit : « Bien viengniéz, chevalier !
Dont yestes vous, signeur, pour Dieu le droitturier ? »
Acaries respond : « Ne le devons noiier :
Nous sonmes droit de Gresse, le boin paÿs plannier,
Honme le roy Garssille, le noble gherroiier. »
Che dist li empererez : « Se vous en ay plus chier !
Que fait li rois Garssiles ? Pour Dieu le vous requier.
— Sire », dist Acaries, qui le corps ot legier,
« S'est poissans homs et nobles et fait moult a prisier
Et rices homs d'argent et d'avoir et d'or mier.
Encore a tel tresor li rois a justichier
Ne le menroient point, je croy, trente sonmier,
De fin or monnaé pour saudeez baillier,
Sans les nobles joyaus c'on ne puet esprisier.
— Signeur », dist l'empereres, « tout che devéz laissier,
De savoir la riquesce n'y a or nul mestier,
Fors qu'il soit en santé et qu'il se puist aydier

332 oston — 334 camter — 342 se sont — 343 Li — 346 Et acairez; deuez vous — 348 la n. — 357 espriuier — 358 li e. — 359 ny orc.

Et qu'il n'ait nulles gherrez », dist Otes au vis fier,
« Car je le secouroie ainschois un mois entier ;
Pour chela vous voloie de che ensonniier. »
Et chieus a respondu a loy d'avantparlier :
« Sire, de vous secours a moult grant desirier,
Car li boins rois Garssilez, qui fait a resoingnier,
A grant desir d'avoir unne fenme a mouillier
La quelle vous poéz donner et ottroiier :
C'est Flourenche, vo fille, que Dieus gart d'encombrier,
La bielle et le plaisans, ou il n'ot qu'ensignier. »
Quant li rois l'entendi, le chief prist a baissier;
Sagement respondi li rois au cuer entier :
« Signeur », dist l'empereres, « bien vous oy deraisnier.
Vous veniéz avoecq moy sus ou palais plainnier,
Et apriès le disner, je vous dy sans cuidier,
Manderay mon consseil pour che fait anonchier,
Si m'en conssilleray de gret et volentier,
Car demain se poet on a le fois consillier. »

XI « Baron », che dist li rois, « oéz c'on vous dira :
Ja apriès le disner on s'en conssillera.
Or en venéz o moy ! » Adont les apoingna,
En son palais maiour o lui les en mena.
A tant es vous Flourenche qui viers son pere ala,
Car moult l'ama la bielle, pour che le fiestia ;
Des messagiers de Gresse li rois dit ne ly a.
Quant li messagier virent Flourence qui parla
A son pere le roy, tous li sans leur mua,
Et dist li uns a l'autre : « E, vrais Dieus ! Qu'esse la?
Vechi le douche Vierge qui Jhesucris porta !
— Chiertes », che dist li aultrez, « c'oncques Dieus n'estora *fol. 206 v°*
Plus bielle creature, ne ja mais ne fera.

361 quil naist — 373 lempereour — 376 che fist — 388 Et disent — 390 che *manque* ; que o. — 391 sera.

Che sera grant damage, se rois Gharssilles l'a,
Car c'est li plus hideux c'oncques Jhesus fourma. »
Enssi se deviserent, et li boins rois l'ama.
Daléz lui les assist, grant honneur leur porta;
S'il furent bien siervit, ne le demandés ja,
Car li boins empererez a se gent conmanda
C'on siervist les barons de tout che qu'il y a,
Et on le fist ensi conme il le conmanda.
D'autre part fu Flourenche, que Jhesus ordonna
Enssement que pour lui, car en Paradis l'a;
Sainte est en Paradis, li papes l'esleva
Et le fist mettre en fiettre, a Ronme l'essaucha.

XII Moult fu bielle Flourenche et bien endoctrinee,
A sa table seoit moult noblement paree,
Sis chevaliers le siervent au mengier la journee;
Moult estoit la puchelle viemeille et coullouree,
Bien fu des messagiers la bielle rewardee.
Quant vint apriesdisner, la bielle s'est levee,
Viers sa chambre royal est la puchielle alee.
Uns gentieuz chevaliers, qui fu de la contree,
Qui le parolle avoit bien dou roy escouttee,
Vint a Flourenche droit en sa chambre pavee.
« Dame », dist li vassaux, « vous seréz mariee :
Venus sont li barons qui vous ont demandee
Pour Gharssilles, le roy d'outre le mer salee.
Or seréz vous de Gresse roÿnne couronnee
Et en Coustantinoble siervie et honnouree. »
Quant la bielle l'oÿ, si fu toutte effraee;
Lors dist au chevalier a moult basse alenee :
« Biaus sire, dittez moy, si vous plaist et agree,
Se mes peres li rois a le chose acordee.
— Dame », dist il, « nennil! Mès ainschois la viespree

410 Deuiers.

Il se doit conssillier a se gent a dinee.
— Or tos ! » che dist Flourenche, « n'y faittes demoree !
Aléz dire Agrevain a le brache quarree
Et Sansson de Tarente, qui moult a renonmee,
Qu'il viengnent chi a moy sans point de l'arriestee !
Consseilleur sont au roy de Ronme l'onnouree,
Et je vorray a yaus retraire ma penssee,
Car j'ameroie mieus que je fuisse thuee
Qu'a Gharssilles le roy estre ja assenee,
Car on dist pour chiertain par toutte la comtree
Qu'il est lais et hideus, s'a la barbe meslee,
S'a plus rougez les yeus que feu de queminee.
Ja ne plaise chel Dieu qui fist chiel et rouzee
Qu'a un tel viellart soie baillie ne livree,
Car me biauté seroit laidement deghastee!
Alés dire a ces deus dont je fay devisee *fol. 207 r°*
Qu'il viennent chi endroit en me chambre listee ! »
Et chieus a respondut : « Tout a vo deziree ! »
Viers le palais s'en va courant de randonnee,
Et Flourenche de Ronme est ylloecq demouree ;
A soy meïsmes dist : « Douche Vierge loee,
Je voy bien que je sui de clergie fondee,
Car au cours vis l'autrier con je sui destinee,
Dont je croy que, se Dieus ne m'aide ceste anee,
Qu'a grant tourment sera li chars de moy livree.
Mais bien say qu'en le fin en seray delivree,
Ou li estoille ment ou je me sui fondee. »

XIII Enssi disoit Flourenche, ou moult avoit de sens ;
Et li boins chevaliers, qui fu claméz Flourens,
Est venus au palais, ou moult avoit de gens.
L'empereour trouva, qui tant fu exellens,

428 viengne — 436 chel *manque* — 441 vostre d. — 442 Deuiers — 443 ylloecques — 446 conme je — 454 Li empereres.

Qui devoit la endroit tenir ses parlemens
Pour responsse baillier as messagiers pullens
Pour la bielle mener roy Gharssille as lons dens.
Li gentieux chevaliers trouva de boins assens
Sansson et Agrevain, qui les corps orent gens;
De Flourenche leur dist tous les demenemens,
Qui voelt a eux parler en sa chambre layens.
Et chil y sont alé en nobles viestemens ;
Cascuns estoit moult nobles, paraus et reverens,
Car il estoient riche et de moult hauls parens
Et s'avoient assés chastiaus et tenemens.

XIV Sansses et Agrevain sont en la chambre entré,
La ou Flourenche estoit, ou tant ot de biauté.
Quant la bielle les vit, si a le chief levé,
Puis leur dist : « Bien vingniés, chevalier honneré !
Vous ne savés pour quoy je vous ay chi mandé,
Mais je le vous diray biellement en secré.
Ostes li empererez, ou tant a de bonté,
A grant fianche en vous et moult grant amisté,
Et vous estes du tout si conssilleur privé
Et seréz ja bien tost a son consseil mandé ;
Et il y a cheens je ne sçay quel barné
Qui sont au roy de Gresse, on le m'a lors comtté.
Or ne soiiés en lieu, pour Dieu de magesté,
Que mes perez li rois ait a eux acordé
Que j'aye tel mary, car bien ay empenssé
De veer mariage et puis prendre casté,
Ainschois que ja euisse un tel roy espousé,
Lait et viel et hideux, fronchiet et ramuzet
Et lės yeus ossi rouges con carbon embrazé. »

456 a m. — 457 a lons — 460 de mainnement — 462 noble viestement — 465 tenenens — 479 Ou m. — 481 De voer — 484 conme.

Quant li baron l'oÿrent, si en ont ris plenté.
« Dame », dist Agrevain, « par me crestiennetté
Ja ne seray en liu ne yvier ne esté
C'on ait che mariage ne fait ne acordé; *fol. 207 v°*
Car, puis qu'il ne vous plaist, point ne me vient a gré.
— En nom Dieu », dist la bielle, « vous avéz bien parlé. »
A ycelle raison furent dou roy mandé
D'un chevalier, qui dist a yaus par amisté :
« Signeur, li empererez au corps gent honnouré
Vous mande en parlement; ja y sont si tassé. »
Adont se sont andoy li chevalier levé,
Et Flourence la bielle, qui tant ot de bonté,
Leur a dit au partir : « Soyés bien avisé! »

XV Or demoura Flourence dolante et esmarie,
A soy meïsmes dist : « Douche Vierge Marie,
Ne voeilliés consentir, dame, je vous em prie,
Qu'a tel viellart je soie donnee n'otroiie! »
Audeghons, se maistresse, le semont et castie;
Et li boins empereres a le chiere hardie
Estoit en parlement avoecq se baronnie.
Sanssez et Agrevains, qui Jhesus beneÿe,
Furent daléz le roy, qui douchement leur prie
C'on lui donnast conseil sans nulle villonnie
Dou riche roy Garssille a le barbe flourie,
Qui pour sa fille avoir fors le requiert et prie.
Li uns li acordoit, li aultres li detrie.
Dist Sansses de Tarente : « Voléz que je vous die?
Li homs n'est mie sage, se Dieus me fache aÿe,
Quant il a unne fille, bielle et bien adrechie,
Quant oultre son voloir l'assenne ne marie,
Car, quant elle s'assenne ou ses coers ne s'otrie,

491 raison dist la bielle f. — 492 De .i. — 497 auisez — 503 emperes — 515 la ou; ne *manque*.

Si voit on bien souvent qu'elle en ot repentie.
Sire, drois empererez, voléz que je vous die?
Flourenche ameroit mieus yestre en un feu bruye
Qu'elle fust a Gharssille donnee ne pleuvie,
Car il nous est avis, pour voyr je vous affie,
Que ceste chose chi si n'est point bien partie. »
Oille li empererez, tous li sans li fremie :
« Elle est dont a vous tous », dist li roys, « consillie?
Chiertez, je n'en say nient, par me chevalerie.
— Sire », dist Agrevains, « ne vous courouchiés mie,
Car il avient moult bien en aulcune partie
C'uns enffez, quant il est de maniere abaubie,
Diroit a un estraigne, la ou elle se fie,
Che qu'a pere n'a mere elle ne diroit mie. »

XVI « Signeur », ce dist li rois o fier contenement,
« Bien voy que vous conssaux ne ç'aporte noyent
Que Florence, me fille, ait en mariement
Le riche roy Gharssille, qui est fiers durement;
Et, puis qu'il ne vous plaist, je ay Dieu en couvent
Que ja ne li donray ainssi ne aultrement.
— Sire », dist Agrevain, « par le mien loement,
Ne le ferés vous ja, se bien ne s'i assent
fol. 208 r° Flourenche, vostre fille, qui de biauté resplent.
Bien em poéz a lui faire le parlement,
Et, se c'est li siens grez, c'est li nos enssement. »
Dont dist li empererez : « Vous parlés sagement. »
Viers le cambre sa fille ala isniellement,
Ylloecques le trouva plourant moult tenrement;
Et Audeghons, se dame, le doctrine et reprent.
A tant es vous le roy qui le vit clerement :
« Ma fille », dist li rois, « trop me faittes dolent

517 e. vous que — 531 sa porte — 534 jay d. — 536 Sire che d. — 542 Deuiers.

De che que je vous voy maintenir enssement.
— Sire », ce dist Flourenche, « je ay Dieu en couvent,
Se vous me mariéz a chel fel roy pullent,
Ja mais joie n'aray, che sachiés vraiement,
Car j'ameroie mieus, par le mien sauvement,
A recepvoir le mort au Dieu conmandement
Qu'avoir un tel signeur en droit mariement,
Car lais est et hideus et viellès durement
Et s'a rouges les yeus cön charbons qui resplent.
Jhesucris le confonde, a qui li mons apent,
Quant oncques me requist d'avoir si faittement!
— Fille », dist l'empererez, « je vous jur loialment
Que vous ne l'aréz ja, par le mien sairement.
Or vous en apaisiés, laissiés vo mautalent;
Je vois as messagiers dire vostre essient. »

XVII L'empererez de Ronme ne se volt arriester,
As messagiers grigois en est aléz parler :
« Baron », che dist li rois, « bien em poéz raler
Et au fort roy Garssille polréz dire et compter
Que je n'ay nulle fille qui voeille marier,
Ne li conssaus de Ronme ne s'i poet acorder. »
Quant il oent le roy se responsse livrer,
Acaries li dist a se vois hault et cler :
« Sire, puis qu'enssi est que ne poés finer
De Flourenche, vo fille, qui tant a le vis cler,
Il couvient que je die, sans point de l'arriester,
Che que li rois Gharssilles m'a volu conmander,
Car il nous conmanda, plus ne le voeil cheler,
Que vostre corps fezisse en l'eure deffiier.
Je vous defi de Dieu, qui tout a a sauver,
Et dou boin roy Garsille, qui tant fait a loer;

555 conme — 558 li e.; jure — 561 a m. — 563 aler p. — 568 liure — 576 de fie de.

Car sachiés vraiement : vous le verréz passer
Et le vostre royalme essillier et ghaster;
Assegier venra Ronme, quoy qu'il doie couster,
Ne ja mais a nul jour ne l'en verréz raler,
Tant qu'il vous ara fait a son gré acorder.
Ou vous voeilliés ou non, je vous di sans fausser,
Il avera vo fille a mouillier et a per. »
Et dist li empererez : « Dieus l'en voeille garder
Et se me doinst pooir de ma tiere sauver!
Je vous ay en couvent, quoy qu'il doie tourner,
Que, s'il vient par decha pour mon païs ghaster,
Se ma ville assegier ne ses tentes lever,
fol. 208 v° Qu'encontre lui yray pour battaille livrer. »

XVIII Quant li boins empererez oÿ c'on le defie,
As messagiers a dit : « Biaus signeur, je vous prie :
Or me diréz au roy qui les Grigois maistrie
Que, s'il vient par decha baniere desploiie,
G'isteray contre lui, se Dieus me beneïe,
Et se li mousteray ma forche et mon aiie.
— Je vous ay bien oÿ, sire », dist Acarie ;
« A Jhesus vous conmand, qui tout a en baillie. »
Lors se sont desevret trestout par compaignie,
A l'ostel sont venu, que nuls ne s'i detrie;
Il montent es chevaus, s'ont leur voie acueillie.
Ne sçay que le canchon vous en fust eslongie :
Jusqu'en Coustantinoble ne s'arriesterent mie.
La trouverent Gharsile a le barbe flourie,
Et, quant il les pierchupt, haultement leur escrie :
« Signeur », ce dist li rois, « or ne me cheléz mie :
Ou est chelle puchielle qui tant est ensengnie? »
Et chil ont respondu : « Vous parléz de folie,

579 royalment — 580 doy — 583 ou nom — 587 Et je — 593 maistroie — 594 decha mer baniere.

Car vous ne l'aréz ja a nul jour de vo vie.
Refusee vous est de toutte sa lingnie
Et dou roy enssement qui l'a engenuie,
Et la puchielle ossi celle cose detrie,
Car elle ne vous aynme unne ponme pourie. »
Quant Garsillez l'oÿ, tous li sans li fremie ;
Adont entra li rois en telle jalouzie,
Et, quant il pot parler, si dist a vois serie :
« Signeur », che dist li rois, « par me chevalerie,
Li rois Ostes a fait moult tresgrande folie ;
Bien em polra morir ains l'anee acomplie.
Or semonnéz mes os et me grant baronnie,
A Ronme m'en yray, celle chité garnie ;
Ja mais n'ariesteray, si l'aray assegie. »
Enssi disoit li rois, con jel vous segnefie.
En la chité de Ronme en ala mainte espie,
Au roy Ostes li preus ont la gherre nonchie.
Li boins rois a mandé sa gent de Ronmenie
Et pourvoit ses chastiaus de bonne artillerie
Et de pain et de char et de boin vin sur lie.
Or est par tout le gent durement esmarie,
Pour la gherre mortelle li uns brait, l'aultrez crie ;
Et dist li uns a l'autre : « Douche Vierge Marie,
Con veschi grant pité et grant diaublerie,
Quant pour unne puchielle est enssi conmenchie
Unne gherre mortelle, plainne de felonnie !
Mauditte soit li heure quant elle fu nourrie ! »

XIX Enssi par le paÿs la noise conmenchoit
Pour la gherre mortelle qui avenir devoit.
Cascuns moult durement Flourenche maudissoit
Et dient que par lui grant mesquief avenroit,

612 detriie — 623 conme je le — 630 li aultrez — 631 disent li — 632 Conme; grande d. — 635 nouurie.

Mais ne savoient mie conment li chose yroit.
Sìgneur, a yche tamps que ceste oevre couroit
fol. 209 r° Millez et Esmeréz, ou biaus enffans avoit,
S'estoient departi de Hongrie tout droit,
Pour che que leur parastre durement les hayoit.
Mais li enffant aloient a moult noble conroit,
A loy de gentil honme cascuns se maintenoit
Et en moult biel estat et en moult biel aroit;
Bien samblent gentil honme qui aler les veoit;
Cascuns pour aventure trouver moult se penoit.
Quant il oÿrent dire qu'a Ronme gherre avoit
Et que li rois Gharssilles assegier le venroit,
Adont leur prist volente de aller la endroit.
Esmeréz, li mainsnéz, son frere en appielloit :
« Milles », dist Esmeréz, qui moult tresbiaus estoit,
« Je croy, mon enssiant, que boin aller feroit
En la chité de Ronme, car recheüx seroit
Dou riche empereour li miens corps orendroit,
Et, s'il y avoit gherre qui honneur nous feroit,
Emprendroit l'aventure, si qu'aventurez doit. »
Et Millez respondi que volentiers yroit;
Mys se sont au chemin a forche et a exploit.

XX Mylles et Esmeréz, qui furent biel enffant,
Se sont mis au chemin enviers Ronme le grant.
A quatorze escuiiers aloient chevauchant,
Car il n'aloient mie a ghuise de truant,
Mais a loy de vassal et de princhе poissant.
Tant sont allé li frere dont je vous voy parlant
Qu'a Ronme sont entré droit a prime sonnant;
A un moult riche hostel s'allerent hierbegant.

641 cest o. — 647 moult(?) bien estat — 648 Biel — 650 qua roynne — 657 empereur; orendroit *manque* — 658 se il — 659 Em prendre — 662 M *manque* — 669 se allerent.

As chevaus sont couru et varlet et siergant,
Puis les vont vistement as estables menant.
Dont vont li damoisiaux vistement deshouzant;
Il demandent a l'oste c'on aloit la disant
De gherre ne de paix, moult en vont demandant.
« Signeurs », che dist li hostes, « par Dieu le royamand,
Il appert chi a val unne gherre si grant
C'oncques telle ne fu en ce monde apparant
Dès le tamps Alixandres, le noble combattant;
Car li fors rois Gharssilles va ses os assamblant,
De cha mer sont passet, che va on recordant.
Li gentieus empererez va saudoiiers mandant,
Qui les voelt recepvoir; il a a son conmand
Et pain et char et vin et or et argent tant
Qu'il appiertient a lui et a son couvenant.
— Sire », dist Esmeréz, « or ne m'aléz chelant,
Mais dittes moy pour quoy, s'il vous vient a conmand,
Ceste gherre s'esmut c'on va chi attendant.
— Et je le vous diray », dist li hostes esrant,
« C'est pour la fille au roy, au corps gent advenant,
Florenche le courtoise, u tout bien sont manant,
La plus bielle qui soit jusques en Orient.
Je croy, depuis que Dieus nasqui en Bethleen
Et qu'il fu mis en crois pour nous yestre gharant, *fol. 209 v°*
Ne fu telle puchielle ne de si biel samblant,
Et, avoecq che qu'est bielle, elle a le coer sachant
Et dou cours des estoilles et dou solleil luizant;
De touttes maladies va elle gharissant.
Il a biautet, bonté et de sens en li tant
C'oncques n'ot son pareil en che siecle vivant. »
Quant Esmeréz l'oÿ, moult le va ghoullousant,

673 al hostel — 677 telles — 678 Despuis — 680 cha le — 684 *Le premier* a *manque* — 685 ne machelez ch. — 687 Mais c. gh. se sumalt (?) conme — 690 sont demorant — 693 Et que il; nous serons.

Et ossi fait ses frerez, c'on va Millez clamand.
Pour ycelle puchielle, signeur, dont je vous cant,
Traÿ Mille son frere, Esmeret li vaillant,
Et li fist moult de mal, si conme oréz avant
En la vraie matere dont on fist le ronmand.

XXI Quant li frere ont oÿ l'oste enssi desraynnier,
Dont disent qu'il yront au palais acointier.
Mais il ont a consseil qu'il yroient mengier
Et puis, apriès lever, yront esbanoiier;
Et deviers le palais, la u sont li princhier,
Tout enssement l'ont fait que vous m'oéz nonchier.
Au disner les fist on moult noblement aisier,
Et apriès le disner se vont appareillier;
Jusques au hault palais ne volrent atargier.
La fu li empererez, qui moult ot le coer fier,
Et avoecq lui estoient maint gentil chevalier,
Agrevain et Sansson, Clarion et Richier
Et maint aultre baron qui sont si conssillier.
A l'empereur estoient venus si messagier
Pour dire que Gharssille estoit ja ou gravier
Et qu'il estoit venus son paÿs essillier.
Et quant li roys l'oÿ, si prent a afficquier
Que, s'il venoit a Ronme sa chité assegier,
Qu'il ysteroit as camps contre lui sur l'ierbier.
Enssi conme il parloit en son palais plainnier,
A tant es les enffans dont vous m'oéz nonchier :
Ou palais sont entret a loy de Berruyer
Et tenant main a main si conme amy entier.
Et quant li nobles rois les prist a regaittier,

701 fait *manque* — 704 conme vous — 706 Q *manque* — 707 p. estorer — 708 que il — 714 volient — 716 auoecques — 722 soit pr. — 723 se il; assegie — 724 Que il — 726 les *manque* — 728 amy entrer.

Agrevain appiella : « Qui sont chil saudoiier?
— Sire », dist Agrevain, « se Dieus me puist aydier,
Je ne sçay dont il sont ne de quel hiretyer,
Mais, a ce que je vois, il sont noble gherrier,
Bien samblent gentil honme, fil a noble princhier. »

XXII Millez et Esmeréz, qui furent de Hongrie,
Sont venus ou palais le roy de Ronmenie;
La priesse vont rompant de la chevalerie.
Millez fu li ainsnés, si con l'istore crie,
Si vint a l'empereur, qui tant ot signourie,
Et puis l'a encliné et dist a vois serie :
« Chieus nostre sirez Dieus qui de mort vint a vie,
Il ghard l'empereour et sa grant baronnie ! *fol. 210 r°*
— Amis », che dist li rois, « Jhesus vous beneÿe !
Or me dittes, amis, et nel me celés mie,
La ou fustes vous nez, ne en quelle partie ? »
Et Milles li a dit : « Drois est c'on le vous die :
De Hongrie tout droit, chelle tierre garnie,
Fil au roi Phelippon, dont l'ame fu santtie,
Car mors est nostre pere, si nous vient a folie,
Pour che que nostre mere si est remariie ;
Si avons un parastre, plain de grande folie,
Car il a couvenut, par se lozengerie,
Que mes frerez ychi, qui moult a vaillandie,
Et je, qui sui ainsnés, ayons fait departie
De la tiere royaus qu'il a en sa baillie.
Or avons nous oÿ parler de l'aramie
Que Gharssilles vous fait a le barbe flourie
Et de la grande gherre qu'il vous a conmenchie,

730 app. li rois qui — 733 gherroiier — 734 fil *manque* — 735 M *manque* — 738 conme — 739 ot de s. — 742 lempereur — 744 ne le me — 749 si no trouuons a — 751 grant — 754 Car je — 755 que il — 758 gr. chite qui vous conmenchie.

Si sonmes chi venus avoecques no mainsnie
Pour nous aventurer et pour vous faire aÿe,
Et, se nous vous faisons aucune courtoisie,
Vous yestes si vaillans vous nel retenréz mie. »
Et quant li empererez a le parolle oÿe,
Il a dit a Millon : « Jhesus vous beneÿe!
Par le foy que je doy a le Vierge Marie,
Liés suy que je vous voy en yceste partie,
A ma court vous retieng et vous conmand et prie
Que tout che qu'il vous fault prendéz en vo baillie
S'on le vous escondist, je vous aciertefie
Chier sera comparé, s'il est qui le me die. »
Et quant Milles l'oÿ, douchement l'en mierchie ;
Ossi fait Esmeréz, qui moult biel s'umelie.
Uns escuiiers d'iloecques a fait le departie,
Deschi jusques le cambre Flourenche le jolie
Ne s'i est arriestéz et puis se li escrie :
« Dame », dist l'escuiiers, « par le cors saint Elie,
Verité vous diray, se Dieus me beneÿe !
Ou palais sont venu li doy hoir de Hongrie,
Che sont doy damoiziel de haulte signourie ;
Oncques ne vy plus biaus en nesunne partie
Et dous et grascieus de maniere adrechie.
Il sont ou hault palais, ou li rois les festie. »

XXIII Quant Flourenche entendi de chelui le raison,
Tantos en appiella se maistresse Audeghon :
« Dame, or aléz veoir quel sont li dansselon ! »
Et celle respondi : « A vo devision! »
Adont s'en departi sans nulle arriestizon;
Elle vint ou palais ou furent li baron
fol. 210 v° Et vit ou fausdestuel l'empereour Oston,

759 auoecq — 760 auenturez — 768 que il — 770 quil mest die — 776 li e.; crois s. — 782 li f. — 783 lentendi — 786 celle li.

La ou il festioit Esmeret et Millon.
Elle les regarda asséz et a foison,
Puis revint a la bielle qui Flourence ot a non :
« Dame, par celui Dieu qui souffri passion,
Oncques ne vy plus biaus en nulle region.
L'un est ainsnés de l'autre, n'ont barbe ne grenon,
Il ont les yeus plus vers que les yeus d'un faucon,
Cheviaus recercelés, plus ghaunez que laiton. »
Quant Flourenche l'oÿ, si rougy le menton ;
Adont vint a la bielle o coer avizion
Que l'un de ces deus la aroit elle a baron.
En ce point l'a laissiet, tant que vint la saison
Que fu tamps de soupper, que l'iauwe corna on.
L'empereres s'assist, qui moult ot de renon ;
Il avoit a se table Agrevain et Sansson,
Le marissal de Ronme, c'on nonmoit Clarion.
D'autre part fu assize par moult gente fachon
Flourence le courtoise, que Dieus fache pardon !
Milles et Esmeréz, dont j'ay fait mention,
Se sont mis au siervir de porter le paon ;
Devant l'empereour sont mis a genouillon
Et puis devant Flourence ont fait repairison,
A la quelle il ont fait douche inclination.
Et la bielle entra lors en grant abuzion,
A soy meïsmes dist la puchielle de nom :
« Sainte Marie dame, qui portastez Jhesum,
Ou quel feray amit en consolation ?
Il sont andoy si biel, n'y say comparison. »
Mais, quoy qu'elle penssast en sa condition,
Adiès a Esmeret avoit s'opinion
Et le prist a amer a son intention.
Quant vint apriessoupper, les nappes osta on,
Si prirent menestrel a faire maint douls son.

796 Il ot — 800 des ces — 802 de se; coru on — 803 Li — 818 quoy quil.

Li cours s'i resbaudi a forche et a bandon,
Dames et damoizielles, dont il avoit foison,
Conmenchierent le fieste par tel devision
Que moult font grande joie chevalier et baron
Et Flourenche meïsmes, qui clere ot le fachon.
Millez et Esmeréz, qui furent damsillon,
Ont prise la puchielle cascuns par le geron,
Douchement l'ont menee a se devision ;
Volentiers en souffry le fait et l'occoison.
Grande fu li honneurs a le departison.

XXIV Or se party li cours dont je vous voy parlant.
Milles et Esmeréz, qui furent avenant,
Convoiierent Flourenche, ou de biauté ot tant ;
fol. 211 r° De chi jusqu'a sa cambre sont alé li enffant.
Au departir le vont douchement enclinant,
Et la bielle leur va moult biel congiet donnant
Et les va de ses yeus douchement convoyant,
Et chil s'en vont couchier, qui moult furent joyant ;
Par dedens unne chambre, ou li lit furent grant,
La se vont de la bielle douchement devisant.
Puis alerent a court l'endemain repairant,
Mais n'y furent qu'un poy quant on va la criant
Que Garssilles li rois va le paÿs fustant
Et le chité de Ronme aloit moult aprochant.
Et quant li empererez en sot le couvenant,
Il conmande a se gent c'on se voist adoubant
Et que tout soient prest, chevalier et siergant,
Pour yssir hors de Ronme dou tout a son conmand ;
Et chil le font ainssi, ne s'i vont detriant.
Or diray de Gharssille, le felon soudoyant,
Qu'a cent milles Grigois venoit Ronme aprochant.

823 habandon — 824 ot f. — 829 pris — 837 departi — 842 se sont — 844 que .i. — 846 Et que le — 853 Qui a.

Tant s'esploitta li rois, dont je vous voy comptant,
Qu'il est venus a Ronme et se loga devant;
Illoecq furent tendu si tref et si brehant.
Et jura Jhesucris, en qui il fu creant,
Que n'en retournera n'en yra repairant,
S'ara conquise Ronme, la chité souffissant,
Et si ara Flourenche, qui qu'en pleur ne qui quant,
Et destruira le roy, qui le va refusant,
Et trestous cheux ossi qui li vont conssillant.
Trestout jusques as portez vont il le feu bouttant;
Quant li Ronmain les virent, si en furent dolant.
Ostez li empererez en va se loy jurant
Qu'il ystera de Ronme apriès soleil levant.

XXV Li empererez Ostes point ne s'i atarga,
Esranment fait nonchier — un siergant le cria —
Que droit a l'endemain, quant solaux levera,
Soient tout apresté, car combattre volra
Contre le roy Gharssille, qu'enssement assis l'a;
Et chil le sont ossi, conme il le conmanda.
L'endemain au matin la trompette sonna,
Dont se vont adoubant que nuls ne s'ariesta.
Ostes li empererez noblement s'adouba,
Milles et Esmeréz, ou biaus damoiziaus a,
Se sont moult bien armé; bien fu qui les ayda.
Ostez li empererez ses battailles renja :
Li gentieus marissiaus le premiere mena,
Et puis un sinatour, que Thitus on nonma,
Apriès le marissal noblement s'aroutta;
Et Sansse de Tarente la thierche ghouvrena,
Et Agrevain le quarte, que point ne s'atarga, *fol. 211 v°*

855 Que se il — 856 Illoecques; tendue — 858 Que mais nen — 865 si loy — 871 quenssement quassi — 875 se a. — 878 b. ordonna — 879 L g. — 883 Et *manque*.

Et li rois le cincquime, qu'avoecques lui mena
Millon et Esmeret, qui grant honneur porta,
Car il furent royal et pour ce les ama.
La sonnerent maint cor et de cha et de la ;
A l'issir hors de Ronme telle noize leva
Que li os roy Gharssilles si s'en apparella.
Li rois fist ordener son ost qu'il ot droit la :
Dessus les prez de Ronme sa baniere porta,
Et la endroit li ost cascuns s'i aprocha.
A aprochier les os li noize si monta
Que le tiere a bondi et tenti et crola.
Flourence la puchielle moult tenrement plora
Pour le grande battaille que pour lui conmencha.
« Aÿ! lasse », dist elle, « que mallement me va,
Quant tant de bonne gent pour moy morir fauldra!
Mieus amasse d'asséz, par Dieu qui tout crea,
Si pleuist a Jhesus, morte fuisse piech'a! »

XXVI A l'assambler les os fu grande la meslee,
Et la fu mainte trompe et bondie et sonnee,
Et d'unne part et d'autre fu grande la criee,
Si que tout en tentist li mons et li valee.
La ot maint point trenchiet, mainte thieste coppee,
Et de maint cheval fu la panche esboiellee
Et maint chevalierz mors, gisant gheulle baee.
Agrevain y fery a deus mains d'une espee,
Devant le roy Gharssille a l'enssengne verssee.
Ja fuissent Grigois mors droit la en la meslee,
Mais sus Agrevain fu telle priesse tournee
Qu'il ont mort son cheval a le cruppe tieullee
Milles et Esmeréz n'y firent arriestee,
Maint Grigois y ont mort, dont l'ame fu ostee;

903 de unne; dautre part — 907 bee — 908 de vne — 912 trieullee — 914 luue(?) fu.

Tant y fierent le jour par viertu esprouvee
Qu'il l'ont fait remonter entre le gent dervee ;
Le danssiel Esmeret, cuy ame soit sauvee,
Li donna un cheval qu'il conquist le journee.

XXVII Quant li bers Agrevains fu a cheval remis,
Il en fu a son coer durement resjoÿs.
A Esmeret a dit : « Sire, cincq cens mierchis !
De vostre courtoisie ne vous sera point pis,
Ne vous, sire Millon, car moult estez hardis ! »
A ycelle parolle conmencha li estris,
Entre Grigois fu grans et fiers li paletis,
Et d'unne part et d'autre en y a tant d'ochis
Que deseure les mors vit on passer les vifs,
Et dou sancq de leur corps en fu li camps rougis.
Ostes li empereres y fery sans advis.
Es vous le roy Gharssilles qui s'escrie a hault cris : *fol. 212 r°*
« Ou es tu, empererez, faus traïstres falis ?
Tu fezis grant oultrage, qui ta fille escondis
Au plus poissant qui soit de chi jusqu'a Paris.
Je te defy de Dieu, le roy de Paradis :
Ja mais n'arriesteray, si en seras ochis.
Puis averay ta fille, qui tant a cler le vis,
Et o lui coucheray cincq sepmaines u sis ;
Quant en seray tanez, je te jure et plevis
Que je l'abandonray a trestous mes marchis
Et apriès as gharchons trestous les plus quetis ;
Puis le feray ardoir a ghuise de Juis. »
Ostes li empereres a bien ces mos oÿs :
« Ayuwe ! Dieus », dist il, « perez de Paradis,

916 Qui — 918 qui c. — 922 s. japoint — 923 ostez h. — 926 de vnne — *Après le v.* 927 *est intercalé le vers* : Et de vnne part et dautre en y a tant dochis (*cf. v.* 926) — 935 sera — 936 tant f.; a le cler v. — 939 la bandonneray.

Que me laissiés tant vivre que chils rois soit ochis
Qui de ma bielle fille a si fais mos gehis ! »
Lors broche le cheval des esporons burnis
Et a brandi se lansse, dont l'achier fu fourbis,
Et li fors rois Gharssilles s'est encontre lui mis.
Li uns a feru l'autre sans sens et sans advis,
Par le viertu des fiers en est li feux salis,
Leurs escus sont trauwé et leur haubiers trelis,
Si se sont encontré et de corps et de pis,
Si qu'andui sont queü des chevaus arabis.
Pour Gharsille rescourre y vinrent ses amis,
Et pour l'empereour, qui tant fu agensis,
Y est venus Sansson, qui tant yert signouris,
Et li quens Agrevain, qui tant fu poteïs,
Millez et Esmerés, qui les corps ont faittis.
Milles point le cheval, que n'y est alentis,
Et ung de ceux de Griesse fery par tel devis
Li haubiert n'y valli vaillant deus paresis,
Au coer li mist le fier, qui est oultre ghenchis.
Li Grigois queÿ mors, il a le cheval pris,
Vint a l'empereour, se li crie a hault cris :
« Remontéz, empererez, ne soiiés alentis ! »
La le tint par l'estrier Milles, dont je vous dis,
Et li rois y monta, qui fu preux et hardis,
Et a dit a Millon : « Vous yestes mes amis !
Se j'i vis longhement, chieus fais sera meris. »

XXVIII Or fu li empereres remontéz a cheval,
Et Garssilles li rois estoit en my un val :
Illoecq l'ont remonté si maistre senescal.
La peuissiés veïr un felon batestal,

947 brandie l. — 953 Si quandi — 955 lempereur — 960 Et *manque* — 961 parsis — — 971 .i. vassal — 972 Illoecques il lont.

Morir maint chevalier a trez crueus vierssal !
Bien s'i est esprouvéz Esmeréz le loyal,
Et ossi fist Millon, qui depuis li fist mal.
Li empereres jure le Pere esperital *fol. 212 v°*
Que de Millon fera son maistre marescal
Et li donra sa fille au corps especial;
En son coer l'enama, et tout pour le cheval
Qu'au besoing li avoit rendu en cel journal.
A Sansson de Tarente, le prince natural,
Sont venus maint Grigois qui livrerent assal,
Et il reclama Dieu et l'enssengne royal.
Esmeréz l'a oÿ, qui l'i vit rendre estal;
Celle part s'adrecha a loy d'empereal.

XXIX Quant Esmeréz choyzi Sansson, qui fu queüx,
Celle part s'adrecha, n'y est aresteüx ;
La lanche ot en son poing, au col fu li escus.
Va ferir un Grigois qui ot non Mellidus :
Cousins estoit Garssilles et moult estoit ses drus.
Esmeréz le fery dou fier qui fu aghus ;
Li haubiers n'y valy vallissant deus fiestus.
Ou corps li mist le fier, d'autre part est queüs,
Au rasacquier la lanche queÿ a tiere jus.
Il a pris le cheval, qui fu grans et corssus,
Et a dit a Sansson : « Chevalier, levéz sus,
Se prendéz le cheval, car pour vous fu tolus ! »
Et quant Sansses le vit, si en loa Jhesus;
Bien congnut Esmeret, qui tant estoit membrus,
Au blazon qu'il tenoit fu par lui congneüx,
Car de gheulles y ot deus lions fourchelus;
Ourlé d'or et de sawle, enssi fu li escus.
Lors li a dit Sansson : « Chevaliers assolus,
Je prie a Jhesucris, qui pour nous fu vendus,

981 celle j. — 982 la prince.

Que je puisse tant vivre que chieus fais soit rendus,
Car tantos fuisse mors, se ne fuissiés venus.
Moult fu sages li rois, qui vous a retenus,
Car par vous et vo frere ay esté secourus.
— Or tos », dist Esmeréz, « de ce ne parlés plus,
Mais alons assalir les felons mescreüs,
Car a tort est par yaus li paÿs confondus. »
Adont fu li estours fierement maintenus:
La fu maint homs navréz a le tiere estendus,
Du sancq et des boyaus qui furent fors queüx
Estoient grant li rieu qu'en maint lieu sont courus.
Garssilles li Grigois fu moult tristres et nuls,
Quant voit li empereres est si bien deffendus ;
Il a dit as Grigois: « Je ne vauch deus festus,
Se chieus enffes ne m'est appiertement rendus. »
Adont a ses conrois fierement recreüs,
Il a ses cors bondis c'on les a entendus.
La noise c'on menoit et les cris et les hus
Oÿst on a ce jour de unne lieuwe ou plus ;
fol. 213 r° Oncques puis qu'Alixandres combati a Porus,
Ne fu si grant estour ne si fier maintenus.

XXX Forte fu la battaille, moult fist a resoingnier ;
Bien s'i proeuvent Ronmain, qui sont boin chevalier,
Et ossi font Grigois, qui moult estoient fier.
Milles et Esmeréz n'ont soing d'iaus espargnier,
Par leur haulte proesche se firent moult prisier,
N'y a cel ne se paint de s'onneur essauchier,
Car a ce jour y orent les plus grans boin mestier :
Agrevain secoururent, che fu tout le premier,
Et apriès l'empereur rendirent un destrier,
Et Sansson de Tarente firent il redrechier.

1015 fors *manque* — 1019 au gr. — 1032 se painnent — 1034 y coururent.

Adont dient Ronmain qu'il sont boin chevalier
Et que il sont bien digne de tiere justichier.
La veïssiés battaille et estour moult plainnier,
Mainte enssenggne versser, mainte lance brisier
Et courir par les camps maint auferant destrier,
Tous leur boyaus traynnant, sans sielle et sans estrier,
Et les fuians fuir, les aultres esmaier;
Li sans qui des corps ist si fait l'ierbe cambgier.
Oncques depuis le tamps Alixandres d'Aillier
Ne vit on tel estour ne si fort ne si fier,
Et furent a ce jour, tout pour vray sans cuidier,
Que d'une part que d'autre bien quatre cent millier
Qui fourment se penoient de l'un l'autre essillier.

XXXI Signeur, ceste battaille dura moult longhement,
Et d'une part et d'autre en moru grandement.
Millez et Esmeréz y fierent asprement,
Cascuns endroit de soy s'i maintint vaillanment.
En la chité de Ronme y ot grant criement,
Les dames de la ville plouroient tenrement
Et vont par ces moustiers priant moult douchement
Que Dieus voeille ottroiier le victore a leur gent.
Li pappes en prioit asséz soingneusement
Et tout li cardinal et li clercq enssement;
N'ot clocque en le chité ne sonnast haultement.
Et Flourenche prioit a Dieu omnipotent
Que Dieus li ramenast par son conmandement
L'empereour, son pere, qui tant ot hardement,
Et tous les hauls barons, dont il y ot granment,
Et les deus damoiziaus, qui tant estoient gent.
Or diray de l'estour, si vous vient a talent,
Ou li Ronmain pierdirent a ce jour grandement;
Car li boins empererez s'avancha folement

1037 d. li r. qui — 1039 plaimier — 1046 vit oncques — 1056 Et vons.

Et s'eslonga des siens adont si seullement
Qu'il passa les conrois adont si fierement,
Mais il fu si enclos a tous lez vraiement
Que si honme ne polrent soustenir le comptent.
fol. 213 v° La fu enclos li rois par ytel couvenent
Que Grigois l'assalirent a tous lés tellement,
De glaves et de dars li lanchoient souvent,
Son cheval li ont mort a la tiere sanglent.
Li rois se redrecha tost et hasteement,
Adont escrie : « Ronme ! » a se vois clerement,
Mais bien say dire a vous que che fu pour noyent,
Car chevalier qu'il ait ne l'ot ne ne l'entent.
Adont, se veïssiés conment il se deffent
Et leur detrenche bras et chiervielles leur fent,
Bien desissiés qu'il fust de fier contenement !

XXXII Or fu li empererez si enclos des Grigois
Qu'il ne scet ou aler, ains crie a haulte vois :
« Ronme a l'empereour, qui ratache ses drois !
Milles, ou yestes vous, frans chevaliers adrois ?
De mort fui ge par vous garis a l'autre fois.
Bien volroie, par Dieu qui fu mis en la crois,
Se j'estoie cy mors, qu'en mon lieu fuissiés rois
Et s'euissiés Flourenche, qui tant a les crins blois. »
Et li Grieu li lanchoient et glaves et espois,
En maint lieu desrompirent de son haubiert les plois,
En la char l'ont navré de leur achier tresfrois,
Si que li sans en quiet devant lui en l'ierbois.
Telz quinze plaies ot li empererez drois
Dont li menre ne fust point garie en deus mois ;
Fierement se vendi, che tiesmoingne li vois.
Milles et Esmeréz, qui estoient Hongrois,

1074 lassalierent — 1076 sanglant — 1080 ne le lentent — 1085 Que il — 1092 esplois.

Queroient l'empereur a moult riches conrois,
La battaille pierchierent a leur brans viennois,
L'empereour trouverent par dessus les thierois,
Qui tant avoit feru dessus les maleois
Qu'il estoit si navréz ne se pot tenir cois,
Ains estoit a genous, la crioit demanois :
« Ronme a l'empereour ! » Mais ne vault unne nois,
Car, ains qu'il fust rescoux, fu mis a tiere cois.
Ung Grieus le fery si d'un riche fier danois
Le hiaume li fendi, c'ou quief li fu estrois ;
Li chiervielle en saly, la queÿ mors tous frois.
Milles et Esmeréz et Ronmain trente et trois
Vinrent a l'empereur ; la fu grans li effrois
Et li ochisions et vaillans li tournois.
Dont y vint Agrevains, Sansses et Ghodefrois.
Quant il virent le roy, dont fu grans li effrois ;
Le riche empereour regrettent mille fois.
Par dessus un blazon fu pozés li frans rois,
D'illoecq l'ont eslongiet chevalier et bourgois.
Au dehors des battailles et dou peuple grigois
Fu li rois aportéz, che tiesmoingne le vois.
Quant Gharssilles le seut, si en leva ses dois :
« Aÿ ! vrais Dieus », dist il, « tu soies beneois !
Mors est li orghilleus, pierdus est ses buffois ; *fol. 214 r°*
Or en menray Flourenche, s'en feray mes deghois. »

XXXIII Moult fu joyans Gharssilles, quant il oÿ retraire
Le mort de l'empereur, qui lui estoit contraire ;
Jhesucris en loa, le Pere deboinnaire.
Et li aulcun Ronmain ne finoient de braire

1100 riche — 1102 Lemperere; dessaus — 1105 de manoirs — 1106 lempereur — 1109 *Le premier* li *manque* — 1114 Adont — 1116 empererreur regrette — 1118 Dilloecques — 1123 orghilleur — 1125 M *manque* — 1126 estoient — 1128 brare.

Pour le roy, qui fu mors et qui gist en my l'aire;
Moult le vont regrettant, et lui et son affaire.
Dist li coms Agrevain : « Signeur, pour saint Hilaire,
Laissons le doeil ester, si penssons de bien faire
Par quoy puissons vengier l'empereur deboinnaire
Et qu'a honneur puissons de chel estour retraire ! »
Adont les veïssiés ferir, lanchier et traire !
La orent li Grigois un moult crueus sollaire,
Car li gentil Ronmain leur firent moult de haire;
Mais dou roy, qui fu mors, orent lait exenplaire.

XXXIV Fiere fu la battaille que il ot a ce jour;
Grant noize y vont menant et nakaire et tambour,
Et Grigois se combattent a forche et a vighour.
Enssi ceste battaille dura trestoutte jour,
Que li Ronmain ont fait enviers Ronme retour;
Sur un blazon em portent Oste l'empereour.
Et d'une part et d'autre orent moult de dolour,
Que les deus os partirent et laissierent estour.
De la gent de Ronmaingne sont navré li pluisour,
Et ossi sont Grigois, li felon boiseour,
Mais a chelle journee il en orent l'onnour.
Li Ronmain s'en revont a Ronme le maiour
Plourant et larmoyant, plain furent de tristour;
En la chittet entrerent sans joie et sans baudour.
Quant la nouvielle seurent en la chité entour,
Dont furent moult dolent en tristeche et em plour
Et dames et puchielles, chevalier vavassour;
Trestoutte li chitéz environ et entour
En fu a ceste fois navree de dolour.
Quant Flourenche a oÿ le doeil et le hidour
Et vit le grant murmure et le tresgrant estour,

1133 lempereour — 1137 li f. — 1139 F *manque* — 1142 durra — 1148 sont li g.; briseour — 1151 furent *manque* — 1154 tristieche — 1158 la oy — 1159 Et il; la tresgrant.

Lors dist a se maistresse : « Par le mien Sauveour,
J'ay au jour d'uy pierdu le boin roy, mon signour. »
Adont queÿ panmee par daléz unne tour.

XXXV Flourenche se pasma, qui de coer fu marie;
Li baron sont venut a lui par courtoisie
Et si l'ont relevee moult tristre et courouchie.
« Dame », font li baron, « che ne vault unne aillie :
On ne poet pour plourer rendre un honme la vie.
Mors est li empereres, par qui joie est falie;
Chiertes che poise nous, moult avoit signourie
Et moult estoit preudons. Son ame soit saintie!
Ch'a fait li rois Gharssilles a la barbe flourie;
Or a il tant fourfait qu'il ne vous ara mie,
Et, s'il plaist a Jhesus, le fil sainte Marie,
Nous arons contre lui victore unne aultre fie. *fol. 214 v°*
Laissiés ester le doeil, douche dame prisie,
Et si reconfortéz nostre chevalerie,
Car vous yestes no dame et maistresse et amie,
Et si vous ayderons a l'espee fourbie,
Tant que li mors dou roy sera si bien vengie
C'on en sara parler tant con li chieus tournie. »
Quant la dame les ot, douchement les mierchie;
En sa chambre s'en va dolante et esbahie.
Millez et Esmeréz, ou moult a signourie,
Se firent desarmer de leur chevalerie,
Puis revinrent a court avoecq le baronnie.
Le corps l'empereour, dont je vous segnefie,
Firent enbaussimier moult bien a celle fie
Et mettre en un sarcus de moult grant signourie.
O grant moustier saint Piere fu veilliés le nutie,

1161 Jeay — 1163 F *manque* — 1164 olui — 1172 qui ne — 1173 se il — 1177 vo d.; *le premier* et *manque* — 1180 conme li — 1181 les os — 1183 a de s. — 1186 Li.

Et fu telle clarté alumee et furnie
Que n'est nuls homs vivans qui le voir vous en die.
L'endemain au matin y fu la messe oÿe
Dou boin pappe Simon, qui en fist le maistrie.
Noble fu li offranche et fourment esprisie :
Un cheval tout couviert, quoy que nuls vous en die.
Des armes que portoit li rois de Ronmenie
Uns chevaliers fu fais, qui fourment s'umelie.
La ot maint cheviel trait, mainte barbe sacquie ;
Dieus ! que Florenche estoit a son coer courouchie,
Sa destraiche fu grande, pierdre volzist la vie !
Li chars dou boin roy fu moult bien ensevelie ;
Dont yssi dou moustier toutte la compaignie,
Viers le palais maiour ont leur voie acoeillie.
N'ot povre en la chitté a qui ne fust baillie
L'aumousne tellement que cascuns pour lui prie.

XXXVI Apriès che que li rois Ostez fu enthieréz,
Repaira ou palais tous li riches barnéz.
Bien y fu fiestiiés Millez et Esmeréz,
Sur tous les chevaliers leur fu li pris donnéz ;
La fu cascuns des deus tellement alozés
C'on les a moult fourment prisiés et honnouréz,
Car il furent pour vray de tresgranz parentéz.
Sansses et Agrevains et des aultres asséz
Alerent a consseil — c'est fine veritéz —
Pour prendre avision, telle con vous oréz,
Que li corps de Florence puist yestre assenéz
A l'un de ces deus frerez, que les corps ont moléz.
Li uns le donne a Mille, pour che qu'il fu ainsnéz,
Li aultrez voelt que soit a Esmeré donnéz.

1191 Qui — 1193 maistrise — 1201 moult seuelie — 1202 Adont — 1206 A *manque* — 1208 fust — 1212 tresgrant — 1215 conme — 1219 Li a. sest ossi a.

Sanssez, a qui il fist si grandez amistéz,
Dist qu'Esmeréz l'ara et qu'il en yert doéz,
Et Agrevains estoit fourment entalentéz *fol. 215 r°*
Que Milles l'espouzast, car par lui fu tensséz
En le grande battaille, enssi qu'oÿ avéz.
« Signeur », dist Agrevain, « enviers moy entendéz !
Chil enffant sont moult noble, enssi que vous savéz,
Car leur perez si fu noblez rois couronnéz :
De Hongrie fu rois, si en tint les rengnéz.
Milles est li drois hoirs, Esmeréz est mainsnéz,
S'est Milles plus vaillans et a plus d'iretéz,
Si en serons plus fort, s'il est nos avoéz,
Car rois et empererez polra yestre nonmez,
Ronme pora tenir et Hongrie daléz. »
Dist Sanssez de Tarente : « Il est rices asséz.
Laissiés l'en sa riquesce et son frere prendéz,
Car c'est trestout d'un sanch, roy les a engenréz.
Puis que li uns est rices et l'autre est caséz,
Enssement y ara deus rois bien honnouréz. »
Et li baron li disent : « Pour noient en parléz ;
Nous volons que Millon soit nos drois avoéz. »
La endroit fu li plus contre le mains portéz.

XXXVII Or sont trestout d'acort li prince et li baron
Que Flourence de Ronme volrent donner Millon.
A la cambre a la dame sont alé a bandon ;
La fu li senescaux c'om clamoit Clarion,
Richier le sinatour, Agrevain et Sansson
Et maint boin chevalier dont je ne say le non.
La puchielle trouverent en grande marison,
Et bien souvent au coer avoit avision,

1221 que il en est — 1224 que oy — 1231 se il — 1235 Laissielle en — 1238 E. y ra — 1239 li disent li baron — 1240 nos *manque* — 1244 habandon.

S'elle se marioit par aulcune ocquoison,
Qu'Esmeréz de Hongrie li venroit moult a boin.
Ez vous les pers de Ronme dont je fay mention ;
Agrevain a parlé, n'y fist demourison :
« Dame, Jhesus vous gard, qui Longis fist pardon ! »
Et elle respondi douchement a bas son :
« Bien soiiés vous venus, signeur noble baron ! »

XXXVIII « Signeur », dist la puchielle, qui fu bien doctrinee,
« Bien soiiés vous venus en ma chambre paree !
— Dame », dist Agrevains, « a bien fustes vous nee !
Dame, nous vous dirons, si vous plaist, no penssee.
Il est bien veritéz et raison ordonnee :
Mors est li empereres ; son ame soit sauvee !
Or est toutte la tiere en vo nom demouree,
Si en devéz de droit yestre dame clamee ;
Mais tiere qu'est a dame n'est mie bien gardee,
S'elle n'a un signeur a qui soit assenee ;
Et pour chou loons nous que sooiéz mariee
Et vous avons trouvé signeur sans demoree
fol. 215 v° De qui vous seréz bien et siervie et amee
Et le tiere de Ronme garandie et tenssee,
Se loons, si vous plaist, qu'i soiiés acordee
A nostre volenté sans yestre en riens tourblee.
— Signeur », che dist Flourenche, « trop seroie hastee,
S'a honme je me soie si tos habandonnee.
— Dame », dist Agrevain, « vous seréz affyee,
Et en fin de la gherre, quant el sera oultree,
Adont seroit dou tout ceste chose aquievee.
— Signeur », dist la roÿnne, qui blanche fu et nee,
« N'est pas drois ne raisons que riens je vous devee.
Dittes vostre raison, de moy yert escouttee,

1252 les perez — 1265 qui est — 1268 Et nous v. — 1274 Se a — 1276 en la ; elle — 1278 fu que nee.

Car de croire consseil ay mestier ceste anee. »

XXXIX « Dame », dist Agrevains, « savéz conment il va :
Nous avons avisé que signeur vous fauldra,
Et vous en aréz un qui bien vous gardera :
C'est Milles de Hongrie, qui si bien se porta
En la grande battaille u vos peres fina ;
Il est hoirs de Hongrie, le royaume tenra
Et vostre noble corps a mouillier prendera. »
Quant la bielle l'oÿ, tous li sans li mua;
Mieus amast Esmeret asséz que cestui la.
En loncq tamps ne dist mot, car moult bien s'avisa,
Et, quant respondre seult, se parolle pesa :
« Signeur », dist la roÿnne, « par Dieu qui me crea,
Vous le faittes pour bien, li coers bien dit le m'a,
Et je sui toute a vous, aultre chose n'y a,
Si que dou tout feray tout che qui vous plaira.
Mais sachiés a Millon quel volenté il a! »
Adont dist Agrevains : « Et on le mandera. »
Dont fu Millez mandéz, qui moult s'enorghilla
Pour l'onneur c'on li fist et qu'on li aporta.
En la chambre est venus, les barons enclina
Et la bielle Flourenche douchement salua.
« Mille », dist Agrevain, « savéz conment il va :
Nous avons avisé tout che qu'on vous dira.
Il nous fault un signeur qui le tiere tenra,
Et veschi la puchielle c'on vous fianchera,
Et seréz rois de Ronme, quant la gherre fauldra. »
Quant Millez l'entendi, orghilleus se moustra,
As barons respondi qu'il s'en consillera
Et que prochainnement a dire leur sara.
Quant li baron l'oÿrent, l'un l'autre regarda ;

1283 N. aduons — 1296 che que qui — 1300 et que on — 1309 que il; consillerra.

Flourenche la puchielle fourment se hontoia :
« Aÿ ! lasse », dist elle, « qu'a dit chieus vassaux la?
Et fault il conssillier, qui un si fait don a?
Par le foy que je doy Celui qui me fourma,
Ja mais en son vivant a fenme ne m'ara! »

XL Quant Milles de Hongrie ot parlet ensement,
fol. 216 r° Moult bien dire cuida, mais il dist nicement;
Des barons departi et a yaus congiet prent.
Et Flourence remest, qui le coer ot dolent;
Elle a dit as barons a se vois haultement :
« Signeur », che dist Flourence, « je vous ai en couvent
Que ja mais a nul jour, par le mien sairement,
N'espouzeray Millon, qui orghuilleuzement
A demandé consseil et parlé follement;
Mais, s'il n'avoit plus d'onmes jusques l'Arbre qui sent,
Si n'ara il ja mais a moy part ne couvent.
— Dame », che dist Sansson, « vous parléz sagement.
Par la foy que je doy a Dieu omnipotent,
J'avoie au coer de my pris otel sentement :
C'estoit a l'autre frere, par le mien sairement.
— Sire », che dist Flourenche, « or parléz coyement !
Je saray s'il le vault et s'il a l'essient,
Car, se je le pierchoy niche ne negligent,
Ja n'y metteray coer ne corps n'entendement. »
Adont li chevalier en font departement,
Et la bielle remest, que Dieus gard de tourment!
Or oiiés qu'elle fist, la puchielle au corps gent :
A Esmeret manda trestout priveement
Qu'a lui venist parler tos et inconttinent.
Audeghons le trouva, qui moult ot d'enssient,
Ou juoit as eschiés en my le pavement.

1326 se il — 1329 a *manque* — 1333 se il ; se il — 1334 ne niche ne — 1335 ne *manque*.

Et ses freres Millons, qui tant ot hardement,
Estoit dedens sa chambre, ou moult fort se repent
De che qu'il ot parlet as barons enssement
Et qu'il ot pris consseil d'avoir avizement.
Sus son lit se gietta et manda vistement
Esmeret, le sien frere, mais il n'estoit noiient
La ou on le querroit, car il tient parlement
A la francque puchielle, qui de biauté resplent.

XLI

Esmeréz li vassaus, qui tant ot le coer vray,
Estoit daléz Flourenche, qui tant ot le coer gay.
La bielle l'appiella, se li dist sans delay :
« Esmeréz », dist Flourenche, « oiiés que je diray !
De vostre vasselage moult parler oÿ ay ;
Bien vous yestez portéz, pour che vous en donray
Chestui aniel d'or fin ; pas ne le plainderay.
— Dame », dist Esmeréz, « et je le prenderay.
Se ne l'ay desiervy, je le desierviray. »

XLII

Esmeréz prist l'aniel, qui moult fu de hault pris,
En son doy le boutta volentiers, non envis;
Puis dist a la puchielle : « Se j'ay esté hardis
De prendre cest aniel, foy que doy Jhesucris,
A trés exellent fait il sera desiervis.
— Esmeret », dist la bielle, « se li dons est petis,
Bien polréz meudre avoir ains deus mois acomplis. *fol. 216 v°*
— Bielle », dist Esmeréz, « a vous cincq cens mierchis !
Mais il ne vous desplaise, douche dame gentils,
Se je demande a vous, puchielle de hault pris,
Che qu'a l'aniel affiert de quoy je sui siervis !
— Nennil », che dist Flourence, « si m'aït saint Remis !

1343 Et les — 1348 nestoient n. — 1363 que je d. — 1369 Se *manque* — 1370 a l' *manque*.

— Je demant vostre amour, n'en doy yestre escondis,
Quant j'ay la vostre aniel, qui tant est signouris,
Que je rechoy en gré conme vostre subgis;
Et, se chou vous demande, ja n'en soie haÿs,
Car Amours, que je siers et sierviray tout dis,
M'a donnet hardement, volenté et avis
De requere tel don, c'est vo douche mierchis.
— Esmeréz », dist la bielle, « seriés vous si hardis
Que de prendre m'amour, me tiere et mon paÿs ?
— Oÿl », dist Esmeréz, qui fu biaus et faittis,
« Et fust vostre li tiere de chi jusqu'a Paris
Et tant en revelant jusqu'au port de Brandis ! »
Quant Flourenche l'oÿ, s'en a jecté un ris.

XLIII Flourenche la courtoise fu a son coer moult lie,
Quant oÿ Esmeret a le chiere hardie.
Dont manda la puchielle toutte se baronnie,
Agrevain et Sansson et chiaus de leur partie,
Et chil y sont venu, que nuls ne s'i detrie.
La puchielle parla, pas ne fu esbahie :
« Signeur », che dist Flourence, « par vostre courtoisie
M'aviéz eslut signeur tout a vo conmandie
C'on appielle Millon, fil o roy de Hongrie;
Mais j'aim mieux Esmeré et pour chou vous supplie
Que vous le me donnéz, si feréz courtoisie. »
Et disent li baron : « N'est nuls qui le desdie. »
Tout ont a Esmeret la puchielle ottroiie
Et acordet trestout apriès gherre falie.
Dont fu liés Esmeréz a le chiere hardie,
Et la li dist Sanssons de le grant villonnie
Que ses frerez Millons ot dit par estouttie.

1372 demande — 1375 soiies — 1383 jusqua port a — 1386 le hardie chierie — 1387 Adont — 1391 v. amiste — 1392 Mariez — 1394 jainme — 1397 a *manque* — 1400 grande.

« Par Dieu », dist Esmeréz, « pas ne dist courtoisie !
C'est drois que, s'il l'a dit, qu'il li tourne a folie,
S'il me vient aucun bien et que Dieus le m'ottrye.
Il est hoirs dou royaulme qui vient de me partie;
S'il est rois et jou rois, che sera signourie. »
Dont fu grande la joie en la salle voultie,
Il n'y a chevalier l'un a l'autre ne die :
« Il est vray qu'Esmeréz a no dame plevie. »
Un escuiiers Millon a la nouvielle oÿe
Qui queroit Esmeret a la chiere hardie.
Quant il oÿ la chose, qui par tout est nonchie,
Viers la chambre Millon a se voie acoeillie,
Dolans et courechiés, faisans chiere abaubie; *fol. 217 r°*
Mieus amast qu'a Millon fust la dame ottroiie,
Pour che qu'aucuns pourffis en fust en se partie.

XLIV Ly escuiiers s'en va, qui point ne s'arriesta;
Venus est a Millon, sur son lit le trouva.
Ylloecques buzioit, moult lui anoyoit la
Pour ytant qu'il ot dit, quant on lui otroya
Flourenche la puchielle, qui tant de bontet a.
A tant ez l'escuiier qui hault le salua,
Puis a dist : « Mon signeur, la besoingne mal va,
Car Flourenche de Ronme le vostre frere ara.
Fais est li mariagez, si qu'Esmeréz sera
Empereres de Ronme, ou noble royaulme a,
Et s'ara la plus bielle c'oncques Dieus estora. »
Quant Milles l'entendi, tous li sans li mua,
Si dolans fu au coer qu'a poy qu'il n'esraga;
Il estraindi les dens, les yeus esrouïlla,

1402 dist *et* Esmeréz *sont intervertis* — 1403 sil a d. qui le — 1404 Se il — 1406 Se il — 1407 salle saultie — 1410 millons — 1413 Deviers — 1414 courchies; abaudie — 1419 et moult — 1420 o d. — 1422 A t. lescuiier est — 1429 que il.

Quetis, malleürieux millez fois s'esclama.
« Par foy », dist il en ly, « li diauble tentet m'a!
Je ressamble a celui, par Dieu qui tout crea,
Que che qu'il tient as mains a ses piés gectet a. »

XLV Moult fu Milles dolans, drois est qu'il lui anoye;
A lui meïsmes dist : « Bien morir je voldroie,
Quant par my ay pierdu unne si bielle proye;
Or sui plus que devant en l'amoureuse voie,
Et plus m'esprent li coers et art et me desroie.
Par celui saint Signeur qui tous les biens envoye,
Je le volroie avoir, si qu'elle va le voie,
Et ja mais dou royaulme je ne tenisse roie;
Car tant par est plaisans et bielle et douche et quoye.
Pleuist Dieu que son corps je truisse en la broye,
Ja mais a Esmeret je ne le renderoie!
Las! pour quoy l'a il prise? Mie ne le cuidoye.
Che c'on poet faire anuit n'est nuls qu'agarder doye
De chi jusqu'a demain, que li solaus flamboye.
Mais, se plus m'avenoit que ja la garderoie,
Se peüsse exploittier, point ne me fainderoye.
Par Dieu, trés volentiers Esmeré le tauroie,
Car sans le mien consseil il est mis en la voye
Et pour my s'est hastéz, affin que ne soit moye.
Or seroit moult bien fait, se je le reculloie. »

XLVI Enssi disoit Millons, qui en se chambre estoit,
A la bielle Flourenche moult durement penssoit,
Et Amours par son trait moult fourment le trayoit,

1433 ressambla c. — 1434 que il — 1435 qui l. — 1437 ay *manque* — 1441 que elle — 1444 Pl. a — 1448 Dechi *est écrit en marge* — 1449 que jamais nei (?) g. — 1450 Et je p. — 1457 m. fort.

Et li coers de son ventre moult fort li embrazoit;
Car, quant li cose est chiere, bien avenir on voit
C'on le desire plus, se pour riens on l'amoit. *fol. 217 v°*
Mais on dist bien souvent un langhage de droit :
« Qui ne fait quant il poelt ne fait quant il volroit,
Et qui couvoitte plus que couvoittier ne doit,
En le fin grandement decheüs il se voit. »
Enssi sera Millons, qui moult se repentoit
De che que la puchielle escondit il avoit;
Plus en estoit en grans asséz qu'il ne moustroit.
Il jure Jhesucris, qui moru a destroit,
Que, s'il poet esploittier, Esmeret traÿroit,
Et dist que nul samblant enviers lui n'en feroit,
Ains visera de faire ce que son coer penssoit
Et de traÿr son frere, qui loyaument l'amoit.
A tant es Esmeréz qui de court rapairoit,
O lui quatre escuiiers, dont cascuns l'onnouroit.
Quant Millez l'a veü, contre lui se levoit :
« Empererez », dist il, « bien vingniés chi endroit!
Lyés sui de vostre bien. Jhesus loés en soit!
Car sachiés c'a la bielle mon corps point ne penssoit,
Et si vous dy pour vray : cascuns le me donnoit,
Mais je le refusay, pour che c'on me disoit
Que par amours l'amiés et elle vous amoit;
J'ain moult l'onneur pour vous, et Dieus le vous ottroit! »

XLVII Moult fu Esmeréz liés, quant le sien frere oÿ,
Cuida que che fust voirs, si l'en tient a amy
Et l'en rendi asséz et grasces et mierchi.
Milles par faussetté l'assist d'encoste lui
Et li a dit : « Biaus frerez, or ne m'aiiés menty!
Quant espouserés vous la bielle au corps joli?

1462 f. ne q. il v. — 1466 il lauoit — 1467 que il — 1469 esm. le — 1472 de le trayson fr. — 1478 que la.

— Frerez », che dist li bers, « nous avons dit ainssi
Qu'apriès le grande gherre et le pesant estri
Que nous avons Gharssille matté et desconffy
Ou ochis en battaille ou mis a no mierchi.
— Frerez », che dist Millons, « or serons nous hardi,
Et je vous ayderay o riche brancq fourbi,
Car, se vous avéz bien, j'en sui trestous joly,
Car nous devons bien yestre et loyaus et amy,
Et, se li nos parastez estoit finés ossi,
Je tenroie Hongrie, le royaulme garny ;
Enssi seroi je rois, se Dieus l'a conssenty,
Et vous un empererez de royaulme agenssi.
Ne sera rois ne comtez, quant il sera ainssi,
Qui puist avoir pooir ne sur vous ne sur my ;
Loéz en soit li Sirez qui pour nous mort souffry ! »
Puis a dit coiement, que nuls ne l'entendi :
« Se je puis esploittier, anschois mois et demy
Je le vous retauray ; point ne serons amy. »

XLVIII Or furent li doy frere en la chambre a baudour ;
Li uns moustroit samblant felon et traÿtour.
Anbedoy sont venu ou hault palais maiour,
fol. 218 r° Li comte et li baron leur sont venut autour
Et au ber Esmeret portoient grant honnour,
Pour che qu'on en devoit faire l'empereour.
A table sont assis a loy de poingneour
Et apriès le disner alerent sans demour
Flourence viseter, qui fresce ot le coullour,
Qu'em veïr Esmeret prendoit douche savour,
Car la bielle l'amoit de tresloyal amour.
De regars amoureus servirent moult le jour ;
Bien s'en pierchulpt Millons, qui fu en grant esrour,

1491 a. agharssillez — 1506 seront — 1507 habaudour — 1512 que on — 1519 grant *manque*.

N'en moustre nul samblant, ains avise le tour
Conment il puist deffaire son frere le menour;
Il jure Jhesucris, le Pere creatour,
Ja mais joie n'ara, s'ara le haulte honnour
De la bielle Flourenche et dou paÿs autour.

XLIX Enssi con je vous dy, furent li doy enffant
Siervy et honnouré dedens Ronme le grant,
Et Garssillez li rois ot moult le coer joyant
De le mort l'empereur, Oston le souffissant.
Li rois estoit logiés tout a son couvenant,
N'estoit pas lons de Ronme, che disent li auquant :
N'y avoit c'une lieuwe, si c'on troeve lisant ;
Li fourier vont autour le paÿs essillant.
Li rois va son consseil vistement appiellant :
« Signeur », che dist li rois, « or oiiés mon samblant!
Par dedens Ronme sont li Ronmain moult dolant ;
Mais, s'estoie creüx, je vous jure et creant
La chité assauroie et derriere et devant,
Car il sont esbahy et fourment recreant.
Espoir, se il nous voient d'assalir apparant,
Qu'a moy se renderont, pour che qu'il sont doubtant. »
Et chil ont respondu : « Vous aléz bien parlant ! »
Unne espie l'oÿ, qui s'en va departant ;
A Ronme est acourus, si va dedens entrant,
Deschi jusc'au palais ne se va arriestant.
La trouva Esmeret et Millon le poissant,
Sansson et Agrevain, Richier et Clariant
Et maint fier sinatour, qui moult furent vaillant.
Ly espie les va haultement saluant,
Et, quant il l'ont veü, bien le vont ravisant,
De Gharssilles li vont nouvielles demandant.

1528 lempereour — 1529 Leur il e. — 1530 disent *manque* — 1531 si conme — 1544 jusques au.

« Signeur », dist li espie, « plus ne l'iray chelant :
Demain aréz l'assault apriès soleil levant.
Or aiiés boin consseil, aléz vous advisant! »
Dont parla Esmeret haultement en oyant :
« Signeur baron », dist il, « par Dieu le royamand,
Qui croire me volroit, n'attenderiens point tant
Que li assaus alast le chité cuvriant;
fol. 218 v° Anschois ysteriens hors qu'il venissent avant,
Car on dist biens parlers, c'on voit bien apparant,
Que plus s'en fuit li homs, plus le va on cachant.
Il nous tiennent pour mors, ne nous prisent un ghant,
Qu'esbahis en seront trestout li plus poissant.
— Frere », che dist Millon, « vous aléz bien parlant. »
Puis a dit coiement : « Foy que doy saint Amand,
Se je puis esploittier et vous aléz yssant,
Ja mais n'y rentreréz en jour de vo vivant! »

L Or furent tout d'acord li baron chevalier
D'issir de la chité au point de l'esclairier.
Il ont celle nuit fait par la chité nonchier
Que trestout soient prest pour estour conmenchier,
Ossi tos qu'il oront le trompe grelloyer.
La chité firent bien Ronmain autour ghaittier
Jusques a l'endemain, qu'Esmeréz au vis fier
Fist les trompes sonner et le ville chierquier.
Ains le solleil levant fist si appareillier
Qu'il yssirent de Ronme pour Gharsille esvillier.
Esmeréz fu arméz sur le courant destrier
Et Millon par daléz, qui ne l'ot mie chier.
Sansses et Agravains, Clarion et Richier
Menoient l'avangarde pour les Grieus mesaisier.
Grigois furent armet pour assault conmenchier,

1554 Adont — 1562 tr. le — 1564 que je — 1566 renterez — 1571 aront — 1574 F. sonner les trompes — 1580 les griess.

Mais une espie vient a Gharsille nonchier
Que li Ronmain venoient, qui furent cent millier.
Quant Gharssille l'oÿ, n'y ot que courouchier ;
Il a dit a se gent : « Pensséz de l'esploittier,
De ces felons Ronmains ochire et detrenchier !
Me cuident il tollir Flourenche le mouillier ?
Je seray leur drois sires, qui qui doie anoiier;
Encor le comparont tous li plus hault princhier,
Quant il n'ont obeÿ sans a moy battayllier. »
Dont fist maint cor bondir et se gent chevauchier,
Ses banierez royaux contre vent bauliier.
N'alerent point avant, si conme j'oy nonchier,
Quant il virent Ronmains, qui tant estoient fier;
La n'orent point loizir de plenté manechier.
Lors ferisent enssamble a plain corps de destrier,
Il crient leur enssengnes pour leur gent raliier
Et fierent l'uns a l'autre pour trestout desfroissier.
Bien sambloient diaublez qui fuissent hors d'inffier,
Qui volzissent le monde craventer et mengier.

LI Al conmenchier l'estour fu fiere le meslee :
La y ot mainte enssengne a la tiere vierssee,
Et de maint boin cheval saloit la boyellee.
Li uns y fiert d'espoy et li aultres d'espee,
De glave u de faussart u de lanche acheree;
Li uns escrie « Ronme ! » tout hault a le volee, *fol. 219 r°*
Li aultres se rent pris moult hault a grant alee.
. . . .
« Aÿ! frere Esmeré, veschi noble journee!
Pour Dieu, repandons sancq et viertu esprouvee,

1588 seray *répété*; sires drois — 1589 Encore — 1590 a *manque* — 1594 ronmain — 1598 frirent li vns — 1605 glaues — 1607 *Après ce vers, il doit manquer un ou plusieurs vers dans lesquels il était dit que Milon adresse la parole à Esmeré* — 1609 repiendons.

Par quoy li fier Ronmain, qui sont en ceste pree,
Ne puissent dire en yaus par nesune posnee
Que la puchielle soit nichement mariee! »
Quant Esmeréz l'oÿ, moult tresbien li agree,
Cuida que la parolle fust pour bien recordee;
Mais c'estoit a la fin qu'il euist le penssee
D'entrer si fort avant sur celle gent dervee
Que ja mais a nul jour n'en fezist retournee.

LII Quant Esmeréz oÿ le sien frere parler,
Adont si conmencha li siens coers a lever
Et a la grant biauté de Flourence pensser.
Amours et hardemens le firent si haster
Qu'em le plus grande presse s'ala si fort boutter
Par forche le fendi et va dedens entrer;
A diestre et a seniestre prist gens a decopper,
Chevaliers saudoiiers a tiere craventer.
Milles a fait ses gens arriere reculler,
A unne aultre battaille les a fait assambler;
Et rewarde tout dis se venra retourner
Le sien frere Esmeret, qu'il ne pooit amer,
Mais enclore le vit, assalir et viersser,
Abattre du cheval et tout jus souviner.
A soy meïsmes dist : « Or voi ge bien au cler
Que mes freres est mors ; il ne poelt escapper.
A ce cop me feront li Ronmain espouser
Flourenche la puchielle, qui le viaire a cler;
Il n'est honme en ce monde qui le me puist oster. »
A tant es Agrevain et Sansson, le boin ber!
Venus sont a Millon et s'ont pris a criier :
« Milles, ou est vos frerez? Ne le voeilliés cheler ! »
Et Milles respondi : « Je ne le puis trouver. »

1615 que il — 1619 si *manque* — 1625 Cheualier saudoiier — 1628 rewarder — 1629 qui ne — 1636 peuist ester.

LIII Enssi con li baron vont d'Esmeret parlant,
Ont veü son cheval, qui s'en aloit fuiant
Au lez par deviers Ronme le rengne traienant;
Dont furent li baron courechiet et dolant.
Et Milles leur aloit haultement escriant :
« Signeur baron », dist il, « or chevauchons avant,
Se querrons Esmeret, le chevalier poissant!
Se mort l'ont li Grigois en cel estour pesant,
Ja mais n'aray le coer baut ne liet ne joyant! »
La u Esmeréz fu ne va mie ensengnant,
Mais a l'autre coron les va Milles menant;
Et le bers Esmeréz s'aloit fort combatant.
Es vous le roy Gharsille qui le va regardant!
Quant le voit en battaille si tresbien combatant,
Que de ses honmes va le plache delivrant,
Tiestes et piés et bras leur aloit decoppant, *fol. 219 v°*
De son grant hardement se va esbahissant.
A haulte vois li dist : « Et c'or te vas rendant!
Tu ne poés escapper par nessun couvenant. »
Quant Esmeréz l'oÿ, si mua son samblant.
Devant le roy Garssille va ferir Ghallerant,
Nez de Coustantinobles, unne chité moult grant;
Et Esmeréz le va tellement assenant
Que jusques le poittrine li a mis le taillant,
Et puis va le second le diestre brach coppant,
Et le tierch enssement la chiervielle espandant.
Quant Gharssillez le voit, a se gent va disant :
« Prendés vif ce vassal, car je le vous conmand ! »
Adont l'ont assali et derriere et devant,
A force et a viertu le vont si cuvriant
Qu'il l'ont mis a genoux; la le vont assalant.
Ungs Grigois est venus contre lui bouhourdant,

1641 conme — 1643 leur rengne — 1653 Et — 1657 Et de — 1671 Qui.

Mais li fiers de sa lanche va ou blazon frappant,
Si qu'il va Esmeret contre tiere jectant.
Ains qu'il se relevast, vont dessus li montant,
Si l'ont rendu au roy sain et sauf et vivant.
Li rois l'a conmandé a maint vassal vaillant,
Qui as tentes le vont sur un cheval menant;
A l'estacque dou tref vont Esmeret loyant.
La aloit li vassaus Flourenche regretant :
« Aÿ! Flourence amie, vo dueil va renforchant,
Et ossi fait li miens, dont j'ay le coer dolant! »

LIV Or fu pris Esmeréz a la chiere hardie
Et menéz ens ou tref, qui luist et resplandie;
Et ses frerez Millons a l'autre lez tournie,
Sanssez le va sieuwant, qui le chiere ot hardie.
Il ont unne battaille a celéz desconffie,
Li Grigois vont fuiant conme bieste esragie
Viers l'estandart Gharssille, que li corps Dieu maudie!
Milles vint a Sansson, haultement li escrie :
« Sire Sansson », dist-il, « oiiés que je vous die :
Que vous me voeilliés faire, s'il vous plaist, courtoisie
Ou vous ne meteréz du vostre unne maillie,
Et si me metteréz en telle signourie
C'onques telle n'ot homs de le moie lignie.
— Mille », ce dist Sansson a la chiere hardie,
« Se faire le vous puis sans nulle villonnie,
Volentiers le feray, pour voirs le vous affie.
— Oïl », che dist Millon, « se Dieus me beneÿe,
Et veschi l'ocquoison que je vous segnefie :
Mes freres est ochis en yceste estourmie;
Or vous pry qu'au retour en la chité antie
Voeilliés dire a Flourence et a la baronnie

1675 que il — 1684 reslandie — 1689 Deuiers — 1693 vous me meterez.

Que vous avéz mon frere veü tolir la vie,
Par quoy la damoizielle me puist yestre ottroiie;
Et sachiés, se je sui sires de Ronmenie, *fol. 220 r°*
Tant d'onneur vous feray, par le Vierge Marie,
Qu'onnouré en seront tout chil de vo partie. »
Quant Sanssez l'entendi, tout li sans li fremie ;
Il a dit a Millon par moult grant estoutie :
« Par Dieu, sire Millon, or avéz dit folie,
Qui voléz ensement que telle chose die !
Et puis, s'il revenoit par aucune maistrie,
Je seroie a tous jours retéz de tricherie !
Foy que je doy a Dieu et au corps saint Elie,
Ja il ne m'avenra a nul jour de ma vie ! »

LV Quant Milles entendi la parolle Sansson,
Qui ne voelt affremer la soie intention,
Il sacqua un espoy plus trenchant qu'aghuillon
Et puis en fery Sansse par mortel traÿson;
Le haubiert li trencha et apriès l'aucqueton
Et li a mis l'achier entre fie et pomon,
Mort l'abati a tiere dou destrier araghon.
A tant es Agrevain, le chevalier baron !
Quant il vit a le tiere gezir son compaignon,
Tantos a dit a Mille : « Pour yquelle ocquoison
Avés vous ore ochis che hault prinche de non?
— Agrevain », che dist Millez, qui coer ot de Griffon,
« Je vous prie pour Dieu, qui souffry passion,
Que me voeilliés aydier a mon loyal bezon,
Et, se Dieu me consent a acomplir mon boin,
Je vous ay en couvent, sur le corps Lazaron,
Telle honneur averéz a bien courte saison

1710 *Le second* a *manque* — 1713 se il — 1714 Je sescrie — 1716 ne navenra — 1725 il le vit — 1731 consent *manque*.

Le moittiet de l'empire aréz en vo parchon
Et le maistre trezor saint Pierre, le baron. »
Quant Agrevain l'oÿ, s'abaisse le menton;
Couvoittize le fist avoir opinion
D'entendre la parolle dou traïttre felon,
Et puis y tent l'oreille, lui vint temptation
De mauvaise volente par infourmation.
De croire mais consseil de la malle fachon
Il couvient qu'il se garde ossi de l'ocquoison.

LVI Quant Agrevains oÿ de Millon le penssee,
Se li a respondu a moult haulte alenee :
« Mille, que voléz vous? Ne m'en faittes chelee
Prest sui de vous aydier, par le viertu loee! »
Et Milles li a dit : « Vo parolle m'agree!
Aydiés m'a tiesmoingnier a Ronme l'onnouree
Qu'Esmeréz est ochis dedens ceste meslee!
Sansson em porterons, sa char yert desarmee,
Et puis si le mettrons sur unne targe lee,
Si l'en ferons porter en Ronme l'alozee
E dirons tout par tout a chiaus de le comtree
Que chou est Esmeréz qui le vie a finee;
Par ce point me sera Flourence presentee.
fol. 220v° Je vous ay en couvent, se je l'ay espouzee,
Que je vous partiray de la tierre honnouree;
Plus de vous n'en tenray unne seulle denree,
Et s'aréz dou tresor tellement vo pasnee
Que vous aréz d'or fin unne grande caree,
Si serons compaignon, tant qu'averons duree,
Car j'aynme tant Flourenche, la puchielle senee,
Que je ne puis durer ne soir ne matinee.
Or vous prie pour Dieu, qui fist chiel et rouzee,

1734 vostre p. — 1738 de tr. — 1745 f. alenee — 1747 vostre p. — 1748 me a — 1751 metterons — 1759 se arez.

Que me voeilliés aydier a faire me penssee,
Car mors est Esmeréz, il a la vie ostee,
Ja mais ne revenra, c'est verités prouvee,
Si poéz ceste chose bien avoir demenee
Que ja n'en averéz reproche demoustree
Par nul honme vivant qui en sache riens nee.
— Sire », dist Agrevain, « tout a vo devisee! »
Adont li a le foy plevie et creantee
Tout enssi le fera sans nulle demouree.
Dont fu la char Sansson la endroit desarmee,
De sancq et de sueur fu sa fache foullee,
Dessus un blazon fu la char de lui pozee;
A quatre chevaliers fu la chose livree
Qui savoient trestout le traÿson prouvee.

LVII Enssi que je vous dy, Milles les encanta,
Par proumettre biaus dons enviers yaus s'acorda,
Et cascuns de sa foy la endroit li jura
Qu'il feront et diront trestout che qu'il volra.
La battaille fu grande, Gharssille reculla,
La forche fu Ronmains, car bonne gens y a.
Ja fuissent desconfy li Grigois par decha,
Quant Milles de Hongrie le retraitte sonna,
Viers Ronme s'est retrais et grant doeil demena,
Le bierre fist porter, samblant fist qu'il plora;
Disent c'est Esmeréz c'on en reportoit la.
Ronmains furent dolant, fourment leur anoya,
Cascuns le regretoit, tous li peullez l'ama,
Et maudient de coer chelui qui le thua.
En Ronme sont rentré, ou li noise monta;
Mis fu en unne bierre li corps, c'on y poza;
Ens ou moustier saint Piere yloecq on le porta.
A Flourenche fu dit conment li chose va;

1784 erre (?) b. — 1787 Deuiers — 1795 yloecques.

Quant la bielle l'oÿ, a tiere se pasma,
Oncques si dolans coer au monde ne rengna
Que li coers de Flourenche, quant on li recorda
Que mors fu Esmeréz, ou elle s'adonna.
Adont de piteux coer elle le regretta :
« Aÿ! » dist elle, « amis, con grant mesquief chi a!
Vous estiés li plus biaus c'oncques Dieux estora,
Preus, sages et courtois! Dieux, qui vous ordonna,
Nulles riens a vo corps li Sires n'oublia.
fol. 221 r° Grascieus, doux, loyaux! Science vous donna.
Pleuist a celui Dieus qui me fist et fourma
Que fuisse morte ossi, desiré l'ay piech'a,
Car je sçay bien de fy que mesquief m'avenra,
Car li cours des estoilles piech'a le me moustra. »
Enssement la puchielle adont se dementa.

LVIII Dollante fu Flourence, la puchielle au vis cler.
Qui li oïst adont Esmeret regreter,
Sa biautet, sa valour et son sens deviser
Et sa mort couvoittier pour son amy trouver,
D'unne grande pitté li peuwist ramembrer!
Li baron dou paÿs le vont reconforter;
La li vint Agrevains et dire et recorder
Conment en la battaille vit Esmeret thuer.
Droit au moustier saint Piere font la messe chanter,
Li pappes le canta, qui moult fist a loer;
Pour le bien qu'il oÿ d'Esmeré recorder
Pria devottement et fist reconmander.
Legaux et cardenaux le vont moult regreter,
Puis ensevelis fu a loy de noble ber,
Et puis vont ou palais Flourenche viseter,
Qui faisoit a tous povres de son argent donner

1802 conme — 1805 vos; n' *manque* — 1806 doux et — 1812 au vifs — 1816 De.

Pour l'ame son amy, que ne poelt oubliier.
De la bielle Flourenche lairay un paul ester,
Et, quant il sera poins, bien saray retourner.
De Gharssille volray un petit deviser,
Qui se faisoit as trez noblement desarmer;
Moult maneche Ronmains de le teste couper.

LIX Li rices rois Ghassilles ot a son coer pesanche
Que Ronmains li ont fait si faitte destourbanche
Et ses honmes ochis a doeil et a vieutanche.
Il en jure de coer trestoutte la poissanche
Que ja joie n'ara, se il n'en a venganche.
Il se fist desarmer sans nulle detrianche,
Moult estoit fiers li rois et d'oribIe samblanche,
Au mengier s'est assis o se mainsnie franche,
Et apriès le mengier dedens sa tente blanche
Fist mander Esmeret, qu'ot le coer a doubtanche;
Jhesucris reclama et sa dingne poissanche :
« A! Flourenche », dist il, « con dure desevranche!
Or me couvient morir a dueil et a mescanche.
C'est pour l'amour de vous que ceste mort m'avanche,
Car trop m'aventuray, dont je fis ignoranche,
Mais che fu pour avoir le pris et l'onnouranche;
Bien doy avoir pardon, car che fu droitte enffanche.
Aÿ! Millez, biaus frerez, plains de grande vaillanche,
Con vous aréz pour moy a vo coer grant pesanche! »

LX Esmerés fu dolans, car le mort redoubta.
Devant Gharssille vint, doucement l'enclina.
Quant Gharssillez le vit, asséz le regarda; *fol. 221 v°*

1833 le testeuper — 1834 rois *manque* — 1835 Que li r. — 1838 Que jamais ; a *douteux* — 1843 qui ot; et d. — 1845 conme — 1851 grant — 1852 Conment — 1855 *Le second* le *manque*.

Moult le vit jovene et biel, adont l'araisonna,
Se li dist : « Chevalier, or ne me cheléz ja :
Dy moy quelz homs tu es et quels homs t'engenra!
Car tu fus li plus preux que de Ronme sevra,
Car en boin couvenant le miens corps t'awarda.
Or me dy qui tu yés, car homs en qui bien a
Oncques a nesun jour le sien non ne chela!
— Sire », dist Esmeréz, « et on le vous dira :
De Hongrie sui nés, le paÿs par dela;
Phelippre de Hongrie, le boin roy, m'engenra;
Encore ay jou un frere a Ronme, qui est la :
Sachiés c'onques si preux ne but ne ne menga,
Et si say bien de fy que ma mort vengera;
Oncques si chiere mort ses peulles n'accata. »
Quant Gharssilles l'oÿ, a rire conmencha,
Puis li dist : « Chevaliers, bien ait qui vous porta
Et l'ame soit sauvee dou roy qui vous ghaingna,
Car oncques plus preudons li myens corps ne trouva!
Quant li soudans de Mecques en mon paÿs entra,
A force de paiiens tellement m'assega,
Dedens Coustantinoble tellement m'apressa,
Se vos peres ne fust, qui secours m'envoya,
J'euisse tout pierdu; mais loyalment m'ama.
— Sire », dist Esmeréz, « maisement l'employa,
Se vous ne le rendéz celui que tant ama. »

LXI « Sire », dist Esmeréz a la chiere hardie,
« Puis que si vous aida li boins rois de Hongrie,
Or le me merissiés, si feréz courtoisie,
Et, se vous ne le faittes, vous feréz villonnie!
— Vassaus », che dist Gharsillez, « par ma barbe flourie,
S'iestre volés a my et de me baronnie

1859 deseura — 1863 S. che — 1864 sui nefs — 1867 si *manque* — 1879 mauuaisement — 1882 P. quay si — 1886 vous a.

Et voeilliés renoiier le gent de Ronmenie
Et aidier tant que j'aye Flourenche gaaignie,
Telle honnour vous feray et telle signourie
Que boin gré m'en saréz tous les jours de vo vie,
Et de Griesse aréz vous le grant maressauchie,
S'aréz quinze chastiaus en la vostre baillie.
— Sire », dist Esmeréz, « che ne feray je mie,
Car j'ay juré la bielle de me foy fianchie
Que je li ayderay a l'espee fourbie,
Tant con je viveray et qu'elle ert apaisie
A vous, car a grant tort l'avéz degheroiie;
Puis qu'elle ne vous voelt et qu'a vous ne s'ottrie,
De lui agheroiier faittes vous grant folie.
Je tenray mon couvent, car raisons s'i ottrie,
Et vous savéz de fy et raison si l'ottrie *fol. 222 r°*
Qu'il affiert a l'estat de le chevalerie
C'on tiengne le couvent la u li coers s'alie,
Et li homs qui en faut si ne vault unne aillie,
Ne devant prince nul n'en court de signourie
On ne li doit porter honnour, mais villonnie.
Au jour que j'en fauldray, li corps Dieu me maudie! »
Quant Gharssille l'oÿ, en son coer s'en gramie;
A soy meïsmes dist : « Par Dieu, le fil Marie,
Chils enffez chi retrait a se chevalerie;
Il moustre bien qu'il est d'une royal lignie. »

LXII Quant Gharssilles oÿ le courtois Esmeré,
De che qu'il avoit dit il li sot mon boin gré.
« Chevaliers », dist li rois, « or oiiés mon pensset :
Pour l'amour dou boin roy qui vous a engenré
N'aray le vostre corps loiiet ne enserré,

1887 de *manque* — 1891 de *manque*; auerez vous — 1892 la *manque* — 1896 conme; est a. — 1897 t. vous — 1900 ottriie — 1901 lottroie — 1911 de r. — 1913 que il.

Mais que sans plus m'aiiés fianchet et juré
Que vous n'y partiréz, se ce n'est par mon gré.
— Oÿl! » dist li vassaux; dont li a creanté.
Enssi li rois Gharssilles l'a fourment honnouré
Et le fait bien siervir de vin et de claré.
Mais de lui vous lairay, si vous aray compté
De son frere Millon, qui tant a pourparlé
Que li baron li ont pronmis et affiié
Que Flourenche avera, ou tant a de biauté.
Or voit bien Agrevains qu'il avoit mal ouvré,
En son coer s'en repent qu'il l'avoit acordé,
Qu'il ne pooit retraire du fait le veritet.
« Aÿ! » dist il a lui, « or ay coer de mauffé!
Qui bien congnisteroit mon coer et mon penssé,
Appieller me devroit Judas le restoré :
J'é traÿ mon signeur, honny et verghondé.
Biaus Sires Dieus de glore, or ai ge mal ouvré! »
Dont ploura tenrement li quens en son privé.
Or escouttéz l'avis dont il ot volenté :
Il dist qu'a l'apostole de Ronme le chité
Yroit incontinent dire tout son secré
Et se li compteroit toutte la verité.

LXIII Enssement Agrevains se va apourpenssant
D'aler enviers le pappe, qui le coer ot vaillant;
Et Millez de Hongrie se va fourment hastant
De faire le besoingne qu'il aloit desirant.
Venus est a Flourenche, si le va saluant :
« Dame », che dist Millon, « mon corps vous aynme tant
Que je vous pri pour Dieu, le Pere tout poissant :
Donnéz moy vostre amour, que je desire tant!
— Mille », che dist Flourenche, « il n'est mie affreant

1927 qui lauoit — 1928 Qui — 1931 deueroit — 1936 lapostele — 1942 que il — 1945 prie.

Qu'a deus freres je voise le mien coer aliant;
Je fianchay vo frere, Esmeré le poissant, *fol. 222 v°*
N'est pas drois qu'enviers vous je me voize donnant.
— Bielle », che dist Millon, « vous parléz pour noyant!
Se mes freres ala vostre corps affiant,
Il ne gut pas o vous ne n'en fist son conmand,
Et on dist bien souvent et va on recordant
Que fanme fianchie par fianches durant
N'est prise ne laissie, car encontre disant
Voit on c'on va souvent fianches departant,
Si que vous poéz bien faire ce couvenant. »
Et Flourence respond, qui le coer ot dolant :
« De ceste chose chi je m'iray conssillant. »
Quant Milles l'entendi, la thieste va clinant.

LXIV Milles fu moult dolans, quant le parolle oÿ.
De la bielle Flourenche esranment se parti ;
Il vint ens ou palais, s'encontra devant lui
Agrevain le courtois, qui le coer ot mary.
« Sire Agrevain », dist il, « or entendéz a my :
Couvient a my Flourence, qui le coer a noury.
C'or m'en voeilliés aydier, pour Dieu je vous em pri,
Et parléz as barons, qui tant sont agensi!
Je vous ay en couvent, sur Dieu qui ne menti,
Que je l'aray viers vous loialment desiervy.
— Sire, je le feray », Agrevain respondi.
A ycelle parolle de Mille se parti
Et jura coiement : « Foy que doy saint Remy,
G'iray a l'apostolle et li aray gehy
Conment enssi avéz vostre frere traÿ,
Car on dist vraiement, et je le croy enssi,
Qu'en voir n'est mie mors et que gens l'ont saisi;

1949 fiancheray — 1958 ques v. — 1967 *Le second* a *est répété* — 1970 qui oncquez — 1972 a. si — 1974 que je — 1978 Quauenra nest.

S'il revient par decha, il m'avera honny :
A tous jours en aront reproche my amy. »
Enssi dist Agrevain, qui moult se repenti
Qu'a Millon de Hongrie il jura et plevy
De tiesmoingnier le mort d'Esmeré le hardi.
Droit au pape s'en vint, que plus n'y atendi,
Qui grant honneur li fist, si tos qu'il le choizi,
Et li a dit : « Biaus fieux, bien venus soiiés chi!
Quelles de vos nouvielles? Ne m'en aiiés fali!
— Sire », dist Agrevains, qui le coer ot mary,
« Je me voeil confiesser a vous sans nul detry,
Car j'ay fait un pechiet dont ay le coer fali;
Ja mais ne seray liés, se l'averay gehy. »

LXV Agrevains si s'en vint droit au pape de non
Et li a dit : « Sains perez, je vous requier pardon
D'un peqiet que j'ay fait, dont j'ay contrision,
Et que maus ne m'en viengne j'en ay grant souppechon.
— Biaus fieus », dist l'apostolle, « or dittes vostre boin!
Je vous consseilleray a mon intention.
— Saint perez, j'ay traÿ Esmeret le baron,
fol. 223 r° Si vous diray pour quoy et par quelle occoizon :
J'ay tiesmoingniet sa mort, dont j'ay confusion,
Pour monter en honneur le sien frere Millon,
Qui ochist en battaille le noble ducq Sansson,
Pour ce qu'estre ne volt de ce fait compaignon.
Puis prezimes son corps, qui fu de grant renon,
Et disiens que c'estoit Esmeré au crin blon,
Mais chiertez je ne say s'il est en vie u non,
Mais j'ay oÿ compter qu'il tient en l'ost prison
Et que li rois Gharssilez l'a en son pavilon.
Or voelt Millon avoir toutte la region
Et Flourenche, no dame a le clere fachon,

1979 Se il; homny — 1985 qui le — 1990 *Le second* ay *manque.*

Et en sont d'acort tout chil de le mantion,
Et comte et chevalier de haulte estration.
Enssi ay ge ouvré par le promission
Que Milles m'a pronmis. J'en couvoittay le don,
Mais j'en sui repentans et plains de marison,
Si vous em pri consseil et ossi le pardon. »
Et quant li apostolles entendi l'occoizon,
Il en fu moult dolans en sa condition.
« Agrevain », dist li pappes, c'on appielle Simon,
« Vous avéz mal ouvré en yceste saison;
Oncques mais ne vous vy en telle opinion.
Jhesus le vous pardoinst, qui souffri passion,
Car de Dieu et de my vous en donne le don! »

LXVI Dolans fu l'apostolle, quant Agrevain entend,
Mais l'absolution li donna douchement;
Puis li dist : « Agrevain, dous amis, or entent!
Vous en yréz de chi a vo conmandement,
Soiiés priès de Millon et li dittes souvent
Que vous yestez tous prestz de faire son talent.
Mais jou de my volray mander em parlement
A tous les sinatours, qui sont ou cazement
Et a Flourence ossi, qui de biauté resplent,
Que cestuy mariage on ne fache noiient
Et que j'ay oÿ dire bien verittablement
Qu'Esmeréz soit en vie, qui tant a hardement.
Pas ne venra de vous ne de vo couvenent,
Anschois venra de moy et de mon enssient,
Car je puis bien che fait faire souffissanment
Sans vo confiession reveler nullement.
— Sire », dist Agrevain, « vous parléz sagement. »
Au pape prist congiet, n'y fist detriement.

2013 ge *manque* — 2015 renpentans — 2022 pardoins — 2039 releuer.

Venus est ou palais, ou il ot moult de gent,
Ou Millez de Hongrie faisoit assamblement
Pour la bielle affiier, la ou li syens coers tent.
La furent maint baron et maint prince exellent
Et maint hault sinatour de grant estorement.
fol. 223 v° Puis ne demoura ghaires, che sachiés vraiement,
Quant uns cardinaus vint ylloecques noblement;
Grant fieste li ont fait trestous conmunement.
Et li frans cardinaus parla moult simplement
Et a dit as barons avironneement :
« Signeurs, li apostoles, que Dieus gart de tourment,
M'envoie chi a vous asséz hasteement
Pour dire une besoingne qu'il scet bien vraiement
Et que je vous diray chi endroit en prezent,
Que ja ne le laray pour Millon au corps gent,
Que je voy la endroit en grant variement. »

LXVII Ch'a dit li cardiniaus, qui scet moult de clergie :
« Signeur baron », dist il, « je vous achiertefie :
Li apostolle a une nouvielle oÿe
Que vous voléz donner a Millon de Hongrie
Flourence la puchielle et toutte Ronmenie.
L'apostolle vous mande que vous nel fachiés mie,
Car il scet tout de vray qu'Esmerés est en vie;
Droit en l'ost tient prison, ensi le chiertefie,
Si que vous li feréz trop grande villonnie,
S'enssement li tolliés et sa tiere et s'amie.
Et gardéz que vous faittes, pour Dieu je vous em prie,
Car sachiés que li pappes tous cheux escumenie
Qui seront a Millon ne plus de se partie. »
Et quant Millez l'oÿ, ne li agrea mie;
Dou cardinal s'aproche, s'a se robe sacquie
Et li a dit : « Damps clers, li corps Dieu vous maudie !

2052 S. dist — 2054 qui scet — 2070 Qui feront — 2073 vo maudie.

Dittez vous que j'ay fait traÿson et boydie
Viers mon frere Esmeret, qui ot chiere hardie? »
Et dist li cardinaux : « Par Dieu, le fil Marie,
Tu le scés mieux de moy seloncq mon estudie,
Mais tu ne cachez pas moult grande courtoisie
A ton frere giermain. Que voels tu que je die?
Je vois a ta coullour, qui est toutte rougie,
Que tu n'as mie droit tant qu'em ceste pannie. »

LXVIII Quant Milles entendi le cardinal parler,
Il a trait un couttiel, bien le cuida frapper,
Mais adevant li vont et li comte et li per
Et puis vont a Millon le sien couttiel hoster
Et puis furent d'acort de lui emprysonner;
Par dedens unne tour ont fait Millon mener.
Quant la bielle l'oÿ, Dieu em prist a loer
Et prie Jhesucris, qui fist et chiel et mer,
Qu'Esmeréz, son amy, li voeille ramener;
Et Milles fu dolans, en li n'ot qu'aïrer.
L'endemain au matin, si que sus le disner,
Vint un Ronmain prisons qui volt en Ronme entrer,
Qu'Esmeréz envoyoit les barons saluer
Et la bielle Flourenche, s'amie, conforter.
A la porte est venus, si a pris a criier :
« Signeur, laissiés moy ens, ne vous devés doubter!
Je vous vieng d'Esmeret nouvielles aporter. » *fol. 224 r°*
Quant li Ronmain l'oÿrent, dont li vont deffremer
Le porte vistement et le laissent entrer;
Va ou palais maiour, si a pris a monter.
En parlement estoient maint baron noble et ber,
Pour Millon furent pris ylluecques a parler :
Li aucun le voloient de prison delivrer,
Et li aultre voloient c'on le laissast ester.

2074 bourderie — 2077 Tu les — 2098 de desm. — 2101 Vont.

Adont vint li messagez les barons saluer :
« Signeurs », dist li messagez, « voeilliés moy escoutter :
Esmeréz vous salue, qui tant fait a loer;
Il est ou tref Garssille, qui tant fait a doubter.
Sans buies et sans fiers poelt bien en l'ost aller,
Mais par son sairement il ne poelt retourner
Sans le congiet dou roy, qui le fait honnourer,
Pour ce que bien congnut, ch'ay oÿ deviser,
Le pere a Esmeré, qui tant fist a amer :
Jadis fist roy Gharssille des paiiens delivrer;
Si qu'il en fist le fil moult grant honnour porter
Et li prie souvent qu'il se voeille adonner
D'iestre ses saudoiiers pour sa gherre aquiever.
Mais Esmerés ne volt ceste chose acorder,
Bien li oÿ au roy fianchier et jurer
Que point ne le feroit pour le thieste couper.
Ou est Millez, ses freres? A lui me fault parler,
Car ses frerez m'a fait un message livrer
Qu'il me fault a Millon et dire et recorder. »
Dont le vont li baron de prison delivrer.
A Flourence le vont dire sans arriester,
Et dist uns chevaliers qu'a lui ala parler :
« Dame, vous devéz bien Nostre Signeur loer,
Car vescha ung message, che sachiés sans doubter,
Qui d'Esmeret revient nouvielles aporter. »
Dont conmencha la bielle de joie a souspirer.

LXIX Moult lie fu Flourenche, la puchielle senee;
Et li gentil Ronmain n'y ont fait arriestee,
Millon font amener en la salle pavee,
Puis dist li messagiers a moult haulte alenee :

2112 se f. — 2115 J. fils — 2121 thiester acopper — 2124 Qui me — 2125 Adont vont — 2129 messagier — 2131 Adont — 2132 fu *et* Flourenche *sont intervertis* — 2135 messagez.

« Sire Mille », dist il, « or oiiés ma penssee :
Vostre frere Esmeréz, qui moult a renonmee,
Est prisonniers en l'ost, c'est veritéz prouvee,
Ou Garssilles le tient a le barbe meslee.
Mais sachiés qu'Esmeréz n'a pas prison fremee,
Car il est sur sa foy en le tente listee
Et disne o les barons de Griesse le conttree,
Mais ne poelt revenir, dont pas ne li agree,
Tant qu'il playra Garssille, qui mainne grant posnee.
Or vous mande Esmeréz a le brace quarree
Que vous li gardés bien Flourence le senee ;
En vo warde le meth, c'est bien chose averree,
Et se prie as barons de la chitté loee *fol. 224 v°*
C'on vous tiengne a signeur de toutte le contree,
De chi jusques a tant qu'ara fait retournee. »
Et quant Milles a bien ceste cose escouttee,
Dont a par fausseté getté unne rizee
Et a dit as barons : « Par la Vierge honnouree,
Je cuiday vraiement, c'est veritéz prouvee,
Que mon freres fust mors, qui tant a renonmee,
Et le me disoit on par dedens le meslee
Et me fist on entendre par parolle averree
C'on l'avoit trouvet mort par dedens le meslee.
Oncques ne poi avoir coer ne corps ne penssee
De regarder le mort, dont l'ame soit sauvee,
Pour ce qu'ensi avoit la fache ensanglantee. »

LXX « Signeur », ce dist Millon, qui ou corps ot le rage,
« Loéz en soit Jhesus, qui nous fist a s'image !
Quant Esmeréz est vis, qui tant a vassalage,
Je vous pardoins trestous et l'anuy et l'outrage

2136 Mille *et* dist *sont intervertis* — 2138 Et pr. — 2144 grande — 2145 quarre — 2150 jusques *et* a tant *sont intervertis* — 2159 O. ne pot — 2161 en sanglante — 2164 t. de — 2165 *Le premier* et *manque.*

Qu'au jour d'uy m'avéz fait. Ce fu par me langage,
Car volentiers fezisse au cardinal damaige,
Se n'eüssiés esté par le vostre barnage. »
A tant es vous Flourence, le courtoise et le sage !
Et quant Milles le vit, se n'y fist arestage,
Esrant li ahierdi son bliaut de Cartage,
Se li pria mierchi, voiant tout le barnage.
« Dame », dist il a lui, « entendés mon corage!
Par ycelui Signeur qui pour humain linage
Rechupt mort en la crois a si tresgrant hontaige,
Cuiday ge qu'Esmeréz, dont mon coer s'assouuage,
Fust et mors et peris ou grant estour sauvage,
Et pour chou requerroie vo corps a mariage;
Car de vous ne volroie avoir le puchelage
Ne vo corps admenrir pour tout vostre hiretage. »

LXXI « Dame », che dist Millon, li traïttres prouvéz,
« Mes frerez n'est pas mors, Dieus en soit aouréz!
Se riens vous ay meffait, se le me pardonnéz,
Et je l'amenderay, enssi que vous volréz.
— Mille », che dist Flourenche, dont li cors fu moléz,
« Et je le vous pardonne, telle est ma volentéz !
Ja par moy nel sara vos frerez Esmeréz. »
Adont s'est li traÿttrez tellement racordéz
Que trestous li barnagez s'est a lui affiiés,
Et tiennent parlement, affin que raccattéz
Fust li biaus Esmeréz, qui estoit pris as trez.
« Biaus signeur », che dist Milles, « se croire me voléz,
Ja n'isterons la hors, ce n'est mie mes grez,
Tant qu'Esmeréz sera par decha retournés,
Car ja me doubteroie, par Dieu qui fu penéz,
Se nous les assalons, que il n'en fust grevéz. »

2166 Que au — 2168 Se vous — 2176 ge *manque* — 2177 perils — 2178 requerroige vos — 2180 Ne de vos c. — 2182 Mais — 2183 v. ait.

Et disent li baron : « Moult sagement parléz ! »
De ce mot la endroit les a si encantéz *fol. 225 r°*
Que de ce qu'il veoient leur a les yeus crevés.

LXXII Or a Milles li bers encantéz les Ronmains
Et la francque puchielle, qui ot les blancques mains,
Mais courechiés en fu li vassaus Agrevains.
« Aÿ ! » dist il, « traïttres, que vous yestes villains !
Conment vous parjuréz Jhesucris et les sains !
Nient plus de foy n'avéz que chevaus ne poullains,
Encore traÿrés, j'en sui fis et chiertains,
Le courtois Esmeré, qu'est vos freres giermains.
Jhesucris le ramaint, qui est rois souverains,
Car il est chevaliers boins et doux et humains,
Et vous yestes viers lui traïttrez et malsains ! »
Grant joie ot en la salle, dont fu fais li estrains,
De Millon, qui devint adont leur capitains.
Et li bers Esmeréz, qui pas n'estoit loncqtains,
Fu o le roy Garssillez et o ses castelains ;
La li prie Gharssilles qu'estre voeille prochains
Maistres de ses grans os, que par lui soit ses frains
Menés en la battaille, mès bien s'en est refrains
Li courtois Esmeréz, car pour plus ne pour mains
Dist que ja ne sera encontre les Ronmains.

LXXIII Quant Gharssillez oÿ Esmeré le princhier
Qu'estre ne voeult a lui ne Ronmains renoyer,
Il en fu moult dolans, n'y ot que courouchier ;
Pour che mais n'en haÿ le courtois chevalier,
Ains dist qu'il est predons et qu'il fait a prisier,

2199 v. les — 2200 m. les — 2207 Li c. esmerez qui est vols — 2211 fais *et* li *sont intervertis* — 2214 et os ses — 2215 voeilles — 2217 biens — 2221 renoyes — 2222 en fust.

Quant le sien sairement ne voelt mie brisier.
Li rois le tint huit jours ylloecq en son dangier,
Pour ce qu'il le cuida tous jours amoliier,
Mais estoit pour noyent, ains ne le vit cambgier;
Asséz li pronmettoit et argent et or mier,
Moult li faisoit li rois siervir et aaisier,
Et pour l'amour de lui maint aultre chevalier,
Honme au ber Esmeret et si maistre escuiier.
Gharssilles les assist un jour a son mengier,
Noblement fist siervir Esmeré le princhier,
Et apriès le disner le prist a arrainnier :
« Esmeré », dist li rois, « je ne vous puis ploiier
Que voeilliés vous a moy yestre pour nul denier?
— Sire », dist Esmeréz, « par Dieu le droitturier,
Vous avés bien pooir de mon corps essillier,
Mais, s'on me devoit ja le thieste detrenchier,
N'aroie point le coer de Ronmains renoiier
Ne de grever Flourence ne de lui gheroiier.
Ma foy li creantay de s'onneur essauchier;
Or me seroit tourné a villain reprochier,
Se j'avoie menti celle noble mouillier.
Mais d'une chose est drois que vous doie priier :
Je vous ay tant oÿ le mien pere prisier
Et loer de son corps et qu'il vous volt aydier
Et vo tiere sauver et getter d'encombrier,
Si vous pri qu'a son fil en rendéz le loiier. »
Quant Gharssillez l'oÿ, se li dist sans songier :
fol. 225 v° « Esmeréz, biaus amis, a celer ne vous quier :
Raler vous en lairay tout a vo desirier,
Mais de tant vous di bien que vous avéz mestier
Que ja mais par decha ne soyés prisonnier
Ne sur ma courtoisie de riens a enfiier,
Car, se ja mais venéz contre moy capploiier

2225 serment — 2226 ylloecques — 2227 quile cuida — 2239 de moy e. — 2247 Jeay tant vous — 2248 vous vous aydier.

Ne battaille esmouvoir ne me gent essillier,
Je vous ay en couvent et vous voeil fianchier
Que ja mais n'y aréz de le mort recouvrier,
Ains vous feray morir a loy de saudoiier :
Le thieste vous feray par devant moy trenchier,
Vous m'en poés bien croire sans faire replegier.
— Sires », dist Esmeréz, « che fait a ottroiier,
Car je vous dy pour vray et vous voeil tiesmoingnier
Qu'a le seconde fois n'oseroie proiier. »

LXXIV « Esmeréz », dist Gharssille, « oiiés c'on vous dira :
Bien em poéz raler et tous cheux qui sont cha;
Tout pour l'amour de vous cascuns s'en partira.
Mais gardéz vous de moy, ne revenéz plus cha !
— Sires », dist Esmeréz, « mon corps s'en gardera
Au mieus que je polray, ne vous en doubtéz ja.
Mais faittes unne chose que mon corps vous dira :
Laissiés ceste grant gherre, trop lonc tamps duret a;
Raléz vous ent en Griesse, le paiis par dela,
Et si laissiés Flourence, oncques ne vous ama.
Et se vous di pour vray : ja bien ne vous fera,
Se faittes grant folie, par Dieu qui tout crea,
Que maugré li voléz qu'elle viengne a vous cha.
Fenme c'on prent a force, fort a faire y ara,
S'elle fait ja nul bien a celui qui l'ara;
Quant par amours est prise, asséz affaire y a,
S'elle se preuve bien, vous le savéz piech'a.
Vous yestes mais trop vieus, point ne vous amera. »

LXXV Quant Gharssilles oÿ Esmeret le vaillant,
Se li a respondu haultement en oyant :
« Esmeréz », dist li rois, « li coers me va disant

2260 recouurer — 2274 grande.

Que vous améz Flourence, qui de biauté a tant,
Car de moy vous aléz moult durement doubtant.
— Sire », dist Esmeréz, « je ne le hés noyant,
Mais de moy ne feroit a priesse son amand.
Mais ycelle parolle je le vous dy pour tant
C'on se doit aviser c'on ne voist foliant. »
Et dist li rois Gharssillez : « J'ay Dieu en couvenant
Mais ne lairay le gherre en trestout mon vivant,
S'aray prise le ville que je vois assegant
Et Flourence conquise, qui tant a dous samblant.
— Sire », dist Esmeréz, « vous parléz moult avant!
Et je vous jur sur Dieu, le pere royamant,
Je le deffenderay a l'espee trenchant. »
fol. 226 r° Li haus barons de Griesse en vont joie menant,
Et dist li uns a l'autre : « Par Dieu le royamand,
Flourence la puchielle a en li boin siergant.
Se tout li aultre sont de gherre si en grant,
Moult sera fort a faire, se l'alons conquestant. »
Et li bers Esmeréz va Gharssille appiellant :
« Sire », dist Esmeréz, « un respit vous demand
De chi jusqu'a demain soleil ou chiel couchant,
Et de par les Ronmains le vous yray jurant,
Et, se tout ne l'acordent li hauls barons poissant
En l'eure que j'iray a Ronme repairant,
Tantos renvoyeray a vous incontinant. »
Et dist li rois Gharssilles : « Tout a vostre conmand ! »
Adont va Esmeréz un vassal appiellant,
Ses escuiiers estoit, et li a dit esrant :
« Amis, alés vous ent a Ronme chevauchant,
Sy me dittes Millon, le mien frere vaillant,
Et a Flourence ossi, que mon corps aynme tant,
Et a tous les barons et derriere et devant
Que je sui delivréz sain et sauf et vivant

2291 f. apries — 2299 jure — 2302 disent — 2308 jusqua ademain — 2314 c. a .i.

Et que je m'en yray a Ronme maintenant
Et c'on tiengne respit a Gharssile le grant
Huy et demain ossi jusques a jour falant. »
Et dist li escuiiers : « Vous aléz bien parlant! »
Adont va vistement sur un cheval montant,
Deviers Ronme s'en va a esporons brochant.
Et Esmeréz s'aloit en l'ost appareillant,
Gharssilles le faisoit aprester noblemant;
Pour l'amour de son pere, Phelippon le vaillant,
Fist a celle journee courtoisie a l'enffant.

LXXVI Li escuiiers se haste, qui fourment chevaucha;
Il est venus a Ronme, en la chité entra;
Il fu bien congneüs, car on le ravisa.
Vint ou palais maiour, u son cheval laissa;
Montéz est ou palais, ou les barons trouva.
Il demande Millon et on lui ensengna
En le cambre Flourenche, ou as eschiés jua
A unne damoisielle ou il se delita.
Li escuiiers se haste, viers se cambre s'en va,
Il est entrés dedens et puis s'agenouilla,
A se vois, qu'il ot clere, moult haultement parla
Et dist : « Chieus Jhesucris qui se mort pardonna
Et apriès au tierch jour de mort resuscita
Ghard Flourence, ma dame, et tous cheux qui sont cha
Et Millon de Hongrie, que li miens corps voit la!
Dame », dist l'escuiiers, « oiiés c'on vous dira :
Esmeréz vous salue, qui bien tos revenra,
Car li fors rois Gharssilles trestout quittet lui a
Sans paiier raïnchon, que riens ne coustera.
Velecha ou il vient, et a lui ramenra
Trestous les prisonniers, quancques il en y a;

2322 le *manque* — 2333 on la — 2339 deuiers — 2346 li e.; que on.

Quitiés lez a Gharssilles, ne vous mentiray ja,
fol. 226 v° Pour l'amour d'Esmeret, que fourment honnera.
Et vous, sire Millon, vos frerez me parla
C'on tiengne le respit a chiaus daulez de cha
Deschi jusqu'a demain que solaus clinera. »
Quant Milles l'entendi, en estant se leva,
A se vois, qu'il ot clere, haultement li cria :
« A chevaus ! A chevaus monter nous couvenra,
S'iray contre mon frere, puis qu'il revient de cha,
Et vous, ma bielle soer, venir vous y fauldra. »
Lors Flourence la bielle, qui fourment couvoitta
De veïr son amy, que par amours ama,
Crut le consseil Millon, se se repentira.

LXXVII Milles fist son cheval vistement ensieller,
A Flourence fist tos un palefroy livrer,
Et li barons a Ronme, que oÿrent compter
Qu'Esmeréz revenoit, qui tant fist a loer,
Et qu'as Grigois ot fait le respit acorder,
Adont font leur chevaus vistement aprester;
Qui mieux mieux sont yssus li demaine et li per.
Mais Milles li traïttres fist la bielle haster,
Hors de Ronme est yssus, si prist a pourpensser
En quel lieu il poroit la puchielle mener,
Adfin c'on ne le puist veïr ne retourner.
Par le frain le saisi, se li dist hault et cler :
« Dame, nous devons Dieu, men signeur, bien loer,
Qui nous fait enssement Esmeret ramener.
— Ch'est voirs », che dist Flourence, qui le viaire ot cler,
« Car c'est le riens au monde que plus puis dezirer.
— Dame », che dist Millon, « ou nous porons aler
La u nous le puissons le plus tos encontrer ?

2361 Et v. et ma — 2367 Et quant — 2369 Et qua — 2371 demain — 2377 Dieu *manque.*

Trop font chil chevalier le poure hault lever;
Alons ce bas chemin pour le pourre eskiever
Et che quemin hierbu, qui est douls a passer.
Bien vous saray, je croy, et conduire et mener,
Tout seloncq che bosquet vous feray retourner. »
Et Flourence respond : « Che fait a creanter. »
Ung vert chemin ont pris sans point de l'arriester,
Tant le mena Millon, que Dieus puist craventer,
Qu'avoecques li la bielle fist ou bosquet entrer.
Puis le fist desvoiier et a diestre tourner;
Flourence ne se sot si bien de li garder.
Quant entour lui ne vit siergant ne baceler,
Adont dist la puchielle a se vois hault et cler :
« Milles, que faittes vous ? Ou volés vous aler?
Nous alons maisement, se Dieus me puist sauver! »
Adont li dist Millons : « Tout che laissiés ester;
Il vous fauldra par tamps d'autre martin canter. »
Lors a traitte l'espee et a pris a jurer
Que, s'il ot la puchielle un tout seul mot sonner,
Qu'en l'eure li volra dedens le corps boutter.
Quant Flourence l'oÿ, si a pris a plourer; *fol. 227r°*
Elle tira son frain, si cuida retourner.
Mais Milles li traïttres, qui estoit plains d'amer,
Dou plat de son espee va la bielle fraper,
Que sur l'archon devant fist son corps souviner;
Par le rengne le prist et le fist tos passer.
De che bosquet alerent unne foriest trouver,
La s'embati Millon, que n'y volt ariester.
Et Flourence li crie, qui le viaire ot cler :
« Aÿ! sire Millon, trop vous voy meserrer
Encontre vostre frere, qui me doit espouser!
Conment osèz vous ce ne faire ne pensser?
A Judas le felon vous doit on comparer
Ou a Kaïn, qui fist son frere Abiel finer. »

2391 la bielle *et* fist *sont intervertis* — 2412 meserez.

LXXVIII « Mille », ce dist Flourence, la puchielle senee,
« Je te prie pour Dieu, qui fist chiel et rouzee,
Que ne soie par toy honnie et verghondee.
Ja scés tu que tes frerez m'a piech'a affiiee
Et que je doy par droit yestre sen espousee.
Et conment ariés vous le coer ne le penssee
De vo frere traÿr, qui tant a renonmee?
Vous avéz pour noiient ceste chose brassee,
Car j'ameroie mieux que je fuisse thuee
Que je fuisse a vo corps de riens habandonnee.
— Dame », ce dist Millon, « ne soiiés si yree,
Car, par celui Signeur qui fist chiel et rouzee,
Ja Esmeréz n'ara si haulte renonmee
Qu'il ait telle puchielle ne si noble conttree,
Car Esmeréz, mes freres, si n'est pas d'espouzee
(Oncques mais n'en dist tant, par le Vierge loee!),
Mais je sui de droit sancq et de mere espouzee,
S'en aray de Hongrie le thieste couronnee.
Esmeréz n'a vaillant unne ponme pellee,
Je l'amenay o moy enssi que par saudee;
Et, se li hault baron de Ronme l'onnouree
En seuwissent le vray, pour nesune riens nee
Ne fust li chars de lui enssement alozee. »
Quant la bielle l'oÿ, si fu moult aÿree :
« Aÿ! Mille », dist elle, « vostre ame soit dampnee!
Il n'est mie bastars (sen ame soit sauvee!),
Mais vous yestez coistrons, vous ne valéz riens nee. »

LXXIX « Millez », ce dist Flourence, « je te tieng a bastart
Et Esmeréz loyal, qui le corps a ghaillart;
Ains ne fus de son sanch ne yés tu de sa part.

2419 h. ne — 2420 que ses; affiie — 2424 cest — 2436 au m. c. que conme — 2446 fu; yestre de.

Car me laissiés aler a Ronme sur le fart
A Esmeré le biel, qui tenra l'estandart,
Car ja n'aréz par my ne change ne hazart;
Mieus t'ameray veïr pendut a une hart,
Car tu as moult le coer traïttres et gaignart. »
Et quant Milles l'oÿ, qui le coer ot renart,
De bien battre Flourence n'ot point le coer couart; *fol. 227 v°*
Il la mena ou bos, de doeil li coers li art,
Pour ce qu'elle ne veult point yestre de sa part.

LXXX Or s'en va li glous Milles par my le bos plainnier
Et s'en mainne Flourence, ou n'ot que courouchier.
« Aÿ! Mille », dist elle, « c'or me voeilliés laissier
Et me laissiés a Ronme, s'il te plaist, repairier
Au courtois Esmeret, le nobile princhier,
Car je ne soufferay de ton corps le dangier;
Ains me lairoie ardoir et les membres trenchier.
— Bielle », che dist Millon, « tout che devéz laissier,
Car jusques en Hongrie vous feray chevauchier.
La trouveray ma mere, que Dieus gard d'encombrier,
Qui vous fera fourment honnourer et prisier.
Illoecq vous prenderay, se Dieus plaist, a mouillier,
Couronner vous feray de couronne d'or mier,
Car c'est la chose au monde dont j'ay plus desirier :
Et de vostre gent corps acoller et baizier
Et de vous bien siervir de loial coer entier.
Dès or mais vous couvient Esmeret oubliier
Et pensser a mon corps amer et tenir chier,
Car en grans sui de vous haulte honneur pourcachier. »
Et Flourenche respond : « Che ne vault un denier.
Je ne vous ameroie pour l'or de Monpellier,
S'otant aviéz d'onneur qu'Alixandre le fier. »
Lors a thiré sur diestre pour retourner arrier,

2450 tameroie vir — 2453 le *manque* — 2467 Illoecques — 2472 D. ore.

Mais Millez le thira, que Dieus doinst encombrier,
Dou plat de son espee li va tel cop paiier
Que sur l'archon devant li va le corps ploiier.

LXXXI Flourenche le courtoise ot moult le coer dolant,
De coer reclainme Dieu tenrement em plourant;
Et Millez par le bos va la bielle menant.
Or vous yray de lui un bien petit laissant,
D'Esmeret vous diray, qui aloit repairant
Viers Ronme la chité, si con j'ay dit devant,
Par l'acort de Gharssille, qui li fist biel samblant.
A l'aprochier la ville va Ronmains encontrant,
Bourgois et sinatour, qui li vont au devant;
Agrevain et li aultre le vont moult honnourant.
Mais Esmeréz se va fourment esmervillant
Que son frere ne voit, que son corps amoit tant;
As barons et as prinches le va moult demandant
Et leur dist : « Biau signeur, pour Dieu le royamant,
Ou est Milles, mez frerez ? Ne le m'aléz chelant !
— Sirez », disent li princhez, « il est trestout devant
Entre lui et Flourence, qui de biauté a tant. »
Quant Esmeret l'oÿ, si mua son samblant,
Ou chemin s'ariesta en yaus contratendant,
Mais pour nient areste, sachiés en essiant,
Car Milles va fourment la chité eslongant
Entre li et Flourence, qui fort aloit plourant;
Oncques dame n'ala telle doleur menant.
fol. 228 r° Par dessus la campaingne dalés un arbre grant
S'ariesta Esmeréz, mais ce fu pour noiiant :
Moult longhe piece y fu, ce trouvons nous lisant,
Priès que solaus n'aloit ens ou chiel esconssant.
Lors a dit Esmeréz : « Signeur, alons avant !

2479 donist — 2487 Deuiers; conme — 2494 aprinches — — 2496 ne me a. — 2500 contre atendant.

Entrons dedens la ville, trop alons detriant;
Milles est retournéz, par le mien enssiant. »
Lors brocha Esmeréz le diestrier aufreant,
Et tout li hault baron le vont au dos sieuwant;
Moult li portent honneur li prince combattant.
Il est entrés en Ronme dou tout a son conmand;
On li va devant li la verde hierbe gettant.
A ces pheniestres sont chevalier et siergant
Et bourgois et bourgoisez et li petit enffant;
Liet sont de sa venue li petit et li grant,
Et les sainz de le ville vont conttre lui portant.
A tant es l'apostolle qui le va benissant,
Et li bers Esmeréz le va biel saluant.
« Sains peres », dist li enffez, « a vous je me conmand,
Car vous tenéz le lieu de Dieu le tout poissant. »

XXXII

Ou hault palais maiour Esmeréz descendi,
Fourment s'esmiervilla, quant Mille ne choizi
Et Flourence, s'amie, que son corps amoit sy.
Il a dit a se gent : « Biaus signeurs, qu'esse chy?
Chil qui huy me deüssent mieux avoir conjoÿ,
Che sont chil qu'au jour d'uy je ne vy ne oÿ;
J'en ay le corps et coer fourment tristre et mary.
C'est pour Millon, mon frere, signeur, que je le dy,
Et sachiés bien que c'est pour Flourence aultresy. »
Lors keurent viers sa cambre maint chevalier hardy,
Mais n'y ot damoizielle qui n'ait dit sans detry
Qu'ains puis ne repaira que elle s'en parti.
Adont a Esmeret sont arriere verty.
« Aÿ! sire », font il, « par Dieu qui ne menty,
Pierdue est vo mouillier au gent corps signoury

2518 Et *manque* — 2520 li saint — 2529 deusse — 2531 ay fourment le corps et coer tristre fourment m. — 2533 oultre sy — 2534 deuiers.

Et Millez, vostre frere, qui l'en mena de chy. »
Lors ont dit Esmeret tout le fait qu'il basty
Et conment fist entendre qu'il l'avoit sans nul sy
Veü mort en l'estour et raporté pour li
Un aultre chevalier, que on ensevely
Ou non de lui meïsmes ; conment on y offry
Et conment li siens frerez demanda puissedi
Flourence, la puchielle au gent corps signoury,
Et conment l'apostolle sacré et beneÿ
Tramist son cardinal e se li deffendi
Dou mariage faire que il avoit basti.
Quant li bers Esmerés ceste parolle oÿ,
Il a dit a ses gens : « Mes freres m'a traÿ ! »

LXXXIII « Signeurs », dist Esmeréz, qui tant fist a prisier,
« Mes frerez m'a traÿ par mortel encombrier,
Car il a fait Flourence en ce bos desvoiier.
E las ! tresdouce amie, que j'ay grant destourbier !
fol. 228 v° Mes freres vous volra en ce bos fourvoiier.
Chiertes che poise moy ! » Lors prist a larmoyer,
Tel doeil prist a son coer bien cuida marvoiier ;
Agrevain et li aultre l'ont pris a apaisier.
« Signeur », dist Esmeréz, « il fault ce bos chierquier.
Qui me polra trouver Millon le lozengier,
Je li feray honneur et si tresbien paiier
Qu'a tous jours em polra ses amis avanchier. »
Dont sont yssus de Ronme maint gentil chevalier
Et maint riche bourgois et maint rice escuiier ;
Mais li yssue fu tout droit sus le nuittier,
Il sont entré ou bos, mais ne vault un denier.
Millez va toutte nuit, qui ne voelt atargier,
Car la scieute redoubte, qui estre poelt derier ;

2549 vo d. — 2550 nous auiens b. — 2556 l. douce — 2559 coer *manque* — 2567 la n. — 2569 ne vault.

Pour ce fist moult Flourence pener et travillier.
Souvent se meth em painne de la bielle baizier
Et de lui acoller et de li fiestoiier,
Mais moult fort se deffent et moult en fait dangier
Et li a dit : « Traïttrez, tout ce devés laissier,
Car ainschois me lairoie tous les membres trenchier
Que de vous me laissasse en tel cas atouchier.
Vous y poéz asséz et coursser et luittier,
Mais c'est tout pour noient, ne vous y a mestier. »
Adont le rassault Milles et prist a enbrachier;
Chelle prent a criier et moult hault a noizier,
Et Milles le frappoit moult fort sans manechier.
Telle vie menerent jusques a l'esclairier,
Que li solaus a pris ens ou chiel a raiier;
Dont ot Milles grant fain et si n'ot que mengier.

LXXXIV Or ot Millez grant fain, mais ne sot ou trouver
Viande ne maison ou il puist desjuner,
Car li foriestz fu grande, si n'oze hors aler,
Adfin c'on ne le puist congnoistre n'aviser.
Des chevaus descendirent, car ne polrent errer
Par my le dru dou bos, ou il voloit passer,
Adfin que nuls nel sieuce, siergant ne baceler.
La leur font les espines tous leurs draps desquirer,
En maint lieu les faisoient les espines sanner,
Leurs mains et leurs visagez forment esgratiner.
La conmencha Millon maudire et disputer,
Dieu et sa douche mere tenchier et despiter.
« Mauvais homs », dist Flourence, « c'or m'en laissiés aler!
Tes pequiés nous fera trestous deus affoler.
Aÿ! astronomie, on ne te doit blasmer
Ne celui qui y scet ses raisons ordener :

2577 laissastez — 2580 a *manque* — 2581 Chielle — 2588 noize h. — 2592 nuls ne le — 2596 despiter.

Il a passé un an que j'ay sceü au cler
Par le cours des estoilles que j'aroie a porter.
Or puis dire pour vray et tresbien affiier
Qu'il n'est nuls qui se puist de son anoy garder. »

LXXXV Flourence fu dolante, qui s'en va par le bos
Par d'encoste Millon, qui est traÿtres fols;
fol. 229 r° Assés y ont trouvé espines et estos.
« Lasse ! » dist la puchielle, dont li coers fu devos,
« Com je sui malvenue ! Or est pierdus mon los.
Aÿ ! felons traïttres, mescreans et ados,
Car me laissiés aler au lés deviers les nos !
— Dame », che dist Millons, « si m'aït saint Malos,
J'aray l'amour de vous, che sachiés, assés tos ! »
Lors le va acolant en disant ses faus mos.
Celle le boutte en sus et puis crioit : « Ahors ! »
Mais Milles de Hongrie li donna tant de cos
Que menu et souvent le fait queïr en dos,
Et puis li dist : « Mauvaise, vos corps est lours et sos,
Qui ne vous acordéz a faire mon pourpos.
Se vous n'obeïssiés chi par daléz ces bos,
Je vous batteray tant d'un baston grand et gros
Que li dos vous sera plus que li ventres mols. »

LXXXVI Quant Flourence ot Millon, si reclanme Jhesus,
Puis li dist : « Faus traïttres, or ne me menés plus !
Chi endroit voeil morir, et, s'oncques preudons fus,
Si me thue droit chi, si venge tes arghus;
Trenche moy chi le thieste, pour le Dieu de lassus,
Car plus vivre ne voeil, quant mes cours est venus;
Qui plus me laira vivre, li siens corps soit pendus !

2602 jou ay — 2603 jou a. — 2605 Qui — 2619 et sols — 2625 me *manque* — 2626 Chil.

Et ja tu ne seras mes amis et mes drus. »
Et Milles li respont, li traïttres cremus :
« Plus ne vous en parray, par le Dieu des viertus,
Car j'ay si tresgrant fain que j'en suy tous confus.
Venéz ent biellement, tant que je soie yssus
De ceste grant foriest ou je sui enbatus. »
Dont se leva Flourence, dont li coers fu confus,
Et Milles va devant, qui ne vault deus festus.
Tant ala par le bos que de lui fu veüs
Adont uns hermitagez ; laiens estoit renclus
Uns hiermites preudons qu'a Dieu s'estoit rendus.
Et Milles li traïttres est drois a l'uis venus,
Le preudonme trouva, qui fu vieus et quenuls.
« Preudons », ce li dist Milles, li leres malostrus,
« Je te prie pour Dieu, qui ou chiel fait viertus,
Donnéz nous a mengier, car de fain sons perdus.
— Sire », dist li preudons, « je sui mal pourveüx,
Je n'ay el que pains bis, qui est noirs et velus,
Et s'ay ossi des prounes de ces arbres tous crus ;
De chela aréz vous, car chiertes je n'ay plus. »
Et Milles respondi : « Part y ait Burgibus,
A cui je me sui huy plus d'une fois rendus ! »

LXXXVII « Preudons », ce li dist Milles, « aporte cha avant
Che que t'as a mengier. » Moult le va desirant.
« Sire », dist li hiermites, « il est a vo conmant ! »
Le pain li aporta, tel que je dis devant,
Des punmes et des poires li aporta esrant ;
Et Milles con dervés va yloecques morguant.
Mais Flourenche la bielle va tout adiès plourant, *fol. 229 v°*
Elle detort ses mains, ses cheviaus va tirant.

2634 fuy tous — 2636 grande — 2640 Ainssi quns ; renclos — 2644 *Le premier* li *manque* — 2646 sont p. — 2652 de vne — 2655 vostre c. — 2658 conme.

« Dame », dist li hiermittez, « or ne m'alléz celant :
Pour quoy aléz vous ore telle dolleur menant?
N'esche pas vos maris qui vous va en menant?
— Nennil, sire », dist elle, « par Dieu le royamand,
Ainschois est uns traïttres, qui me va malmenant.
J'ay affiiet son frere, un chevalier vaillant,
En la chitté de Ronme, qui tant est souffissant;
Et chieux lerez droit chi a par son art fait tant
Qu'il m'a chi destournee et me maine battant,
Pour che que je ne voeil faire le sien conmand.
— Taisiés vous », che dist Milles, « ne m'alléz racusant,
Car, se plus en parléz, foy que doy saint Amand,
Je vous ochiray ja de che couttiel trenchant. »
Et Flourenche respond : « Je n'y enconte un ghand.
Et sachiés que je voeil morir tout maintenant;
J'aym trop mieus a morir que trop plus voize amant. »
Quant l'iermitte l'oÿ, si en va souspirant;
Adont devant Millon se va agenouillant
Et li dist : « Gentils homs, je vous vois suppliant :
Aiiés pité de li et de moy tout devant,
Qui veus de ton droit frere yschi fourfaire tant
Que dou corps sa mouillier veus faire ta songnant!
Sire, ne le fay plus, mais va toy avisant;
Laisse coie la dame, car tu n'y as noyant!
— Taissiés vous », che dist Millez, « trop vous voy y voyant!
— Sires », dist li hiermitez, « je vois pour bien parlant,
Et, se j'estoie jovenes, je vous jure et creant
Que contre vous yroie la bielle calengant. »
Et quant Millez l'oÿ, soy leva en estant,
De l'espee qu'il tint li va tel cop donnant
Qu'il va jusques es dens l'iermitte pourfendant.
Quant Flourenche le voit, si mua son samblant :

2669 Que il ; me *manque* — 2672 que je — 2676 Jaynme — 2679 vous voy s. — 2680 p. de ty — 2681 voeil de son dr. — 2682 voelt — 2687 E — 2688 yroige — 2690 que il ; adonnant.

« Laisse ! » dist la puchielle, « con vechi pité grant !
Mal fui nee de mere, quant il fault maintenant
Que chieus preudons hiermittez voist pour mon corps morant !
Or n'averay ja mais le coer de my joyant. »

LXXXVIII Dolante fu Flourenche, en lui n'ot qu'aïrer,
Quant devant li pierchupt l'iermitte ensi thuer ;
A Millon conmencha haultement a criier :
« Aÿ ! lesrez mauvais, Dieus te puist craventer !
Pour quoy as fait enssi ce preudonme affiner ?
— Taisiés vous », ce dist Millez, « laissiés ent le parler,
Car ainssi vous feray, se je vis, atourner ! »
Et la bielle respont : « Moult le doy desirrer. »
Adont le fist Millon dedens le bos passer,
Ou plus dru se boutta, se le prent a coler
Et li a dit : « Ma dame, voeilliés moy escoutter : *fol. 230 r°*
Je vous jur sur Chelui qui tout a a sauver
Que tout droit en Hongrie je vous voray mener ;
Ylloecques vous feray le couronne porter
Et a treshault honneur a mouillier espouzer,
Mais que tout biellement je vous puisse acoler
Et vo bouche baizier, que tant doy desirrer.
Asseons nous droit chi, tamps est de repozer,
Car il n'est homs ou monde qui nous puist chi trouver. »
Et la bielle respond : « Tout che laissiés ester,
Car, par chelui Signeur qui tous nous poet sauver,
Qui me donroit tout l'or qui est de cha le mer,
Ne polroie vo corps chier tenir ne amer
Pour le grant traÿson que je vous voy brasser
Enviers le vostre frere, qui tant fait a loer.
— Je ne sçay », che dist Millez, « je ne voeil plus ruser :
Par amours u par force vous y fault adonner. »

2693 conme — 2694 M. fu — 2701 as fait — 2706 prent acccoler — 2708 jure — 2713 Et vostre — 2715 chi *manque*.

Adont ala la bielle a la tiere gietter,
A luittier le conmenche et moult a fourmener.
Mais elle ot un aniel qui moult fait a loer,
Que li pappes de Ronme li donna au lever :
Li aniaus fu si dignes, che sachiés sans doubter,
Que la dame qui l'a ne se doit effraer
C'on li puist le sien corps par force violer
Ne en yauwe noiier ne son corps enhierber;
Nobles fu li aniaus dont vous m'oéz parler,
Oncques Millez ne pot a son corps habitter.
Lors le fiert et refiert, prist soy a aÿrer,
Si le va par les tresches par my le bos traynner;
Li cheviaus de son chief sambloient d'or tout cler,
Con penne de paon les fist estincheler.
La endroit le fist Milles laidement defouller
Et jure Jhesucris, qui se laissa pener,
Que, s'elle ne se laist a son gret demener,
Que par my ses cheviaus le fera encroer.
Les tresches li ala ysniellement combrer,
A un arbre est venus et puis le fist cliner,
Les biaus cheviaus Flourenche y va li glous noer
Et la bielle conmenche tellement a criier
Que elle en fait le bos retentir et sonner.
Or nous dist li istore, que point ne doy fausser,
Qu'en che bos fu venus cachier au porcq sengle
Uns gentieus chevaliers, qui moult fist a loer,
Et fu tant nobles homs et tant fist a amer
Que moult noble mainsnie pooit a lui mener,
Chevaliers, escuiiers, siergant et baceler.
Avoecques li avoit, si con j'oÿ compter,
Ung hardi chevalier u moult se pot fiier ;
Macquaires ot a non. Chieus oÿ dolouzer

2724 *Le second* la *manque* — 2734 L. se — 2737 Conme — 2741 le feu encerer — 2742 tresche li a a la — 2746 Quelle — 2747 listore; doit — 2752 Ch. et — 2753 conme.

Flourenche la puchielle, ou il n'ot qu'aÿrer.
A son signeur a dit, que ne li vault cheler : *fol. 230 v°*
« Sire, j'och la endroit unne dame criier;
Je croy que mourdreour le voelent desrober. »
Et dist li chevaliers : « Or penssons de l'esrer! »
Macaires s'escria a se vois hault et cler :
« Dansielle, tenés vous! Je vous vois vizeter. »
Ossi tos que Millons a oÿ gens parler,
Il ne demourast la pour tout l'or d'oultre mer;
Pendant laissa la bielle, qui bien cuida finer.

LXXXIX Flourence la puchielle fu a l'arbre pendue
Par ses cheviaus luizans; de criier s'esvertue
Et disoit : « Mere Dieu, si vray que le venue
De Jhesus fu en vous par parolle meüwe,
Si me reconfortéz, ou je sui bien pierdue! »
Es vous le chevaliers a le chiere membrue;
Thieris avoit a non, c'est bien chose seüwe.
Quant la puchielle vit, tous li sans li remue;
A l'arbre est tos venus, s'a la brancque romppue,
Et Flourence la bielle a la tiere est queüwe;
La pleure tenrement et se demainne et thue.
« Bielle », ce dist Thieris, « pour le Dieu de l'ayuwe,
Dittes moy qui vous a enssement maintenue!
— Sire », dist la puchielle, « par la Vierge absolue,
Se je disoie ja de qui je sui yssue,
J'espoire que de vous n'en seroie creüwe;
Mais je vous pri pour Dieu que me fachiés ayuwe,
Que je soie a hostel, car famine m'argue.
Las! je n'ay mye apris yestre enssi maintenue! »

XC « Sire », che dist Flourenche, la courtoize meschine,

2762 Damoisielle — 2772 ch. pierdue v s. — 2777 le *manque* — 2782 prie; que *manque.*

« Je vous prie et requier pour la Viertu divine :
Menéz moy a hostel, car j'ay tresgrant famine;
Trop fourment sui penee par trop grande haÿnne.
— Bielle », che dist Thieris, « par sainte Katherine,
Se je tenoie ja en la moye saisine
Chelui qui vous a mis en si tresgrief gehine,
Au gibet yert pendus : son oevre en est bien digne. »
Lors le mist devant lui et esrant s'achemine;
A Flourence disoit : « Dittes moy vostre orine!
— Sire », che dist Flourenche, « je n'en feray athine.
Se je disoie ja que je fuisse roÿnne,
Maisement m'en creriés, je le pensse et devine.
Mais je croy, se du vo me donnéz a l'estrinne,
Je le vous meriray, chiertes, a brief thiermine. »
Tout aussi devisant passerent le gaudine,
Puis virent un chastiel, ou moult ot noble wizine;
Ch'estoit au chevalier de qui je vous tiermine.
La estoit sa mouillier, c'on nonmoit Englentine;
Sa fille ot non Biettris, qui blance ot le poittrine,
Que Macaires mourdry par mauvaise doctrine
Pour destruire Flourenche, a qui il ot haÿnne,
fol. 231 r° Enssi que vous oréz compter a brief tiermine.

XCI Li vaillans chevaliers qui ot a non Thieris
S'en vint a son hostel avoecques ses subgis;
La trouva Englentine avoecques ses amis.
Quant Flourenche pierchurent, qui telz draps ot viestis,
La dame a son signeur demanda par advis :
« Dont vient ceste dansselle, sire, pour Jhesucris?
— Dame, vous le saréz, pour Dieu de Paradis :
Jou estoie en che bos, la ou j'ay un porcq pris;

2787 tresgrande — 2788 penee *manque* — 2797 Mauuaisement; et adevine — 2799 chiertes *manque* — 2801 Pis — 2809 auoecq — 2810 auoecq — 2811 viestus — 2815 estoie ou en.

Jou ne garde donnay, si m'aït Jhesucris,
Quant j'oÿ ceste dame, qui crioit a hault cris;
Par ses cheviaux luisans l'avoit un lerez mis
A un arbre pendant; j'en fuy tous esbahis,
Se l'ay chi amenee. Moult est ses corps malmis;
Donnéz ly a mengier dou tout a son devis
En l'onneur de Celui qui en la crois fu mis. »
Et la dame respond : « Volentiers, non envis! »
Lors fu li corps Flourence honneréz et siervis
De pain, de char, de vin, de bons cappons rostis;
Et la bielle menga, qui volentiers l'ot pris.
Macaires le siervoyt, qui y prent ses delis
A veïr sa biauté, son corps et son cler vis;
A soy meïsmes dist : « Douche dame gentils,
Moult seroie eüreux s'estoie vos amis,
Et je m'en peneroie volentiers, non envis. »

XCII Flourence la puchielle fu ou chastiel siervie
Bien et souffissanment et amee et prisie.
Englentine la dame, qui tant fu agenssie,
Le mena en sa chambre, qui bien estoit garnie,
Ou Biettris, sa fille, ouvroit d'oevre jolie,
D'oevre sarrasineur, qui moult estoit polie.
Flourence moult loncq tamps y ot mis s'estudie,
Tellement qu'il n'y ot puchielle en Ronmenie
Qui viers lui en seuwist denree ne demie.
Lors se mist a ouvrer unne oevre auctorisie
De biestes et d'oiziaus et d'autre oevre entaillie.
Tant noblement ouvra toutte en fu esbahie
La dame, qui le vit faire celle maistrie.
Lors li dist douchement : « Or estes vous m'amie,

2816 ne me g. — 2817 jou oy — 2819 jou en — 2827 sieruioyt (?); son d. — 2830 euwireux — 2834 agenssee — 2837 De o. sarrasineour — 2840 enuiers — 2843 touttes en furent.

Puis que savés ouvrer si par noble maistrie.
Je vous pri que ma fille em puist yestre ensengnie.
— Dame », che dist Flourenche, « je vous achiertefie,
Tant que je seray cy, je ne li fauldray mie. »

XCIII Enssement fu Flourence ou chastiel que je dy
Avoecques Englentine, la fenme o ber Thiery.
Maccaire durement l'enama et chieri
Et disoit enssement : « E! vrais Dieus, qu'esse chi?
Or esse la plus bielle qui de mere nasquy;
Oncques de mes deus yeus plus bielle je ne vy.
Or n'arai ge ja mais le mien coer resjoÿ,
Deschi jusques a tamps qu'aray l'amour de ly. »
fol. 231 v° Enssi disoit Macaires que vous avéz oÿ.
Mais de lui vous lairay et de Flourenche ossi,
Si diray de Millon, qui par le bos fuy.
« Aÿ! las », ce dist Milles, « j'ay mon frere traÿ
Et Flourence ravie, que jou amoie si,
Et si moult laidement a mon voloir faly;
Elle m'est escappee, chiertes che poise my.
Or ne sçay ou aller, se n'aray nul amy,
Car cascuns qui sara que j'aray fait enssi
Dira que jou aray le coer d'un anemy.
Or me fauldra aler conme povre mendi
Et querre aulcun signeur, la ou j'aray siervy,
Ou nus ne me congnoisse ; faire l'estoet enssi,
Car che que j'ay brassé jou buvray aparmy. »

XCIV Or fu Milles dollans et fort li anoya;
Il est yssus dou bos, en aventure va.

2847 prie — 2854 qui oncques de — 2862 amoy — 2864 me est — 2865 se neray — 2866 jou a. — 2867 de .i. — 2870 Ou nous — 2871 je ay; buueray.

Mais de lui me tairay, tant que poins en sera,
Se diray d'Esmeret, qui de doeil se pasma
Et pleure tenrement; Flourence regretta :
« Aÿ ! » dist il, « meschans, con mallement me va !
Mes frerez m'a traÿ ! Dieus, que doleur chi a !
Or ne say mès en qui li homs se fiera;
Puis que li frerez fault, vrais Dieus, qui aydera ?
Je ne say vrayement coment pensser l'oza.
Aÿ ! Milles, biaus frerez, uns perez nous gaigna
Et unne mere ossi ens ses flans nous porta.
Mais li sans de nous deus trop mal s'entresanbla,
Car je vous ains de coer et ay amet piech'a
Et si n'euisse fait ce que vo corps fait m'a
Pour tout l'avoir qui est de cha mer ne de la.
Tolu m'avéz celui que mon corps tant ama,
Celle bielle Flourence qui s'amour me donna. »
Enssement Esmeréz loncq tamps se dementa,
Mais tous li hauls barons qu'adont estoient la
L'ont moult reconfortet, et cascuns li pria
Qu'il se voeille apaizier, mais petit l'oublia,
Car la biauté la bielle par le coer li lancha.
Li grans conssaus de Ronme en parlement ala,
Comtes et chevaliers, cascuns moult y parla.
D'unnes choses et d'autres asséz on devisa,
Mais en concluzion li conssaus s'acorda
Qu'au gentil Esmeret la tiere demoura
Et qu'il le feront roy, jusqu'a tant c'on sara
Se morte est la puchielle, que Milles en mena ;
Et, s'on scet qu'elle est morte, il disent qu'il fauldra
Querre le prochain hoir qui a lui atenra.
Esmeret ont mandet, qui tantos y ala ;
La disoit Agrevain, que point ne li chela :

2874 que li p. — 2877 conme — 2889 Celle la — 2891 estoit — 2893 Que il — 2894 parmy le — 2897 De — 2900 que il ; jusques a — 2902 soit m. — 2905 a. ali.

« Sire Esmerés », dist il, « oiiéz c'on vous dira :
Li grans conssaus de Ronme, qui tous a estet cha,
Vous acorde la tiere et de cha et de la,
S'en seréz souverains et on vous siervira,
Deschi jusques a tant que pour vray on dira
Que Flourence soit morte, qui de coer vous ama,
fol. 232 r° Et apriès au sourplus aultres conssaus venra. »
Quant Esmeréz l'oÿ, fourment les mierchia.
Unne espie d'illocques se parti et sevra,
Hors de Ronme est yssus et si s'achemina,
Par deviers l'ost Gharssille isniellement s'en va ;
Bien unne lieuwe y ot u li rois se loga
Dessus unne montaingne, et desous par decha
La estoit la riviere, qui sa gent conforta.
Tant ala li espie que dedens l'ost entra,
Au tref le roy Gharssille maint chevalier trouva.

XCV Li espie est venus dedens le pavillon
Du riche roy Gharssille, qui le coer ot felon.
La priesse desrompy, car gens y ot foyson,
Devant le roy Gharssille se mist a genouillon
Et si parla en hault, que bien l'entendi on.
Quant Gharssille le vit, si l'appiella par non :
« Turniquant », dist li rois, « ne me fay celizon :
Que font my anemy a Ronme em Pré Noiron ?
— Sire », dist li espie, « il ne font se mal non.
En Ronme sont dolant chevalier et baron
Et dames et puchielles, escuiiers et gharchon
Pour l'amour de Flourenche a la clere fachon,
Car ne scevent ou est ne en quel region,
Car elle yssi as camps contre vostre prison
Que delivret aviéz sans point de raenchon ;

2906 Sirez — 2908 Vous ont a. — 2914 deseura — 2927 gharssaville le — 2928 fait c. — 2934 ou il ; quelle.

Et chieus avoit un frere, c'on appiella Millon,
Qui la bielle amenoit en grant devoction
Deviers sire Esmeret, qu'elle tint a baron.
Chieus Milles dont je di par grande mesproison
Desvoya la puchielle dont je fay mention,
Si se fery ou bos; trouver ne le peult on,
S'en ont en la chité telle confusion
Que tout en mainnent doeil et grande marrison. »
Quant Gharsille l'oÿ, ne li vint mie a bon.
« Aÿ my ! » dist li rois, « las, quel perdision !
Aÿ! Flourence amie, roÿnne de hault nom,
Chiertes che poise moy qu'avéz un tel glouton!
Or estes vous par vous en grant perdition,
Car, se vous vozissiés, si ait m'ame pardon,
Je vous euwisse mise en grant dominion,
Mais a tous jours mais yestes en grant quetivison.
Follement ont ouvré chil de la region,
Et chil de vo consseil vous ont fait traÿson,
Car il deuissent bien avoir visé raison
Sans moustrer contre moy nulle deffencion.
Mais, foy que doy a Dieu qui souffry passion,
Je metteray la ville en feu et en carbon.
Or as armes! signeur, pour Dieus vous em prion;
Alons assallir Ronme, car il en est saison! »

XCVI L'emperere Gharssille fist armer ses conrois,
Trois cens oliffans fist sonner a unne fois ;
Deviers Ronme s'en va, moult fu grans li effrois.
En la chité de Ronme en oÿrent le vois, *fol. 232 v°*
As armes sont courus chevalier et bourgois.
Esmeréz s'adouba tout enssi conme uns rois,

2938 la bielloit a. — 2939 sires — 2940 grant — 2944 grant mirasion — 2946 quelle — 2951 grande domination — 2953 ont connue (?) — 2963 fu *manque.*

De sa maistre baniere fist desploiier les plois,
Et jure Jhesucris, qui fu mis en la crois,
Que mès ne retoura, et soit ou tors ou drois,
Si ara fait Gharssille et mesquief et anoys,
Ou dedens le battaille sera ochis tous frois.
A l'issir hors de Ronme moult fu grans li harnois,
Trompes et oliffans y mainent grans buffois.
La peuissiés veïr et lances et espois,
Banieres et pignons et boins brans vienois!
Les lances qui la sont samblent de loncq un bois;
Li ors et li azurs restinchelle a le fois.
Li solaus luisoit cler, li jours fu biaus et cois;
Voient les os Gharssille, ou moult ot de Grigois;
Leur battaille paroient, moult biaus fu leur conrois.
Assez y veïssiés chevaux et pallefrois,
Couviers de jazerans deschi jusques l'erbois!
A traire conmenchierent li archier dars turquois;
Plus dont vollent saiettez et quariaus fors et rois
Que le nege en yvier, quant li tamps est tous frois.
Par dessus les chevaus, ou tourna li anois,
Li aucun s'en revont par deviers les aunois.

XCVII Au conmenchier l'estour devant Ronme le grant
Peuwissiés vous veïr un estour moult pesant,
Maint gentil chevalier a le tiere gisant,
Et courir par les camps maint destrier aufreant,
Navré et malbailli leur renne traiennant:
Li sans et li boyaus leur vont dou corps yssant;
Et Ronmain et Grigois vont a tiere gisant,
Et par dessus les mors vont li aultre passant.
La viennent main a main de lances estequant
Chevalier et gens d'armes, l'un a l'autre frappant

2976 Des; la *manque* — 2980 moult *manque* — 2988 d. roynne.

Et de corps et de picques l'un a l'autre lanchant.
Bien se vont li Ronmain a ce jour esprouvant,
Et ossi font Grigois, qui moult ont fier samblant.
L'empererez Gharssille estoit sus le bauchant,
L'estandart fist conduire et fait mener avant,
Pour tiere conquester se va moult exploittant.
Cinquante mille Griu le vont au dos sieuwant;
N'y a chelui qui n'ait boin destrier remuant
Et tournicle royal et haubiert jazeran;
Li ors et li azurs y va restinchelant.
Contre les Rommains vont leur forche demoustrant,
Et li Ronmains les vont fierement recepvant.
Qui veïst Agrevain, Richier et Clariant,
Conment il vont Grigois fierement castiant,
Bien alast leur proesche dedens son coer prisant!
Es vous le roy Gharsille a ghuise de soudant!
A se vois, qu'il ot clere, se va hault escriant :
« Par Dieu! felon Ronmain, vous aréz mal gharant,
Car par vous ay pierdu Flourenche, que j'aim tant;
Mais vous le comparéz ains le soleil couchant. »
Il abaisse la lance, le cheval va brochant *fol. 233 r°*
Et fiert un sinatour c'on appielloit Tristrant;
Ou corps li mist le fier, mors le va tresbusquant.
Puis a traitte l'espee au poing d'or reluisant,
A diestre et a seniestre les va si castiant
Qu'il n'y a si hardi qui ne le voist doubtant.

XCVIII Fiers fu li empereres, moult fist a resoingnier;
Ce jour moustra Ronmains qu'il ne les ot pas chier :
Reculler les a fait de tiere un grant bonnier.
La peuissiés veïr un moult grant encombrier,

3000 on fier — 3001 Li — 3004 m. franchois — 3015 mal *manque* — 3016 jainme — 3019 appiellant — 3023 Que il — 3025 qui ne.

Tant chevalier morir, tant cheval estraiier,
Tant ensaingne queïr, tante lanche brisier,
Tant boin cheval navrer, tant blazon parchoiier,
D'espeez et de brans ferir et caploiier
Et criier tant d'ensengne pour yaus a raliier!
Ains, puis que Dieus moru pour nous jecter d'inffier,
Ne vit on tel estour, car sans nul recouvrier,
Sans prendre raenchon, sans vie respitier
Fierent li uns a l'autre sans riens amanechier.
Qui la estoit queüs ne se pot redrechier,
Il n'a si boin amit qui li alast aydier,
Car cascuns y avoit si que pour lui mestier.

XCIX Signeur, a celui jour fu fors li poingneïs,
Tant en gist a le tiere et de mors et de vis
Que deseure les mors couvint passer les vis.
Li gentieux apostoles estoit moult habaudis,
En sa cappielle fu, si prie a Jhesucris
Que Dieus voeille garder ses gens et ses amis.
Moult y avoit de clers qui leur tour ont empris
Et yssirent de Ronme, la chité de hault pris.
Et li rois Esmeréz fu a cheval assis,
Bien pierchupt l'empereur, qui ses gens a ochis;
De l'onneur li souvint c'on li avoit pronmis
Et de Flourenche ossi, qui tant ot cler le vis.
« Aÿ! Flourenche, amie », dist li bers signouris,
« Puis que vous ay pierdue, plus ne voeil yestre vis. »
Lors broche le cheval, s'a son blazon rassis
Et le lanche avalee, dont le fier fu fourbis;
Devant l'empereour a ochis Salatis,
Son maistre conseilleur, dont li rois fu marris.
Esmeréz tint le branc, si s'est a Grigois mis ;

3029 tant l. — 3034 ont t. — 3035 respitter — 3038 ne a — 3046 qui aleur — 3051 le c. le — 3057 fu mis.

La leur va detrenchant thiestes et bras et pis.
L'estandart de Gharssille a a le tiere mis,
Li peulles qui le garde en est pour lui fuis,
Et meïsmes li rois est arriere sortis;
Et Esmeréz les sieult con li leux les brebis :
Il n'acontte a se vie vaillant deus paresis,
Car il avoit pierdu et joies et delis,
Si qu'adont n'y cacha sens ne raison n'avis,
Fors de parfaire chou qu'il avoit entrepris.

C Moult fu fiers Esmeréz et plains de vassellage, *fol. 233 v°*
A Grigois a porté un moult villain damage :
L'estandart fist viersser et fuir le barnage,
Car advis lui estoit par dedens son corage
Que, s'il moroit ce jour au grant estour ramage,
Que haulte honneur aroit la pierdu le viage,
Car il n'acomte a vivre valissant un formage,
Pour che qu'il ot pierdu si noble mariage.
A Grigois va criant moult hault en son langage :
« Par foy, vous n'y duréz, maloitte gent sauvage !
Mal venistez de cha a port et a rivage!
Ja mais ne renteréz dedens vostre hiretage ! »
Lors fery un Grigois qui contre lui se targe,
Si que lanche et escu li jecta en l'ierbage.
Et quant Grigois le virent faire tel vaisselage,
Ensi le vont fuiant conme bieste sauvage.

CI Devant Ronme, signeur, fu la battaille fiere.
Ou li rois Esmeréz abati le baniere
Sont venu li Ronmain qui le sieuwent derriere;
Durement vont prisant son corps et sa maniere.

3062 resortis — 3063 conme — 3064 parsis — 3065 joie — 3066 ne avis — 3074 ne a.; vaillant — 3075 que il.

Et dist li uns a l'autre : « Vés ychy froissepiere!
Bient doit yestre appielléz rois de l'onneur saint Piere.
Mais ses freres ne vault une vieze laniere :
Faussement le traÿ, trop a le coer lechiere;
Il seroit boin noiiés dedens unne riviere,
Quant eslongiet li a sa douce amie chiere,
Flourence, qui estoit si loyaus et entiere. »
Et Esmerés crioit de vois aspre et legiere :
« Ronme a l'empereour! C'est bien drois que j'y fiere.
Par Dieu, felon Grigois, tous seréz mis en biere!
Ou estes vous, Gharssilles a le rouge paupiere?
Venéz a moy jouster d'unne lanche planniere!
Je vous caleng de Ronme, le haulte chit de piere,
Que destruire voléz et mettre tout en biere;
Mais, s'il plaist au jour d'uy le Viertu droitturiere,
Je le garandiray viers vostre gent laniere,
Car li drois est a nous, s'est drois que je requiere. »
Quant Gharssille l'oÿ, si leva sa visiere,
Bien congneult Esmeret a sa targe legiere;
Il en a appiellé Honnouré de Baviere :
« Donnéz moy unne lanche qui soit et roide et fiere;
Contre Esmeret yray, drois est que je le fiere,
Car m'ensengne abati par daléz le ghasquiere. »

CII Li rices rois Gharssilles a saisie sa lanche
Et encontre Esmeret de fort ferir s'avanche;
Et Esmeret, qui bien pierchupt sen ordonnanche,
Ne le refusast pas pour tout l'avoir de Franche,
Car mieus amast honneur qu'il ne fesist finanche.
A Gharssille est venus, qui crasse avoit le panche,

3088 Et *manque* — 3089 de honneur — 3096 lempereur; je y — 3099 de vnne — 3100 calenge; chit *manque* — 3102 se il; droitture — 3103 gar. ves — 3108 *Le premier* et *manque* — 3110 mabati — 3111 saisi — 3115 qui ne fist.

D'un espiecq le fery par si fiere poissanche
Que son destrier courant par forche li estanche;
Et de corps et de pis le fist sans demorance, *fol. 234 r°*
Si que li rois queÿ par dalés unne plance.
La vinrent li Grigois pour le roy faire aidanche;
Ronmains a l'autre lez y vinrent sans doubtance.
La peuwissiés veÿr unne telle acointanche,
Maint chevalier avoir moult grieve soustenance.
Esmeréz y estoit en telle contenanche
Que je croy c'oncques nuls ne souffri tel penanche
Que il souffri ce jour pour prendre le venganche
De Gharssille, qui fu asséz près d'unne branche.
La furent li Grigois, qui par oultrecuidanche
Le volrent remonter et mettre a honnouranche,
Mais Esmeréz en fist si fiere delivranche
Ne troeve chevalier qui contre lui s'avanche.
Il tenoit son espieul, la se mist en balanche
En Dieu, no creatour, dont vraie est no creanche.
A Gharssille est venus legier et plains d'enffance,
De son espiel li ficque sans nulle demourance
Tout par mi le haubiert, dont li maille estoit blance,
Si qu'en char le navra. La ot li rois doubtance,
Il regarde Esmeret, qui moult souvent s'avance;
Adont li escria un mot plain de plaisance :
« A! Esmeret », dist il, « c'or aiiés souvenanche
Conment je vous sauvay vo vie et vo substanche ! »
Quant Esmeréz oÿ dou roy le ramembranche,
De l'onneur qu'il li fist ot adont congnoissanche.

CIII Quant Esmeréz oÿ le rice roy de Griesse,
Il est venus a lui et desrompi le priesse
Et conmande a se gent c'on s'acoize et c'on chiesse.

3117 De .i. — 3118 forcqe — 3119 le vit — 3124 ch. yerent — 3126 telle — 3128 de vnne — 3143 e. loy — 3144 quili.

Venus est a Gharssille, qui demandoit confiesse,
Qui adont volzist bien yestre par dedens Persse,
Car tant estoit lasséz qu'a poy qu'il ne reviersse;
Des cos qu'il ot rechupt a la char noire et persse.
Esmeréz vint a lui, s'a son espee ahiersse,
Puis le mena o luy unne voie traviersse.

CIV Quant Gharssillez se vit esseullet de sa gent
Et il voit Esmeret devant li em present,
Dont li ot de sa foy la endroit en couvent
Qu'il yra avoecq lui a son conmandement.
Et quant li Grigois virent que Gharsillez se rent,
Dont tournerent fuiant trestous comunaulment,
Et la desconfitture dura moult longhement :
Chieus qui poelt escapper se meth a sauvament ;
Ronmains les vont sieuwant en criant haultement.
La fu grans li conquest et d'or fin et d'argent,
D'armes et de harnas et de chevaus grantment,
Et de boins prisonniers orent il longhement.
Enssi est il de gherre, car il avient souvent
Que li aucun en sont apovri tellement,
Et li aucun y ont un tel recouvrement
Qu'apriès eus en sont riche et enfant et parent.

fol. 234 v° CV Esmerés de Hongrie sur les camps demoura,
Voit la desconfiture qui sur les Grigois va :
Se li bers en fu liés, raisons li ensengna.
Et Gharssilles li rois moult s'en desconforta,
Son damage regrette et fourment souspira :
« Aÿ ! las », dist li rois, « con mallement me va !

3151 r. et la — 3157 Que il — 3160 duera (?) — 3163 La fust — — 3164 grandement — 3166 souuement — 3167 en font — 3175 conme.

Li amours de Flourence a grant mal me tourna,
Oncques amours de dame princes tant ne cousta;
Je l'ay moult accattee ou paÿs par decha,
Et encore m'est vis accatter le fauldra :
A che que je voys chi, je ne l'averay ja.
D'un parler me souvient et assés souvenra,
Car j'ay bien oÿ dire, et on l'a dit piech'a :
Mal accatte la chose li homs qui point ne l'a. »

CVI Gharsilles fu dolans, quant sa pierte pierchoipt
Et a tous lez des camps ses honmes morir voit
Et abattre ses trez et tout quanqu'y avoit.
Cascuns en prent se part, que nuls n'y partissoit :
Qui plus en poelt porter, et de plus se pourvoit.
Tentes ne pavillons ylloecq ne demouroit,
Ne hyaume ne haubiert, destrier ne pallefroit
Ne lanche ne blazon ne couttiel ne espoit ;
Or ne set il que dire, en tiere se clinoit.
Esmeréz de Hongrie sa retrette sonnoit,
Gharssille fait conduire, noblement le menoit.
Li rois fu au cheval, Esmeréz le tenoit
Par my le diestre main et le reconfortoit.
Li rois faisoit samblant que riens n'y acomptoit ;
La barbe avoit moult longhe, jusques pis avenoit,
Mais les yeux avoit rougez, le carbon resambloit.
Il est entréz en Ronme, ou les Ronmains pierchoit,
Et dames et puchielles en moult noble conroit.
Garssillez est passéz, a qui moult anoiioit ;
Jusqu'au palais maiour li rois ne s'arriestoit ;
A noble compaignie Gharssilles y montoit ;

3176 toura — 3177 t. me c. — 3179 me est — 3180 chi *manque* — 3182 je ay; lui a — 3186 quanquil y — 3189 ylloecques — 3190 Ne *manque* — 3197 f. sambloit — 3199 sambloit — 3203 Jusques au.

Des trompes et nakairez li sons restentissoit;
Cascuns a Esmeret moult haute honneur portoit
Conme le souverain qui tous les ghouvrenoit.
Esmeréz conmanda c'on fezist la endroit
Gharssiles desarmer, qui moult le desiroit.

CVII Li Ronmain font briefment Gharssille desarmer,
Puis noblement le font siervir et honnourer,
Par dencoste Esmeret l'ont assis au soupper
Et Agrevain lez lui, qui coer out de sengler,
Richier et Clarion, qui moult estoient ber.
Ylloecques font Gharssille moult boin vin aporter
Et de maint aultre mez que je ne say nonmer,
Les plus nobles c'on poelt par honneur estorer,
Et puis le font briefment en un lit repozer
De chi jusqu'a demain, qu'il fu tamps de lever,
Qu'Esmeréz de Hongrie fist son conseil mander.
Et quant il fu venus, si a pris a parler
fol. 235 r° Et dist : « Signeurs barons, voeilliés moy escoutter !
La mierchi Jhesucris, que bien devons loer,
Victore avons eü a la gent d'outre mer,
S'avons le roy Gharsille, qui tant fait a doubter.
Or avisons un tour, et y voeilliés pensser,
Conment polrons de lui par honneur ordonner.
Bien poons le sien corps de la mort esquiever
Ou lui tenir prison ou li faire affiner.
Or en dittes vo bon, ne le voeilliés cheler,
Car a vostre consseil je me voeil acorder.
— Sire », dist Agrevain, « je doy premier parler ;
Je feroye Gharsille em prison devier. »
Et dist li marissiaus tantos sans arriester :
« Pour voir, je le feroie le chief du bus sevrer. »

3205 et de — 3212 lont a a. — 3217 estoier — 3218 le fait — 3219 jusques a d. qui fu — 3225 Se.

Enssement li baron ont pris a deviser,
Tout le jugent a mort li demaine et li per.

CVIII Or ont jugiet Gharssille li per et li princhier.
Quant Esmeréz l'oÿ, il n'y ot que courchier ;
Dont parla haultement sans point de l'atargier
Et dist : « Signeur baron, par Dieu le droitturier,
Or ay oÿ vo gré et vostre desirier,
Et je diray le mien, et puis voeilliés jugier. »
Et chil ont respondu : « Or dittes vo cuidier,
Car dou milleur consseil avons nous boin mestier.
— Signeur », dist Esmeréz, qui tant fist a prisier,
« Se j'estoie creüx pour le mieux esploittier,
Je lairoie Gharssille boinnement apaizier
Par ytel couvenent qu'il volzist fianchier
Qu'a tous jours il volront siervir sans detriier
Et tenir a tous jours, sans point avariier,
L'empereour de Ronme a signeur droitturier;
Car, se nous le faisons morir a destourbier,
Nous polrons par les hoirs avoir grant encombrier,
Et volront par decha la gherre conmenchier,
Et on n'a point tous jours pleges de ghaagnier. »

CIX Quant li barons oÿrent Esmeréz le vaillant,
Se li ont respondu haultement en oyant :
« Sire Esmerés », font il, « le coer avéz sachant :
Vous avéz mieus parlé que tout le remanant. »
Dont les va Esmeréz douchement mierchiant;
A Gharsille s'en vint, qu'as eschiés va juant
Encontre un chevalier, qui le va rampronnant.
Esmerés vint a lui, se li dist en riant :

3237 demain — 3238 li pere — 3244 d. or c. — 3247 jou e. — 3249 que il — 3253 destourbir — 3259 Sires — 3261 Adont.

« Sire », dist Esmeréz, « par Dieu le royamand,
Li homs qui prent le bien a son coer ygnorant
Sans besoings ne le va au double merissant.
Ceste parolle chi, je le vous dy pour tant :
Quant je fui vo prisons en vostre tref luisant,
Telle honneur me fezistes qu'encore y va parant,
Car aller m'en laissastez sain et sauf et vivant
Et siervir noblement a loy d'onme poissant.
Au jour d'uy me va bien de ce fait ramembrant,
Se le vous renderay, che sachiés maintenant,
fol. 235v° Car j'ay tant exploittiet au barnage vaillant
Que vous escapperéz par ytel couvenant
Que tenréz telle pais que g'iray devisant. »

CX

« Empereres de Gresse », dist li rois Esmeréz,
« Par ytel couvenant de chi vous partirés
Qu'a chiaus de Ronmenie chiertainne pais tenréz
Et, s'il nul besoing ont, que vous les secouréz
Un an tout acompli a dis mille adoubéz,
Et de l'empereour vostre tiere tenréz
Et de vostre royaulme honmage l'en feréz,
Et par ycest honmage que chi est deviséz
Seréz vous par l'acort des Ronmains delivréz. »
Oille li empereres, li sans li est muéz,
A Esmeréz a dit : « Qu'esche que dit avéz?
Rois sui et empererez par tout le mont nonméz,
Et si ne tint mon corps, puis l'eure que fu nez,
D'onme qui fust vivans deus deniers monnaéz.
Or sera grans mesquiés et blasmes aprouvés,
Se je sui chi endroit enssement ahomtéz.

3265 par le d. le — 3266 Les; alc c. — 3267 remerissant — 3269 prisonnier — 3275 jou ay — 3277 tenrez le p. — 3281 se il; les sieruirez v s. — 3282 milles — 3283 lempereur — 3287 e. dist li — 3289 emperez; monde.

— Sire », dist li vassaus, « li plais est acordéz
De vous faire morir ou de faire nos grez
En ytelle maniere que vous oÿ avéz. »
La fu li rois Gharssilles tellement atrapés
Qu'il fist au roy honmage, voiant tous les casés.

CXI Ainssi li rois Gharssillez fist a ce tamps honmage
Au courtois Esmeré, qui em prist le siervage
Et l'acort dou païs et de tout le barnage,
Et en livra li rois as Ronmains boin hostage,
Et apriès ceste pais, ou il prist grant hontage,
Se departi Gharssilles, li rois au dur corage;
En Gresse s'en ralla, son nobille hiretaige,
Puis tint ferme le pais tous jours en son eage.
Et li bers Esmeréz estoit ou hault estage,
Dolans et courouchiés pour Flourence le sage,
Dont ses freres Millons li avoit fait damage;
Ne le pot oubliier, ains ot au coer grant rage.
« A! Flourence », dist il, « Jhesucris et s'image
Laist vo corps revenir par dedens che mainsnage
Et a Millon ottroit admende de l'oultrage
Qu'il a fait enviers moy et enviers mariage! »

CXII Dolans fu Esmeréz pour Flourence, s'amie;
Il en a appiellé les pers de Ronmenie
Et puis leur dist : « Signeur, savéz que je vous prie?
Que la chité de Ronme et la ville jolie
Gardés soingneusement, car pour voir vous affie
Que ja ne fineray, s'aray nouvielle oÿe
De Flourence la bielle, qui m'a esté ravie
Par mon frere germain, qui m'a fait villonnie!

3294 plaist est — 3301 de le p. — 3304 a la dure c. — 3314 Que il — 3316 perez — 3317 puistz — 3320 Que jamais.

Je m'en volray raler ou païs de Hongrie,
Ou ma mere laissay dolante et courouchie.
Je ne say se Millons y a mené m'amie;
fol. 236 r° Se je le puis trouver, il y laira la vie,
Car, puis qu'il a vers moy fait telle tricherie,
Il est bien de raison que mon corps le renie. »
Et quant chil l'ont oÿ, cascuns fort en larmie :
« Aÿ! sire Esmeré », che dist le baronnie,
« Pour Dieu nous vous prions, le fil sainte Marie,
Que, s'il avient ainssi que ne le trouvéz mie,
Que ne laissiés pour riens c'on vous conseille ou die
Que vous ne revenés en yceste partie,
Car nous ne ferons roy de la tiere jolie,
Tant con revenréz seuls ou avoecq compaignie. »
Quant Esmeréz les ot, douchement les mierchie :
« Chiertez, signeur », dist il, « je vous jure et affie :
Je revenray ychi, se Dieus me fache aÿe,
Mais que je n'aye mort ou grande maladie.
Agrevain, biaus douls sire, je vous meth en baillie
Le royaulme et l'onneur et si le vous ottrie. »
Quant Agrevains l'oÿ, bonnement l'en mierchie.

CXIII Enssement Esmeréz sa besoingne esploitta ;
Ou lieu de lui adont Agrevain demoura,
Et li bers Esmeréz moult bien l'appareilla.
A dis chevaux sans plus se parti et sevra,
Hors de Ronme est yssus, que point ne s'ariesta;
Au lez deviers Hongrie li bers s'achemina.
Or le conduise Dieus, qui le fist et fourma,
Car, ains qu'il rait Flourenche, moult de maux avera,
Enssi que vous oréz, qui taire se volra!
Quant de Ronme parti, li barnages ploura.

3326 le *manque* — 3332 se il — 3337 remierchie — 3338 affiie — 3340 grand (?) — 3342 La; ottriie.

Or vous lairay de li, tant que poins en sera;
De Flourence dirons et conment il en va.
Oncques mais gentil dame tant de mal n'endura
Conme fist la roïnne, dont on vous comptera.
Ou chastiel Thiery fu, ou elle se loga
Avoecques Englentine, qui Thiery espousa.
Or avoit unne fille, que elle doctrina
Et aprist un ouvraige, dont moult s'esleecha
Englentine, le dame, qui nuef mois le porta.
Or ot un chevalier, qui fourment enama
Flourenche le courtoise, qui poy y acomta;
Macaires ot a non, mal ait qui l'engenra :
Tant de mal fist Flourence et tant le pourcacha
C'oncques tant de mesquief roÿnne ne porta.

CXIV Signeur, or faittez pais, pour Dieu de Paradis;
Huy mais vous compteray de Flourenche o cler vis,
Que moult biel hierbega li chevaliers Thieris.
Mais en sa court avoit un chevalier maudis,
Macaires ot a non, ce nous dist li escrips;
De la mainsnie fu o signeur dont je dis,
Car il estoit poissans et enforchiés d'amis.
Chieus Macaires estoit durement ses amis,
Mais tant amoit Flourenche que tous en fu espris *fol. 236 v°*
Et pensse et nuit et jour conment il soit oÿs
De Flourenche, qui fu blanche con fleur de lis.
Un jour l'araisonna Macaires li falis,
A un lez dou palais l'a il par les bras pris
Et li dist : « Damoizielle, pour Dieu de Paradis,
Aiiés pité de moy, car pour chiertain vous dis
Que je vous aynme tant, et en fais et en dis,
Que pour vostre gent corps sui tellement ravis
Que touttes fois que voy vo corps, qui est polis,

3356 n' *manque* — 3378 conme.

Je ne sçay vraiement se suy u mors u vis. »
Quant Flourenche l'oÿ, se li dist : « Grans mierchis !
Bien me poéz amer, mès je n'ay mie avis
Que vous soiiés de moy ja améz ne cheris. »

CXV « Maccaires », dist Flourenche, qui clere ot le fachon,
« Si m'aÿt Dieus de glore, vous pierdéz vo raison!
Espoir, sire, que j'ay espouzet un baron
A qui je doy par droit obeÿr a son non,
Conment qu'il ne soit mie en ceste region,
Si que laissiés ester le vostre opinion,
Car ja a honme nul n'aray intention. »
Quant Macaires l'oÿ, ne li vint mie a bon;
Adont senty d'amours le feu et le thizon
Et fu plus que devant en l'amoureux brandon;
Regarde de Florence le vis et le fachon,
A soy meïsmes dist : « Dame de grant renon,
Vous yestes la plus bielle qui soit en nul roiion.
Par chelui saint Signeur qui souffry passion,
Ains me feray destruire a grant destruction
Que de vo corps ne fache mon voloir et mon bon;
Ja pour vostre escondit n'en feray un boutton. »
Enssi disoit Maccaire con je fay mention ;
Pour l'amour de Flourenche ot tel avision
Qu'a peu qu'arsse n'en fu en un feu de carbon,
Enssi que vos oréz en la bonne canchon.

CXVI Or oiiés de Maccaires conment il esploitta :
A l'amour de Flourenche moult durement penssa
Et jura Jhesucris, qui le monde crea,

3386 se fuy — 3388 ne ay — 3389 Que soiies s. — 3392 Epoir ; jou ay — 3393 par son dr. — 3396 ne a. — 3404 Ains ne feroie — 3405 vos c. — 3407 conme.

Que, s'il poet esploittier, son amour avera.
S'avint a un hault jour que la dame en ala
Entre li et sa fille, que la dame en mena;
Pour oÿr une messe en un moustier entra.
Et Flourenche remest, besoingne l'arriesta
Pour ordonner le lieu, car Thiery awarda
Un prince qui adont devoit venir droit la.
Or oiiés de Maccaire conment il s'avancha!
Flourence le courtoise en un viegier entra, *fol. 237 r°*
Qui pour sa volenté un poy se deporta;
D'Esmeret, son amyt, adont li ramembra :
« Aÿ! » dist elle, » amis, bien ait qui vous porta!
Lasse! que, se saviéz que je sui par decha,
Moult tos seriés droit cy! Savoir le vous fauldra.
Mais, ainschois que je dis a honme conment va,
Saveray de la ghaire conment il en yra
Ne conment rois Gharssillez, qui ja ne m'avera,
Et conment rois Gharssilles a vous s'apointera.
Tels me polroit congnoistre, par Dieu qui me fourma,
Tos le saroit Gharssillez, qui ja ne m'avera. »
Enssi dist la puchielle, qu'adont dire n'oza
L'estat dont elle fu ne qui l'amena la;
Mais grant folie fist qu'adont tant se chela,
Et priès fu li celers a mal ne li tourna.

CXVII Enssi conme Flourence fu ou joly viegier
Et elle regrettoit Esmeret le gherrier
Et maudissoit Millon, le traïttre mourdrier,
Qui l'amena ou bos pour s'onneur abaissier
Et li fist ses cheveux a un arbre loiier,
A tant es vous Maccaires, le felon chevalier,
Et dist : « Chieus Damedieu qui tout a a jugier,

3414 se il — 3420 qui aidont (?) — 3426 se sauez — 3436 fist *manque* — 3437 fu *manque* — 3439 gherroiier.

Qui se laissa en crois pener et travillier,
Il gart chelle puchielle de mortel encombrier,
Si vray que je volroie avoir telle mouillier,
Car il n'a si tresbielle jusques a Monpellier!
Bielle, pour Dieu vous pry, par amours vous requier
Que me voeilliés amer de loyal coer entier,
Et si me retenéz, je vous en voeil priier,
Car pour vous sui entréz en si grant desirier
Que je ne puis pour vous ne boire ne mengier,
Ne je ne fay pour vous toutte nuit que vellier ;
Il ne m'est de juer ne d'aler au moustier,
De nul esbattement, tant le puist en prisier,
Ne d'aler en gibier ne bersser ne cachier
Ne de rice tressor ne de riens espargnyer,
Fors que voie conment je puisse soubtillier
De dire un biel parler ou de faire mestier
La ou vo mierchis soit pour mon cors solacier,
Que je desire tant que je say sans cuidier,
Se painne ne mettéz a mes maux alegier,
Je croy que je moray sans nesun recouvrier;
Si vous prie pour Dieu que me voeilliés aydier
Et je vous ay couvent sur Dieu le droitturier :
Pensséz de conmander, prez sui d'apareillier
Et faire vostre gret, quoy qu'il doie anoiier. »
Quant Flourenche l'oÿ, si dist sans detriier :
« Macaire, vraiement ce poéz bien laissier,
fol. 237 v° Car je ne say nul honme, comte ne chevalier,
Tant me donnast d'avoir, tant seuist langagier,
Qui em portast de moy valissant un denier,
Car ne vous ne aultruy ne voeil jou avoir chier. »
Quant Maccaires l'oÿ, lors la va enbrachier

3447 tel — 3448 si *manque* — 3452 enssi gr. — 3454 nuit *manque* — 3455 de a. — 3456 Ne de — 3459 que vistes — 3461 moy solaciier — 3465 pri — 3467 sui dapielier (?) — 3473 vaillant — 3475 la la enbrachier.

Et a yceste fois si le cuida baizier,
Mais Flourence s'en sot moult tresbien eslongier;
Non pour quant fist sa bouche a le soie touchier.
Et celle s'en ala tellement courouchier
Qu'elle trouva un os si que d'un chiervellier :
Flourenche le leva, que n'y volt atargier,
A Macaire en ala un si grant cop paiier
Que deus dens li a fait en sa bouche brisier,
Si que le sancq en fist a la tiere raiier.
Quant Maccaires se vit enssi appareillier,
Dont volt par grant despit la puchielle laissier;
Par dedens unne cambre ala ses dens torquier.
La li ont demandé gharchon et escuiier
Dont il venoit enssi son visage essuiier;
Mais il leur sot moult bien cel ouvrage cambgier.

CXVIII Moult fu dolans Macaires, en lui n'ot c'aïrer;
Il a deus dens pierdus, qu'il ne pot recouvrer.
« A! Flourence », dist il, « or puis veÿr au cler
Que tes coers n'a talent dou corps de moy amer,
Si m'as fait grant despit, que ne puis amender;
Mais, par la foy que doy a Jhesucris porter,
Ja mais joie n'aray, tant que puisse durer,
Se ceste chose cy ne te fais amender :
En ycelle maniere jou en volray jouer
Que pour faire vo corps ardoir et enbrazer. »
Enssi disoit Macaires con vous oéz compter;
Sus son lit se gietta deschi jusqu'a diner.
A table vint Maccaires, les gens va viseter
Et siervi son signeur et sa dame au vis cler.
Quant Englentine prist Macaire a aviser,
A se vois, qu'elle ot clere, li prist a escriier :

3482 sen ala; si *manque* — 3489 veoit; ichuquier (?) — 3490 l. soit — 3493 poet on v. — 3497 ne a. — 3500 vos c. — 3501 conme.

« Macaire », dist la dame, « ne me voeilliés celer
Qui vous a enssement fait vo bouche freer;
Moult voy villainnement vostre maissielle enfler.
— Dame », ce dist Macaires, « che vient de bouhourder:
Huy mattin s'esbattoient ne say quel baceler,
Et je m'alay ossi pour le jouste adouber,
Si m'ala un vassaux tellement encontrer
Que deus dens me brisa, dont il me doit peser.
Mais, par la foy que doy a Jhesucris porter,
Se je puis esploittier, il se poet bien vanter
Que ceste grant folie li feray comparer.
— Macaires », dist la dame, « tout ce laissiés ester,
Car tout chil qui se vont d'armes aventurer,
Se de riens en mesvient, j'ay oÿ recorder
fol. 238 r° C'on le doit doucement et de coer pardonner,
Car ce n'est que reviaus qui vous en fait mesler. »
Enssi dist Englentine con vous oéz compter,
Mais elle ne scet mie le verité au cler,
Conment Macaires volt Flourence demener
Et maugré le sien corps baisier et acoler,
Dont puis couvint la dame che fait bien accatter.

CXIX Signeur, or entendéz pour Dieu, le fil Marie,
S'oréz bielle canchon de bielle anchisserie!
Puis ne demoura ghaires, si con l'istore crie,
Que Maccaires ouvra d'unne grant villonnie
Dont Flourenche cuida moult bien pierdre la vie.
Car un jour fu Flourence dedens son lit couchie
Avoecques Biautris, qui moult estoit s'amie,
La fille au castelain qui li fist courtoizie;
Et Maccaires estoit par se grant trecherie

3512 *Exactement le même vers suit immédiatement* — 3517 grande — 3519 se sont et v. — 3520 jen ay — 3523 conme — 3529 Se o. la b. — 3530 conme — 3531 de vnne grande — 3536 grande.

Derriere le ghourdine tous seuls sans compaignie,
En se main un couttiel a la pointe aguizye,
Dont a faire penssoit une grant trescherie,
Enssement conme il fist, — li corps Dieu le maudie !
En la cambre royaus, dont je vous segnefie,
Dormoit la damoizielle, que Dieus soit en aÿe,
Dedens un riche lit, ouvré bien par maistrie :
Grans fu, larges et lez plus que je ne vous die,
Enssi conme il affiert a si noble mainsnie.
Biautris fu devant douchement endormie,
Flourence estoit derriere, qui toutte estoit haittie,
Et dormoit fermement en ycelle nuittie.
Li clartés fu laiiens, qui fourment refflambie,
Des chiergez qu'y avoit, ou clartéz ne fault mie ;
Toutte resplendissoit en la chambre jolie.
Maccaires s'avancha, plains de grant diaublerie,
Si a le couvreture un paul a mont sacquie,
La puchielle fery droit entre coer et fie.
Tellement l'assena qu'elle ne brait ne crie
Ne sacqua piet ne main, si bien fu atacquie
Que la endroit moru ; l'ame s'en est partie.
Li sans qui de li yst a le kieutte honnie ;
N'y a chose sous li n'en soit toutte souillie.
A Flourenche est venus, qui bien est esclemie,
Dencoste li li a la lemielle laissie.
Or voeille Dieus aydier Flourenche l'adrechie !
Se Dieus n'y met consseil et la Vierge Marie,
Elle sera par tamps et arsse et essillie.

CXX Quant Maccaires ot fait la chose qu'il penssa
Et laissiet le couttiel lez Flourenche, qui l'a,

3539 grande — 3542 dieus li — 3549 claretes — 3550 Dont ch. y; claretez — 3554 entre le c. et le — 3556 s. ne p. — 3563 ny mait — 3566 qui fu la.

De la chambre est yssus, que nuls ne l'avisa.
fol. 238 r° L'uis reclot biellement et puis ensi s'en va;
Ne sçay que il devint ne quel part il tourna.
Mais Flourence dormoit, garde ne s'en donna
Du mal et dou mesquief que tos li avenra.
Morte estoit Biettris, qui daléz lui coucha,
La fille au castelain, qui moult Flourence ama,
Qui avoecq sa mouillier Englentine coucha
Et dormoit en son lit; mais en l'eure songa
Un songe miervilleus qui fourment l'eshida,
Car avis li estoit droit a celle heure la
Que Biautris, sa fille, par my le mer naga
Et c'uns grans vens venoit que le voille mena
Si parfont en la mer qu'unne roce trouva,
La ou li grans vaissiaus trestous s'esmiela
Et li corps de sa fille en la mer se noya.
En ce moment la dame tellement s'escria
Qu'elle jecta un cry de quoy elle esvilla
Thiery, le sien signeur, qui tantost l'acolla
Et li dist : « Douche dame, pour Dieu, conment vous va?
— Sire », che dist la dame, « maintenant me sambla
Que Biautris, ma fille, dedens le mer monta
En un rice callant la ou elle naga,
Mais uns vens moult oriblez tellement s'esleva
Que la mer orghilleuse si fort se tourmenta
Qu'a une grande roce li vaissiaus s'arriesta;
La endroit se fery, si que tous despyecha,
Dont Biautris, me fille, la endroit s'effondra.
Toutte morte le vis, a ce qu'il me sambla.
— Dame », che dist Thieris, « par Dieu qui me crea,
Trestout maintenant ay songiet ce songe la. »

3569 quil d. — 3570 sen donnoit — 3574 auoecques — 3576 seshida — 3580 que vnne — 3583 la *répété* — 3584 elle se e. — 3586-7 *Les seconds hémistiches de ces vers sont intervertis* — 3592 Que a.

CXXI « Dame », ce dist Thieris, « par Dieu de Paradis,
J'ay ce songe songiet, dont sui moult esbahis.
Or ne laroie mie pour l'avoir de Paris
Que ne voize veoir ma fille Biautris.
— Et jou », ce dist la dame, « par la crois Jhesucris! »
A ycelle parolle s'est li sires viestis,
Et la dame viesty un pelichon de gris.
Et Thieris si s'est droit ens en le voie mis
Un chierge en sa main, si est venus a l'uis
De la chambre, ou tost entra a son devis ;
Au lit sa fille va, que n'y est alentis,
Ou Flourenche dormoit. Et li estoit avis
Que devant lé veoit un feu trestout espris :
Elle estoit par devant en doleur et en cris
Et veoit tant de gens, pour voir le vous plevis;
Puis veoit un dragon qui vint tous ahatis,
Qui le levoit en ayr et l'eslevoit tout dis
De chi jusqu'en la mer; la estoit son corps mis, *fol. 239 r°*
Par dessus unne plancque fu ou cincq jours u sis;
Puis le veoit cliner par trés doubteux devis,
Qu'elle vierssoit en l'iauwe. Lors cria a hault cris
Et adont s'esvilla, si jecta son advis,
Si vit le chevalier qui ot a non Thieris
Et sa dame Englentine, qui les coers ont maris,
Car en son lit congneurent leur fille Biautris,
Qui la gisoit thuee. De sancq estoit honnis
Li lis tout environ et li linchieux rougis.
Voille li chevaliers, si fu tous esbahis
Et voit tout le coutiel, qui bien estoit fourbis,
Par dencoste Flourence. Lors cria a hault cris :
« Aÿ ! malle putain », dist li vaissaus gentilz,
« Mauditte soit li heure que chi a val venis,

3599 dont je — 3603 se est — 3604 plichon — 3605 en *manque* — 3615 jusques en — 3624 tout v e. et les — 3626 Et voient.

Car mon enffant loyaus est par ton corps mourdris! »
Quant Flourence l'oÿ, lors fu ses corps soupris
Et a dit : « Mon signeur, li myens corps est traÿs,
Car je vous jur sur Dieu, qui fu resurrexis,
C'oncques ce ne m'avint en penssé n'en avis. »

CXXII « Signeur », ce dist Flourenche, qui fu moult tourmentee,
« Aiiés pité de moy, s'il vous plaist et agree,
Car Biautris, vo fille, n'est point par moy thuee!
— Vous mentéz », dist Thieris, « orde putte prouvee! »
Quant Englentine vit con li chose est alee,
Telle dolleur en ot qu'elle queÿ panmee,
Et, quant se releva, se s'est hault escriee :
« Aÿ! sire », dist elle, « con mauvaise journee
Fu au jour que par vous fu la folle trouvee!
Ch'estoit unne putain a tous habandonnee,
Elle a maint mourdre fait a val par la contree,
Mainte creature a esté par li navree;
Qui ne fust chi venus, elle s'en fust alee
Et de nostre tresor se fust elle fardee.
— Ch'est voirs », che dist Thieris, « par la Vierge sacree! »
La font telle doleur et si grande criee
Que li mainsnie y est venue et assamblee,
Et, quant il ont veü con la chose est alee,
Maint cheviel y ot trait, mainte paume frapee;
Oncques telle doleur ne fu mais demenee,
Chel jour fu Biautris douchement regrettee.
Li chevaliers Thieris a sacquiet son espee,
Viers Flourenche tantos a tourné son alee,
Un cop li a jecté par telle ramdonnee,

3633 jure — 3634 ce me a. enpenssee ne en — 3636 se il — 3637 vostre — 3639 conme — 3642 conme — 3644 Che — 3647 ne fu; se en — 3648 farssiee — 3652 conme — 3653 paumee — 3655 Chelui — 3657 Deuiers.

Se Flourence ne fust a ce cop destournee,
Il l'euist ceste fois et ochize et thuee.
Lors vinrent escuiiers sans nulle demoree
Et ont dit a Thiery, qui la chiere ot yree :
« Sire, ne l'aiés pas ferue n'adezee, *fol. 239 v°*
Mais faittes qu'elle soit en la prison menee,
Et puis si soit demain et arsse et embrazee ;
Plus sera vostre honneur que d'iestre ensi alee. »
Et dist li chevaliers : « A vostre desiree ! »
Et Flourence crioit trestoute eschievelee :
« Tresdouche Mere Dieu, roÿnne couronnee !
E ! vrais Dieus Jhesucris, pour quoy fui oncques nee ?
Oncques si meschans fenme ne fu au mont creee.
Aÿ ! sires Thieris, homs de grant renonmee,
Je vous jure sur Dieu, qui fist chiel et rouzee,
Que vo fille par my ne fu onc adezee !
Chiertes oncques par moy elle ne fu grevee,
Mais par grant traÿson est ceste oevre brassee,
Et si ne say par qui elle est ainssi menee,
Mais pour moy essillier fu la choze ordonnee. »
Adont li chevaliers a dit sans demouree :
« Menéz celle puttain ou elle soit gardee
Deschi jusques au jour qu'elle soit embrazee ! »
Adont fu la puchielle moult laidement tiree,
Em pur son pelichon trestoutte eschevelee
Fu mise en unne tour, qui fu grande et quaree.
La pleure tenrement et moult s'est demenee ;
Oncques mais nulle dame ne fu si tourmentee,
Car de haulte noblesche estoit venue et nee.
Or est em povreté et queüwe et entree
Et en doubte de mort et fourment villonnee.
Damedieu reclama et la Vierge honnouree.

3664 que elle s. emprison — 3665 si *manque* — 3669 mere de d. — 3671 fu *manque*; monde — 3674 vostre ; oncques — 3678 M. par — 3683 plichon.

CXXIII Flourence le courtoize ot moult le coer dolant;
La doleur qu'elle va la endroit demenant
Ne vous polroit compter nuls clers qui soit lisant.
Et li boins chevaliers plouroit pour sen enffant.
Qui oÿst Englentine qui le va regrettant,
D'unne grande pitté li alast ramembrant!
Elle baise sa fille et le va acolant;
Morte fust dessus li, mais on li va ostant,
Et mettre en unne biere le fist on maintenant.
A tant es vous Maccaire, le felon soudoyant!
En la chambre est entréz, ses poins va detordant
Et a dit a Thiery : « Bien aloie penssant
Que c'estoit unne putte qui aloit foliant;
Elle a mourdry deus cens et desrobé otant.
Mauditte soit li heure que l'alastez trouvant
Par dedens le foriest, ou elle aloit pendant!
Folie nous en fist mesler ne tant ne quant;
D'amener chi endroit j'en ay le coer dolant. »
Et dist li chevalier : « Par Dieu le tout poissant,
fol. 240 r° Ja mais ne mengeray en jour de mon vivant,
Si l'aray fait ardoir dedens un feu bruyant,
Car bien l'a desiervi qui a mort mon enffant. »

CXXIV Or est la damoizielle jugie pour morir
A tort et sans raison. Enssi le volt traÿr
Maccaires, qui ne pot de son amour ghoÿr.
Il ont la damoizielle tos fait ensevelir
Et a l'heure de prime, che sachiés sans mentir,
Font un feu alumer, qui fort prist a bruir.
Puis fist li chevaliers la puchielle venir,
Flourence la courtoise, qui bien cuidoit morir;

3695 e. quelle — 3696 De — 3704 m. yaus c. — 3719 Despuis.

N'ot que son pelichon, ne plus ne pot viestir.
Ylluecques veïssiés moult de gens acourir
Pour veÿr le justice, qui tant fait a cremir ;
Car Thieris li vaillans, ou il n'ot qu'esmarir,
Avoit un fort laron fait em prison tenir :
Pris fu en larrechin, d'el ne se sot chevir.
Loncq tamps fu em prison pour lui faire punir,
Mais pour la mort Flourence l'en ot l'on fait yssir
Et les fourques drechier pour lui faire fenir.
Signeur, yceux larons dont vous poés oÿr
Avoit a nom Ghonbault, che sachiés sans mentir.
Dolans fu qu'il veoit son jugement fournir,
Mais il n'avoit nul coer de lui a repentir,
Ne il ne fait samblant de plourer ne gemir,
Ainschois se repentoit de si paul desiervir.

CXXV Gombaus fu amenéz as camps pour encroer,
Car Thieris avoit fait unnes fourques lever
Pour pendre le laron dont vous m'oéz parler,
Et avoit fait ossi unne estacque ordonner
Pour Flourence loiier et son corps enbrazer.
Qui la veïst la bielle le sien corps dolouzer
Et detordre ses mains et ses cheviaux thirer,
D'unne grande pité li peuist ramembrer !
Et li gent qui le voient ont pris a murmurer ;
Et dist li uns a l'autre, c'on les oÿ bien cler :
« Veéz con bielle fenme, que Dieus le volt creer !
Je croy n'avoit si bielle jusqu'a le Rouge Mer.
Pitéz fu qu'a bien faire ne se volt ordonner.
Jhesucris par sa grasce li voeille pardonner ! »
Thieris a fait Flourenche devant lui arriester

3721 plichon — 3726 larchin ; ne ne sot — 3727 pugnier — 3728 l'amour de fl.; l'on *manque* — 3732 furnir — 3742 Et de torde — 3743 De — 3745 disent — 3746 conme — 3747 jusques a.

Et devant Englentine, qui le vint regarder.
« Folle », ce dist Thieris, « conment osas pensser
De Biautris, me fille, n'ochire ne thuer?
— Sire », che dist Flourence, « voeilliés moy escoutter!
Bien voy que je ne puis de la mort escapper,
Mais je vous pri pour Dieu, qui se laissa pener,
Que me voeilliés oïr me parolle compter. »
Et Macaires li glous conmencha a criier :
fol. 240 v° « Par ma foy, mon signeur, or vous voy rasseter,
Que chelle qui a fait vo enffant affiner
Vous voy sifaittement ychi parlementer.
Et dont vous vient li coers qu'a lui poéz parler?
— Macaires », dist Thieris, « or le laissiés ester!
Je voeil oïr conment se polra escuzer. »
Lors a dit a Flourence sans point de l'arriester :
« Dittes vostre voloir que vous volés pozer!
— Sire », che dist Flourence, « ne le vous doy celer :
D'unne chose me doy moult fourment abuzer,
Conment vous poéz croire ne en vous affremer
J'aye vo fille fait de che siecle finer.
Je couchoie avoecq li, c'est legier a prouver,
Et dormoie bien fort, quant volzistez entrer
En la chambre laiiens, se Dieus me puist sauver!
Se jou euisse fait vo fille deviier,
Pas ne fuisse en son lit mise pour repozer,
Ainschois euisse fait un grant fardiel toursser,
Sy me fuisse fuiie pour le mort esquieuwer,
Car je say de la salle tous les huis deffrumer
Et si seuisse bien hors de cheens aler;
Si que, se vous voléz chi endroit arghuer,
De la mort de vo fille me devéz escuzer,
Et, se vous ne voléz aultre chose pensser
Et vous me voeilliés faire dedens un feu jetter,

3752 osastes — 3755 la *manque* — 3756 prie — 3758 a *répété* — 3768 De — 3770 Que jaye — 3772 Et je.

Je prie Jhesucris, qui se laissa pener
En l'arbre de la crois pour nous tous raccater,
Qu'au jour dou Jugement, ou tous nous fault aler,
Vous pardoinst che fait chi, qu'il ne vous puist grever
A la glore des chieus avoir ne conquester,
Et vous rende les biens, qui mon corps hosteler
Avés fait noblement et tresbien honnerer,
Car a le mort de moy puis jou pau acompter :
Tout adiès me couvient morir et deviier;
Et que plus vit on chi, plus i fault assambler
De pecquiés, qui font l'ame en ynffier avaler. »
Dont conmencha Flourence tenrement a plorer
Et la disoit as gens a se vois hault et cler :
« Bonnes gens, priiés Dieu qu'il me voeille prester
Science de la mort douchement endurer
Et tenir en estat sans moy desesperer! »
Et quant li chevaliers ot la bielle parler,
Adont li conmencha tous li sans a muer,
Damedieu reclama, qui fist et chiel et mer :
« Aÿ ! vrais Dieus », dist il, « conment poray je ouvrer?
Cheste puchielle chi me fait le coer crever,
Et li mors de ma fille le me fait rengrever,
Que je ne puis mon coer de riens asceürer. »

CXXVI Li chevaliers Thieris, quant la puchielle entent, *fol.241 r°*
Sa mouillier appiella et li dist haultement :
« Dame, par celui Dieu dont ont fait sacrement,
Ceste puchielle chi s'escuze loyaulment,
Car je ne puis penser ne croire nullement,
S'elle euist fait che mourdre si oultrageusement,
Qu'elle fust en son lit dormant si fermement,

3786 Que au — 3787 qui ne — 3791 jou pal — 3795 Adont — 3796 haulte — 3797 qui me — 3800 quant *manque* — 3802 *Le premier* et *manque* — 3808 La — 3811 puis peser — 3812 Se.

Le couttiel en sa main, sans or e sans argent,
Sans riens enfardeler un denier seullement.
Je ne say que c'est chi, par le mien sairement !
Je me doubte en mon coer, n'en mentiray noiient,
Qu'anemis ou diaubles ou fais d'encantement
Ou traÿson mortelle n'ait pris advancement
En ce fait chi endroit, dont j'ay le coer dolent.
Que voléz que je fache ? Dittez ent vo talent !
Voléz prendre sur vous dou tout che jugement ?
J'en delivre mon coer et mon ame enssement
Et s'en quierque le vostre dou tout entirement.
— Sire », che dist la dame, « je ne le voeil noyent,
Mais a tout le pecquiet le moittiet mon corps prent,
Et vous em prendéz l'autre, et mon corps s'i assent.
— Dame », che dist Thieris, « par Dieu omnipotent,
Se j'en prens riens sur moy, li corps Dieu me cravent ! »

CXXVII Or furent ambedoy en grant abuzion
Pour la mort de Flourence a la clere fachon ;
Emparchiés n'en voelt yestre li chevaliers de nom,
Et la dame loyaus, plainne de marison,
Ot de la mort sa fille telle confusion
Que volentiers euist de la mort vengison.
A tant es vous Maccaires, qui se mist ou moylon
Et a dit a Thiery haultement a hault son :
« Sire, a quoy penssez vous ? N'en faittes celison ! »
Et Thieris li ala compter celle ocquoyson.
Dont s'escria Macaires : « Et pour quoy le laist on,
S'en ce fait a pecquiet ne nulle desraison ?
Je prent trestout sur moy. Or m'en donnéz le don :
Je le feray ardoir pour moy et en mon non. »
Et dist li chevaliers : « A vo devision ! »

3817 menteray — 3818 Que — 3821 vostre t. — 3828 par le — 3830 tresgrant — 3834 de sa f. — 3842 pr. tout — 3844 vostre.

Dont s'aprocha Macaires de la dame de non :
« Venéz vous ent », dist il, « a vo maleÿchon !
Ou feu vous getteray, n'y fault aultre garchon. »
Quant Flourenche l'oÿ, ne li vint mie a bon;
Devant le chevalier se mist a genouillon
Et li dist : « Mon signeur, je vous requier un don :
Que je puisse droit chi recorder orison
De Dieu le creatour, qui me fache pardon ;
Et apriès de mon corps on fache tout son bon ! »
Et dist li chevalier : « Nous le vous otroyon. » *fol. 241 v°*

CXXVIII Flourence le courtoise a genous se jecta
Et dist unne orison, que de coer conmencha;
Si hault le prist a dire que cascuns l'escoutta.
Elle dist : « Sire Dieus, qui le monde crea,
Ossi vray que je croy ce que mon coer dira,
S'ayés mierchi de m'ame, quant dou corps partira !
Tu fezis chiel et tierre et l'oiziel qui vola ;
Adam et sa mouillier, que ton corps tant ama,
Laissastes Paradis terrestre au lés de cha;
Li anemis d'infier le fenme Adam tempta,
Tant qu'Adams par folye dou fruit veé menga,
De quoy apriès tous nuls ylloecques se trouva :
De foeilles de fighier moult tos s'acouveta;
Par che fruit chi endroit tout le monde dampna ;
Cincquante et deus cens ans li delouvres dura,
Tant qu'amours et pité cha desoux estora
Unne vierge tressainte, a qui Dieus envoya
Son angele Gabriel, qui d' « Ave Maria »
Ceste vierge royaus doucement salua ;
Au respons qu'elle fist, la ou s'avolenta,
Vint li sains Esperis, qu'en lui s'encorpora ;
Sans oevre de nature conchupt fruit et porta :

3845 Adont — 3851 vnne o. — 3871 v. sainte.

Che fu li Fruis de Vie, qui en lui s'aombra
Nuef mois tous acomplis, dont vierge delivra;
Vierge fu em portant, vierge quant enffanta,
Vierge fu au nourir, vierge quant l'alaitta
Du saint lait glorieux que Dieus y envoiia;
Doucement le nouri, saintement le garda;
Et apparut l'estoille qui trois rois amena
De mout loncqtain paÿs, car cascuns le garda;
Or, mirre et encens cascuns li aporta;
Et Dieus li tous poissans d'Erode le garda,
Mais adont pour Jhesus les enffans decolla;
Trente et deus ans et plus li fieus de Dieu rengna,
Avoecq ses douze aposteles le monde preescha;
Il fist de l'iauwe vin, les mors resuscita,
Les maladez gary, aveulles raluma;
La sainte quarantaine dignement il juna :
N'y fist c'un seul digner; et, quant il conmencha,
Bien sis mille personnes repeult et saoula :
Deus poissons et trois pains, plus on n'y aporta,
Et douze grans corbilles de relief demoura;
As aposteles loyaus la endroit demoustra
En pain sa proppre char; par parolle mua
Et fist vin de son sancq, dont il nous raccata;
Et en Jherusalem si noblement entra
Au jour de sainte Pasques, quant on le fiestia
D'ierbes et de biaus draps qu'adont on li jecta;
fol. 242 r° Puis ne demora ghaires, quant la chose cambga,
Car Judas le vendi, qu'em baisant le livra :
Trente deniers en prist, grant marchiet en donna;
Pris fu li douls Jhesus, sancq et yauwe sua,
A l'estacque fu mis la ou on l'atacqua;
D'escorgies trenchans maint cop on li donna,

3878 delaira — 3880 nouri; quant *manque* — 3886 de herode — 3889 Auoecques; prescha — 3891 ralumina — 3896 grans *manque* — 3899 du vin de — 3908 Descories.

Puis fu mis en la crois, u on le tourmenta :
Couronnéz fu d'espines ; a boire demanda :
Ylloecq fiel et aisil la on li presenta ;
De trois grans claux aghus piés et mains on fera,
Et Longis, qui la fu, tellement s'avancha
Que le corps Jhesucris d'une lance frappa :
Sancq et yauwe en yssi, dont la tiere en crola
Et li piere en fendi et solaus oscura
Et dou temple rompy le voille et despecha.
Vierge, la fu vos corps, qui tel doeil demena ;
Tel grief au coer euistes, quant veïstes cela,
C'on ne scet pas a dire li quels plus em porta,
Ou vous ou vo doux fieus, qui le mort endura.
O sepulchre fu mis, ou il resuscita
Et a l'Ascention lassus ou chiel monta
Et a le Pentecouste ses amis conforta :
En samblanche de feu il les enlumina
Et Marie, sa mere, dalèz lui couronna.
Sire, si con c'est vray et qu'enssement ala,
Je te prie et requier que ne m'oubliiés ja
Et m'ottroiiés pardon, quant li jours en venra ! »
Adont leva ses mains et le chiel regarda,
Puis s'abaissa apriès et le tiere baiza.
Voire, li chevaliers tous li sans li mua ;
Tel pité ot au coer et adont li entra
Par le voloir de Dieu, qui son coer inspira,
Qu'il dist a se mouillier : « Savéz conment il va ?
Par ycelui Signeur qui me fist et crea,
Qui me donroit tout l'or que l'empererez a,
Je ne seroie en lieu ou ceste muire ja.
S'elle a mort mon enffant, que mon corps engenra,
Je li pardoins de coer, et Dieus li pardoinst ja ;

3911 Ylloecques — 3917 le voille *et* et *sont intervertis* — 3919 T. mesquief — 3927 conme — 3933 Telle ; adoncques — 3935 dist *manque*.

Car chieus qui ne pardonne ja pardon n'avera. »

CXXIX Quant li boins chevaliers l'orison entendy,
Il dist a se mouillier : « Douche soer, je te pri
Qu'a ceste pecheresse que nous veons droit chi
Pardonne ce meffait sans faire nul detry.
Je croy que Dieus ara de no fille mierchi
Et de nous enssement, car je le croy enssi. »
Et la dame respond : « Biaus sire, je l'ottry.
Vous y avéz le plus, si n'en tient point a my,
Car il vint de ta char, que moy rengenuy.
Se vous li pardonnéz, je lui pardoins ossi.
— Oÿl, dame, par Dieu ! j'ay tout le coer faly,
fol. 242 v° Car je n'ay coer ne force, pour voir le vous affy,
De lui faire essillier, car oncques je n'oÿ
Dire si biaus parlers puis l'eure que nasqui.
Elle vient de boin lieu, puis que scet dire enssi,
Car ja mauvaise fenme et de lieu malaÿ
Ne dezist tel langhage que vous avéz oÿ.
Elle est sage de lettre, s'a le coer bien noury,
Et croy que souffissant soient tout si amy. »
Lors a dit a Macaire, le traÿtre faly :
« Maccaire », dist li bers, « savés que je vous dy ?
Laissiés coie la dame au gent corps signoury,
Car huy n'y ara mal ne pour moy ne pour ty.
Mais il me plaist c'on ait le corps de lui bany,
Et voist hors de ma tiere ou Dieus le conssenti. »
Quant Maccaires l'entend, tous li sans li fremy ;
Si dolans fu au coer a poy qu'il ne queÿ.
« Aÿ ! sire », dist il, « trop vous voy rassoty,
Qui voléz deporter ceste putain droit chy
Qui mort a vostre enffant et enssement traÿ.

3942 lentendy — 3943 prie — 3944 cest — 3953 v. je le — 3955 que je n. — 3969 vo voy.

— Mauvais homs », dist Flourence au gent corps signoury,
« Je volroie, par Dieu qui pour nous mort souffry,
Qu'il fust dedens ce lieu que je vois la bruy.
Qui scet mieux qui a fait ce fait, ou moy ou ty? »

CXXX « Vassaux », ce dist Flourence, qui de biauté resplent,
« Se jou estoie uns homs, par le mien sairement,
Vous me diryés dou fait fin et conmenchement. »
Quant Maccaires l'oÿ, a rire prist dou dent
Et a dit a Thiery a se vois clerement :
« Sire, ne voléz vous point faire jugement
De ceste damoizelle, qui anssy se repent ?
— Nennil », ce dist Thieris, « par le mien sairement,
Mais je le banis hors de tout mon cazement. »
Quant Flourence l'oÿ, par le ghambe le prent ;
Le piet li volt baizier, mais Thieris li deffent.
A Englentine vint, se li dist haultement :
« Dame », ce dist Flourence, « par le mien sairement,
Couppe n'ay a ce fait de quoy on me reprent,
Enssi m'aït li Sires qui maint ou firmament ! »
Et la dame li dist : « Douce amie, vatt'ent !
Je prie a celui Dieu a qui li mons apent,
Se tu as fait che fait par ton fol enscient,
Qu'il te doinst grasce et forche de faire admendement.
Chiertes, che poise moy de ce departement,
Car j'amoie vo corps d'amours parfaittement. »
Thieris li chevaliers a parlet haultement :
« Or faittes amener Ghombault ysniellement,
Car bien a desiervy qu'il soit pendus au vent :
Ses fais est aprouvéz bien veritaublement. »
Adont fu amenéz Ghombaus la em present,
Le corde entour le col, pour pendre vistement.

3974 Quil fu — 3990 qui mait ou — 3994 Que il — 4002 pour prendre.

Mais Flourence de Ronme, qui le vit enssement,
fol. 243 r° En ot pitté au coer pour l'anoy qu'elle sent ;
Elle vint a Thiery, se li dist haultement :
« Sire, un don vous requier a cest departement ;
Ne vous demanderay ne or fin ne argent.
— Et je le vous ottry », dist Thiery bonnement.
« Sire », ce dist Flourence, qui de biauté resplent,
« Je vous demande, sire, que me donnéz briefment
Che povre pecheour a mon conmandement ;
S'en feray mon varlet, se ses coers s'i assent,
Et un preudonme ossi, s'il vient Dieu a talent ;
Car il n'est si mauvais, se de coer se repent,
Que Dieus n'en ait pité, je le croy vraiement ;
Et, se croire me voelt et faire mon tallent,
Ja mais ne fera mal par nesun couvenent.
Or le me donnéz, sire, sans nul arriestement ;
Il m'ara bien mestier assés prochainnement.
— Dame », che dist Thieris, « a vo conmandement ! »
Il a dit a Ghombault a se vois clerement :
« Ghombault », che dist Thieris, « m'as tu en couvenent
Que ceste damoizielle sierviras loyaulment
Et yras tout par tout a son conmandement
Et se ne li fauras pour or ne pour argent ?
Et s'enssi le me voels jurer chiertainnement,
Escaper te lairay sans mal et sans tourment.
— Sire », che dist Ghombaux, « sachiés tout vraiement
Que je ne li faulray en nesun cazement,
Tant que ne me donra congiet de son tallent. »
Lors li tendi sa foy et la bielle le prent.
Ellas ! il li menti puissedi faussement ;
Car on voit avenir en maint lieu bien souvent
C'on fait a tel honneur qui despuis mal li rent.

4006 S. .ii. dons — 4013 se il — 4014 Car se il ne est — 4017 feray — 4020 Flourence — 4026 Et se — 4030 T. quelle ne.

CXXXI Enssi con je vous di, fu Ghombaus delivrés.
Thierys dist a Flourence : « De chi vous departéz
Et gardéz qu'a nul jour ne vous y embatéz !
Et vous ossi, Ghombault, ceste dame menéz
Par tout ou elle veult, loyaulment le siervés !
Sachiés, s'elle ne fust, ja fussiés encroéz,
Si que sur toutes riens honnourer le devéz.
— Sire », che dist Ghombaus, « ch'est fine verittéz :
Je prie a celui Dieu qui en crois fu penéz
Que je li puisse faire pourfis et amistéz
Et si loyaus siervice que n'en soie blaméz. »
Lors vint as piés Flourence et li baiza asséz ;
Quant celle l'en leva, ou grans fu li biautéz,
Li chevaliers li a tous ses draps delivréz.
Dont s'en parti Flourence, et Thieris est reméz
Et Macaires o lui, qui de coer fu yréz :
Assés se repenti li traÿtres prouvés
Qu'il ne sievy Flourence par my les bos ramés
Pour ferir d'un couttiel tout par mi les costés; *fol. 243 v°*
Mais li corps de Flourence s'en est tresbien gardéz.
A un village s'est li siens corps amaséz,
Ne say cincq jours ou sis apriès s'est desevréz ;
Et Ghonbaus le conduist, li traïttres dervés.
Chieus Sire le confonde qui en crois fu penéz,
Car despuis le traÿ, ainssi que vous oréz.

CXXXII Dès or s'en va Flourence a le clere fachon,
Dolante et courouchie, plainne de marison.
« Ayuwe ! Dieus », dist elle, « qui sauvas Lazaron,
C'on a penssé sur moy mauvaise traÿson !

4035 comme — 4039 sieruires — 4041 honnourez — 4045 soies — 4046 apiet — 4052 le b. — 4053 feri — 4054 se en — 4056 jour — 4060 D. ore — 4062 A. dist dieus dist.

Or ne say ou aller ne en quel region,
Car entour Ronme sont my anemy felon ;
Bien sçay que, s'il me tiennent en leur possession,
Qu'il me feront avoir roy Gharssille a baron. »
Enssi disoit la bielle, qui ait beneÿchon !
Par my unne foriest, ou d'arbres ot foison,
S'en ala la puchielle avoecques le laron;
De passer oultre mer ot grant devotion.
Vint a un noble port ou il ot maint dromon;
Elle dist a Ghombault : « Par amour te prion :
Va tt'ent veÿr s'a la navie ne dromon
Qui nous menast la outre, car j'ay devotion
Que je puisse veoir le temple Sallemon. »
Et chieus a respondu : « A vo devision ! »
Deschi jusques as nefs n'a fait arriestizon;
Le maistre de le nef appiella par son non :
« Maistres », che dist Ghombault, « oiiés m'entention :
Je say unne puchielle, ains telle ne vit on :
N'a plus bielle de ly jusqu'en Cafarnaon;
Elle est fille de roy qui tient grant region.
Or fu elle ravie d'un moult noble baron,
Qu'en un bos le pendi par mauvaise occoyson.
S'accatter le voléz, j'en feray grant raison. »
Et li maistres a dit : « Tu ne dis se bien non.
Va, si l'amainne cha, par amours te prion !
Un ghourle de deniers aras en te parchon. »
Et Ghombaus respondi : « A Dieu beneÿchon !
Et vous bien tos l'aréz en vo possession. »
A Flourenche s'en vint, se li dist a hault ton :
« Dame, venés vous ent sans nulle arestison !
J'ay trouvé marcheans qui sont boin compaignon,

4064 quelle — 4066 se il — 4071 grande — 4072 il olt m. — 4074 sil a la — 4076 peuisse — 4077 deuocion — 4082 Ne a; carfaon — 4083 grande — 4084 de .i. — 4086 le voler — 4089 glourle — 4093 nul a. — 4094 marchant qui son.

Qu'oultre mer vous menront a vo conmandison. »
Et Flourence li dist : « A Dieu et a son non
Conmant m'ame et mon corps et mèz en sa parchon. »

CXXXIII Flourence vint au port, que point n'est arriestee.
Li maistres l'embracha qui l'avoit accattee,
En sa nef le mena sans nulle demoree.
A Ghombault, le laron, a le ghourle donnee, *fol. 244 r°*
Mais n'y avoit monnoie qu'iestre puist aleuwee :
N'estoient que jectoir qui ne valent riens nee ;
Dont cuida bien Ghombaus avoir l'auwe coppee,
Tournéz s'en est fuiant par my unne valee.
Quant Flourenche le vit, si s'est hault escriee :
« Aÿ! lerez mauvais, ton ame soit dampnee,
Quant par moy te char fu de le hart escappee!
Je te plus doy haïr que creature nee. »
Li maistres de la nef l'a moult tos acolee
Et li dist doucement : « Ne soiiés si tourblee,
Car sachiés que moult bien vous yestez assenee.
Ja mais ne vous faulray, tant que j'aray duree,
Car je vous voy tant bielle et si bien fighuree
Que je feray de vous, s'il vous plaist, m'espouzee;
Mais que soie venus en le moye conttree,
A honneur y feray de vous le mariee.
Mais je vous pri pour Dieu, qui fist chiel et rouzee,
Que prester me voeilliés du pain sur me fournee. »

CXXXIV Li maistres de le nef prist Flourence briefment,
A un lés de le nef le mena vistement,
Ylloecques l'acolla en un enbusquement,

4095 Que; vostres c. — 4096 fl. dist que a — 4097 Conmande — 4098 vint *manque* — 4099 le auoit — 4101 ghouve — 4102 n'y *manque* — 4108 le hault — 4114 t. bien et — 4115 se il — 4118 pric.

A tiere le jecta ; mais elle se deffend
Et reclama Jhesus, le Pere omnipotent;
Et sa tresdouche mere reclama doucement :
« Ay! Vierge », dist elle, « je te prie humblement,
Si vray que Jhesucrist, ou je croy fermement,
S'aombra en ton corps et vint virginalment,
Si me voeilliés garder chi endroit em present
Dou pequiet de luxure, car je n'en ay tallent ! »
Et li maistres l'acolle et le baize souvent
A force et maugré li ; moult pleure tenrement
Et prie Dieu mierchi si especiaulment
Que Jhesucris l'oÿ par ytel couvenent
Qu'il leva en la mer un si orible vent
Que droit a une roce, se l'istore ne ment,
Se fery li vaissiaus adont si raddement
Que li calans brisa em pieces plus de cent,
Et pery li avoirs et morurent li gent;
Et dessus unne plancque, au Dieu conmandement,
Demoura la puchielle, qui s'esmaia fourment.
Mais elle ot un aniel si noble et exellent,
Que li pappes de Ronme, que Dieus ghart de tourment,
Li presenta ja dis a son baptisement :
Li piere a tel viertu, che sachiés vraiement,
Que chieus qui sur lui l'a ne poet par nul couvent
Morir par nul venin ne par faus jugement
Ne en yauwe noiier ne perir nullement j
Ne yestre violee, se fenme l'entreprent ;
fol. 244 v° Nobles fu li aniaus dont je fay parlement.
Et Dieus ama la bielle, qui tant ot d'enssient,
Car tant fu sus le plancque, che sachiés vraiement,
Que vint a secque tierre, ou le plancque se prent.
Bien priès une abeÿe seoit parfaittement,
Sur le port de la mer fu haulte durement;

4142 noblement et — 4146 couuement — 4149 lenrteprent — 4151 qui ta ot — 4153 Quelle — 4154 pr. dune.

Mainte dame y avoit qui siervoit humblement
Le roy de Paradis, qui ne fault ne ne ment.
Pour l'amour de Flourence, qui tant ot le corps gent,
Y fist miracles Dieus a ce conmencement,
Car trestouttes les clocques sonnerent haultement
Sans les cordes tirer ne sacquier nullement.
Adont furent les dames esbahies fourment.

CXXXV Encontre le venue la puchielle de pris
Sonnerent tous li sains dou lieu dont je vous dis.
Quant les dames nonnains en ont les sons oÿs,
Adont orent les coers durement esbahis,
Et dit li une a l'autre : « Vrais Dieus de Paradis,
Qu'est il avenu chi en ycesti paiis ? »
Et vont veïr as bierez se nuls y est saintis.
Es vous unne nonnain qui s'escrie a hault cris :
« Venéz veïr mierveilles, dames, pour Jhesucris,
Car vecha le miracle dont chils sons est bontis :
Droit cha en celle mer, pour voir le vous plevis,
Voy unne gentils dame qui a son corps assis
Par dessus unne plancque et s'aproche tout dis. »
Quant les dames l'oïrent, dont ont leur chemin pris ;
Venues sont au port, s'ont getté leur avis.
Virent venir Flourence, blance con fleur de lis ;
Adont loerent Dieu, qui en la crois fu mis,
Et dit li unne a l'autre : « Ceste dame de pris
Vient de par Dieu le Pere en ycestui paÿs. »

CXXXVI Quant Flourence ariva au port de l'abeÿe,
De nonnains vint a ly moult bielle compaignie;

4166 durent e. — 4167 disent li vnes — 4168 Que est — 4169 Elles vont vire — 4173 ycelle ; voir je le — 4174 c. pleuis — 4178 Veirent ; conme — 4180 dient.

La fu de touttes pars acollee et baizie,
Et l'appiellerent soer et compaingne et amie.
Ou saint lieu fu menee, cantent le letanie,
Se li moustrent les clocques sonnans a une fie;
Quant Flourence les vit, Jhesucris en grascie.
A l'autel fu menee et moult bien convoiie,
Ou siege de l'abbesse fu mise et exauchie,
Et li fu par l'abesse la croce appareillie
Et posee en se main et par acors jugie;
Et dist li bonne abbesse, qui de coer s'umelie :
« Dame, prendés le croce, car on le vous otrie,
Car dessur nous devéz avoir la signourie;
Bien le vous a moustré li dignes Fruit de Vie. »
Et Flourence bien tos li dist a vois serie :
« Dame, laissiés ester, pour Dieu je vous en prie !
fol. 245 r° Je ne seray abesse, tant que seréz en vie,
Mais avoir voeil les draps de la noble abeÿe,
Puis que je sui venue cy et Dieus s'i ottrie. »
Adont fu la Flourence comme nonne viestie
Et prioyt tout adiès et soir et anuittie
Que Dieus gart Esmeret et cheux de Ronmenie.
Or en lairay un pau, s'est raison que je die
Du courtois Esmeret, qui s'en va en Hongrie
Pour son frere trouver, qui li roba s'amie.

CXXXVII Or diray d'Esmeret, qui le coer ot dolant;
De son frere trouver aloit moult desirant
Et jure Jhesucris, le roy de Beliant,
Que, s'il le poelt trouver, qu'il le fera dolant.
Viers Hongrie s'en va fierement chevauchant,
Dont sa mere tenoit le royaulme poissant.

4187 moustre; sonnains — 4188 grasciie — 4194 otroiie — 4195 la *manque* — 4199 tant *manque* — 4201 sui venue *et* cy *sont intervertis* — 4211 se il p.; qui le — 4212 Deuiers.

Ung parastre y laissa felon et soudoyant,
Mais a ce tamps l'ochirent Sarazin et Perssant,
Qui le paÿs aloyent laidement deghastant.
L'amiraus d'Ampmarie, un royaulme moult grant
(Chieus royaulmes estoit as Thurs et a Perssant),
De Hongrie s'aloit le paÿs essillant.
Le roy et la roÿnne avoit fait de maus tant
Qu'assis les ot tous deus a un castiel moult grant;
Mais li rois yssi hors par ytel couvenent
Qu'au rentrer ou castiel demora sur le camp,
Dont moult courouchiet furent si chevalier vaillant;
Et la francque roÿnne en aloit fort plourant.
« Ay! laisse », dist elle, « ou sont my doy enffant,
Millon et Esmeret, qui tant sont avenant?
S'il fuissent chi endroit, il m'allaissent gardant,
Et fust Millon, l'ainsnet, la couronne portant. »
Enssi dist la roÿnne au gent corps avenant.
A tant es Esmeréz au Jhesucris conmant;
Enssi qu'il conmenchoit, va li bers chevauchant.
Uns escuiiers de pris, qui avoit la fait tant
Que de l'estour mortel s'aloit ja departant,
Esmeret encontra, qui aloit aprochant
L'ost au riche amiral, qui aloit assegant
Le chastiel la roÿnne en Hongrie seant.
Quant Esmeréz choizi que chieus va ghalopant,
Contre lui aléz est, se li va escriant :
« Amis, ou allés vous? Ne le m'aléz chelant! »
Et dist li escuiiers : « Sire, allés retournant,
Car l'ost des Sarasins alés trop approchant;
Il sont bien trente mille, par le mien enssiant,
Par devant le castiel c'on appielle Orisant.

4216 de ghassant — 4217 Li — 4219 h. aloient — 4223 Que r. — 4228 Se il — 4229 Et amillon — 4231 Et volroit; par le j. — 4232 b. en contrant — 4239 Encontre; est vous ne le malez chelant — 4240 v. se li va escriant — 4243 m. et plus le — 4244 Orisant *est une leçon douteuse*; *peut-être* Oriant.

Ylloecq ont le roy mort, che sachiés maintenant,
Et assis la roÿnne au gent corps avenant. »
fol. 245 v° Quant Esmeréz l'oÿ, un petit va penssant;
Contre lui est aléz, se li va escriant :
« Bien croy que je te voy un petit ravisant :
Maintes fois t'ay veüt en maint boin couvenant.
Mais je croy que ne voises point mon corps congnissant :
Je sui bers Esmeréz, fils Phellippon le grant. »
Quant li escuiiers l'ot, sitos va descendant,
Si vint a Esmeret, le piet li va baizant :
« Aÿ! sire Esmeret, par Dieu le royamand,
A present vous congnois et m'en vois perchevant. »

CXXXVIII Quant li boins escuiiers adont le ravisa,
Moult grant chiere li fist et le piet li baisa.
« Aÿ! sire », dist il, « bien soiiés venus cha!
Gardés vous des paiiens, mauvaisez gens y a!
Par vos bonnez chités aler vous couvenra
Pour semonrre vos gens et venir par decha
Et secourre vo mere, qui grant mestier en a.
— Amis », dist Esmeréz, « tout enssi en sera,
Car je li ayderay, ne ne li faulray ja,
Combien que maugré moy elle se maria
Et prist un mal traÿtre, qui de chy nous cacha.
Je sui liés qu'il est mors, li diaubles l'avera! »
A ycelle parolle Esmeréz s'en tourna,
Es chitéz de Hongrie fierement s'amoustra,
Bien y fu recheüx, cascuns moult l'onnoura.
Esmeréz fist criier par tout et conmanda
C'on soit appareilliés, car aller s'en volra
Contre les Sarazins et sa mere aydera;

4245 Ylloecques — 4248 *Suit ce vers :* Amis ou alez vous ne le me allez chelant (*cf. v.* 4240) — 4251 ne vois — 4253 va ***manque*** — 4256 O prinches vous — 4263 vostre — 4272 cr. et par.

Adont tous li paÿs deviers lui s'acorda.
Le traïson son frere a ces princes compta,
Et, quant chil ont oÿ que Milles le faussa,
Adont ont tout juré ja mais rois ne sera;
Ainschois couronneront Esmeret, qui fu la.
Tant y fist Esmeréz et si bien exploitta
Qu'il ot trente mille honmes; adont s'achemina,
Que le castiel assis de bien priès approcha.
Au felon amiral battaille demanda,
Et li rois d'Ampmarie adont li acorda.
Par dedens le chastiel une espie s'en va,
Qui vint a la roÿnne et se li recorda
D'Esmeret, le sien fil, qui venus estoit la
Pour combattre as paiiens, dont elle se doubta.
Quant la dame l'oÿ, grant joie en demena.

CXXXIX Lie fu la roÿnne, quant elle oÿ compter
Qu'Esmeréz, le sien fil, le venoit conforter;
Et li bers Esmeréz volt ses gens ordonner.
Ne say c'on vous volzist longhement sermonner :
A ycelle battaille dont vous m'oéz parler *fol. 246 r°*
Firent li christiien les paiiens reculler
Et l'amiral felon ochire et affiner.
La fist tant Esmerés, qui coer ot de sengler,
Qu'il fist les Sarasins morir et deviier.
Mais d'un paiien fu trays, si con j'oÿ compter,
D'un quariel, qu'il li fist le hyaume trespasser,
Et li fist en le thieste l'achier si fort entrer
Que li fiers y remest, si qu'il ne polt saner,
Dont Esmeret couvint mainte painne endurer.
Mais oncques pour le cop ne laissa a aler,

4277 m. nen f. — 4279 couronnerent — 4295 Fist — 4298 mors et — 4299 de .i. paiiem ; conme — 4300 De .i. ; qui li ; passer — 4301 ou le ; f. entier.

Car oultre Sarazins volt Esmeret passer
Et fendi les battailles, l'amiral fist viersser;
Et chrestiien l'alerent ochire et decopper
Et firent l'estandart a la tiere viersser.
Ylloecq ne demoura Sarazin ne Escler
Qui ne fust pris ou mors, quant on le fist vierser.
Enssi fist Esmeréz sa mere delivrer.
Grant joie ot ou castiel, quant vint a l'encontrer;
Sa mere le couru baisier et acoller
Et li a dit : « Biaus fieus, Dyeus te voeille sauver!
Mais sés tu de Millon nouvielles racontter?
— Oÿl », dist Esmeréz, qui coer ot de sengler,
« Pour le pieur gloutton qui soit de cha le mer! »
De Flourence, s'amie, le prent a deviser.
Quant la roÿnne l'ot, si prent fort a pensser
Et puis si conmencha tenrement a plourer.

CXL Dolante fu la dame, quant Esmeret entent,
De Millon, qui estoit maintenus enssement.
« Biaus fieus, che poise moy », dist la dame briefment.
Esmerés manda mires tos et appertement
Pour sa plaie gharir, dont le grant dolour sent;
Mais pour le fier ravoir li firent maint tourment,
Et si ne polt gharir enssi ne aultrement
Et fu plus de deus ans en cestui couvenent :
N'estoit point bien a aise, maladez fu souvent,
Chou qu'il boit et mengue ne li valu noyent.
En ces deus ans cambga Esmeréz tellement
Que qui nel congneuist de droit estorement
De lui ne de son non n'euist avisement.
Esmerés fu dolans pour le mal qui li prent,

4306 les bailles — 4307 chrestiiem — 4309 Ylloecques — 4310 m. sil nc fist leuer — 4317 ghoutton(?) — 4329 a *manque* — 4330 Chou qui — 4332 quil ne le.

Souvent reclama Dieu, le Pere omnipotent;
Par tout quyert medechine et hierbes enssement,
En littiere se fist porter moult longhement
Pour garison trouver, qu'il couvoitta fourment.

CXLI Enssi fu Esmeréz, a qui moult anoya;
Par le paÿs queroit qui garir le polra.
Et Flourence la bielle, que Jhesus tant ama, *fol. 246 v°*
Estoit a Biel Repair, ou loncq tamps demora.
Par le sens qu'elle avoit et par l'aniel qu'elle a
Gharissoit tous malades dont elle se mesla.
A l'aÿde de Dieu, qui pour lui y ouvra,
Nouvielle s'espandi et cascuns en parla,
Dont telle allee avoit que cascuns y ala.
Mais trestous les malades que elle sanera,
Lors qu'il viennent a lui, conffiesser les fera
Et dire leurs pechiés si hault c'on les ora.
Che li fist faire Dieus et pour ce qu'il volra
Qu'elle soit bien vengie de tout ce qu'il y a
Meffait a si grant tort, car Dieus le vengera,
Enssi con vous oréz, qui taire se volra.
Car Milles de Hongrie, quant la dame laissa,
Ot unne maladie qui moult le mesaza :
Laddres fu tellement que trestous s'enhida ;
Ains ne le prist en gré, ainchois le laidenga
Le Roy de Paradis, qui ce li envoya.
Querre va ses aumousnes, car raler n'en oza
En Hongrie, pour ce qu'Esmeréz trop doubta,
Car bien scet, s'il le tient, que par ses mains morra.
Enssi ot Milles mal, dont moult li anoya.
Et Maccaires, li glous, qui faussement rengna,

4343 que il auoit — 4347 y auoit — 4348 que la dame s. — 4354 conme — 4356 qui fourment — 4357 que tous — 4358 les lendenga.

Ot le deffaitte es yeus, a poy qu'il n'aveulla ;
A tel mesquief en fu a poy qu'il ne derva.
Dolans en fu Thieris, qui loialment l'ama;
Mais il y prist un mal qui loncq tamps li dura :
Con tonniaus fu enfléz, qui fourment le greva.
Et Ghombaux, li larons, qui la dame livra,
Fu malades des ghouttes : a potencez ala.
Enssi furent malades toute ceste gent la;
Si oÿrent nouvielles c'une nonnain rengna
Que par le voloir Dieu les maladez cura.

CXLII Quant les maladez sceurent qu'il ot unne abbeÿe
Ou li nonnain rengnoit qui mainte maladie
Gharissoit en l'onneur de le Vierge Marie,
Chelle part ont leur voie tournee et adrechie.
Si conme li trois rois par le Dieu conmandie
Vinrent tout a un jour veïr le Fruit de Vie,
Ossi vinrent li cincq tout et a une fie.
Esmerés fu li uns, qui tant ot signourie;
Millez fu li secons, qui ne le savoit mie;
Maccaires fu li tiers, qui fist la trecherie;
Ghombars si fu li quars, qui la dame jolie
Racata de le hart, dont elle fist folie;
Thieris fu li cincquime, plains de grant maladie.
fol. 247 r° A cascun des maladez fu cambre appareillie
Seloncq l'estat de lui et sa grant signourie.
Esmerés, pour l'estat qu'il ot en sa baillie,
Fu moult bien hierbegiés en ycelle nuitie.
Unne dame nonnains a Flourence, s'amie,
Est venue tantos, qui sot d'astronomie,
Qui surgiienne estoit par le sens de clergie
Et congnissoit les hierbes avoecq le maladie.

4365 ne a. — 4369 Conme — 4370 liuera — 4371 apotentez — 4374 v. de d. — 4378 tournoie et — 4385 si *manque* — 4395 auoecques.

La dame li a dit tantos a vois serie :
« Dame, yl y a malades de plus d'unne partie :
Rois, comtes, chevaliers, gens de haulte lignie
Et laddres et contrais et qui ne voient mie.
— Dame », ce dist Flourenche, « Jhesus les beneÿe !
De matin a enjun seray appareillie
Pour yaus a viseter, s'il plaist au Fruit de Vie. »
Enssi remest la dame ylloecques la nuittie ;
S'elle seuist dou roy, a qui estoit amie,
Elle le fust alee viseter la nuittie.

CXLIII Or furent li malades en l'abeye de nom,
Que nuls ne scet de l'autre nesunne mention.
La nuit est trespassee, et, quant le jour vit on,
Les dames se leverent sans nulle arriestison
Pour les matines dire, si conme fu raison.
Esmeréz se leva, qui coer ot de lion ;
En simple habit estoit, il et si compaignon.
Viers le moustier ala dire son oroizon,
Que Jhesus li volzist envoiier garison.
Flourence le courtoise, qui clere ot le fachon,
Est entree ou moustier en grant devotion,
Li malade apriès lui, dont il y ot fuison.
Par devant un autel se mist a genouillon,
La pria Dieu mierchi sans maise opinion ;
En son siege est assize, se main a son menton.
Esmerés vint premiers, n'y fist arriestison,
Par devant la puchielle osta son caperon,
Se li dist : « Douche dame, pour Jhesus vous prion
Que regardés me plaie, se ce vous samble boin. »
Ossi tos que Flourence entendi se raison
Et elle regarda son vis et son menton,

4397 de vnne — 4400 les le b. — 4402 se il — 4404 Se — 4416 entres — 4417 maladez — 4423 vo pr. — 4424 Que *manque*.

Esmeret recongneut, qu'elle tint a baron.
Lors si dist coyement, que point ne l'entent on :
« Aÿ! Esmeré sire, Dieus vous fache pardon!
Lie sui, quant vous voy en ceste region;
Au mains me trouveréz en le religion,
La ou je sierch Celui qui souffri passion,
Se ne poéz pensser sur moy se tout bien non. »

CXLIV Moult fu lie Flourence d'Esmeret le vaillant,
fol. 247 v° Douchement li a dit : « Sire, venés avant
Et se vous seéz chi et g'iray avisant
Le mechine de quoy vous gharirés esrant. »
Quant Esmeréz l'oÿ, si l'en va mierchiant.
A tant es vous Maccaires, qui sali en estant;
Li oeil de maladie li vont ou chief ardant.
Il se faisoit adont mener par un siergant;
De son signeur Thiery ne savoit il noyant,
Qui estoit la venus en maladie grant.
Et quant Flourence va Maccaires ravisant,
La dame li a dit : « Amis, venéz avant,
Se dittes vos pecquiés haultement en oyant,
Et je vous gariray au Jhesucris conmand.
— Dame », ce dist Maccaires, « j'ay le coer repentant
Des pecquiés que j'ay fais, des maux que j'ay fait tant;
Mais d'un entre les aultres me va ramentevant :
D'unne francque puchielle au gent corps avenant,
Qui viers moy se mesprist, dont j'ay le coer dolant,
Car deus dens me brisa en ma bouche devant,
Pour ce que le baizay en son corps desirant.
Et j'avisay conment m'en yroie vengant.
La fille au castelain ou elle aloit siervant,

4428 L. tint — 4429 vo f. — 4437 medechine — 4442 ne *manque* — 4444 va *manque;* rauisoit — 4450 va il r. — 4451 De — 4455 vendant.

Qui gizoit daléz lui, je les trouvay dormant;
Je mourdri la puchielle d'un boin couttiel trenchant
Et a celle Flourence, qui n'en savoit noyant,
Mis le couttiel sur ly, puis m'en alay partant,
Dont elle fu priès arsse dedens un feu bruyant;
Mais li boins chastelains en ot pité si grant
Qu'escapper le laissa et se mist a gharant. »
Oylle li castelains, si est salis avant;
Et tenoit en sa main un fort couttiel trenchant,
Si en fery Macaire en la thieste devant.
« Aÿ! » dist il, « murdrerez, t'ochezis mon enffant,
Dont je fis a Flourence a tort anoy pesant! »
Quant Maccaires l'oÿ, si mua son samblant;
Mais Flourence la bielle va l'estour desevrant,
En unne chambre fist entrer le soudoyant.

CXLV Or fu en une chambre Macaires enfreméz;
Et Ghombaux, li fors leres, en est avant aléz,
A deus potences fu, si s'est hault escriiés :
« Aÿ ! dame, pour Dieu a moy garde prendéz ! »
Et la dame li dist : « Vos pechiés recordéz !
Chi endroit est assis li priestres couronnéz
Qui bien vous rabsolra, et puis si gariréz,
S'il plaist a Jhesucris, qui de vierge fu nez. »
Et Ghombaus li a dist : « Je sui leres prouvéz,
Car de le proppre hart fu mon corps raccatéz
Par unne damoisielle ou grans fu li biautéz.
Mais depuis le vendi, dont ce fu faussetéz,
Et s'en cuiday avoir des boins deniers asséz, *fol. 248 r°*
Mais ce furent jectoirs, quant les och aviséz. »
Quant Flourence l'oÿ, si en a ris asséz;
Elle dist a Ghombault : « Avoecques l'autre aléz!
Je pensseray de vous, si que vous le verréz. »

4474 potentes — 4476 recorder — 4479 Se il.

A yceste parolle s'en est Ghombaux aléz.
Et Milles, qui fu laddres, priesque tous aveullés,
De la meselerie avoit mengiet le nefs;
A Flourence che dist : « C'or me reconfortéz! »
Quant la dame le voit, se li dist : « Or comptéz
Les pecquiés qu'avéz fait, au mieux que vous poéz!
— Dame », ce dist Millon, « jou en diray asséz :
Oncques ne penssay bien en jour de mes aéz.
Un mien frere traÿ, qui ot nom Esmeréz,
Car unne damoizielle ou estoit affiiés
Li desvoyay a tort et li fist mal asséz,
Pour ce qu'elle ne volt faire mes volentéz;
Le menay en un bos, dont che fu grans pitéz,
Car conssentir ne volt que fezisse mes grés.
Puis pris ses cheveus biaus, ghaunes et coullourés,
A un arbre les och atacquiés et noéz;
La endroit le pendi, par Dieu qui fu penés,
Et puis entroÿ gens acourir de tous lez,
Si laissay la puchielle, dont mal fui avisés.
— Par me foy », dist Flourenche, « che fu la veritéz,
Car je sui chielle proppre, si voir que Dieus fu nez! »
Lors osta son habit, dont ses corps fu paréz,
Et vint a son signeur, ou grans fu li bontéz :
« Amis », dist la roÿnne, « vous soiiés bien trouvéz,
Car je sui vostre amie, et ore endroit veéz
Millon, par qui mon corps fu enssi demenéz. »
Dont s'est li corps la bielle par devant li moustréz.
Esmeréz l'acolla et le baisa asséz;
Venus est a son frere, qui tant ert deffaéz :
« Lerrez », dist Esmeréz, « vous ne m'escapperéz!
Je fui ja dis vos frerez, mais vous ne m'atenéz. »
Adont vint li abbesse et des nonnains asséz;
Quant virent tieus mierveilles que vous oÿ avéz,

4501 fu *manque* — 4506 entreoy — 4508 fu toutez v. — 4516 baissa — 4520 nonnais — 4521 telles.

Cascuns dist haultement : « Jhesus en soit loéz,
Qui les a chi endroit a leur mort amenéz ! »
Esmerés conmanda que Milles soit menéz
Droit a unne campaingne, car la ert enbrazés,
Et Maccairez ossi et Ghombaux par daléz.
On les a trestous trois a l'estacque menéz,
Yloecques les a on et loiiés et cordéz,
Puis y mist on espines et de le laingne asséz,
Et s'en fu en maint lieu entour le feu boutéz,
Et la fu cascuns ars et en pourre ventéz.

CXLVI Enssi que je vous di, furent ars li glouton
Par devant Esmeret, qui coer ot de lion.
Puis le prist la roÿnne, qui clere ot le fachon, *fol. 248 v°*
Et Thiery enssement, qui coer ot de lion ;
En un lit les coucha d'umble condition.
La fist a son signeur unne telle puison
Que tout sain le ghary par grant affection,
Et Thiery enssement fist elle gharison.
Et quant furent gary ambedoy li baron,
La dame prist congiet par grant affliction ;
Avecq le roy ala, qu'elle ama de coer boin.
Au departir y ot bielle pourchiession ;
Puis si vint Esmeréz a Ronme em Pré Noiron,
Et avoecq li Thiery, dont j'ay fait mention.
As hauls barons de Ronme le verité dist on,
Puis vinrent enconttre yaus sans nulle arriestizon ;
Le joie c'on y fist deviser ne poelt on.
La espousa li rois, qui coer ot de lion,
Flourence le courtoise, qui clere ot le fachon ;
Grant joie y ot adont en celle region.

4522 disoit hault — 4527 alestacques — 4534 Puistz — 4536 de humble — 4538 affliction — 4542 Auecquez — 4544 si *manque* — 4545 auoecques ; je ay — 4546 A ; le versine dist.

Esmerés mist Thiery en grant audision,
Car priès de Ronme fu riches a grant foison.
Enssi ot Esmeréz la dame o le crin blon
Et fu loncq tamps o lui en grant solation
A joie sans anuy et sans discention,
Et siervirent Jhesus par vraie intention.
Signeur, ychi deffault nostre bonne canchon
De Flourence de Ronme, la fille au roy Oton,
Et dou ber Esmeret et dou traytre Millon.
Tout chil qui l'ont oÿ ayent de Dieu pardon
Et jou, qui chi endroit en fay concluzion!

Amen.





TABLE DES RIMES

Rimes masculines

-a, laisses XI, XXV, XXXIX, XLIV, LVII, LX, LXXIV, LXXVI, XCIV, CV, CXIII, CXVI, CXX, CXXVIII, CXXXVIII, CXLI ;

-ains, laisse LXXII ;

-al, laisse XXVIII ;

-ant, laisses I, XX, XXIV, XLIX, LIII, LXIII, LXXV, LXXXI, LXXXVII, XCVII, CIX, CXXIII, CXXXVII, CXLIV ;

-art, laisse LXXIX ;

-ay, laisse XLI ;

-é, laisses XIV, LXII ;

-ens, laisse XIII ;

-ent, laisses XVI, XXXI, XL, LXVI, CIV, CXXVI, CXXX, CXXXIV, CXL ;

-er, laisses VI, XVII, LII, LVIII, LXVIII, LXXVII, LXXXIV, LXXXVIII, CVII, CXVIII, CXXV, CXXXIX ;

-és (*-éz*), laisses IX, XXXVI, LXXI, CX, CXXXI, CXLV ;

-*i*, laisses XLVII, LXIV, LXXXII, XCIII, CXXIX;
-*ier*, laisses X, XXI, XXX, L, LXXIII, LXXX, LXXXIII, XCVIII, CVIII, CXVII;
-*ir*, laisse CXXIV;
-*is*, laisses IV, XXVII, XLII, XCI, XCIX, CXIV, CXXI, CXXXV;
-*ois*, laisses XXXII, XCVI;
-*oit*, laisses XIX, XLVI, CVI;
-*on*, laisses VII, XXIII, XXXVII, LV, LXV, XCV, CXV, CXXVII, CXXXII, CXLIII, CXLVI;
-*os*, laisse LXXXV;
-*our*, laisses III, XXXIV, XLVIII;
-*us*, laisses XXIX, LXXXVI.

Rimes féminines

-*age*, laisses LXX, C, CXI;
-*aire*, laisse XXXIII;
-*anche*, laisses LIX, CII;
-*ee*, laisses II, XII, XXVI, XXXVIII, LI, LVI, LXIX, LXXVIII, CXXII, CXXXIII;
-*ie*, laisses V, XV, XVIII, XXII, XXXV, XLIII, LIV, LXI, LXVII, XCII, CXII, CXIX, CXXXVI, CXLII;
-*iere*, laisse CI;
-*iesse*, laisse CIII;
-*ine*, laisse XC;
-*oie*, laisse XLV;
-*ue*, laisses VIII, LXXXIX.





REMARQUES

SUR LA LANGUE DU TEXTE

I. L'auteur de cette version était du nord de la France ; il écrit la langue qu'on appelle communément dialecte picard :

1. *-s* : *-ʒ* (*vis* <visum : *oÿs* <auditus) ; voy. les laisses en *-ains*, *-ens*, *-és* (v. 4049 : *reméʒ* <remansus, v. 4491 : *nefs* <nasum), *-is*, *-ois*, *-os*, *-us*.

2. *-ie* <-ita etc. : *-ie* = *-iee (nourie : lie = liee)* ; voy. les laisses en *-ie*.

3. *ie* <ĕ libre ou a libre, précédé de *yod* : *ie* < ĕ entravé (*fier, mangier* : *inffier* <infernum 1599, 3033). Integrum ne se trouve à la rime que sous la forme analogique *entier : -ier* 362, 372, 728, 2471, 3450 ; *entiere : -iere* 3094.

4. *-che* <-tia etc. : *-che* <-ca (*pesanche : blanche*) ; voy. les laisses en *-anche*.

5. *-an-* diffère de *-en-* (*amant* ne rime pas avec *gent*) ; voy. les laisses en *-anche*, *-ant* et *-ens*, *-ent*. Les mots suivants se rencontrent sous une double forme : *couvenant* 684, 847, 1529, 1659, 1958, 2294, 3276, 4222 (écrit *couvenent*), 4250 — *couvenent* 1073, 2036, 4017,

4022, 4134, 4328; *dolant* 864, 1535, 1644, 1682, 1959, 2482, 3691, 3708, 4208, 4211, 4452 — *dolent* 546, 1320, 3820; *ensciant, enssiant, essiant* 4, 17, 34, 2501, 2511, 4243 — *enscient, enssient, essient* 561, 1333, 1341, 2037, 3993, 4151; *incontinant* 2312 — *incontti-nent* 1340; *noiiant, noyant* 1651, 2290, 2506, 2684, 4442, 4459 — *noiient, noyent* 531, 1079, 1348, 2033, 3817, 3825, 4330. En *-ant* riment : *bauchant* 3001; *Bethleant, Bethleen, Beliant* 2, 692, 4210; *Orient* 691; *royamant, royamand* 675, 1555, 2299, 2302, 2495, 2664, 3265, 4255; *siergant* 670, 849, 2303, 2517, 4441; en *-ent* riment : *negligent* 1334; *sanglent* 1076; *talent, tallent* 560, 1066, 2029, 3821, 4013, 4016, 4030, 4130. La rime étonnante *noblemant* : *-ant* 2328 est sans doute due à une erreur de copiste.

6. Le pronom *my* (mihi) : *-i* 1502, 1966, 2864, 3949.

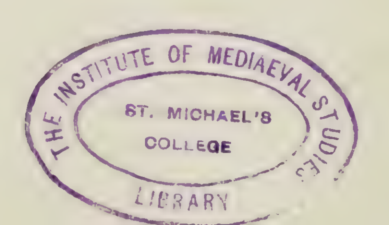
7. *bos* (boscum) : *-os* 2606, 2621; cf. la forme normale *bois* : *-ois* 2976 et *frois : -ois* 2971. Pour la valeur douteuse de cette preuve, voy. *Mélanges de philologie romane dédiés à Carl Wahlund* (1906), pp. 156-9.

8. État monosyllabique des terminaisons *-iens*, *-iés* de l'imparfait et du conditionnel : *disiens* 2005; *amiés* 1481; *aviéz* 2936; *estiés* 1803; *saviéz* 3426; *ariés* 2422; *creriés* 2797; *diryés* 3978; *seriés* 1379, 3427; etc.

9. Intercalation d'un *e* analogique devant l'*r* des futurs et conditionnels des verbes en *-ir*, *-oir* et *-re* : *ysteriens* 1558; *averéz* 1733; *saveréz* 317; *attenderiens* 1556; *fainderoye* 1450; *plainderay* 1357; *prendera* 1288; *renderoie* 1445; etc.

10. *nos*, *no* et *vos*, *vo* au lieu de *nostre(s)*, *vostre(s)* : *nos* 1497, 2612 (:*-os*); *no* 1177, 1409, 1492; *vos, vous* 531, 2207; *vo* 369, 441, 560, 1009; etc.

D'après les faits notés à l'article 4, notre remanieur devait appartenir à la région où c latin devant a libre, changé en *e*, est devenu *ch*, probablement donc à l'Artois (voy. Tobler, *Li Dis dou vrai aniel*, 2ᵉ édit. [1884],



p. XXI). Le fait que ĕ entravé s'est diphthongué en *ie* (cas 3) semble indiquer comme pays d'origine du remanieur l'est ou le nord-est de l'Artois (voy. Gröber, *Grundriss*, I², p. 764 (§ 38); cf. F. Ed. Schneegans, *Ueber die Sprache des Skizzenbuches von Vilard de Honnecourt,* dans la *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXV, p. 62).

II. Le remaniement en question a probablement été écrit dans la première moitié du XIVe siècle (pour la date *a quo*, 1313, il y a, comme preuve certaine, la mention de *Fezonne* 31, personnage du poème des *Vœux du Paon*, composé vers 1313; voy. F. Bonnardot, *Romania*, XXIV, 576-581):

1. Désorganisation de la déclinaison des substantifs et adjectifs :

Cas-rég. pour cas-suj. : 1° au sing. *loyal : -al* 975; *gharant : -ant* 693 ; *creant* : *-ant* 857 ; *vivant* : *-ant* 2320 ; *remanant* : *-ant* 3260; *lisant* : *-ant* 3693 ; *escler* : *-er* 4309; *Richier* : *-ier* 717,1579; *premier* : *-ier* 1034; *prisonnier* : *-ier* 2255 ; *fier* : *-ier* 2477 ; *joly* : *-i* 1495 ; *beneÿ* : *-i* 2548 ; *compaignon* : *-on* 224, 2003 ; *Millon*, *Millons* (cés.) 923, 976, 1240, 1343, 1401, 1455, 1519, 1563, 1685 ; *larons* (cés.) 3730, 4370 ; *signeur* (cés.) 1423, 3759, 3850 ; — 2° au plur. : *entréz* : *-és* 310 ; *hosteléz* : *-és* 313 ; *amis* : *-is* 954 ; *queüx* : *-us* 1015 ; *courus* : *-us* 1016 ; *perdus* : *-us* 2646 ; etc.

Cas-suj. pour cas-rég. des substantifs à accent mobile : *ber* : *-er* 173, 1637, 1825 ; *sire* (élis.) 2939 ; *traÿtre* (cés.) 4267 ; *Sansse* (cés.) 1720 ; *Mille* (cés.) 1218, 1726 ; *meudre* (élis.) 1366; *lechiere* : *-iere* 3091 ; *soer* 4185 ; etc.

Cas-suj. du sing. pour cas-suj. du plur. des subst. masc. à accent mobile : *ber* : *-er* 2102, 3214.

Formation analogique en *-e* des adjectifs au fém. : outre *grande*, à beaucoup d'endroits, on trouve : *telle* 72, 86, 615, 677, 694, 888, 911, 1190 ; *tellement* 1074, 1205, 1210, 1663 ; *quelle* 368; *grieve* 3124; etc.

2. Désorganisation de la déclination des pronoms : Pron. poss. au fém. sing. *mon*, *ton*, *son* pour *m'*, *t'*, *s'* (devant voyelle) : 596, 820, 1170, 1262, 1997, 2406, 2421, 2442, 2480, 3113, 3152, 3656, 3657, 4107, 4413, etc. Pour ce trait, qui ne devient usuel qu'au XIVe siècle, cf. E. Herzog, *Zeitschr. f. rom. Philol.*, XX (1896), 85-6; G. Paris, *Orson de Beauvais* (1899), p. XXXVIII, note 3.

3. Désorganisation de la déclinaison des noms de nombre : *mille* pour *mil* 1116.

4. Amuïssement d'un *e* devant la voyelle tonique : *abbesse* 4190, etc.; *casté* 481; *maloitte* 3077; *rechupt* 3151; etc.[1].

5. Amuïssement d'un *e* après la voyelle contretonique : *salu(e)réz* 287.

6. Contraction en une syllabe de deux voyelles en hiatus : *traynner* 2735; *traynnant* 1042; *diauble* 1432; *Biettris* 2804; *gaigna*, *ghaingna* 1872, 2882; etc.

7. Confusion à la rime de *-ier* (-itare, etc.) et *-iier* (*yod* + -are, etc.) : *remariie* (re-maritata) : *-ie* 750; *oubliier* (oblitare) : *-ier* 2472; *enfiier* (in-fidare) : *-ier* 2256. Pour ce trait, qui apparaît d'ailleurs déjà au XIIe siècle, cf. Ulrich, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, II (1878), 529; H. Suchier, *Les voy. ton. du vieux fr.* (1906), p. 43.

Comme, à côté des différentes formations mentionnées, on trouve au moins aussi souvent les formations normales du vieux français, il semble bien que notre texte ne puisse pas être postérieur à la première moitié du XIVe siècle.

1. Nous avons corrigé certaines leçons que nous attribuons à quelque copiste, par exemple aux vers 1450, 2167, 2450, 3459, 4074, 4076, 4169.

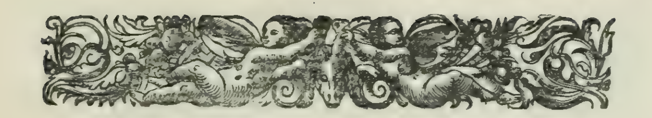




TABLE DES NOMS PROPRES [1]

Les chiffres entre parenthèses indiquent que la leçon est conjecturale.





GLOSSAIRE [1]

* Ados (*suj.*, : -os), *menteur, faux* (?) 2611.
Affreant (= aferant), *convenable* 1947, *égal* 32.
Aleuwer (= aloer), *mettre en circulation* (*des monnaies*) 4102.
Anchisserie, *exploits du temps des ancêtres* 3529.
Apareillier, *s'accommoder* (*d'une chose*) (3467).
Apointier (soi), *s'arranger* (*avec qn*) 3431.
*Apriessoupper, *temps après le souper* 821.
Ariver, *conduire à bord* 309.
Athine (= aatine), *vanterie* 2795.
Auwe, *aumonière* (?) 4104.
Avariier, *changer* 3251.
Berruyer, *natif du Berri; homme vaillant* 727.
Bersser, *tirer de l'arc* 3457.
Bonnier, *certaine mesure de terre* 3026.
* Bontir, *retentir* 4172.
Brehant, *tente*, *pavillon* 856.
Buziier, *réfléchir* 1419.
Chiervellier, *casque ouvert* 3480.
Coistron, *bâtard* 2443.
Coursser, *saisir à bras-le-corps* 2578.
Cuvriier (= cuivriier), *accabler* 1557, 1670.
Delivrer, *accoucher* (3878).
Delouvre, *calamité*, *détresse* 3869.
Dominion, *domination* (2951).
Ellez = es les 312.

1. Ce glossaire ne donne que les mots qui peuvent présenter quelque intérêt. Les chiffres entre parenthèses indiquent que la leçon est conjecturale. Les mots précédés d'un astérisque manquent dans Godefroy.

* Emparchier (= empeechier ?), *embarrasser* 3832.
Enbaussimier, *embaumer* 1187.
Enconter (= encompter), *tenir compte de* 2674.
Enfiier, *se fier* 2256.
Enhierber, ennierber, *empoisonner* 124, 2731.
Enssuiwant, ensiant, *ensuite, après* 8, 37.
Esconsser, *se coucher* (*en parlant du soleil*) 2508.
Esrouïllier, *rouler* 1430.
Estrinne (= estrene), *chance*; a l'e., *au hasard* 2798.
Fart, *cours d'eau* 309, 2447.
Fiettre (= fiertre), *châsse* 403.
Freer, *briser* 3508.
* Froissepiere, *briseur de pierres, homme très vigoureux* 3088.
Gehine, *tourment* 2791.
Ghasquiere, = jaschiere 3110.
Gherroiier, *combattant* 348.
Habaudi, *peut-être* = abaubi 3043 (abaudi *corrigé v.* 1414).
Lanchier, *percer, pénétrer* 2894.
Lieu, liu; * estre en l., *être d'avis, consentir* 478, 487, 3938.
Mais, *mauvais* 4419.
Maisement, *difficilement* 2797.
Martin, d'autre m. canter, *changer de ton* 2399.
Mon, *très* 1913.
Morguant, = mordant 2658.
Nakaire, *petit tambour* 1140.
Nee (*fém.*), *agréable* (?) 1278.
* Offranche, *offrande* 1194.
Oille, oylle, = ot (audit) le 257, 522, 3287, 4464.
Pannie, *affaire* 2081.
Parchoiier, *briser* 3030.
Parray, = parleray 2633.
Pasnee, *butin* 1759.
Proune, *prune* 2649.
Quenul, = chenu 2643.
Ramage, *sauvage* (*en parlant d'un combat*) 3072.
Ramuzet, *au nez camus* 483.
Rasseter, *radoter* 3759.
* Rengenuir, *féconder* 3950.
* Renvoyer, *retourner* 2312.
* Resplandiier, *resplendir* (1684).
* Reveler (= revaler), *retourner* 1383.
Ronde table, *tournoi* 163.
Royamant, royamand, *rédempteur* 675, 1555, 2299, 2302, 2495, 2664, 3265, 4255.
Sanner, *saigner* 2594.
Scieute, = siute 2570.
* Sollaire (: -aire), *vent d'est* (?) 1136.
Sy, *objection*; sans nul sy, *sans aucun doute* 2542.
Tieullé, *de couleur de tuile* 912.
Tournicle, *cotte d'armes* 3006.
Velecha, = vez le cha 2350.
Viellet, *vieux* 214, 554.
* Vierssal, *chute* 974.
Vieze, *fém. de* viez 3090.
* Vois, *récit, histoire* 1098, 1120.
Wizine (= uisine), *bien, propriété* 2801.



CORRECTIONS

Appendice. V. 1326, lisez : l'Arbre qui fent, *et mettez* sent *en note. — V. 1723, lisez* : diestrier. — *V. 1917, lisez* : fianchiet. — *V. 2701, note, lisez* : as fais. — *V. 2748, lisez* : sengler. — *V. 3728, note, lisez* : lamonr de fl.







TABLE DES MATIÈRES



Publications de la SOCIÉTÉ DES ANCIENS TEXTES FRANÇAIS (*En vente à la librairie* FIRMIN-DIDOT ET Cie, *56, rue Jacob, à Paris.*)

Bulletin de la Société des Anciens Textes Français (années 1875 à 1908). N'est vendu qu'aux membres de la Société au prix de 3 fr. par année, en papier de Hollande, et de 6 fr. en papier Whatman.

Chansons françaises du XVe *siècle* publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris par Gaston PARIS, et accompagnées de la musique transcrite en notation moderne par Auguste GEVAERT (1875). Epuisé.

Les plus anciens Monuments de la langue française (IXe, Xe siècles) publiés par Gaston PARIS. Album de neuf planches exécutées par la photogravure (1875). . . . . 30 fr.

Brun de la Montaigne, roman d'aventure publié pour la première fois, d'après le manuscrit unique de Paris, par Paul MEYER (1875) . . . . . 5 fr.

Miracles de Nostre Dame par personnages publiés d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale par Gaston PARIS et Ulysse ROBERT; texte complet t. I à VII (1876, 1877, 1878, 1879, 1880, 1881, 1883), le vol. . 10 fr.

Le t. VIII, dû à M. François BONNARDOT, comprend le vocabulaire, la table des noms et celle des citations bibliques (1893). . . . . 15 fr.

Guillaume de Palerne publié d'après le manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal à Paris, par Henri MICHELANT (1876). Épuisé sur papier ordinaire.

L'ouvrage sur papier Wathman. . . . . 20 fr.

Deux Rédactions du Roman des Sept Sages de Rome publiées par Gaston PARIS (1876). . . . . Épuisé sur papier ordinaire.

L'ouvrage sur papier Wathman. . . . . 16 fr.

Aiol, chanson de geste publiée d'après le manuscrit unique de Paris par Jacques NORMAND et Gaston RAYNAUD (1877). Épuisé sur papier ordinaire.

L'ouvrage sur papier Whatman. . . . . 24 fr.

Le Débat des Hérauts de France et d'Angleterre, suivi de *The Debate between the Heralds of England and France, by* John COKE, édition commencée par L. PANNIER et achevée par Paul MEYER (1877). . . . . 10 fr.

Œuvres complètes d'Eustache Deschamps publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale par le marquis DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE, t. I à VI, et par Gaston RAYNAUD, t. VII à XI (1878, 1880, 1882, 1884, 1887, 1889, 1891, 1893, 1894, 1901, 1903), ouvrage terminé, le vol. 12 fr.

Le saint Voyage de Jherusalem du seigneur d'Anglure publié par François BONNARDOT et Auguste LONGNON (1878) . . . . 10 fr.

Chronique du Mont-Saint-Michel (1343-1468) publiée avec notes et pièces diverses par Siméon LUCE, t. I et II (1879, 1883), le vol. . . . . . . 12 fr.

Elie de Saint-Gille, chanson de geste publiée avec introduction, glossaire et index, par Gaston RAYNAUD, accompagnée de la rédaction norvégienne traduite par Eugène KOELBING (1879). 8 fr.

Daurel et Beton, chanson de geste provençale publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique appartenant à M. F. Didot par Paul MEYER (1880). . . . . 8 fr.

La Vie de saint Gilles, par Guillaume de Berneville, poème du XIIe siècle publié d'après le manuscrit unique de Florence par Gaston PARIS et Alphonse BOS (1881) . . . . 10 fr.

L'Amant rendu cordelier à l'observance d'amour, poème attribué à MARTIAL d'AUVERGNE, publié d'après les mss. et les anciennes éditions par A. DE MONTAIGLON (1881) .... 10 fr.

Raoul de Cambrai, chanson de geste publiée par Paul MEYER et Auguste LONGNON (1882) .... 15 fr.

Le Dit de la Panthère d'Amours, par NICOLE DE MARGIVAL, poème du XIIIe siècle publié par Henry A. TODD (1883) .... 6 fr.

Les Œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir, publiées par H. SUCHIER, t. I et II (1884-85) .... 25 fr.

Le premier volume ne se vend pas séparément; le second volume seul 15 fr.

La Mort Aymeri de Narbonne, chanson de geste publiée par J. COURAYE DU PARC (1884) .... 10 fr.

Trois Versions rimées de l'Évangile de Nicodème publiées par G. PARIS et A. BOS (1885) .... 8 fr.

Fragments d'une Vie de saint Thomas de Cantorbéry publiés pour la première fois d'après les feuillets appartenant à la collection Goethals Vercruysse, avec fac-similé en héliogravure de l'original, par Paul MEYER (1885). 10 fr.

Œuvres poétiques de Christine de Pisan publiées par Maurice ROY, t. I, II et III (1886, 1891, 1896), le vol .... 10 fr.

Merlin, roman en prose du XIIIe siècle publié d'après le ms. appartenant à M. A. Huth, par G. PARIS et J. ULRICH, t. I et II (1886) .... 20 fr.

Aymeri de Narbonne, chanson de geste publiée par Louis DEMAISON, t. I et II (1887) .... 20 fr.

Le Mystère de saint Bernard de Menthon publié d'après le ms. unique appartenant à M. le comte de Menthon par A. LECOY DE LA MARCHE (1888). 8 fr.

Les quatre Ages de l'homme, traité moral de PHILIPPE DE NAVARRE, publié par Marcel DE FRÉVILLE (1888) .... 7 fr.

Le Couronnement de Louis, chanson de geste publiée par E. LANGLOIS, (1888). Épuisé sur papier ordinaire.
L'ouvrage sur papier Whatman .... 30 fr.

Les Contes moralisés de Nicole Bozon publiés par Miss L. Toulmin SMITH et M. Paul MEYER (1889) .... 15 fr.

Rondeaux et autres Poésies du XVe siècle publiés d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par Gaston RAYNAUD (1889) .... 8 fr.

Le Roman de Thèbes, édition critique d'après tous les manuscrits connus, par Léopold CONSTANS, t. I et II (1890) .... 30 fr.
Ces deux volumes ne se vendent pas séparément.

Le Chansonnier français de Saint-Germain-des-Prés (Bibl. nat. fr. 20050), reproduction phototypique avec transcription, par Paul MEYER et Gaston RAYNAUD, t. I (1892) .... 40 fr.

Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole publié d'après le manuscrit du Vatican par G. SERVOIS (1893) .... 10 fr.

L'Escoufle, roman d'aventure, publié pour la première fois d'après le manuscrit unique de l'Arsenal, par H. MICHELANT et P. MEYER (1894) .. 15 fr.

Guillaume de la Barre, roman d'aventures, par ARNAUT VIDAL de Castelnaudari, publié par Paul MEYER (1895) .... 10 fr.

Meliador, par Jean FROISSART, publié par A. LONGNON, t. I, II et III (1895-1899), le vol .... 10 fr.

La Prise de Cordres et de Sebille, chanson de geste publiée, d'après le ms. unique de la Bibliothèque nationale, par Ovide DENSUSIANU (1896) .... 10 fr.

Œuvres poétiques de Guillaume Alexis, prieur de Bucy, publieés par Arthur PIAGET et Emile PICOT, t. I, II et III (1896, 1899, 1908), le volume .... 10 fr.

L'Art de Chevalerie, traduction du *De re militari* de Végèce par JEAN DE MEUN, publié, avec une étude sur cette traduction et sur *Li Abrejance de l'Ordre de Chevalerie* de JEAN PRIORAT, par Ulysse ROBERT (1897). 10 fr.

Li Abrejance de l'Ordre de Chevalerie, mise en vers de la traduction de Végèce par JEAN DE MEUN, par Jean PRIORAT de Besançon, publiée avec un glossaire par Ulysse ROBERT (1897) .... 10 fr.

La Chirurgie de Maître Henri de Mondeville, traduction contemporaine de l'auteur, publiée d'après le ms. unique de la Bibliothèque nationale par le Docteur A. Bos, t. I et II (1897, 1898)................ 20 fr.

Les Narbonnais, chanson de geste publiée pour la première fois par Hermann SUCHIER, t. I et II (1898).......................... 20 fr.

Orson de Beauvais, chanson de geste du XIIe siècle publiée d'après le manuscrit unique de Cheltenham par Gaston PARIS (1899)......... 10 fr.

L'*Apocalypse en français au XIIIe siècle* (Bibl. nat. fr. 403), publiée par L. DELISLE et P. MEYER. Reproduction phototypique (1900).... 40 fr.
— Texte et introduction (1901)................................ 15 fr.

Les Chansons de Gace Brulé, publiées par G. HUET (1902).......... 10 fr.

Le Roman de Tristan, par Thomas, poème du XIIe siècle publié par Joseph BÉDIER, t. I et II (1902-1905), le vol............................ 12 fr.

Recueil général des Sotties, publié par Ém. PICOT, t. I et II (1902, 1904), le vol.. 10 fr.

Robert le Diable, roman d'aventures publié par E. LÖSETH (1903)... 10 fr.

Le Roman de Tristan, par BÉROUL et un anonyme, poème du XIIe siècle, publié par Ernest MURET (1903).................................. 10 fr.

Maistre Pierre Pathelin hystorié, reproduction en fac-similé de l'édition imprimée vers 1500 par Marion de Malaunoy, veuve de Pierre Le Caron (1904).. 6 fr.

Le Roman de Troie, par BENOIT DE SAINTE-MAURE, publié d'après tous les manuscrits connus, par L. CONSTANS, t. I, II, III et IV (1904, 1906, 1907, 1908), le volume.. 15 fr.

Les Vers de la Mort, par HÉLINANT, moine de Froidmont, publiés d'après tous les manuscrits connus, par Fr. WULFF et Em. WALBERG (1905).... 6 fr.

Les Cent Ballades, poème du XIVe siècle, publié avec deux reproductions phototypiques, par Gaston RAYNAUD (1905)........................ 10 fr.

Le Moniage Guillaume, chanson de geste du XIIe siècle, publiée par W. CLOETTA, t. I (1906).. 15 fr.

Florence de Rome, chanson d'aventure du premier quart du XIIIe siècle, publiée par A. WALLENSKÖLD, t. I et II (1907, 1909)............. 12 fr.

Les deux Poèmes de La Folie Tristan, publiés par Joseph BÉDIER (1907). 5 fr.

Les œuvres de Guillaume de Machaut, publiées par E. HŒPFFNER, t. I (1908).. 12 fr.

Les œuvres de Simund de Freine, publiées par John E. MATZKE (1909). 10 fr.

Le Mistère du Viel Testament, publié avec introduction, notes et glossaire, par le baron James DE ROTHSCHILD, t. I-VI (1878-1891), ouvrage terminé, le vol.. 10 fr.

(Ouvrage imprimé aux frais du baron James de Rothschild et offert aux membres de la Société.)

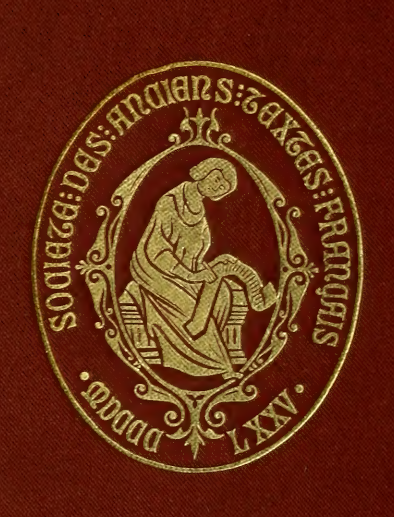
Tous ces ouvrages sont in-8°, excepté *Les plus anciens Monuments de la langue française* et la reproduction de l'*Apocalypse*, qui sont grand in-folio.

Il a été fait de chaque ouvrage un tirage à petit nombre sur papier Whatman. Le prix des exemplaires sur ce papier est double de celui des exemplaires en papier ordinaire.

Les membres de la Société ont droit à une remise de 25 p. 100 sur tous les prix indiqués ci-dessus.

La Société des Anciens Textes français a obtenu pour ses publications le prix Archon-Despérouse, à l'Académie française, en 1882, et le prix La Grange, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1883, 1895, 1901 et 1908.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.


SOCIETE : DES : ANCIENS : TEXTES : FRANÇAIS
MDCCC LXXV